UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00397882 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/renanlgosmei00pari

WOT
77/12

RENAN

L'ÉGOÏSME INTELLECTUEL

DU MÊME AUTEUR :

DIDEROT, Étude et pages choisies, Paris, Lecène et Oudin. 1 vol.

ÉMILE AUGIER (Collection des classiques populaires dirigée par M. Émile Faguet), Paris, Lecène et Oudin. . . 1 vol.

LE THÉATRE D'HIER, Études dramatiques, littéraires et sociales (Émile Augier, Alexandre Dumas, fils, Édouard Pailleron, Eugène Labiche, Meilhac et Halévy, Victorien Sardou, Henry Becque) Paris, Lecène et Oudin. . . . 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

STENDHAL, Étude et pages choisies, Paris, Armand Colin. 1 vol.

GÉNIE ET MÉTIER, Études dramatiques et littéraires, Paris, Armand Colin . . . . . 1 vol.

LE DRAME D'ALEXANDRE DUMAS, Étude dramatique, littéraire et sociale, Paris, Calmann-Lévy. . . . . 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

CUJUSMODI SIT « IMITATIO » IN ILLO ARISTOTELIS LIBRO QUI « DE POETICA » INSCRIBITUR, Paris, Calmann-Lévy. . . . 1 vol.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE (Collection des grands écrivains français) Paris, Hachette. . . . . 1 vol.

LES AUTEURS COMIQUES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE, Études et théâtre choisi, Paris, Ch. Delagrave. . . . . 1 vol.

3935
Yp

HIPPOLYTE PARIGOT

RENAN

L'ÉGOÏSME INTELLECTUEL

« C'est que le caractère, qui est la substance même de l'âme, fait l'homme, bien plus que les croyances, qui ne sont qu'une des applications de l'esprit. »

(V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV, p. 456.)

191115
27.9.24

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande.

TORONTO UNIVERSITY LIBRARY

B
2346
P3

AVANT-PROPOS

Si l'entière sincérité à l'égard d'un homme et d'une œuvre qui ont également passionné les partis peut paraître une hardiesse, ce livre est hardi.

Peut-être l'est-il seulement par quelques dispositions auxquelles l'auteur a dû s'arrêter pour réaliser son dessein. Il ne convient pas que le soin d'une composition harmonieuse en vienne au point de méconnaître la nature particulière du sujet. Attaché à dessiner les contours, détours, retours de la pensée renanienne, nous n'avons pas fui les reprises d'idées ou de discussions, faisant de notre mieux pour y mettre les nuances exactes. Nous avions affaire à un esprit souple et opiniâtre, plus finement raisonneur que fécond. Ses horizons s'étendent à l'infini : mais, à bien dire, son évolution est une suite de

recommencements. Historien et philosophe, il a consacré son intelligence à reconquérir, par les méthodes positives, les deux articles de son symbole : l'alpha et l'oméga de l'humanité. Après qu'il eut quitté l'Église, curieux de vérité objective, il a consciencieusement lancé ses flèches vers le ciel. Et chaque fois qu'elles retombaient à ses pieds, émoussées un peu à la pointe, il se roidissait dans un nouvel effort. Ce livre est l'analyse d'une pensée avide de science et de mystère, l'histoire d'un obstiné tireur dans l'inconnu.

Comme nous ne nous adressons pas uniquement aux gens d'étude, mais à tous les esprits indépendants, nous avons pris le parti de supprimer les notes et de mettre l'érudition ailleurs qu'au bas des pages. Il nous a paru néanmoins indispensable d'insérer, aux endroits délicats, la référence dans le texte même.

Dans les chapitres consacrés à l'œuvre historique de Renan, nous avons borné notre objet à définir le caractère de l'homme et les démarches de son esprit, gardant de franchir les limites imposées aux profanes. Plusieurs savants ont eu, en ces derniers temps, la louable idée de mettre l'état des questions de critique et d'histoire religieuses à la portée de ceux qui ne sont pas des savants. Le Manuel d'His-

toire ancienne du Christianisme *de Ch. Guignebert et le* Manuel d'Histoire des religions *de Chantepie de la Saussaye*, Orpheus *de Salomon Reinach sont de précieux ouvrages de vulgarisation scientifique. Il va de soi que nous croyons avoir évité de tourner contre Renan les résultats acquis après lui.*

Un personnage politique disait dans une harangue : « Je viens de passer quelques jours dans les Pyrénées ; j'ai relu Renan. » Voilà un homme expéditif. C'est assez la manière des fortes opinions. Notre étude ne sera pas inutile, si elle inspire aux sectateurs de Renan, qui l'ont ainsi relu, un ferme propos de le lire.

H. P.

RENAN

L'ÉGOÏSME INTELLECTUEL

CHAPITRE I

L'HOMME MÊME

L'amour de la vérité n'éclate pas moins à porter la pioche dans les légendes en formation que dans celles qu'a jadis scellées la fantaisie des hommes. Depuis un quart de siècle, l'esprit de parti a poussé Ernest Renan au rang d'un précurseur. Un esprit libre se dégage de cette illusion.

Quelle que fût son intelligence, aucune de ses idées ne lui appartint en propre. Il n'eut pas le droit de dire avec le poëte :

> *Avia Pieridum peragro loca nullius ante*
> *Trita solo...*

Il ne s'est engagé en aucune voie qui ne fût tracée avant lui. Il n'a fallu rien de moins que l'éloignement

où la France se tenait de l'exégèse allemande pour susciter à la *Vie de Jésus* un succès de scandale. Ce qu'on appelle la hardiesse des vues de Renan fut singulièrement tempéré par sa complexion. Il a plus concilié qu'innové ; ou plutôt, ce qu'il disait de Mahomet s'applique justement à lui : « Il n'a rien inventé ; mais il a réalisé avec énergie les aspirations de son siècle. » Or, la résultante de ce XIXe siècle, c'est l'individualisme triomphant. Au début, Stendhal inaugurait le culte du Moi, dont Renan fut le prêtre laïque. Loin d'être un précurseur, il est l'héritier représentant, un rare exemplaire de l'individualisme, mais de l'individualisme intellectuel, c'est à savoir du plus aristocratique dans la chasse au bonheur.

L'égoïsme en est inséparable. Nul ne fut plus curieux de la vérité, mais pour le plaisir de la comprendre et contempler en son esprit. Le désintéressement scientifique, tel qu'il le conçoit, confine à l'indifférence. Il est spectateur, plutôt que citoyen de l'univers. Il ressent la plénitude du bonheur que le calme exercice de la pensée procure aux tempéraments abstraits. Cette béatitude de l'intelligence spéculative, qui se console de tout « pourvu que l'univers reste livré à sa contemplation », n'est sans doute pas le triomphe de l'âme humaine, quoi qu'en pense Renan. Mais cela fait d'abord l'effet d'une grande âme formée à l'école subjective de Fichte. Le pis qui lui puisse advenir, c'est que des consciences plus sensibles et même le simple bon sens envisagent cette intellectuelle posture comme l'égoïsme du talent. A bien dire, l'oubli de soi-même et le sacrifice des jouissances per-

sonnelles n'y sont peut-être qu'apparents. Il en va du spectacle de l'univers comme de tous les spectacles, dont le plaisir a d'autant plus de prix qu'il est moins accessible au commun des hommes.

Renan est, lui aussi, un enfant du siècle qui recula les limites de l'empire du Moi et développa toutes les sortes d'égoïsme. *Le rouge et le noir*, roman d'égoïsme sensuel, explique l'encéphalite dont sortit l'*Avenir de la Science*.

I

ENFANCE ET JEUNESSE

Les biographes de Renan ont cédé au charme des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui forment un conte idéalisé *cum grano salis*. C'est la vérité réfléchie à distance, non sans quelque effet de mirage. Plusieurs d'entre eux, (notamment M. René d'Ys qui publiait naguère *Ernest Renan en Bretagne*,) ne se sont pas suffisamment méfiés de cet effet-là. Certes, Breton il est par son opiniâtreté, son besoin de rêve, sa complexion mystique et ses continuelles tentations de courir l'aventure dans l'idéal; il l'est encore par ce goût des extrêmes qui n'échappe pas aux tendances désorganisatrices. Les affections féminines qui enveloppèrent son enfance, l'ont aussi marqué de leur influence. Né le 28 février 1823, élevé dans la petite ville maritime de Tréguier, en une atmosphère de piété conventuelle, ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il connut les soins d'une bonne mère, d'une sœur excel-

lente, puis reçut les leçons de prêtres enseignants. « Il veut vivre, il veut vivre! » avait dit la sorcière Gode, dans le temps qu' il vint au monde avant terme. Et doucement il prit, en effet, l'habitude de vivre pour lui-même et d'être centre. Un jour que la détresse de sa famille l'obligeait à porter un vêtement fatigué, il en eut de l'embarras qui n'échappa point à sa sœur. La tendresse de cette personne exquise se fondit en larmes; et à compter de ce jour, sa résolution fut prise de relever les affaires de la maison et de se sacrifier à l'avenir de son frère. Désormais attachée à lui, subissant avec douceur « ses petites tyrannies », renonçant pour lui aux réunions de ses compagnes, comme elle renoncera plus tard au mariage et à la joie du foyer, elle fit de cet enfant son objet, sa vie, son amour, sa gloire. Renan supporta d'une âme égale ces sacrifices.

Ce petit Breton consciencieux n'était pas né sensible, hors de la chapelle. Alors qu'il fréquente le collège de Tréguier, ses notes trimestrielles nous apprennent que d'abord il se rendait tard à la messe et s'y montrait remuant, mais qu'ensuite sa tenue y fut de tout point édifiante. Bientôt le tempérament abstrait se développe. Appliqué, scrupuleux, exact, il est seul avec son camarade Le Goff à étudier passionnément la géométrie. Elle éveille en lui le goût des raisonnements et des combinaisons. Il en rêve « jour et nuit ». C'est l'imagination qui se met de la partie : imagination singulière, qui se repaît de rapports, d'analogies et de combinaisons, et qui, par la suite, glissera volontiers sur la pente des extrêmes conséquences et cédera au secret penchant

de poursuivre la vérité même avec le sentiment de l'avoir « trouvée pour son propre compte. » — Les sciences de la nature l'intéressent pareillement. « Les mathématiques et l'induction physique ont toujours été les éléments fondamentaux de mon esprit. » Il est certain qu'il a regretté de n'en avoir pas poursuivi l'étude. Il est moins assuré qu'il y eût pleinement réussi. En rêver n'est pas un fort bon signe. Imagination et rêve ne s'accordent pas toujours avec la méthode impersonnelle de la science véritable. La première est un puissant adjuvant, mais à la condition de s'aliéner, si l'on peut ainsi dire. Et quant au rêve, c'est tout justement l'état où la personnalité imaginative fait un saut dans l'absolu, dessine l'inconnaissable et bâtit l'incréé : exaltation romanesque ou religieuse, inconscience et non pas science idéale.

Dans une société pieuse, parmi de saintes légendes, les facultés mystiques de son esprit trouvèrent leur aliment. Il avait la foi des simples ; et tout de même elle n'était déjà ni simple ni enfantine. Son zèle aspirait à Dieu comme à une extension de soi. Le soir, dans la cathédrale solitaire et obscure, il poussait silencieusement sa prière et sa pensée jusqu'aux voûtes où plane l'Éternel. A la clarté de la veilleuse unique, dans « l'atmosphère humide et tiède qu'entretiennent les vieux édifices », voisin de l'Invisible, il s'enivrait de terreur et d'infini. Ces heures inoubliables l'ont pénétré d'une telle béatitude spirituelle que, durant toute sa vie, sur les pages qu'il en écrit elles épandent comme une vapeur d'encens et une rosée de sensations mystiques. « Ces temples me plaisaient, dira-t-il à la déesse Athénè;

j'y trouvais Dieu. » Mysticisme de jeunesse, sans doute, mais qui obéit déjà à la loi de ses inclinations ou satisfactions personnelles, et qui, troublant la tête plutôt que le cœur, ne sera pas moins subtil que la scolastique pour justifier le mystère de son adoration. En attendant, Renan se signalera, au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, par ses méditations pieuses. Même après qu'il aura roulé sa foi dans un linceul de pourpre, il écrira d'Italie à Berthelot qu'il est sain à l'esprit de fréquenter les églises. Il faut croire, en effet, que le mysticisme a une logique qui lui est propre et même que, loin de redouter la contradiction, il s'y plaît. Enfin, pour tout dire, de ces premiers ravissements Renan gardera, en son cerveau, l'ineffaçable marque. Notons ce trait de son caractère. Tout ce qui a traversé, une fois, son esprit est de la pensée acquise, dont il ne se détache point. Le syncrétisme lui donnera de la tablature.

Transplanté par les soins de sa sœur au séminaire élégant de M. Dupanloup, Ernestic y faillit d'abord mourir. Les visites d'Henriette et les attentions du directeur le remettent au fil de la vie. Ses premières lettres marquent pour les hommes et les choses un aimable respect d'épithètes. Il y est question du « bon monsieur Pasco », son professeur, du « cher Alain », son frère, de « la chère causerie », et de « la charmante manufacture de Sèvres. » Mais déjà il faut qu'on le distingue. Il est tendre, lors qu'il écrit à sa mère, non seulement parce que la nature nous y a tout portés, mais à cause des arrachements de lui-même qu'il a laissés en elle : toute une part de sa vie tombée dans le

passé, les mille joies de son enfance, soins, caresses, promenades aux chapelles des saints, dont elle aime à s'entretenir avec lui. Il sait gré à M. Dupanloup d'avoir remarqué une lettre qu'il écrit à cette bien chère mère qui le chérit. Alors, le voilà tout pénétré du sentiment religieux de cette aristocratique maison, encore qu'elle cultivât une religion « d'indienne et de calicot ». Il entre dans la confrérie de la Sainte Vierge; il est enfant de chœur.

Cependant son amour-propre souffrait. C'est ici qu'il convient de lire les *Souvenirs d'enfance* entre les lignes et de les conférer avec les assertions de l'abbé Cognat, son condisciple, (*M. Renan hier et aujourd'hui.*) L'un affirme qu'il se sentit peu de goût pour les études formalistes et les enfantillages littéraires qui étaient la base de l'enseignement à Saint-Nicolas. Celui-ci soutient que, parmi d'autres raisons, « la mortification bien naturelle de n'être plus, à Paris comme à Tréguier, le premier de sa classe » ne fut pas étrangère à certain accès de nostalgie; et qu'au surplus, Renan ne marqua d'abord nul dédain pour ces bagatelles, réussissant parfois dans les sujets badins et légers, qu'il excellait à mettre en vers latins, tels que *La Douairière et le petit chat.* Et il prétend aussi qu'en ce séjour distingué, ce jeune provincial, « lourdement engagé dans sa gaîne », avec sa grosse tête emmanchée sur un corps malingre, désirait d'une ardeur sans pareille que les succès de cette tête fissent oublier ce corps sans grâce. Dans les lettres que Renan adresse à sa mère, on distingue sans peine que l'émulation a sur lui une prise incroyable. Il tient son honneur pour engagé en ces luttes scolaires et

s'exalte pour le « bien laver. » Sa volonté se raidit contre les déceptions qu'il surmonte déjà par un trait d'esprit : « Je suis le treizième. Voilà, n'est-ce pas, un bel acte d'humilité? Malheureusement, il a été assez involontaire. » C'est la naissance d'une personnalité à la fois orgueilleuse et tenace. A laver son honneur, pendant sa vie entière, il déploiera cette ténacité. Les seules blessures d'orgueil, — l'orgueil du prêtre bientôt fondu avec l'orgueil du philologue, — le pousseront aux fortes résolutions.

Et l'on s'avise que l'abbé Cognat est au plein de la vérité, quand il conte la manière dont Renan rompit avec la littérature. Né différent, c'est-à-dire personnel, il montrait un goût plus vif que sûr pour les exagérations du romantisme. A bien dire, ce n'était pas la marque d'une aversion pour la rhétorique, et au contraire. Son professeur, qui avait l'esprit vif, sachant qu'il ne déplaisait pas au jeune 1830 de justifier parmi ses camarades certain renom d'hétérodoxie littéraire, prit un jour le parti qu'un maître est réduit à prendre en pareil cas : il appliqua sur la plaie le fer rouge de l'ironie. L'amour-propre en ressentit une douleur trop cuisante. A compter de ce jour, Renan abandonnait l'étude des lettres pour le travail de l'histoire, où son énergie fiévreuse enlevait plus aisément la première place. Désormais, il ne manquera point, jusqu'à la fin de sa carrière, de publier au nom de la science une mésestime du XVIIe siècle, du classicisme, et de la littérature même, qui répond en lui à l'instinctive impatience de l'autorité dogmatique.

Loin de nous le dessein de nous ériger en pro-

phète du passé sur des devoirs ou des mécomptes d'écolier ! Mais nul indice n'est négligeable d'une complexion qui passera tout entière dans l'œuvre même. Personnel il est de nature ; après qu'il aura pris sa voie, hétérodoxe il sera irréductiblement. Et comme ses heures d'enfance font partie intégrante de sa personnalité, son hétérodoxie en sera parfois contrariée. Il lui arrivera de soupirer après sa foi comme son Patrice à Latran ou à l'Ara cœli ; et, vers la fin de ses jours, il dira encore à Tréguier : « Ah ! si ma tombe pouvait être au milieu du cloître ! Mais le cloître, c'est l'Église ; et l'Église, bien à tort, ne veut pas de moi. »

Venons donc à cette crise intime, qui décida de sa vie, où de nouveaux traits de sa physionomie apparaissent et complètent ceux que nous avons notés. Elle ne fut ni aussi soudaine qu'il le raconte, ni exclusivement philologique. De Saint-Nicolas il apportait à Issy et à Saint-Sulpice le germe de fièvre qui devait dévorer la foi. Tout est ferment dans ces absorbantes individualités. Des lectures faites le soir, en commun, et dont Victor Hugo ou Lamartine offrirent pendant près d'un an la matière, des fragments de Michelet, commentés par le maître d'histoire, un enseignement de séminaire par certains côtés plus libéral que celui de l'Université, avaient éveillé en son esprit les mouvements secrets d'une émancipation où il était enclin. A Issy, l'étude de la philosophie achève ce qu'avaient ébauché l'histoire et la poésie lyrique : c'est à savoir l'affranchissement de la pensée par le sens propre, la formation de l'esprit critique. Cela se fit lentement, beaucoup plus lentement que ne dit Renan et que ne

pense l'abbé Cognat, parmi des élans d'intelligence et des retours de zèle mystique. « Tout ou rien » n'est nullement la maxime de ce pieux révolté. La liberté de son esprit, voilà ce qu'il a voulu d'une volonté obscure d'abord, mais soutenue jusqu'à la fin. Le goût qu'il marquait pour les sciences mathématiques, avait fortifié en lui la faculté dialectique. La théologie sur laquelle il se passionnera « comme un ouistiti sur sa noix » le dégoûtera de la logique formelle, mais non pas de raisonner. Les sciences naturelles l'attirent en même temps que la philosophie. Il y souhaiterait découvrir les lois de la vie. C'est proprement la *curiosité* et le *raisonnement* qui retirent et libèrent son intelligence de la croyance passive. Il ne manquait pas de sagacité, ce M. Gottoffrey, son directeur d'Issy, qui devinait en cet état intellectuel le contraire de l'abnégation chrétienne et surtout catholique. « Vous n'êtes pas chrétien! » était la rude expression de la vérité. Un esprit personnel, curieux et qui raisonne, n'est pas tant chrétien que laïque. La pensée allemande, le criticisme de Kant, qui l'avait d'abord étonné (« Figurez-vous, ma bonne mère, écrivait-il à propos de *la Critique de la Raison pure*, qu'on s'y demande sérieusement : « Est-il vrai que j'existe? ») la *Logique* de Hegel, la *Doctrine de la Science* de Fichte, la philosophie de l'histoire de l'humanité de Herder, changeaient peu à peu l'assiette de son intelligence qui ne portait plus d'aplomb sur l'absolu. Dans le subjectivisme sa personnalité aiguisée trouvait son compte. Mais il en venait insensiblement au point où un homme conséquent avec lui-même est obligé de décider. Renan

toutefois dévorait les livres, épuisait les jouissances cérébrales jusqu'à la courbature, oubliait presque de respirer et de vivre, et ne décidait rien. Il s'en remettait au temps.

Il entre à Saint-Sulpice, où il quitte les philosophes pour les exégètes allemands. En vérité, il ne renoncera plus ni aux uns ni aux autres. Bientôt dégoûté de la dialectique des théologiens, il concentre ses efforts sur l'étude des langues hébraïques, et, par une suite nécessaire, sur la critique des livres révélés. Il suivit dans l'enchantement les exactes leçons de M. Le Hir sur la grammaire de l'hébreu. Il suça, selon sa propre expression, tout ce qu'il entendait dire à son maître. Puis, il fut autorisé à fréquenter au Collège de France le cours de langues orientales que professait Etienne Quatremère : désormais le philologue double le philosophe Mais Saint-Sulpice comptait sur un prêtre. Au moment d'aborder le premier degré de la cléricature et d'être tonsuré, il marque quelque étonnement, sinon un peu d'ennui, de cette diversion pressante dont il faut dire au moins qu'elle n'occupe plus toute sa pensée. Il recule. Il biaise. Il colore à sa mère la vérité. Il cède enfin, pour cette fois. L'inévitable rupture ne se consommera qu'à la veille de prononcer les vœux irrévocables du sous-diaconat. La fermeté de caractère n'en fut pas la cause.

Réduit à ses propres forces, il eût tergiversé, temporisé selon son principe des transitions insensibles. Indécision, contradiction, conciliation complètent sa physionomie morale. Dès l'enfance, il semblait doué d'une inaptitude singulière à prendre parti. Quand

les petites filles se querellaient, il s'ingérait à les rapatrier. « Vous ne réussirez pas, remarquait la fine Noémi : vous voulez mettre tout le monde d'accord. » Plus tard, il traitera les idées comme il faisait ses petites amies. A cette heure, il eût balancé encore entre les deux impératifs de la raison et de la foi, aussi incapable de dire un net adieu « à son aimable passé » que de se réfugier aveuglément dans la simple croyance. Après cette crise de 1845, et plus d'une fois dans la suite de ses ouvrages, il sentira l'invincible besoin de s'assurer dans la position qu'il a prise, à l'âge de vingt-deux ans, avec bien des scrupules étouffés et ravivés. A Rome, en 1849, il glissera de troublants regrets sous la plume de Patrice : « J'ai cru longtemps que je reviendrais au catholicisme, la tête haute, et par la voie de la critique. Hélas! J'y reviendrai peut-être humble comme une petite fille, vaincu par une Madone. » Dès les vacances qui précédèrent son départ de Saint-Sulpice, il écrivait à son condisciple Cognat : « Il faut, autant que possible, se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance. Et combien de fois doit-il changer dans la vie? Cela dépend de sa longueur. » — Cette maxime de son identité contradictoire, il la reprendra sous bien des formes, capable d'une analyse plus délicate, lorsqu'il applique plus exactement sa maxime à son cas : « Et d'ailleurs, quel est l'homme vraiment religieux qui répudie complètement l'enseignement traditionnel à l'ombre duquel il sentit d'abord l'idéal, qui ne cherche pas des conciliations, souvent impossibles, entre sa vieille foi et celle à laquelle il arrive

par le progrès de sa pensée? » C'est ainsi qu'il reproche à Lamennais un changement trop absolu. Mais changer fut d'abord pour lui le difficile. On peut conjecturer qu'il se fût longtemps payé de prétextes dilatoires, (les *Lettres du séminaire*, les *Lettres intimes* laissent peu de doute sur ce point), si sa sœur Henriette ne l'eût conduit par la main et retiré de la voie oblique.

Le 6 octobre 1845, Renan quitte le séminaire, grâce à elle, non malgré lui, « un peu dur » et tel, assure-t-il, qu'on le quitte communément, « parce qu'on s'est habitué à placer une foule de choses au-dessus des intérêts, des jouissances et même *des sentiments individuels.* » A vrai dire, il en sort avec lui-même. Lorsqu'appelé au premier ordre de la cléricature, il inventait à son usage une interprétation de la formule : « *Dominus pars hereditatis meæ* », faisant, en son for intérieur, de la critique sa part d'héritage, certes, la restriction, ou plutôt la combinaison mentale n'eût pas déparé *Les Provinciales.* Elle achève l'esquisse de ce caractère plus subtil que ferme, plus opiniâtre que résolu, et plus que tout le reste ingénieux à lever pour son profit intellectuel les difficultés où l'engage sa faiblesse morale.

II

HENRIETTE RENAN

Il n'est plus permis d'écrire de Renan sans faire une large part à sa sœur Henriette, dont l'âme avait deviné cet esprit. Elle fut l'excellente ouvrière d'une fortune

littéraire qu'elle paya chèrement. Si l'on veut voir l'union parfaite et vraiment désintéressée d'une rare intelligence et d'un cœur admirable, il faut contempler Henriette. Veut-on aussi admirer un modèle d'altruisme intellectuel, c'est Henriette qu'il faut suivre, depuis cette crise qu'elle dénoua d'une main prudente et légère jusqu'au jour de sa mort au pied du Liban. Ce sont ses lettres qu'il faut lire. Ah! l'admirable, l'admirable personne! Et comme les excuses de Renan pour lui avoir à peine consacré quelques lignes dans les *Souvenirs d'enfance*, frappent le livre d'ingratitude! Craignait-il une comparaison entre trop d'esprit et trop de bonté?

Tandis qu'elle demeure à Paris et Ernest à Saint-Nicolas, elle respecte la foi et la piété de cet enfant qu'elle a devancé dans la liberté de la pensée. Puis elle s'exile en Pologne, où elle a trouvé une éducation à conduire. Elle s'initie à l'esprit allemand et attire l'attention de son frère sur le travail philosophique et critique qui s'y poursuit depuis la fin du XVIIIe siècle. Elle lui écrit : « Je lis et j'embrasse encore une fois ta lettre », la lettre de son cher Ernest qui signe ingénument : « Ton frère bien-aimé. » C'est elle qui le guide à distance, et avec quelle affectueuse sagacité! Ayant refait elle-même sa libre instruction, elle amorce celle de Renan. L'affranchissement intellectuel d'un Sulpicien est un ouvrage délicat qu'elle poursuit avec tact. Elle en épie les moindres progrès, et sollicite doucement les confidences. Pendant qu'au sein d'une famille étrangère, loin de la France, elle travaille pour lui dans la condition d'une demi-domesticité, il

lui confie qu'il refuse « d'absorber l'individu dans l'être abstrait » que constitue la société de Saint-Sulpice, qu'au reste l'enseignement secondaire, trop assujettissant, ne lui sourit point. Et voici le genre des réponses qu'il reçoit : « Être utile à ceux que j'aime, leur consacrer toutes mes forces, leur réserver toutes mes affections, voilà les premiers mobiles de ma vie... » Une lettre écrite par Henriette à sa mère (15 mars 1846), après qu'Ernest a enfin pris sa résolution, sa correspondance intime et celle qu'elle échangea avec Berthelot après le mariage de son frère, comme aussi l'opuscule *Ma sœur Henriette*, mettent en un singulier relief cette femme d'un jugement et d'une tendresse incomparables.

Au sortir de Saint-Sulpice, Renan s'éloigne difficilement de l'Église. Il demeure pendant quinze jours au collège Stanislas, où il est encore proche de la cléricature, et entre enfin, comme répétiteur *au pair*, à l'institution Crouzet, où il lie connaissance avec Berthelot qui l'initie à l'esprit de la science positive. Cependant Henriette conduit tout, pourvoit à tout, dès les premiers pas hors de Saint-Sulpice, règle les arrangements pécuniaires et moraux, avance les fonds nécessaires. Il semble même que sur ce point, dans les *Souvenirs d'enfance* (324), la mémoire de Renan ne l'ait pas exactement servi (Cf. *Lettres intimes*, 29, 290, 394.) Rien n'échappe à cette délicate conseillère, dans l'éloignement où elle est. Elle n'oublie point qu'il s'agit d'un séminariste gauche, qui ne connaît de la vie que ce que lui ont appris Kant, Hegel, Ewald et les directeurs ecclésiastiques. Persuadée que c'est peu, elle y supplée

discrètement. Elle lui suggère l'habillement qu'il doit porter, lui ménage les relations utiles, devine ses hésitations, ses velléités de retour au giron, les combat et encourage ses visées scientifiques. Il comprend les bontés de sa sœur et se repose sur elle du soin de lui trouver un emploi ; mais il fait presque des conditions : il lui conviendrait de n'être occupé dans cette place qu'à « des études fructueuses » pour lui... « Car son *progrès intellectuel* sera toujours *la plus chère de ses intimes pensées.* » Elle lui offre son épargne ; et, les larmes aux yeux, le presse d'accepter. Une partie de la nuit qui précède un voyage qu'elle doit faire en compagnie de ses élèves et de leur famille, elle la consacre à peser tout ce qui peut servir la fortune de son frère. Cependant il commence à peine à se débrouiller hors du séminaire, et il se plaint. « Ah! vive l'amateur, qui *peut penser à son aise*, sans s'inquiéter de son pain matériel! Tous les philosophes devraient naître avec trois mille francs de rente à Paris et deux mille en province, ni plus ni moins. » On le voit : c'est un prix fait. Il ne considère pas à cet instant que sa sœur est un remarquable exemplaire de philosophie, et de la plus rare, de celle qui se fonde sur le dévoûment à autrui. Pour lui, il redoute le suicide intellectuel. Il fait le difficile. Il a des pensées de mort; il fait mourir Henriette d'angoisse. Son égoïsme exacerbé provoque une réponse d'une simplicité charmante : « Hélas! ami, qui désirerait vivre, s'il ne songeait qu'à *lui seul?* Mais n'est-ce donc rien qu'une tendresse comme celle que je te porte? »

La santé de sa sœur fléchit; il s'en inquiète... « Or, ma pauvre amie, que deviendrais-je sans toi? » ou

encore : « ... Et puis, sais-tu bien que tu me seras un jour nécessaire pour compléter ma vie morale et intellectuelle? » ou même : « (Sans toi)... je deviendrais égoïste, chère amie, égoïste d'une manière affreuse; ah! sauve-moi de ce malheur. Réfléchis à cela, bonne Henriette; songe que ma vie est attachée à la tienne; et tu seras convaincue que la première marque par laquelle tu peux me témoigner ton affection, c'est de te conserver pour moi »; et aussi, non sans quelque émoi de conscience : « Au nom du ciel, si tu es malade, dis-le moi simplement, franchement, et rien ne saura m'arrêter. Henriette chérie, je t'en supplie, non seulement pour toi, mais pour moi-même. *Oh! si ma sœur ne me connaissait jamais!* » Il était réservé à Henriette de le connaître entièrement, sans lui marchander soutien ni affection.

Son corps affaibli l'oblige au retour. Elle s'installe à Paris, aux côtés de son frère, dirige la maison avec économie, respecte, encourage les travaux de son cher Ernest, son chef-d'œuvre à elle, qu'elle prépare, achève, polit avec un infatigable zèle et un goût sévère. Pendant six années, par ses soins, son attachement, sa collaboration même elle assure au jeune savant de laborieux loisirs. En passe du succès, il se marie. Qu'elle ait éprouvé quelque inquiétude en le voyant entrer dans la famille Scheffer que le talent honorait non moins qu'une haute moralité, mais où le culte de l'art pouvait modifier ses espérances et son ouvrage, il ne s'en faut pas trop étonner. Sérieuse et même un peu triste, elle a pu s'exagérer les effets d'une gaîté commune aux artistes épris de la vie. Après quelque

émotion, elle revint à son naturel, se dévoua au jeune ménage, établit sa mère dans ce nouveau foyer, et après la naissance du premier enfant, Ary, qui fut baptisé, (Renan apposa sa signature au registre du baptême à Saint-Thomas d'Aquin, le 11 novembre 1857), reprit ses habitudes de maternité par procuration. On est mal ou tard venu, après avoir accepté toutes les sortes de dévoûment, à s'aviser qu'une pareille affection pût être inquiète et même jalouse. Cet excès du cœur est un beau défaut, dont Renan se préserve sans peine.

Cependant il arrive à la renommée. Après avoir pris ses grades universitaires et brillamment réussi au concours de l'agrégation philosophique, il avait écrit une thèse de doctorat fort remarquée, *Averroès et l'Averroïsme* (1852). Dès 1849, un voyage en Italie développe en lui l'intelligence et le goût plutôt que le sentiment de l'art. Bientôt de solides travaux philologiques, *Histoire générale des langues sémitiques* (1858), *le Livre de Job* (1858), *Cantique des Cantiques* (1860), *De l'origine du Langage* (1858) ; des *Études d'histoire religieuse* (1857), dont plusieurs parurent au *Journal des Débats* ou à la *Revue des Deux-Mondes*, et dont l'humanisme respirait déjà dans un volume écrit en 1849 et publié en 1890, l'*Avenir de la Science*, presque tout Renan de l'avenir; des *Essais de morale et de critique* (1859), conçus dans le même esprit, un fonds de savoir, une méthode compréhensive, un talent hardi et souple, des collaborations heureuses, des patrons bien choisis et dont il était digne, le mirent au premier rang.

Il vaut beaucoup, et il n'est pas inhabile à se faire valoir. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il sent en lui « l'instinct du succès. » Il n'est pas maladroit à peser et solliciter doucement les chances de la vie, à se couler chez les gens en place et caresser leur vanité. On va consulter les savants qui sont flattés de cet hommage. Et puis, il y a la dédicace qui peut faire des amitiés et susciter des protections. A lire ses *Cahiers de Jeunesse*, on s'avise que sa reconnaissance n'est ni infinie ni aveugle. Il prend ardemment les intérêts de la science, mais sans omettre les siens propres. Il n'a nullement la candeur d'un jeune homme chimérique. « Laissons marcher les choses et mettons-nous en état de nous *précipiter dans les issues*, à mesure qu'elles s'ouvriront. » Elles se sont bientôt ouvertes à son mérite qui était supérieur, et à son savoir-faire qui ne gâtait point son savoir. Le seul dehors était gauche. Fallait-il l'omettre dans un étude véridique ?

Cependant, grâce à l'intervention de Mme Hortense Cornu, Napoléon III lui confiait une mission en Phénicie (1860-1861). On a remarqué avec raison qu'au point de vue scientifique, il n'a ni dépassé ni même toujours atteint la solidité de ses premiers ouvrages. Il se plaît à répéter que Marthe eut la meilleure part : quelle n'eût pas dû être celle d'Henriette ?

Renan a élevé à l'égoïsme intellectuel un incomparable monument. Ce fut lorsqu'il écrivit en 1862, un an après son retour de cette mission, d'où il revint seul, la brochure *Ma sœur Henriette*. Il m'en coûte de porter un jugement sur ce morceau qui semble taillé dans le pur marbre de Paros, sur ces pages les plus achevées

peut-être de la langue française, qu'une philosophie calme et sereine baigne d'une limpide lumière. La sérénité même de la pensée, à peine troublée quelques courts instants, trahit l'inconscience de l'égoïsme. Et j'aurais omis cette admirable incongruité, si elle n'accusait en haut relief la physionomie morale de l'homme.

Pour en avoir un sentiment exact, dût-on souffrir une gêne presque douloureuse, il convient de se référer aux *Souvenirs d'enfance* où il est dit : « Je n'ai jamais beaucoup souffert. Il ne dépendrait que de moi de croire que la nature a plus d'une fois mis des coussins pour m'épargner les chocs trop rudes. Une fois, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, chloroformé pour que je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût *peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nui à la sérénité ultérieure de ma pensée.* »

Et pour être tout à fait en état de bien entendre ce funèbre éloge, il faut encore réfléchir qu'au début, Renan pour une fois dénué de sens critique, (est-ce le mot qui sied ?) exhume de sa mémoire un lointain souvenir. — Enfant, il exerçait sur son aînée, qui le dorlotait, ses petites volontés. Un jour, par manière de plaisanterie, elle le menaça de mourir, et contrefit la morte pour le rendre sage. « L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'aie éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. *Hors de moi, je m'élançai et lui fis au bras une terrible morsure.* Elle poussa un cri que j'entends encore. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne pouvais répondre qu'une seule chose : « Pourquoi donc étais-tu morte ? Est-ce

que tu mourras encore ? » On ne mesure pas un caractère à un mouvement irréfléchi d'enfant ; mais l'homme qui livre plus tard ce trait à la mémoire des hommes encourt de lui-même leur jugement.

Il part donc pour la Phénicie, où le climat est, à certaines époques, dangereux pour les étrangers. Sa complexion délicate exigeait des soins : Henriette fatiguée et prématurément vieillie s'embarque avec lui. Aucune épreuve ne la rebute, hormis celles que son cœur ressent. Elle écrit d'Amschit, près Djébaïl, le 30 novembre 1860 : « J'ai dit fréquemment : Ses ambitions le préoccupent plus que ses affections, et ses nouvelles affections plus que les anciennes. » Et plus loin : « Il semble qu'il peut tout pour ceux qu'il aime, hors leur consacrer quelques instants... Littéralement, depuis que nous sommes en Syrie, je ne le vois presque plus, et quand je le vois, il est si absorbé par les travaux de sa mission, si préoccupé de ce qu'elle lui a donné ou de ce qu'elle lui promet, que je ne sais en vérité s'il s'aperçoit de ma présence. » Cette insuffisance de sentiment commençait à se marquer aussi dans son tour de pensée. Pendant qu'il prépare la *Vie de Jésus*, Henriette combat un penchant à l'ironie, qui offensait sa religion du vrai, et peut-être aussi son cœur tendre. Un savant dont l'âme entière est refoulée dans les lobes pensants, — et qui pense appliquer la doctrine de l'ironie de Fichte, — fût-il doué de finesse, ne s'avise guère de ces nuances. L'instinct sensible de la femme ne s'y trompe point.

Renan fouillait, déchiffrait, jouissait de lui-même. Henriette souffrait au moral et au physique. Berthelot

se plaint à son tour d'être un peu délaissé. « Que vous connaissez mal mon caractère, répond le voyageur, et que vous vous méprenez sur ma façon de sentir! Je n'ai pas votre inquiétude, mais j'aime mes amis autant que personne. » Il est, au reste, en ce pays fort content de soi. « J'ai quitté, écrit-il de Beyrouth le 11 février 1861, avec un vif regret ma royauté de Byblos. Pendant deux mois, *j'ai régné;* j'ai vu un coin du monde *uniquement attentif à me servir*, à obtenir mon sourire, à prévenir mes désirs! » Le pauvre homme! Mme Renan est venue le rejoindre de janvier à juillet; tout lui rit; tout le sert; tout lui obéit. Tout entier à la joie de ses découvertes, de nouveau seul avec sa sœur, il ne s'aperçoit même pas des dangers qu'il fait courir par un séjour prolongé, malgré la prière de ses amis, à cette frêle santé, dévouée collaboratrice, intendante et servante. L'inconscience que ses lettres révèlent, on dirait qu'elle atteint la pleine mesure. Citons, citons, il est temps, le texte consacré à la mémoire d'Henriette non plus dans l'ardeur des fouilles, mais à tête et cœur reposés.

« ... Au sortir des vallées profondes de Tannourin, après avoir couché au couvent de Mar-Iakoub, nous entrâmes dans la région brûlante de Toula. Ce brusque contraste *nous* accabla. Vers onze heures, au village de Helta, elle fut prise de vives souffrances. Je la fis reposer dans la pauvre case du curé; plus loin, *pendant que j'allais recueillir les inscriptions*, elle essaya de dormir dans un oratoire. Mais les femmes du pays ne lui laissèrent pas de repos; elles venaient la voir, la toucher. Enfin, nous atteignîmes Toula. Là, elle passa deux jours dans d'atroces douleurs. Nous

étions dénués de tout secours ; la grossière simplicité des habitants ajoutait à son supplice. N'ayant jamais vu d'Européen, ils envahissaient la maison ; et, *pendant que je sortais pour mes recherches*, ils la tourmentaient d'une façon insupportable. Dès qu'elle put se tenir à cheval, nous gagnâmes Amschit, où elle éprouva quelque soulagement. Mais son œil gauche était atteint ; la vision de cet œil était affaiblie, et par moments elle souffrait d'une véritable diplopie. » Cependant Renan, sur la montagne de Ghazir, était « ivre de la pensée qui se déroulait devant lui. » Il écrit sa *Vie de Jésus*, — « heures délicieuses et trop vite évanouies ! » — que sa sœur recopie à mesure. A mesure aussi que cette femme héroïque oublie la souffrance qui se réveille, il lui paraît, à lui, qu'elle s'élève en esprit et gagne en attrait. Jamais homme absorbé par son dessein intérieur ne s'aveugla plus cruellement sur le mal qu'il fallait d'abord conjurer. On ne saurait lire de trop près les pages 65-67. Mais, ô jour funeste ! le voici malade à son tour. Henriette, alitée, trouve dans sa tendresse la force de lui dire au matin : « Toute ta nuit n'a été qu'un gémissement. » Et Renan écrit : « Notre nuit fut affreuse. Il semble cependant que celle de ma pauvre sœur fut moins mauvaise que la mienne. » Il est surtout hanté par la crainte de perdre ses papiers, son manuscrit. Le dimanche, après qu'Henriette mourante a pris ses suprêmes arrangements et fait part à son frère de ses dernières volontés, il nous confie que, vers midi, il se peut qu'il ait travaillé encore dans la chambre de sa pauvre amie... Tableau tragique et déplorable, et qui ferait souhaiter que le « terrible coup

d'éponge qui allait passer sur son cerveau », y fût passé un peu plus tôt !

Certes, il ne nous déplaît point d'ajouter qu'à la fin de l'opuscule le philosophe atteint sans effort une singulière hauteur de vues. Même il paraît bien qu'il ait connu le repentir de son archéologique inhumanité. A Henriette il a dédié cette *Vie de Jésus* qu'elle couva passionnément, de toute son âme. Il fit dresser, près d'une chapelle, un monument sur le caveau de sa « pauvre amie ». Au cours d'une seconde mission en Phénicie, il accomplit, le 25 janvier 1865, en compagnie de Mme Renan, un pèlerinage à ce tombeau. Longtemps après cette triste séparation, il voulut rendre à la morte un nouvel hommage de sa pensée. Dans son drame philosophique, *L'Eau de Jouvence*, le rêve de Léolin est traversé de rétrospectives angoisses. « Temps aimable, où je jouais enfant sur ses genoux ! Voici la cicatrice que je lui fis au bras, un jour qu'elle me menaça de mourir si je n'étais point sage. Je la mordis jusqu'au sang... C'est Léolin, c'est ton frère !... Elle n'entend pas ma voix ! O désespoir !... *Me tiendras-tu rigueur ? Diras-tu encore que je t'ai trahie ?* Ah ! Dieu sait que, dans toutes mes joies, je t'ai désirée ; je n'ai pas eu un moment de douceur sans que je t'aie appelée au partage... *Ah ! tu ne me pardonnes pas peut-être ; tu ne veux pas rouvrir les yeux...* » Scène pénible, à son tour, et dont l'intention est plus louable que le goût.

La littérature n'est donc pas si méprisable, puisqu'au besoin elle peut consoler ou absoudre ; ce jour-là au moins, Renan l'a pensé ainsi. Qu'il ait été un brave homme, selon la formule qu'il se plaisait à répéter au

déclin de sa vie, il est possible. Mais hors l'intérêt qu'il porte aux idées, il est pétri d'égoïsme. Sa sensibilité est nulle. La tête a absorbé le cœur ; une fonction a supprimé l'autre. Il fut frère, comme il fut ami, sans pratiquer les avances à frais communs, et, pour le trancher net, sans rien donner de lui-même, qui eût été un larcin fait à son individualité. Aussi a-t-il pu, sans trouble, résumer le regret que lui causait la mort d'Henriette, et se peindre au vif d'un trait ineffaçable : « Elle était un organe de ma vie intellectuelle, et c'est vraiment une portion de mon être qui est entrée avec elle au tombeau. » — Amen.

III

LA CARRIÈRE

Depuis 1848, sa nouvelle existence est orientée vers la recherche d'un *certain ordre de vérités* (notons cette nuance essentielle) qui la justifient, l'unifient et la remplissent. On peut dire, sans exagération, que jusqu'au dernier jour il a comblé les vides de sa foi. C'est ce qu'il appelle « une forte passion désintéressée » ou, avec encore moins d'exactitude, « une grande idée *extérieure, impersonnelle, objective* qui entraîne l'homme, *fait sa vie sans lui et malgré lui.* »

Dès qu'il eut quitté le séminaire, Renan a, en effet, embrassé une grande idée : la négation du surnaturel qui impliquait, pour lui singulièrement, l'acquisition de la vérité humaine et positive. Il avait cru. Il

voulut savoir et comprendre. Même il brûla de tout comprendre, parce que, ayant débuté par la croyance et l'ayant remplacée par la science, il attendit de l'une l'équivalent de l'autre. De là vient que sa manière d'envisager le vrai n'est pas inséparable de son individualité et ne sera jamais ni entièrement objective, ni moralement désintéressée. Et à mesure que l'ambition de son intelligence éprouvera des mécomptes, la personnalité cèdera davantage à la tentation d'y suppléer de sa propre grâce. De là vient aussi son attachement au positivisme et sa ferveur idéaliste, et le choix qu'il fit de sciences qui ne sont pas absolument des sciences, sa curiosité érudite et sa passion du rêve, et enfin cette tendance, qu'il conserve de l'esprit catholique, à reporter au-delà de la vie actuelle le mot de l'énigme morale que ne donne point l'histoire et à chercher dans l'histoire la raison de l'univers que ne révèle pas la philosophie. Il fera donc de ses travaux deux parts, qui ne seront pas sans unité, puisqu'elles répondront à un désir toujours plus pressant de connaître au lieu de croire. Mais à mesure qu'il avancera dans son œuvre et qu'aux *Origines du Christianisme* succèdera *l'Histoire du peuple d'Israël,* aux *Études d'Histoire religieuse* s'ajouteront les *Nouvelles Études*, aux *Fragments philosophiques* les *Dialogues*, et aux *Dialogues* les *Drames,* sa personnalité s'interposera davantage entre le document ou la réalité et la rédaction. Non seulement il n'écrira plus pour une planète déserte, mais à vrai dire, il écrira pour lui, par rapport à lui, par réflexion à lui, pour le contentement de cet égoïsme insatisfait et qui a exigé des sciences conjecturales plus

qu'elles ne contiennent. Alors il reviendra à ses souvenirs d'enfance. L'histoire ne lui servira plus guère que d'un cinématographe comme la philosophie. La foi de son jeune âge, il l'enviera et la remplacera par le dilettantisme, fruit de cette ironie qui marque peut-être moins la prise de possession des choses que l'incapacité de les posséder. La vérité est fuyante et incomplète. Et il fallait d'abord la considérer comme telle. En dépit de Fichte, elle ne saurait être ni individuelle, ni subjective : c'est la foi qui est tout cela. Il n'y a point de science du particulier, disait Aristote. Plus la science de Renan sera personnelle, moins elle sera scientifique.

A la recherche de la vérité vitale, il n'a pas recueilli d'un cœur pitoyable tous les soupirs de l'humanité ; mais il en a traversé tous les états d'esprit. Il a suivi les efforts de la raison, analysé les instincts religieux. Pour y réussir, il ne fallait rien de moins que l'opiniâtreté consciencieuse du philologue. C'est le travail d'érudition qui l'a préservé de l'anticléricalisme tapageur. Il a de bonne heure compris la tranquille assiette sur laquelle se fonde une telle vie, où la curiosité toujours en éveil goûte des joies toujours nouvelles. « Quelle vie charmante que celle des philologues, quand ils savent comprendre lenr bonheur et ne l'échangent pas contre les décevantes jouissances de l'ambition ! Déchargés du plus rude souci qui soit imposé à l'homme ici-bas, celui d'avoir une opinion sur les choses divines et humaines, ils jouent dans ce monde le plus commode des rôles, celui de spectateurs. Étrangers aux passions de secte ou de parti, ouverts à

la vérité, de quelque part qu'elle vienne, ils voient tout aboutir à leur tribunal, et eux-mêmes ne relèvent de personne. » Ce bonheur assuré et un peu hautain convenait à cet Hermann, dont il nous trace le portrait dans *l'Avenir de la Science* sous un anagramme germanisé : rare produit de séminaire catholique et d'université allemande, cerveau façonné à Saint-Nicolas du Chardonnet, mais repétri à Gœttingue et Heidelberg. Heidelberg et Gœttingue l'ont d'abord emporté. Ce qui demeure intangible en lui, c'est le philologue. De tout ce qu'il a fait, il préférait à la fin le *Corpus inscriptionum Semiticarum*. Cette note hâtivement jetée sur une des feuilles volantes où il consignait ses pensées fugitives, est à la fois un programme et une inquiétude.

Sans cette moitié de lui-même, que de hasards plus grands encore n'eût pas courus l'autre ! Non-seulement elle lui a épargné des erreurs de direction, mais elle a mis jusqu'au bout dans son attitude une dignité que peut-être certains écrits, où il se familiarisait avec le public, n'eussent pas suffi à soutenir. Une circonstance même s'est produite, où l'esprit scientifique qui l'avait préservé d'être un polémiste défroqué, l'éleva au-dessus de lui-même. Ce fut lors de cette affaire qui suivit sa première leçon au Collège de France (27 février 1862) et qui aboutit, après deux ans, à sa destitution (11 juin 1864). Le philologue éclaircit d'un geste ce que le positiviste mystique avait embrouillé de son vocabulaire équivoque. *Pecunia tua tecum sit !* est une noble réponse et que chacun entend, même un ministre d'Empire. Au contraire, la phrase incriminée :

« Un homme incomparable, — si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu, — ... » n'était que galimatias. Et cette réticence a inspiré ce courage. Ou plutôt, le savant n'a consulté que la dignité de la science, de même que, dans sa lettre intitulée *Explications à mes collègues*, du plus haut de sa pensée, avec le pur langage de la raison, il en avait revendiqué la liberté. Non, il n'a point, ce jour-là, rapetissé son sujet.

Au reste, aucune recherche d'érudition ne le découragea, même les plus humbles et minutieuses. Grammaire, grammaire comparée, épigraphie, mythologie, mythologie comparée, il embrassait toutes ces études avec une ardeur sans pareille. Et il était également capable de se passionner sur un détail, étant méthodique, exact, et surtout débrouillard. Un de ses jeunes amis, Victor Egger, part pour la Corse. Renan désirait être renseigné sur une statue de Vénus qui y avait été récemment découverte. A peine arrivé, son correspondant, lui écrit une longue lettre sur cette question très confuse. Quelques jours après, il recevait du maître un billet où le point d'archéologie était élucidé.

Aux problèmes d'érudition il apportait une intraitable sincérité. Pendant une séance de l'Académie des Inscriptions (dont il fut dès 1863), un de ses confrères faisait lecture d'un mémoire communiqué. Il y était donné d'une inscription sémitique une interprétation qui ne satisfaisait pas Renan. Cet homme paisible, qui pratiquait comme une vertu la politesse des

mœurs, et dont le sourire absolvait volontiers les folies humaines, ne se contint plus. « Cela n'a pas le sens commun! » dit-il à voix haute. Et il fournit une autre explication de ce texte épigraphique. Cependant la lecture se poursuivait; et Renan la ponctuait à différentes reprises par le même jugement prononcé avec une vivacité croissante : « Cela n'a pas le sens commun ! » Cette insistance ne fut pas du goût de tous ses confrères. Il fallut que le président relevât cette infraction aux usages et à la bienséance (l'auteur d'une communication à l'Institut n'étant pas admis à discussion), pour que ce philologue de mine paterne consentît à ne pas persévérer dans son incivilité.

Son entêtement, au surplus, lui était ici une qualité précieuse; et de même qu'à Rome on appelait Pigalle, le bon Pigalle, le mulet de la sculpture, on eût pu, sans irrévérence, nommer Renan dans les diverses compagnies ou publications qu'il alimentait de son obstiné labeur, le mulet de l'érudition. Lui mort, le secrétaire de la société asiatique, J.Darmesteter, met ses confrères sous la protection de sa grande ombre, et, paraphrasant l'Écriture, espère que celui qui les a quittés, restera en esprit avec eux. Cet éloge philologique faisait la meilleure oraison funèbre.

Mais l'histoire, qui s'appuie de la philologie, la dépasse. C'est une étude que Renan tenait pour aristocratique, et qui, dans l'état actuel de la science, laisse une part à l'intervention personnelle, puisque de toutes les restitutions du passé qu'elle entreprend, la conjecture et l'intuition deviennent fatalement les principales ouvrières. Elles bâtissent sur des ruines

avec des débris ; elles tracent les avenues d'une vérité relative et lointaine. Mais plus l'architecte est doué d'individualité, plus aussi l'on peut dire que, sur ces fragments de colonnes pensant élever un temple à la vérité, il dresse un édifice à son Moi. L'intelligence de Renan était beaucoup trop subtile pour ne s'en point aviser bientôt, et toujours davantage à mesure qu'il avançait son œuvre. Les origines l'attiraient, plus que les périodes historiques, notamment à cause que la divination y est plus nécessaire et la possibilité plus malléable. Il écrit déjà dans *les Apôtres :* « En dehors des sciences positives, d'une certitude en quelque sorte matérielle, toute opinion n'est à nos yeux qu'un à peu près, impliquant une part de vérité et une part d'erreur. La part d'erreur peut être aussi petite qu'on voudra ; elle ne se réduit jamais à zéro, quand il s'agit de choses morales, impliquant une question d'art, de langage, de forme littéraire, de personnes... » (381) Et il ajoutait dans *les Évangiles :* « L'habileté suprême dans les œuvres de conciliation est à la fois de nier et d'affirmer... » (210)

La vérité historique se dérobait. Si Renan avait su ignorer, dans son avidité de comprendre, il se fût d'abord contenté de tenir la méthode historique pour exacte, et les résultats pour ce qu'ils peuvent être. Il n'aurait pas débuté par attendre de l'histoire la vérité adéquate, puisque le point de vue où elle se place est celui du relatif. Mais il ne souffrait point de manques dans la trame de son intelligence. Et puis, il n'a pas retrouvé l'ivresse des fêtes mystiques données à son cerveau par le Dieu de son enfance. La seule *Vie de Jésus* lui avait rendu quelques-unes des joies que son

Moi d'enfant éprouvait à communier pleinement avec le divin. Mais la critique, malgré toutes les effusions de lui-même qu'il y avait mises, ne connaît pas les extases. Ni *Saint Paul* n'avait renouvelé les heures délicieuses, ni non plus *les Apôtres*, où, troublé par la grande affirmation de femme : « Il est ressuscité ! » il s'emporte à son tour contre la faculté souveraine de la science et s'écrie : « Loin d'ici, raison impuissante ! » François d'Assise pourra le toucher encore. Mais quelque charme que dégage cette douce sympathie qui s'étend sur toute la nature, le fondateur de la Portioncule, au regard d'un esprit critique, est vraiment un peu simple. En sorte qu'aux approches de 1870, l'histoire commençait à laisser dans l'esprit de Renan des traces de désillusion, ou ne le contentait plus entièrement. Le passé était à la fois trop court et trop incertain. Dans le présent, il attendait Jésus de l'Allemagne : ce fut Bismarck qui vint.

Tout le rejetait vers le rêve. Aussi bien la philosophie fut-elle pour lui plus qu'une distraction et qu'un hors-d'œuvre. Après avoir déterminé son choix initial, comme il appert des *Lettres intimes* (« Mon esprit ne pouvait se contenter d'une chaire de physique ou autre semblable, même la plus brillante que je pusse espérer, dans une Faculté par exemple. Toute la vie n'est pas là, et que servira à l'homme d'avoir été savant dans la nature, s'il n'a été savant dans lui-même et dans Dieu, s'il n'a été philosophe ? ») — ces méditations lui étaient à la fois un besoin et un refuge. Elles le retiraient du profane.

Sa personnalité imaginative, sa fantaisie religieuse y

trouvent une issue. Kant sans la critique de la raison, Hegel sans la logique, Rousseau sans la sensibilité seront accommodés à la manière positiviste, mais par un esprit amant du mystère. Ce n'est pas de la métaphysique, et c'en est, nonobstant tout, puisque bientôt on perd le contact de la réalité positive pour faire un bond dans l'infini. *Dialogues philosophiques*, *certitudes*, *probabilités*, *rêves*, et aussi *Fragments philosophiques*, ne sont que combinaisons de tête où la science n'a point affaire. Voilà proprement ce « leurre aérien » dont parle Herder, ou, (si le mot vous choque,) une autre forme de la croyance individuelle, ou encore une façon de croire sans croyance précise ou aussi, selon une note des *Nouveaux cahiers de jeunesse*, « c'est un individu qui, au lieu de prendre les mythes, dogmes concrets, etc., de telle ou telle religion, s'en fait à sa guise. » Et c'est bien pourquoi Renan s'y applique si fort dans la seconde partie de sa carrière. Et c'est enfin pourquoi Jésus et Dieu semblent parfois des étiquettes dont il masque le vague de ses aspirations. Tour à tour ils désignent l'esprit évangélique ou le souffle de vie répandu dans l'univers; mais entendez un souffle de mysticisme sans objet, un Jésus doué de l'esprit critique, exégétique et ironique, et, en un mot, la conscience de la conscience de l'univers, à la fois créé et créant, c'est-à-dire une personnalité infinie en pensée, nullement créatrice, mais inépuisable d'arrangements, de lectures et de souvenirs : Renan. Il combine et n'abandonne rien. On a plusieurs fois cité la scène du *Journal des Goncourt* où il tient tête à ses amis et s'écrie : « Périsse la France, périsse la Patrie ! Il y a

au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison. » Périsse la France pourvu que l'idéalisme critique subsiste, pourvu que le devenir et l'Être éternel, le royaume de la raison et le royaume de Dieu demeurent aménagés ensemble dans sa pensée hospitalière! Voilà l'homme même.

A partir de ce moment, il ne cessa de recevoir les démentis des faits, qui s'ajoutaient aux mécomptes de l'histoire. Aussi, lâchant de plus en plus la bride à sa personnalité, fit-il, à son usage, de l'histoire un savant plaisir et de la philosophie un drame divers où les différents lobes de son cerveau ne se contentent plus de dialoguer, mais se donnent véritablement la comédie entre eux. Et des contraires hegéliens se dégage dans les *Drames philosophiques* comme dans l'*Antéchrist* ou l'histoire d'Israël un scepticisme supérieur, qui est le terme suprême de l'égoïsme intellectuel. L'intellectualisme ironique de Renan forme le dernier anneau de la chaîne dont le sensualisme ironique de Stendhal, élève des idéologues, avait été, au début du XIXe siècle, le premier chaînon.

L'un et l'autre, au surplus, ont cherché dans la beauté et dans une conception sensualiste de l'amour un asile pour leur scepticisme final. L'un rehausse la sensualité par le secours de l'imagination; l'autre dérive les élans de l'imagination au profit de l'entendement. Les idées de l'un se fondent en sensations rares; les fantaisies de l'autre se prolongent en idées peu communes; et tous deux ne recherchent plus guère que le plaisir égoïste, l'un de sentir, l'autre de penser. Sectateurs de la joie, contre l'Église qui la

poursuit de ses terreurs, ils ont l'air de se régler sur la science et la nature, qui ne sont ni joyeuses ni tristes. Au fond, c'est le paravent de l'égoïsme. Pour s'assurer enfin dans cette attitude, Renan se retourne vers les admirations de sa jeunesse ; il revient au paganisme de Gœthe et à l'universel principe de l'amour. Mais ni l'amour ni l'art, admirables synthèses de la vie, les plus affranchies de symboles et de formulaires, et qui rapprochent l'homme de la spontanéité créatrice, ne trouvent leur épanouissement dans la seule raison. Il ne suffit pas à la beauté d'être comprise, si le cœur n'y est de moitié. Aphrodite s'étonne et languit de la Prière sur l'Acropole. Athènè même n'en est point ravie.

Renan a eu la curiosité du vrai jusqu'à la fin. Mais, par une suite de son éducation cléricale, il ne s'y est pas livré tout entier; il n'a engagé dans cette partie que l'enjeu de son intelligence, et encore faisant quelques réserves mentales. Attaché à la vérité, il ne l'a pas aimée, *non dilexit*. Il ne l'a pas aimée pour elle-même, et hors de lui. Sans divorcer d'avec elle, son esprit n'a pas évité les bonnes fortunes, selon le mot de M. Émile Faguet. Aussi était-il fatal qu'il penchât enfin, non à regretter sa vie, mais toutes ces combinaisons qui aboutissent à la philosophie de Gavroche.

Doué d'un courage méditatif et sédentaire, il ne trouvait que dans le dilettantisme le repos de son positivisme et de ses rêves. Ses préjugés de clerc lui faisaient redouter le contact de la pensée avec les hommes à l'égal d'une impureté. Après que le suffrage populaire lui eut fermé les portes de la Chambre et du

Sénat, il s'abstint de le briguer dans la suite plus aisément qu'il ne s'y était décidé. L'Académie française, mieux avisée, qui l'élut (1878) en remplacement de Claude Bernard, faisait, comme il arrive. un rapprochement piquant de deux sciences et de deux caractères.

Vers le soir de sa vie, il appliquait son ironie studieuse à l'entêtement du peuple d'Israël; il était moins curieux, à cette heure, de découvrir les lois de l'histoire que de contempler l'étrange développement d'une idée qui devait changer le monde. L'homme de 1848 s'était changé lui-même en un philosophe amusé des formules qu'il répétait par accoutumance. Sa raison, qui fonctionnait comme par réflexes, lui donnait encore bien du plaisir. Mais s'il était vrai, pourtant, que l'intelligence n'est pas le tout de l'homme, et qu'un sentiment d'amour ou de pitié, venu du cœur, fait autant pour l'humanité, même consciente, qu'une exégèse bien menée !

Il mourut le 2 octobre 1892, à l'âge de soixante-neuf ans, le sourire aux lèvres, plein de jours et d'œuvres, ce qui est une belle façon de mourir, et, ce qui devait être la sienne, balançant entre le mot de la science positive : *vérité* et celui de l'Ecriture : *vanité*.

CHAPITRE II

L'AVENIR DE LA SCIENCE

I

LES INFLUENCES

C'est un autre credo.

« L'*Avenir de la Science*, disait Berthelot, représente le résultat de cette digestion en partie double (à l'institution Crouzet) de nos lectures des philosophes grecs et des philosophes modernes depuis Galilée et Descartes jusqu'à Condorcet et Hegel. » Cela même est la définition qu'en peut donner un homme de science. Mais il y a encore autre chose dans ce *pourana* touffu, branchu où s'accrochent, comme les oiseaux sur les arbres glués, toutes les idées éparses dans l'atmosphère de l'esprit moderne. Il y a Renan, tout entier, avec son encéphalite de la vingt-cinquième année, avec sa ferveur positiviste et son scientifisme religieux; tout Renan retranché dans sa belle intelligence, et por-

tant déjà le germe qui dissoudra cette foi nouvelle et non moins entière que l'autre.

Il renoue donc avec les Grecs, dont il admire, encore un peu sur parole, le naturalisme poétique et la simplicité des mœurs politiques (tout en déclarant qu'Athènes vivait sous le régime de la Terreur) ; et il rejoint aussi le XVIIIe siècle épris de science et d'humanité. Condorcet voit dans l'humanité un être qui évolue. L'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, effort rationaliste pour tracer une philosophie de l'histoire, ne pouvait manquer d' attirer l'attention de Renan. Il ne semble pas, malgré le mot fameux : « Voltaire suffit », que Voltaire lui soit d'abord très familier. Il a surtout goûté Rousseau à travers la poésie de Herder. J. de Maistre l'a mis en garde contre la faible assiette de l'esprit voltairien et la part d'erreur qui gâte le *Contrat social*. Il l'a détourné aussi du matérialisme philosophique où inclinait le XVIIIe siècle finissant. Auguste Comte, auquel il ne se plaira jamais, n'eut sur lui nulle influence. Vico, par sa théorie des trois âges de l'humanité, avait devancé celle des trois états. On les retrouve partout sous des formes différentes. André Chénier les a repris. Hegel les utilisa à sa manière dans sa conception de la société. Quant à l'idée de la mission des peuples, Hegel encore l'avait exprimée avant Comte, et transmise à Renan qui, au demeurant, la rencontrait aussi dans la Bible. Pour le reste, à savoir que la méthode historique est celle de la sociologie, il l'avait trouvé ailleurs, sous une forme autrement entraînante. Et c'est sans doute à Herder qu'il songe lorsque, dans une boutade, il reconnaît

au maître de la philosophie positive française l'unique mérite d'avoir exprimé en mauvais français ce qu'on savait avant lui. La scolastique du séminaire l'avait dégoûté par avance de Proudhon. Le 17 février 1850, il écrivait à Berthelot : « Vous aimez Proudhon, je ne vous blâme pas. Mais quel spectacle pourtant qu'un homme qui ne vit que de la tête, qui s'enferme, se rend fou à force de dialectique, et qui se jette dans la mêlée, frappant à tort et à travers, à coups de logique! » En ce temps-là, Eugène Burnouf est son maître français, lequel prépare un disciple qui ne vivra que de la tête également.

Mais Renan est, à cette heure, et particulièrement dans l'*Avenir de la Science*, un fruit d'Allemagne. Même le sens de la vie et de l'art, il l'a emprunté d'abord de Gœthe, plus directement que des Grecs. Gesenius, Ewald, Schleiermacher, enclins à pousser à bout leurs conclusions, trouvaient chez l'âpre raisonneur à peine échappé des *Solvuntur objecta* théologiques une intelligence prête à les entendre. Kant, Hegel, Fichte, et sur tous Herder, l'assurèrent dans son humanisme critique, historique et ironique. On a pu s'étonner, depuis, qu'un esprit si limpide se soit formé à l'école de la logomachie hegélienne. N'oublions pas que ce premier ouvrage d'assimilation fiévreuse, *l'Avenir de la Science* se présente sous une forme compacte qui en atteste l'origine. Mais Renan n'a pas permis à de lourds contacts intellectuels de s'appesantir sur sa personnalité au point de l'étouffer. De ces maîtres qu'il connut d'abord par induction et à travers l'*Allemagne* de madame de Staël, si l'on en croit les *Nouveaux cahiers*

(211), il a surtout saisi l'esprit. « Trop bien savoir est un obstacle pour créer : on ne s'assimile que ce qu'on ne sait qu'à demi. » En ce sens, et avec une notable part de vérité, il pourra prochainement déclarer qu'il a « peu de points communs » avec Hegel, dénoncer plus tard l'insuffisance des tourniquets et des manivelles de la logique. Voilà pourquoi, n'étant point tout de suite en goût de construire l'univers et l'histoire *a priori*, malgré l'ascendant de Kant, Hegel, et de Fichte, il amalgame leur influence avec celle de Herder qui prisait peu l'a priorisme détaché de l'expérience.

Il ne s'agit pas ici d'exposer, même sommairement, ces différents systèmes philosophiques, mais de noter les points d'appui qu'y prenait Renan, dans le temps qu'il écrivait l'*Avenir de la Science.*

Kant, le mettant au point de vue du criticisme, l'affranchit de la tradition. Hegel et Fichte donnent une base philosophique à la méthode critique et historique qu'il cherchait hors du surnaturel et du dogme. Hegel d'abord. — Panthéisme adéquat, si l'on peut ainsi parler, et en mouvement. L'esprit et la nature ne sont pas deux faces de l'absolu; elles en sont les modes successifs. L'absolu n'est pas immobile, il circule, il est dans le devenir, successivement esprit et nature. Les choses le contiennent exactement, et il ne les excède point. — Il n'est pas transcendant à l'être, mais immanent. — Le mouvement, qui l'emporte, a une règle et un but, qui lui sont immanents : c'est la raison, et la raison consciente d'elle-même. — La raison n'est pas une faculté de l'âme, mais l'absolu en soi ; et elle est dans les choses comme essence et loi. — L'absolu est donc

intelligible. (Renan laisse de côté la logique intérieure de la philosophie hegélienne, et, provisoirement, s'en tient à cette première justification de la connaissance de l'univers et de l'humanité par la raison, qui en est à la fois l'essence, la forme et la fin.) — L'être devient par l'identité des contraires, c'est-à-dire passant de l'être au non-être, contradiction qui se résout dans un nouveau devenir. (Comme les romantiques, Renan s'empare de cette idée, et, rejetant le principe de contradiction, rompt du même coup avec l'unité classique et ecclésiastique.) — La nature est, comme l'esprit, en mouvement. — L'apparition de la vie est spontanée, et il n'est nul besoin d'un *deus ex machina* pour en expliquer l'apparition. — Sous le processus physique, il y a un processus de l'idée créatrice ; et l'évolution du monde organique tend, par des nuances insensibles, à l'exécution meilleure d'un même plan qui atteint sa perfection dans l'homme capable de réfléchir l'idée même, et beaucoup mieux dans l'humanité, qui est *l'esprit*. — L'esprit, comme la nature, est soumis à la loi du développement : la conscience et la liberté n'existent pas à l'origine; elles sont le fruit de ce développement, autrement dit de *l'histoire*, (dont Renan laisse de côté la dialectique comme il a laissé la logique.) — La liberté est l'essence de l'esprit, et l'indépendance, sa condition d'exister. (Ainsi le libéralisme de Renan sera moins politique qu'intellectuel ; la liberté de la pensée et l'indépendance de la science et de la foi, ce qu'il appelle *liberté des âmes*, lui importeront à peu près uniquement.) — L'esprit ne pouvant se soumettre entièrement qu'à ce qui est esprit et ne trou-

vant pas dans la politique la satisfaction suprême qu'il cherche, s'élève au-dessus d'elle dans les régions de l'art, de la religion, et enfin de la philosophie. — Car le dogme chrétien est la vérité *représentée*, mais incomplète. Les trois moments de l'évolution de la raison immanente (idée, nature, esprit) y deviennent trois personnes ; et ce qui est le processus de l'humanité entière, il le fixe en un événement arrivé en Palestine. Il est donc inadéquat à la vérité qu'il exprime ; *et l'esprit, libre par essence, ne saurait se réaliser en liberté, s'il subit l'autorité extérieure d'un dogme.* Pour atteindre le dernier terme de son devenir, l'esprit dépouille le dogme de sa forme *représentative* et lui donne la forme *rationnelle* par la philosophie. Ainsi la philosophie et l'Évangile enferment les mêmes choses : les vases diffèrent... L'idéalisme scientifique de Renan est là, en substance. Logique, dialectique, a priorisme, il s'en affranchit comme d'une autre scolastique théologie. Sur ce criticisme issu de Kant il établit son esprit et prend ses arrangements. Et laissant la logomachie aux logomaques, il absorbe vivement les idées rénovatrices de la méthode historique et les excitants de sa propre intelligence.

Au surplus, Fichte lui fournit quelques pensées, qui assurent son assiette et règlent à sa vue l'instrument de sa curiosité. — Le temps est le facteur essentiel qui permet à la réalité de se réaliser. — La réalité n'est autre que la raison agissante (ceci pour légitimer les fins de l'univers et l'objet de la morale qui est pour les consciences individuelles de concourir au développement de la raison, de la liberté et à l'amé-

lioration de toutes les consciences.) — Fichte enfin estime la science à l'égal d'un sacerdoce; mais, dans son esthétique subjective, mettant le Moi créateur en présence de son œuvre toujours inachevée, il ne consent pas qu'il soit dupe de sa création, et lui confère la supériorité de l'ironie souveraine. (Retenons cette conception étrange, mais antidogmatique, qui exerce sur l'esprit et l'œuvre de Renan une action de premier plan.)

Il est possible que tout cela soit l'essentiel de ce qui contribua à la genèse du renanisme. Mais Renan y répandit d'abord la lumière. « Les quelques bribes de philosophie allemande qui ont passé le Rhin, dit-il, combinées d'une façon claire et superficielle, ont fait une meilleure fortune que les doctrines elles-mêmes. Telle est la manière française... » La remarque s'applique assez bien à lui. Il trouve un esprit ; il l'accommode à son tour d'esprit. Cette philosophie du subjectivisme, du relativisme, du devenir, de la spontanéité, qui cautionne la méthode historique, peut être indifféremment orientée vers les origines et vers les fins. Or, de l'humeur dont il est depuis 1845, il brûle de connaître le passé et surtout le plus reculé. La loi de spontanéité, à cet égard, lui sera d'une utilité extrême pour rejeter le surnaturel ainsi que la révélation et dénoncer le caractère humain des Écritures. N'ayant retenu de Kant, Hegel et Fichte que ce qui cadre à ses vues, il s'attache à Herder. Il ne s'embarrasse point de difficultés pour d'autres malaisément conciliables entre l'abstraction et l'expérience. Son goût naturel du syncrétisme s'en tire encore à la française.

Herder répond aux besoins immédiats de sa pensée,

dans le moment qu'elle aborde la science. On ne saurait douter qu'il ne lui ait tenu lieu d'une autre révélation — la révélation de Renan à lui-même. *L'Origine du langage*, les *Premières archives de l'humanité*, l'*Esprit de la poésie hébraïque*, et surtout les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, en opposition avec l'a priorisme du groupe kantien, cherchaient les lois du développement de l'humanité non pas dans une critique ou une dialectique abstraites, mais dans l'expérience même et par comparaison avec les grandes analogies de la nature. L'assimilation, d'ailleurs inexacte, entre les sciences de la nature et les sciences l'humanité, où Renan se fixe comme à un principe intangible, il la prend à la méthode même de Herder. Et, comme dans les *Lettres sur l'étude de la théologie*, le pasteur était parvenu à sortir de ses doutes et interpréter la science par la croyance et l'Écriture par la nature, on comprend avec quelle joie son disciple, — qui suivait avec fièvre le plus large spectacle embrassé jusqu'alors par un seul livre (*Idées pour l'histoire de la philosophie de l'humanité*) où la métaphysique était désavouée comme plus expéditive en ses spéculations, mais ne dépassant pas l'intérêt d'une dispute de mots, — avait pu lire, à la fin de la préface de ce livre inestimable, cette apostrophe : « Ainsi, grand Être, suprême et invisible dispensateur de nos destinées, je dépose à tes pieds l'ouvrage le plus imparfait qu'un mortel ait jamais écrit, bien qu'il ait osé marquer et suivre la trace de tes pas... »

Ce n'est pas que dans cette vaste synthèse historique, Herder n'eût rien retenu des à-prioristes à qui il

l'opposait. On peut dire, au contraire, sans excéder l'objet de la *Philosophie de l'histoire de l'humanité*, qu'elle a transporté dans l'expérience et la science de l'homme le fond même de la pensée hégélienne. Et s'il subsiste malgré tout quelques contradictions insolubles, nous avons vu que l'intelligence de Renan n'est pas pour s'en effrayer. La conception de Herder est l'idéalisme dans la sensation ; elle penche vers le panthéisme. — Il considère l'humanité comme un organisme qui se développe parallèlement à la nature, ou mieux, l'organisme humain étant ce qu'il y a de plus concret, de plus parfait, l'espace et le temps aboutissent à l'*épanouissement de la fleur de l'humanité*. Théorie anthropocentrique qui sera au fond de toute la pensée de Renan ; idéalisme hégélien, selon lequel l'idée créatrice ne trouve qu'en l'homme le foyer qui la réfléchit dans sa plénitude, et dans l'humanité la pleine réalisation de l'esprit. — Sans renoncer à la Providence, Herder reconnaît en la nature les « pouvoirs organiques de la création » qui ne sont pas des « qualités occultes » et qui répondent ainsi à la spontanéité admise par Hegel. Sans discuter la révélation, il admet la même spontanéité au début de l'humanité, et notamment pour ce qui est de l'origine du langage. Il y ajoute la liberté d'action, qui est le propre de l'homme. (Et s'il est vrai qu'il se montre plus pénétrant, lorsqu'il étudie les époques antérieures à la réflexion et où la spontanéité est entière, il a directement prise sur Renan qui, dans l'histoire, s'intéressera surtout à l'embryogénie.) — Cette philosophie expérimentale de l'histoire de l'humanité enferme le principe de solidarité entre les

astres et la terre, la terre et le règne végétal, le règne animal, l'humanité. L'individu même est un aboutissement de toutes ces influences dans l'espace et le temps; elles le relient à l'humanité et à l'univers; il constitue un total d'influences et de générations successives. Et Herder étend cette conception aux peuples, dont il cherche la voix dans leurs chants qui font une sorte d'histoire universelle indéfiniment prolongée dans la consciences des races. — Notre humanité n'est qu'un état transitoire, « le bouton d'une fleur qui doit éclore » et aboutir à une sorte d'*humanité divine*, c'est-à-dire sous la forme « de l'homme semblable à Dieu », dont « aucun esprit terrestre ne peut imaginer la grandeur et la majesté. » Car dans la nature tous les changements que nous observons, accusent des tendances à la perfection. — Au reste, l'histoire physique et géographique des migrations et variations de notre espèce est un élément important de l'histoire de l'humanité. (Cf. l'avenir des missions dans *les Apôtres* et le premier volume de l'*Histoire du Peuple d'Israël.*) — Influence des besoins de la vie et de la tradition sur le développement de l'intelligence des peuples. (Cf. *Vie de Jésus* et passim). Et négation des antiques causes finales que remplace un finalisme, dont l'homme est le centre et l'humanité la circonférence. — La fin de l'homme, c'est l'humanité; et l'humanité a en elle-même son objet et sa destinée qui est de réaliser la raison et la justice par les lois mêmes qui lui sont inhérentes. — Et, en conséquence, le plus grand bien de l'individu est la coopération à l'accomplissement de ces fins. « ... Quoiqu'il en soit, la raison humaine poursuit sa marche à travers

les générations. Sans se lasser jamais, elle invente des théories qu'elle ne peut appliquer ; elle fait des découvertes que de méchantes mains vont retourner contre elle. L'abus se corrigera de lui-même, et, avec le temps, le mouvement infatigable d'une raison toujours croissante fera naître l'ordre du désordre... C'est une douce espérance, et non une chimère, *de croire qu'à une époque future, partout où habiteront des hommes, là il y aura des hommes sensés, justes, heureux;* heureux, non de leurs impressions solitaires et individuelles, mais du bonheur et de la raison de tous. Ici, je m'incline avec respect devant ce tableau des desseins de la nature sur mon espèce en général, car j'y reconnais le plan de l'univers entier... Toutes les œuvres de Dieu portent en elles-mêmes leur consistance et leur sublime enchaînement ; *puisque, dans les limites où elles sont contenues, elles reposent toutes sur un système de forces opposées qu'une énergie intérieure fait concourir à l'ordre...* (Ch. Hegel et Renan). Conduit par ce fil, je m'engage sans crainte dans le labyrinthe de l'histoire (Cf. *Vie de Jésus*), et partout je reconnais une divine harmonie. Ce qui peut arriver quelque part, arrive ; ce qui peut agir, agit. *Il n'y a que la raison et la justice qui demeurent* : l'égarement et la folie détruisent eux-mêmes leurs œuvres. » (Renan le redira plus d'une fois). Et plus loin : « Le plus beau rêve de la vie future est d'imaginer qu'un jour nous jouirons dans une intimité fraternelle du commerce de tous les sages, de tous les justes, qui ont bien mérité du genre humain... » (Trad. E. Quinet, T. II, 512-513.) C'est tout justement le genre d'immortalité que rêvera Renan.

Nul n'a mieux vu avant Herder l'exacte importance de la Grèce, de l'hébraïsme, du christianisme, de Rome dans l'histoire. Il a distingué l'esprit scientifique des Grecs et déterminé le rapport de leurs mœurs à leurs institutions politiques, expliqué leur mythologie, leurs arts, leur poésie en corrélation avec leur climat ; mais dans la perfection qu'ils réalisèrent à certaines heures, plus attaché à sa méthode, il n'a pas salué un *miracle*. Au contraire, les lois qu'il observe à propos du développement de ce peuple unique, il les rapproche des sciences naturelles. « L'histoire de l'humanité tout entière n'est que l'histoire naturelle d'un système de forces, d'actions et de dispositions humaines en rapport avec le lieu et le temps. » Et ce peuple encore lui inspire la plus remarquable page de méthode historique, qui ruinait d'un coup le *Discours sur l'histoire universelle*, si, par une étrange contrariété, la Providence ne se trouvait mêlée à ces considérations scientifiques : « Cherchez à voir simplement ce qui est ; aussitôt que vous l'aurez vu, vous apercevrez, dans la plupart des cas, pourquoi ce qui fut ne pouvait être autrement. Cette habitude une fois acquise, la pensée aura saisi l'esprit de cette saine philosophie que l'on ne rencontre pour l'ordinaire que dans l'histoire naturelle et les mathématiques. Le premier et le plus important des effets de cette méthode sera de nous empêcher d'attribuer jamais le mouvement des choses humaines aux impulsions secrètes d'un système de choses inconnu, ou à l'influence magique de je ne sais quelles forces invisibles que l'on n'oserait appeler du même nom que les phénomènes naturels... Celui qui

dans l'histoire des animaux et des plantes se plaît à voir des sylphes invisibles colorer les feuilles de la rose ou remplir sa corolle de perles humides... celui-là sera un poëte ingénieux, mais jamais il ne brillera au rang des naturalistes ou des historiens. » (513.) Quiconque a lu Renan reconnaîtra en ces lignes le levain de sa science historique ; et même il rencontrera plus loin l'équivoque à laquelle Renan n'échappa jamais, cherchant jusqu'à la fin, parmi ses démarches scientifiques, des synonymes à Dieu.

Il suffit. On conçoit qu'il ait vu dans l'œuvre de Herder, et singulièrement dans les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, la colonne lumineuse sur laquelle il devait régler l'effort de sa vie et qui éclairait pour lui les avenues du seul savoir qu'au fond il convoitât, et à qui il demandait le mot de l'énigme : l'histoire, ou mieux, la philosophie de l'histoire religieuse, l'histoire étant le réel et la philosophie tenant lieu d'une religion. Car il avait également soif de l'une et de l'autre. Et toutes deux il les trouvait unies et confondues chez ce philosophe ardent aux vastes synthèses, qui enchanta ses premières méditations solitaires. Une esquisse suffit à marquer l'influence de cette pensée sur la personnalité de Renan, qui d'ailleurs en demeurera tout pénétré. Il poussera plus loin la psychologie des individus, des siècles et des peuples, où son maître s'est à peine essayé. Cet air de poésie naturaliste que portent parfois ses écrits, il le doit, pour une bonne part, à Herder non moins qu'à la Bible. Beaucoup des métaphores ou analogies dont il relèvera l'intérêt de son histoire ou de sa

philosophie, il les a prises à cette source. Il n'est que de rappeler la fourmilière bouleversée par le pied du géant, le nombre infini des germes que gâche la nature et la métamorphose de la chenille, et la parure de la fleur, et l'érudit qui apporte sa pierre anonyme à l'édifice de vérité, et cette tendance à choisir dans la botanique, l'histoire naturelle et la biologie, les comparaisons qui font figure de science exacte. Ainsi les romantiques paraient leur littérature des réminiscences de Schiller, de Gœthe et de Byron. Le poëte à qui Renan doit davantage, c'est l'historien expérimentaliste et religieux, Herder, dont le souffle a traversé l'*Avenir de la Science*. Il a sans doute cherché d'autres lois à l'histoire, mais il n'y a pas apporté un autre esprit.

« Peut-être que cette manière d'envisager le passé lui ôte le mouvement, la vie et n'en fait plus qu'une froide abstraction? Il est remarquable que l'homme qui a fondé si sévèrement les lois organiques de l'humanité, soit aussi un des premiers qui aient commencé la réforme dans l'histoire, en rendant aux siècles, qui ne sont plus, leur couleur naturelle, leur allure, leur individualité... Cette puissance, qui évoque devant vous les images du passé, c'est je ne sais quel prestige du langage, qui emprunte ses effets, sa marche, sa physionomie au lieu, au temps, pour les faire revivre avec tous leurs attributs... Partout sa nature flexible s'unit intimement à l'objet qu'elle contemple, s'en approprie la teinte, en suit les mouvements, comme cette draperie légère qui, entourant de ses replis la statue de Vénus, sert à en marquer les harmonieux contours. »

Cette page n'est pas extraite d'un essai sur la manière de Renan, mais de l'*Introduction* d'Edgar Quinet à sa traduction de Herder (41.)

II

ÉLÉVATION LAÏQUE

Renan priait encore dans le temps qu'il écrivait l'*Avenir de la Science*. Le genre de vérité qu'il attend du savoir s'exprimerait assez bien en une sorte d'élévation laïque :

« O Dieu des chrétiens, ta voix ne s'est point fait entendre. Tu ne te révèles pas à l'homme ; et ton dogme est périssable. Je ne puis garder davantage la foi traditionnelle par où je pensais communier avec toi, ni soutenir la pensée que tu me demeures inaccessible. Ce serait une intolérable diminution de mon intelligence. Il me faut donc aller à toi par une autre voie, le sentier charmant que je suivis m'ayant conduit au bord de l'abîme.

Je veux obtenir de la science le symbole que les religions ne donnent plus et que je ne puis désormais accepter de la tienne. J'étudierai l'humanité tout entière, à l'exemple de Hegel et de Herder, prêtres du culte moderne ; j'observerai l'humanité tout entière, la seule autorité légitime, dans le développement de sa conscience, pour m'initier à la vérité et participer du divin. Et cette foi critique, à qui je fais dans le temps un large crédit, mais par laquelle je veux tout

connaître, l'avenir comme le passé, pour rasseoir mon âme et confirmerma vie, je l'estimerai toujours désintéressée. Contre le dogme il faut organiser scientifiquement l'humanité.

Oui, la nature et l'humanité ont tout fait. Celle-ci surtout, oh! qu'elle a bien travaillé! La connaissance de la physique et la critique m'empêchent de croire que tu l'aies créée selon qu'il est dit au livre de la *Genèse*. Mais comme, néanmoins, elle s'est acquittée envers toi! Elle a inventé spontanément des langages, des religions, des chimères, dans un infatigable élan vers la conscience future et absolue de l'univers et pour te créer à son tour. Voilà le sacré pour les intelligences. Mettant mon étude et ma foi en elle, de qui je tiens la raison qui fait ma grandeur au lieu de mon humilité, j'aurai la double béatitude de te mieux comprendre, ô catégorie de l'Idéal, et d'élargir ma conscience et mon esprit. Si la vérité est une princesse lointaine, ma religion du moins n'est ni le bon billet de La Châtre ni le bon placement de la simple croyance. Que n'ai-je la disposition de deux vies humaines pour consacrer l'une à l'humanité, l'autre à la nature!

Fruit d'un instinct puissant, de la curiosité que Pascal et toute ton Église ont condamnée, la science n'est point un vol qu'on te fait, comme l'ont imaginé à tort les plus anciens d'entre les hommes. Elle exclut toute exclusion. Tout y a son prix et sa dignité. Le corps n'y est pas humilié pour exalter l'âme. Je sens, il est vrai, que sur ce point et à cause des pures joies qui parfumèrent ma jeunesse, je n'aurai peut-être jamais le courage de t'être résolûment infidèle. Tes

prêtres ont mis en moi un idéalisme transcendant. Et pourtant, mon esprit nourri de la science, assuré par la critique, ne croit plus que la grâce tombe d'en haut ni que le ciel épande la rosée sur la terre. Il tient ferme, contrairement à la superstition, que l'humide parure matinale émane des plantes mêmes et que pareillement la grâce vient de la conscience de l'homme par l'effort de la raison. La vérité est l'œuvre de l'homme, et non pas un don de Dieu. Et comme le progrès scientifique ne connaît point de borne, hors la totale connaissance de l'univers, il n'est pas impossible de concevoir un jour très éloigné où la science s'identifiera avec l'Idéal.

Alors, tu ne seras plus un Dieu révélé, mais rejoint, connu, compris, aimé de la conscience humaine comme partie intégrante de la conscience universelle. Et ce sera le plus beau résultat d'innombrables expériences et recherches dont j'aurai pris ma part. Pour ta plus grande gloire, je mets la main à l'œuvre : car il faut reconstruire scientifiquement l'édifice bâti par les forces spontanées de la nature. Si tout cela n'est que chimère, qu'on nous laisse notre chimère ! Il ne nous plaît plus de traîner parmi les siècles une existence précaire et encore humiliée par la tare du péché. L'humanité se développe par ses propres moyens qui sont spontanés à l'origine et ensuite réfléchis ; par la continuité de la science elle aspire à l'université de la conscience. Le miroir de la vérité est à deux faces et renvoie à la fois le passé et l'avenir. Or, dépassant mon condisciple de l'École allemande, Hippolyte Taine, qui, arrêté dans un système philosophique et lié au symbole de tes docteurs, ô Dieu de la sainte Église, limite le pouvoir de

la science à modifier la nature, je tiens pour irrecevable tout dogme qui, par l'effet d'une croyance surnaturelle, rejette Dieu et l'homme en arrière et barre la route à la raison. Peut-être un jour luira-t-il où s'élèvera la prière du seul savant, qui seul aura l'accès du divin et le sens des paroles qui le contiennent. En attendant, la science, à laquelle je me voue, est une religion. Je ne suis plus l'enfant de chœur qui sert le saint sacrifice, mais le lévite organisateur du Dieu que Diderot se bornait à élargir. Je te rends grâces, ô Absolu, Conscience universelle, Vérité parfaite, Étoile de ma vie, de la part qui m'est dévolue. »

III

L'HISTOIRE

Toutefois, il faut choisir. Quand on prend position contre le surnaturel pour la physique, contre l'*a priori* pour l'expérience, contre l'absolu pour la science et les faits, il ne faut pas chercher le miracle dans la raison. L'esprit moderne a inspiré ce livre ; l'esprit mystique n'en est pas absent.

Il faut choisir, ou plutôt raisonner du même au même. La foi et la science, je ne dis pas qu'elles soient irréconciliables, mais inconciliables rationnellement. La physique la plus absurde ajoute du prix à l'acte de foi. *Credo quia absurdum.* La position de Jésus, fils de Dieu, est absurde : et elle est la raison même, si je puis dire, du sentiment religieux qui s'y

attache avec passion. La science porte à plein sur les faits, et délimite au jour le jour son objet. Mais elle ne se préoccupe point de l'inconnaissable. Renan déclare premièrement que l'humanité a tout fait ; puis il installe sa curiosité en dehors et au-dessus d'elle. Il commence par confondre la vérité d'expérience avec le sondage des deux infinis du passé et de l'avenir : sa propre pensée est en tout cela ce qu'il ne confond avec rien. Un pur savant estime que la vérité n'a point affaire avec la croyance. Il ne mine pas le miracle ni le surnaturel qui, échappant au contrôle, sont hors de l'ordre scientifique. Il se tient pareillement à l'écart de la métaphysique et de la foi. Ni système, ni symbole. La science moderne, dit Renan, « se fait gloire de n'être que l'écho des faits et de ne mêler en rien son invention propre dans ses découvertes. » Cela est bien dit, mais contre lui-même. En effet, voilà proprement l'attitude du savant. Mais il ne s'en faut point départir. La philosophie positive n'est fondée en raison qu'à la condition de s'en tenir à la synthèse des résultats positifs. Le reste est invention personnelle, littérature ou poésie. Auguste Comte témoignait d'un esprit scientifique autrement exact, lorsqu'au lieu de condamner le bon sens, il estimait que la science en est le prolongement. Car le bon sens, loin d'être subjectif, est quasiment impersonnel : même ce qu'il a de pédestre aux yeux des imaginatifs, le rattache à la réalité ; où il ne suffit point, c'est souvent que l'individualité métaphysique ou mystique rompt avec les faits et prend son essor.

A la recherche des vérités vitales, Renan met son

espérance en l'histoire, de toutes les sciences la plus mobile, comme aussi la plus personnelle. Il s'y fallait attendre. Et le choix particulier qu'il fait de l'histoire religieuse n'est pas pour *objectiver* son dessein. S'il eût embrassé une d'entre les sciences de la nature, son imagination, contenue par l'impersonnalité de la méthode, n'eût servi que d'un excitant à son esprit. Détaché du catholicisme, il n'eût pas considéré la vérité par rapport à lui, mais hors de lui. On ne mène pas une recherche matémathique ou chimique pour ou contre une croyance. On ne lui demande pas le secret de l'humanité ni de l'univers, Le physicien, la main sur ses appareils, opère sans l'Éternité. Il ne lui vient d'ailleurs point à la pensée d'identifier les lois de la physique à celle de l'histoire. Renan lui-même s'est, par la suite, avisé qu'une expérience scientifiquement conduite peut être indéfiment reprise dans les mêmes conditions, avec le même succès. Les expériences de l'histoire, à trop d'inconnues, ne se répètent jamais dans les mêmes conditions ni avec un résultat identique. Si elle était une science exacte, et si les lois en étaient jamais établies, le passé nous apparaîtrait avec une certitude rigoureuse et nous pourrions affirmer que, telles circonstances données, tel évènement se produira dans l'avenir.

Joignez que les origines, non plus que les fins, ne tentent le véritable savant. Le philosophe, le rêveur peuvent se pencher sur ces abîmes. La science ne connaît que l'expérimentation. Renan, qui écrit à cette heure que la religion de l'avenir sera le pur humanisme fondé sur une connaissance adéquate du développement

de l'humanité, a-t-il pu considérer le temps comme le facteur suffisant d'un tel résultat ? Le temps ne fait rien à l'affaire. Si les siècles des siècles sont nécessaires à établir la religion de l'humanité, le roi, l'âne et moi serons morts. Le temps ne saurait non plus triompher de la difficulté interne, qui est propre à l'histoire. C'est l'homme même qui a obscurci l'histoire par le jeu de sa libre activité, de sa raison, de sa fantaisie, de ses passions, et qui pareillement emploie, à percer le brouillard des époques, raison, libre activité, fantaisie et forcément passions; c'est l'homme, des deux parts, qui fait l'incertitude. Le temps même y ajoute; travaillant pour l'historien, il agit aussi contre lui. Car il détruit les monuments ou les altère à mesure qu'il apporte les heures nécessaires à les étudier. S'assurer sur une science aussi incertaine pour atteindre aux vérités essentielles, c'est se jouer par avance entre possibilité, probabilité et certitude, et, pensant suivre une voie « royale », s'engager dans les sentiers fleuris du philosophisme.

Il fallait sortir du séminaire pour appeler l'histoire « la science sacrée. » Si Renan avait été moins préoccupé d'y chercher confirmation de son nouvel état, peut-être eût-il conçu d'abord une idée plus juste des limites que l'esprit critique même lui assigne. Ne l'opposant point, il l'eût aussi mieux entendue. L'esprit moderne nourrit la curiosité des temps passés, parce qu'il tâche à comprendre le présent. Mais c'est un goût à peu près inutile, sauf à eux-mêmes, que celui des archéologues aristocrates à la façon d'Hermagoras.

Ce qui importe peut-être plus que l'histoire, c'est le

point de vue et la méthode historiques, comme aussi la certitude qu'y acquiert l'homme, de n'être isolé ni dans la nature ni dans l'humanité, la dignité qu'il y trouve, et la préparation du lendemain qu'il en pense retirer. Faute de cette méthode, nous sommes enclins à nous cantonner dans l'absolu ou en nous-mêmes, à ignorer la solidarité des individus et des générations, à nous contenter d'un idéal traditionnel ou escompter des changements soudains à notre condition, ou même à fixer une échéance au progrès comme dans l'attente d'une apocalypse. C'est elle qui met en nos esprits le soin des études comparatives et la conception évolutionniste. A suivre le lent travail des siècles, elle ne nous fait guère découvrir de lois bien assurées, contrairement à l'idée que s'en fit d'abord Renan transporté du zèle d'un néophyte, mais elle prend une obscure conscience de l'avenir et une connaissance générale du but vers lequel doivent tendre les grands instincts des hommes et des peuples. Le hasard est toujours le total des inconnues que comporte la succession des faits historiques ; mais la Providence est, entre ces inconnues, la première éliminée de ces problèmes. Ainsi le passé n'offre pas l'unique attrait d'être le passé : autrement, il en faudrait abandonner la curiosité aux inutiles. Mais il dure en nous. Tel est le sens profond de la méthode historique.

Vivre, c'est se transformer, et c'est aussi persévérer dans l'être. Voilà le principe d'expérience dont elle éclaire, à la lueur indécise des probabilités passées, celles de l'heure présente. Il nous faut contenter des unes et des autres et nous en servir pour mieux

plorer l'existence que nous traversons et entrevoir lle que nous lèguerons à ceux qui feront le même ssage demain. Il nous en faut contenter et servir sans usion. C'est l'esprit général et le biais dont la méthode storique considère le flux des choses qui font tout son ix. Elle a trop de peine à atteindre les faits pour y ercher dorénavant Dieu et sans doute pour nier ou firmer avec assurance quoi que ce soit, hors les docu-ents qu'elle touche. Encore ceux-ci ont-ils subi mille utrages entre lesquels ceux du temps ne sont pas ujours les plus injurieux. Si le surnaturel a pu être nfin écarté de l'histoire comme une hypothèse chimé-que, il ne convient pas que les visions de la philoso-hie de l'histoire la fassent gauchir et dévier du but, ui est l'intelligence des réalités. Pour ce qui est de révérer à l'égal d'une religion, il en faut rabattre.

Déçu par la foi des simples, mystique d'éducation et hérédité, Renan demande tout à cette recherche du robable, où il apporte son appétit de croyance et de avoir, son goût d'analyse, ses facultés de générali-ation, avec un insurmontable besoin d'imaginer.

L'Avenir de la Science contient une partie excellente l'époque où il fut écrit, mais dont il convient de limiter ujourd'hui la portée. Réhabilitant l'érudition, il resti-ue en dignité l'instinct de connaître et de comprendre. u nom de la nature, l'auteur lève le veto d'Église, it justice du dédain des gens du monde à l'égard des ens de bibliothèque, et de cette variété toute française u pédantisme que Mme de Staël appelait le pédantisme e la légèreté. Il trace l'organisation du mouvement cri-ique et historique dans les universités allemandes et y

reviendra dans la *Réforme intellectuelle et morale.* Il remet en honneur les études spéciales, les recherches de détail, les travaux précis, les monographies, tout ce qui constitue les assises obscures et solides du monument scientifique. Les yeux tournés vers le travail de la nature, à qui il compare celui de l'histoire, il se préoccupe peu du déchet : l'une et l'autre esquissent largement. Toute critique qui ne remonte pas aux sources est vaine. Et, bravement, il prend position contre les esprits brillants pour le manœuvre utile et la vertu philologique. Le vrai philologue est à la fois linguiste, historien, archéologue, architecte, artiste, philosophe...

Que n'est-il point ? Il est, au besoin, né capitaine, comme il appert de *Marc-Aurèle* (250). Il mène une vie charmante et fait le plus noble emploi de sa pensée. L'antiquité conspire à lui plaire. Depuis Jésus-Christ les Juifs n'ont servi qu'à lui transmettre la Bible hébraïque (*Quest. cont.* 317.) Même lorsqu'en septembre 1879 sera célébré le dix-huitième centenaire d'Herculanum et de Pompéi, Renan admirera encore « ce fait de villes en quelque sorte mises en réserve par un événement naturel, *pour l'utilité des archéologues futurs...* » Et, en effet, si une seule chose est nécessaire, la science de l'humanité, et si la science d'un être en perpétuel devenir est premièrement l'histoire, on conçoit l'importance capitale de la philologie. Elle constitue l'instrument de critique, et conséquemment de vérité, par excellence. Citant l'*Essai sur le buddhisme*, d'Eugène Burnouf, l'*Archéologie indienne*, de Lassen, la *Grammaire comparée*, de Bopp, les *Religions de l'antiquité*, de Guigniaut : « J'affirme, pour ma part,

it-il, qu'il n'est aucun de ces ouvrages où je n'aie puisé plus de choses philosophiques que dans toute la collection de Descartes et de son école. »

Cette légitime répugnance contre l'*a priori* est-elle une raison d'asseoir la France moderne sur la philologie ? Nous n'avons pas dessein de railler les ardeurs juvéniles qui échauffent ces pages. Mais l'homme a conservé jusqu'au bout, hormis quelques défaillances ironiques, la même intrépidité d'opinion. A cette heure, des philologues avisés excèdent ces excès. Ils s'enfoncent dans les étroits couloirs de leurs spécialités et poussent sans courbature leurs secrets travaux de termites. Leurs conduites invisibles, ramifiées à l'infini, aboutissent à des résultats microscopiques et qui supposent, par intervalles, un certain nombre d'hommes intelligents, pour les distinguer et coordonner seulement. Leurs nouvelles méthodes sont, d'ailleurs, éloignées d'avoir encore produit tout ce qu'on en peut augurer. Ceux qui les appliquent ont reçu la culture générale. Mais les temps sont proches où leurs disciples, spécialistes dès l'enfance, mèneront des recherches tellement spéciales qu'alors enfin leur science, dont ils auront à leur tour la bouche pleine, ne servira plus guère que leurs intérêts. Pascal n'a-t-il pas dit : « L'ordre de la pensée est de commencer par soi ? »

Ce sera peut-être l'étonnement de la race future que le nombre des forces employées à sonder l'abîme de ce qui n'est plus, quand ce qui est et veut être, réclame toujours plus impérieusement l'énergie des hommes. Il faut faire à la tradition sa part, sans contredit, mais non pas celle du lion. En vérité, les philologues

sont des ouvriers estimables et nécessaires dans une science qui n'est pas de première importance. Mais ils passent les limites lorsqu'ils élèvent la prétention d'assurer l'humanité sur le porte-à-faux de leurs curiosités i nfinitésimales. Nous vivons d'abord, faut-il le redire? pour le présent et ce qui s'ensuit, qui est de conséquence. Nous travaillons à la création réfléchie et continue de l'humanité que nous sommes. Les fragments ruineux d'un passé aboli n'ont de prix que par rapport à nous et à ce qui sortira de nous, que nos fils recréeront à leur tour. C'est des sciences de la nature que nous attendons premièrement les vérités vitales. Non, il n'y a pas lieu de confondre, autrement que par métaphore, le laboratoire des savants et celui des nécrophores. L'instrument de l'esprit moderne est le fourneau ou la cornue.

Au reste, Renan a tout de suite aperçu que la philologie n'est qu'un moyen, et non une fin. Un esprit de cette sorte ne risquait pas de s'y enliser. Nous le verrons tout à l'heure à l'œuvre. Parlant à tout coup de science objective, il y applique, avec une méthode personnelle, une intelligence sans étreinte à force de vouloir trop embrasser. Il a vu ce que les synthèses philosophiques qu'on porte prématurément dans l'histoire, doivent à l'imagination et au tempérament de chacun. Mais il ne renoncera pas, toutefois, aux généralisations subjectives. L'esprit géométrique n'est pas celui qu'il tient pour l'instrument de recherche dans les sciences de l'humanité. Même l'extrême souplesse du style lui paraît indispensable à l'expression de la vérité, qui n'est plus une pointe subtile mais un fléau

de balance en mouvement. Il souffre de la nécessaire fausseté d'une page composée qui ne dit qu'une chose, au lieu que la vérité est « un compromis entre une infinité de choses. » Composition n'est pas compromis, assurément ; mais le danger d'erreur n'est pas moindre, si l'indécision du critique s'arrête à la surface et aux nuances d'abord, et ne sait point aller droit au cœur des choses mêmes. Ici encore, il faut choisir. Or, Renan choisit pour son compte, en individualiste, ou même en casuiste, et bientôt en artiste, et enfin en dilettante, ce qu'il y a de plus relatif et individuel dans la raison. On nous faisait paraître la science moderne, impassible dans ses expériences. Nous attendions la précision physique, chimique ou mécanique : on nous parle de l'esprit de finesse, qui est tout justement celui de la littérature où l'imagination a une grande part.

Renan n'insiste point ici sur la restitution du passé, qui est le charme de l'histoire, où il réussira pleinement, parce qu'il a le don d'imaginer à travers les documents et les textes. Ces grandes intuitions, la science objective dont il célèbre le culte, ne laisse pas que de les désavouer. Mais comme l'histoire lui doit un symbole pour l'humanité, il lui demande, en attendant, une psychologie de l'humanité pour remplacer l'ancienne psychologie. Nous y viendrons. Il n'est pas douteux qu'il n'ait fait revivre des états d'âme, mais en augmentant les chances d'erreur et par une interprétation souvent pénétrante, mais toute personnelle des monuments et des faits. Certes, la méthode comparative est partout une utile ressource de l'esprit moderne. A mesure que les sciences vont se ramifiant, les barrières

s'abaissent. La psychologie doit tenir compte de l'expérience historique toutes fois qu'elle en peut recevoir d'utiles contributions. Mais sur ce point encore l'histoire est hasardeuse. Elle opère à distance, et son observation est courte. Entre elle et son objet s'interposent des écrans qui faussent l'image le plus souvent incomplète ; et l'imagination de l'historien y porte inévitablement ses retouches. Ce que nous considérons de plus près, c'est nous-mêmes. Si la raison est le principe de la science, il faut admettre qu'elle est universelle. L'homme actuel, au surplus, sur qui l'étude se fait, appartient, lui aussi, à l'histoire, étant le terme d'une évolution qui est l'histoire même. Il n'est ni *a priori*, ni immuable. Il ne semble pas que la psychologie puisse désormais aussi fermement compter sur l'histoire et ses projections que sur l'observation directe des biologues, physiologues et même psychologues.

Au vrai, le Renan de l'*Avenir de la Science* brûle de réagir contre le dogme et exagère la portée de ce qu'il embrasse éperdûment. L'histoire lui doit la clé scientifique de tout et supplée à presque tout. Rompant en visière à l'Église, il donne plein pouvoir à la raison. Mais l'intérêt de la critique ne doit pas mutiler celui de la vie même. Encore un coup, histoire et érudition fabriquent seulement un peu de vrai rationnel ; la spontanéité créatrice est d'un autre prix. Et c'est pure métaphysique que de la reléguer aux origines et de l'exclure des époques d'analyse. Elle se continue, pour une part, dans la littérature qu'il y a quelque barbarie à tenir pour un ordinaire produit des catalogues de l'humanité, au lieu qu'elle en est la fleur, la parure et le suc.

Qu'il nous suffise présentement de relever cette prédiction. « L'histoire littéraire est destinée à remplacer en grande partie la lecture directe des œuvres de l'esprit humain. »

Encore qu'elle soit chez nous en passe de se réaliser, ce n'est pas un motif suffisant pour y souscrire. Si les œuvres n'ont guère de valeur que documentaire et historique, qui ne voit que la perspective est du même coup faussée, les plus considérables à cet égard étant, pour l'ordinaire, celles de second ou troisième plan, qui reflètent avec plus de fidélité la physionomie et les mœurs de leur époque ? Les grands écrivains sont toujours un peu hors cadre, soit qu'ils devancent leurs contemporains, soit aussi qu'ils les dominent. Et puis, se peut-il que le génie demeure uniformément résorbé et comme enfoui dans l'évolution des idées? Plusieurs, d'un médiocre intérêt historique, ne sont que de magnifiques exemplaires d'âme sensible ou passionnée. Il n'ont guère contribué au mouvement intellectuel. Ils n'ont rien mis dans la suite des faits que leur cœur à vif. Et ce ne sont pas les moindres, ni les moins humains. Ils sont des poëtes, des rêveurs, des artistes, qui ont aimé, qui ont souffert, qui ont écrit, qui ont créé spontanément, naturellement, comme la sève monte aux branches, sans avoir médité Hegel ni Herder. Et comme l'intelligence n'est pas tout dans l'homme, leurs larmes se sont cristallisées et jettent un vif éclat qui éclaire la vanité des théories édifiées par les historiens de la littérature. Ils sont assez beaux d'une naturelle beauté, assez vrais d'une universelle vérité pour braver en une certaine mesure quelques

faux sens qui sont la rançon de leur immortalité. Faites-en des éditions critiques. N'y mettez pas trop de vous-mêmes ; ne les gâtez pas trop par votre savoir qui ne remplace pas leur inspiration. Il n'est pas, après tout, indispensable d'être savant pour les admirer. Le goût y suffit presque : ce n'est que de la littérature.

Car le goût est à la fois réfléchi et spontané. Il maintient l'équilibre entre les différentes fonctions intellectuelles. Je ne crains pas de dire qu'il constitue la morale de l'esprit. Cela aussi est une vérité essentielle. Renan le verra plus clairement, lorsque, dans sa *Réponse au discours de réception M. Jules Claretie*, il remarquera que la bonne littérature doit pouvoir être appliquée et faire « une vie noble. » Ni la science ni la nature n'impliquent rien de cela. Si le goût disparaissait d'une société organisée scientifiquement, peut-être vaudrait-il moins la peine de vivre. Ici Renan ne s'est pas avisé de cette conséquence. Il subordonne tout à la science et à la démocratie. Et de ce double point de vue il commet une faute impardonnable contre le goût, et qui consiste à malmener la production intellectuelle et artistique de toute une société sur des considérants personnels et au nom d'un idéal différent. Il s'agit du XVIIe siècle qu'il a pensé « dépanthéoniser. » Et il écrit : « La lecture des auteurs du XVIIe siècle est certes éminemment utile pour faire connaître l'état intellectuel de cette époque. Je regarde pourtant comme à peu près perdu pour l'acquisition des données positives le temps qu'on donne à cette lecture. » Que l'influence du dogme ait fixé cette époque dans l'unité et l'absolu ; que même, entre 1650 et 1680, la politique et

l'esprit français aient cru réaliser un idéal universel et atteindre à un point de maturité ; que les sciences positives (non, toutefois les mathématiques) en aient été retardées ; et que Malebranche ait pu s'étonner sans ridicule, au lendemain de la découverte du microscope, qu'on perdît le temps précieux de la vie à considérer des animalcules à travers une lentille, est-ce à dire que d'admirables penseurs et écrivains n'aient déposé en leurs œuvres qu'une vérité « tertiaire », et lourde, et uniquement documentaire ? C'est affaire aux philosophes de réhabiliter Pascal et Descartes et de casser le jugement d'un jeune homme dont la vie intellectuelle offre des analogies avec celle du premier et n'est qu'un obstiné commentaire de l'aphorisme du second : « Je pense, donc je suis. » Mais il faut porter en soi, quand on possède l'intelligence de Renan, de singulières préventions pour s'aveugler sur ce que le rationalisme de ce temps a pu atteindre de vérité humaine.

De ce que Corneille et Racine furent médiocres critiques, (et encore le faudrait-il établir), leur observation et leur génie en sont-ils irréparablement faussés ? L'esprit critique, tel qu'on l'entend ici, n'est pas un ferment d'invention. Et quant à celui qu'ils ont exercé sur leurs ouvrages et qui en réglait la création, un philologue de vingt-cinq ans est un peu risible qui, au nom de la science moderne, affecte de l'ignorer ou de le méconnaître. C'est donc là que mène l'erreur de dissocier la spontanéité et la réflexion, et retomber en des classifications artificielles des facultés de l'entendement ? La science de l'humanité nous vient-elle uniquement des textes morts et des documents inanimés ? Peut-on sou-

tenir sans préjugé que dans l'œuvre même d'un Bossuet, qui a médité sur l'homme de son époque, qui en a reçu plus d'un dépôt et secret, du vrai ne s'y trouve point? Et cet esprit critique enfin qu'on tient pour l'instrument précis de la connaissance, ces grands écrivains encore n'ont-ils pu l'exercer ailleurs que sur les vieux papiers et les pierres effritées par l'injure des siècles? N'est-ce donc rien, à cet égard, que le livre du monde? N'y a-t-il pas dans le *Misanthrope*, *Polyeucte*, *Phèdre* une part de vérité statique, voire dynamique? L'humanisme de ces poètes n'a-t-il pas aussi soulevé un coin du voile? Et leurs chefs-d'œuvre ne font-ils pas une admirable *expérimentation de la vie* (note 68) de l'humanité prise à même et généralement peinte, sinon scientifiquement organisée? Le philologue de vingt-cinq ans ne s'avise pas encore que l'art suppose une critique autrement féconde que celle des érudits. Il ne considère en ces beautés que le document historique.

Renan n'est pas arrivé au moment où il estimera la valeur morale de l'homme à sa faculté d'admirer. On ne confondrait pas impunément les temps et les dates. En 1848, il se croit démocrate, et il abhorre le soleil en cuivre doré de Louis XIV; il a changé de foi, et souffre mal ce qui gravite autour de Bossuet.

IV

CONTRADICTION INITIALE

Démophile, Renan ne le fut jamais. Il va répétant qu'il faut élever le peuple en esprit, que l'éducation du

peuple est la vraie solution, et encore que cette conséquence découle de sa théorie de l'humanité en mouvement. A la bonne heure. Mais les formules recueillies de toute main importent moins que l'esprit qui les commente. Or, cet esprit, qui a des élans vers la science, est demeuré, sous le couvert de cette même science, aristocratique et sacerdotal. Il rêve d'un nouvel ascétisme. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que j'eusse fait comprendre à quelques belles âmes qu'il y a dans le culte pur des facultés humaines et des objets divins qu'elles atteignent une religion tout aussi suave, tout aussi riche en délices que les cultes les plus vénérables ! » (318 et note 45) Il ne saurait aimer le peuple tel qu'il est. Il l'appellera prochainement : « un troupeau d'un milliard de têtes ». Sa curiosité redoute les contacts.

Certes, il faut *cultiver* le peuple, qui est la grande réalité. Mais encore ne sied-il pas de voir dans cette réalité même « le règne du médiocre » et « du laid. » Pour l'élever et l'ennoblir, il faut aller à lui de toute son âme, et non pas seulement en théorie. Si l'on craint de déchoir ou de tacher son blanc surplis, on n'est point démocrate. L'amour de l'humanité, qu'on va répétant à tout écho, n'est que du bruit dont on frappe l'air. A tenir si haut son idéal et considérer la science en dehors des applications utilitaires, ou du moins « du petit esprit qui y porte », on n'est pas l'ami du peuple. L'organisation scientifique de la société n'est que rêverie, s'il s'agit de convertir tous les hommes en savants ; mais il n'est découverte positive dont on ne doive songer à faire bénéficier le troupeau. Inutile d'en faire sonner les grands instincts si l'esprit dont on le consi-

dère ne descend pas jusqu'à s'enquérir des nécessités matérielles où il se débat. Que si la conséquence de l'organisation scientifique est de l'affranchir de l'ignorance et de l'erreur, le devoir qui s'impose à ceux qui l'aiment, est de le protéger contre toutes les tyrannies, à commencer par la plus brutale, la misère même. La raison ne répond pas à tout. Et l'on n'a pas entièrement dépouillé l'homme d'Eglise, quand on n'a soin que de belles âmes.

Pour accorder l'idée et le nombre, faisons d'abord le peuple plus libre en droit et en fait. Ne le sacrifions pas trop à la perfection intellectuelle de l'humanité. Surtout ne sacrifions à rien la liberté, et ne glissons pas dans l'erreur d'approuver l'esclavage et l'Inquisition, fussent-ils nécessaires à des formules métaphysiques. Le Torquemada de Victor Hugo ne raisonne pas autrement que ne fait ici Renan, qui marquera quelque faiblesse pour ce monstrueux sauveteur d'âmes. Ce n'est plus l'*avenir de la Science* qu'il évoque, mais le plus détestable passé de la religion. Et le même homme qui immole l'individu à une chimère philosophique, allèguant la sélection naturelle et les espèces, se détourne rapidement du socialisme trop soucieux du bien-être matériel et parce qu'au fond il y voit sa liberté individuelle compromise. Et il est vrai qu'on peut avoir toute sorte d'opinion politique, quitte à reconnaître que nos socialistes font une suite assez logique à Hegel et à Herder.

Remettons plutôt le soin d'avancer Dieu, et soutenons immédiatement le peuple. Car il est trop manifeste que cet idéalisme hautain, qui ne se défend point

les audaces de la spéculation, aboutit au mépris de l'action et de la politique. L'état démocratique est sans doute, plus que tout autre, intéressé à ce que les grands rôles aillent aux penseurs; mais à la condition que les penseurs ne s'adjugent pas un idéal inerte et quasiment lévitique. Proclamer l'excellence de la nature humaine à l'encontre de l'Eglise, c'est se montrer plus que herdérien; mais revendiquer la science comme le privilège d'une congrégation, c'est, pour ainsi parler, traduire Herder d'une âme sulpicienne.

A mesure qu'on pousse la lecture de cet ouvrage, l'influence transcendante de l'Allemagne et immanente du séminaire s'accusent et se contrarient. Il faut à l'auteur contre le dogme un symbole complet, qu'il exige de la science, laquelle est fort empêchée de souscrire à ses exigences. La plus grave d'entre les difficultés qu'il rencontre, c'est à l'endroit de la morale. La vérité scientifique, comme les forces naturelles, n'en porte point le caractère. Il arrive que les découvertes de l'expérimentation augmentent la somme du mal dans le monde. La science de tuer les hommes en est l'un des beaux fruits. Au regard de l'histoire, il peut être chanceux d'en attendre des sanctions conformes à la justice. Aussi bien ce que la science lui refuse, Renan le prend dans l'humanité même. « La base de notre morale, c'est l'excellence, c'est l'autonomie parfaite de la nature humaine; le fond de tout notre système philosophique et littéraire, c'est l'absolution de tout ce qui est humain. » *Absolution* trahit le faiseur d'oraisons; et cet humanisme optimiste semble une machine dirigée contre la morale catholique. A la vérité, Renan a l'es-

prit trop avisé pour n'éprouver pas bientôt que la sienne n'est pas trop solide à la base. Mais, à cette heure, le doute et le sourire légers lui font encore défaut. Cet optimisme doctrinal des hommes qui n'ont jamais ri, (selon la fine remarque de l'éditeur des *Opinions de M. Jérôme Coignard*,) ne perdra rien à se tempérer de quelque scepticisme. Et l'excellence de l'humanité s'atténuera dans la candeur du bon gorille. Pour l'instant, Renan croit dur comme fer, cette fois au rebours de Rousseau, que « la culture scientifique éliminera le mal » ; et il conçoit avec Fichte « un état social si parfait que la seule pensée du mal en soit bannie de l'esprit de l'homme. » Il ne consent même point que l'homme moral semble obéir à une loi. Il met si haut l'humanité, à l'opposé du dogme, que la seule obéissance l'humilie. Plus l'esprit est *élevé*, nous dit-on, plus il lui suffit de suivre « la délicieuse pente de son impulsion intime. » Cet apôtre laïque confond science et conscience.

Assurément il faut beaucoup compter, pour élever le niveau de la moralité, sur la raison et l'éducation de l'esprit. Mais, en cette affaire encore, ni raison ni esprit ne suffisent. Le sentiment y est pour une large part, s'il n'y prévaut pas. Parce que nul être n'est isolé, dans les sciences de la nature comme dans la vie, parce que tout y est solidaire de ce qui existe et que chaque individu marque son action dans le train des choses, la morale individuelle, enfermée en elle-même, apparaît courte et impuissante. Eût-elle pour suprême objet une perfection lointaine et une excellence abstraite de l'humanité, elle ne dépasse guère la culture

du Moi. C'est lui qu'on soigne, se bornant à « soigner sa belle humanité. » La véritable morale des vrais humanistes est en principe altruiste et sociale, fondée à la fois en raison et en sentiment. Et elle ne reporte pas aux calendes grecques un idéal d'égoïste intellectualité. Renan sera bien obligé de se rabattre bientôt sur la bonté. Alors, il s'appuiera sur le sentiment — mais personnel. Encore ne tarde-t-il pas davantage à s'évader dans l'esthétique, hors de cette doctrine décevante et sèche, où il entrevoit, malgré tout, l'insuffisance de l'esprit : « L'homme vertueux, dit-il dès à présent, est un artiste qui réalise le beau dans une vie humaine comme le statuaire le réalise sur le marbre, comme le musicien par des sons. » (355) — Formule d'une vertu supérieure, noble, intelligente et individuelle surtout, et dont le dilettantisme est proche.

Mais qui parle de dilettantisme ou de doute léger à propos de l'*Avenir de la Science* qui, par un singulier mélange, finit dans l'avenir de Dieu? N'ayant pu assurer sa morale sur une réalité, l'auteur tâche à rétablir la divinité sur une vérité de fait. « Tout se réduit à ce fait de la nature humaine : l'homme en face du divin sort de lui-même, *se suspend à un charme céleste*, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe. Qu'est-ce que cela si ce n'est adorer? » Mais est-ce qu'on adore avec cette ferveur une « catégorie de l'idéal »? Est-ce que vraiment l'humanité s'anéantit devant « le résumé transcendant » de « besoins suprasensibles? » Et qu'est cela, positivement, que le mysticisme chrétien sous une matéologie allemande et encore mal possédée? Puis, le principe de la critique est de ne rien tenir pour vrai que

ce qui peut être observé. Est-ce que ce fait singulier, ce fait qu'on nous dit être de la nature humaine, tombe sous le contrôle de la science ? Où est l'homme en face du divin? Après avoir rejeté le surnaturel, c'est à une autre forme de surnaturel qu'on nous amène. On fait violence à la raison, ou mieux, on l'apprivoise, et l'on triche avec elle. Enfin on s'échappe dans une exaltation personnelle, dont les souvenirs d'enfance font le principal excitant, pour couronner les longs espoirs et les vastes pensées scientifiques. Et retiré dans ce port serein, on appelle à soi l'argument scolastique du consentement universel.

Ainsi la foi critique aboutit à la foi vague, l'apologie de la science à la religion de ceux qui ne savent point. Ce Dieu, qui n'est plus le bon Dieu ni le Dieu des bonnes gens, façonné d'après un certain idéal rationaliste et flexible à tous les rêves, Dieu sans autre culte que celui du savoir et qui ne souffre d'offrandes que la croyance des simples et les mémoires des philologues, Dieu destiné à combler les lacunes et maçonner de sophismes les vides que laissera l'histoire dans un cerveau de séminariste, Dieu-Monthyon, dont la puissance éclate à couronner le meilleur ouvrage paru dans l'année sur quelque question de grammaire hébraïque ou de métaphysique positive, Dieu démocratique aujourd'hui et prochainement gouvernemental, Dieu d'imagination, Dieu caméléon, Dieu protéiforme, sera la cause d'un fâcheux galimatias. Par une diablerie toute littéraire, la phraséologie germanique s'unira aux vocables des livres de piété. En sorte que la fin de ce programme positiviste nous laisse dans l'incertitude et

presque hors d'état de décider si nous jetons la sonde dans l'avenir de la Science ou dans son plus équivoque passé.

Ce livre ne doit pas être jugé comme un livre de jeunesse. C'est la somme des acquisitions, le fonds intellectuel dont Renan vivra. Ensemble pourana et bréviaire. Un esprit qui s'engage avec ce zèle, après s'être déjà repris, est capable d'user sa vie à se reprendre ou se replier. A déménager sa foi, même critique, aussi aisément qu'un mobilier, il y a du déchet. C'est la constatation de ce déchet qui forme dorénavant l'histoire de son esprit. Dans cette première œuvre, ardente de pensée et d'espérance, on découvre sans trop de peine les germes d'un scepticisme que les bouillons de culture intellectuelle n'atténueront point.

Personnel et scientifique, positif et pieux, ce double caractère de l'*Avenir de la Science* fait une extrême difficulté. On peut prévoir que, si la propre science sur laquelle Renan a établi l'assiette de son positivisme, ne lui apporte point de constants résultats, l'équilibre se rompra peu à peu. L'élément personnel l'emportera dans la balance. La foi au savoir, à l'humanité, à l'évolution progressive demeurera au fond du symbole de Renan. Mais son idéalisme mystique le tirant d'autre côté, pour peu que l'histoire du passé ne tienne pas ce qu'il en espérait, il se détournera vers les fins universelles, et se fera le casuiste de son credo scientifique. Lorsqu'il publiera l'*Avenir de la Science*, il y ajoutera une *Préface* où l'on lit : « Continuons de jouir du don suprême qui nous a été départi, celui d'être et de contempler la réalité. La science restera toujours la satis-

faction du plus haut désir de notre nature, la curiosité; elle fournira toujours à l'homme le seul moyen qu'il ait pour améliorer son sort. Elle préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité; mais c'est déjà quelque chose d'être sûr de n'être pas dupe. »

Quel changement, *ô ciel! et d'âme et de langage!*

Parce qu'il a eu, dès le jeune âge, du goût pour les *sciences de la nature*, il commence par ne les presque point distinguer d'avec les *sciences de l'humanité*. Et il demande incontinent à l'histoire la cause et la fin. Organiser l'humanité scientifiquement, ou pour autrement parler, faire bénéficier des méthodes et résultats scientifiques les conditions vitales et sociales de l'humanité, et sous la réserve de féconder la joie de savoir par le sentiment et la solidarité, cela fait un beau programme à la science moderne. Mais remettre préalablement nos destinées à l'érudition et à la philologie; tout louer, tout absoudre de l'humanité, tout rapporter à elle, par une nouvelle sorte d'anthropomorphisme; chercher dans l'histoire avec la psychologie de l'homme, centre de l'univers, un spectacle attrayant et une certaine morale du bonheur idéaliste où n'entrent pour rien les considérations subalternes de la misère et de l'esclavage; fonder l'avenir sur une telle science et cette science sur un instinct de curiosité, qui, si toutes les espérances portées au compte de la raison venaient à être déjouées, suffirait à se légitimer par le plaisir; gagner Dieu par les voies que la science ignore et comme s'il n'en était qu'un prolongement; allier au

positivisme le mysticisme ; attaquer par la méthode historique des problèmes dont elle n'a pas l'accès ; et sans cesse préoccupé du dogme catholique, imprimer à son œuvre, à sa critique, à ses raisonnements un cachet de personnalité pour aboutir, sous couleur de vérité objective, à une manière de religion blanche : voilà une contrariété initiale entre l'esprit moderne et l'autre que l'intelligence la plus souple et fine semble d'avance impuissante à résoudre. La science n'exige pas de moindres renoncements que la foi. Le sacrifice des jouissances matérielles y est de tous le plus facile, étant celui qui coûte le moins à un égoïsme (je ne dis pas à un caractère) intellectuel.

CHAPITRE III

CURIOSITÉ ET INTELLIGENCE

I

LE PHILOLOGUE

« Or le livre le plus important du XIXe siècle devrait avoir pour titre : *Histoire critique des origines du christianisme.* » Tel était déjà l' objet de Renan lorsqu'il prit la plume. Toute sa curiosité s'y sentait invinciblement attirée. A la douceur de croire succède la fièvre de comprendre. Curiosité et intelligence font désormais sa religion et sa vie.

Pour réduire à néant le dogme de la révélation, il se promet d'élucider les origines du christianisme; pour battre en brèche l'hypothèse de la création, il aborde les problèmes que la science réserve, et en veut aux tout premiers jours de l'humanité. Ses souvenirs de Herder le confirment dans son dessein. L'étude de la langue hébraïque, du syriaque, du sanscrit, de l'arabe,

puis de la philologie comparée assure ses premiers essais. Dans le temps qu'il trace l'*Avenir de la Science*, il achève son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, prépare *Averroès et l'Averroïsme* et une esquisse de l'*Origine du langage*. Il est un philologue consciencieux, méthodique, mais sans perdre de vue son objet historique et philosophique. Un confrère né malin a pu attribuer les erreurs de Renan à une insuffisante connaissance de l'hébreu, à une science plus profonde de l'allemand. Encore une fois, il s'inspire de Herder, mais dans le sens où il a orienté sa vie et son intelligence.

On voit comment il fut amené à écrire, au lendemain de l'agrégation de la philosophie, une thèse de doctorat sur les doctrines du péripatétisme arabe expliquées par Averroès, où il trouvait posé le problème de l'origine des êtres et affirmée l'éternité de la matière avec la continuité du mouvement. Il y rencontrait aussi, avec une interprétation cosmique et anthropologique de « l'intellect actif » d'Aristote, une théorie de l'esprit de l'humanité, de la transmission de la science, et de l'effort philosophique de l'homme pour comprendre toutes choses par la raison et s'identifier à Dieu par la connaissance, qui ne l'écartait pas de son propos. — Bientôt le problème de l'origine du langage l'attire. Le principe de la spontanéité humaine, l'action originale d'un peuple sur les futures destinées de son parler ou de ses croyances, l'une et l'autre ralenties aux âges de réflexion, il fait servir à ses visées tout ce qu'il a retenu. Sa curiosité est ensemble étendue et unipolaire. Il pense ainsi établir, toujours à la suite de Herder, que

l'unité, que la foi cherche à l'origine du monde, fut plutôt diversité spontanée et synchrèse; que les langues n'ont été ni créées ni inventées; qu'à plusieurs endroits elles ont jailli simultanément des besoins mêmes des premières races d'hommes. Et il tient ces explications pour scientifiques, ayant un impérieux besoin de percer le mystère initial. Il faut que l'humanité ait tout fait. Mais comme son intelligence est perspicace, il lui arrive de s'aviser en passant que « peut-être aussi notre siècle a-t-il abusé du mot de spontanéité dans l'explication des phénomènes que ni l'expérience du présent ni les témoignages de l'histoire ne sauraient nous faire comprendre. » (*Et. d'hist. rel.*, 268.)

L'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques qu'il entreprit dès le séminaire, sur l'exemple de l'ouvrage que Bopp avait consacré aux langues indo-européennes, l'établit dans sa réputation méritée de philologue hébraïsant. Le prix Volney fut décerné, en 1847, par l'Académie des Inscriptions à la première esquisse de ce travail qui était d'abord « essentiellement théorique. » Il le reprend, ensuite, à pied d'œuvre, croyant se pencher sur le berceau de l'humanité religieuse. La partie philologique tombe sous le jugement des spécialistes. Mais l'autre appartient à la critique; car elle caractérise la méthode où Renan s'engage comme aussi la personnalité qui la déborde.

« En fait de langues, disait Guillaume de Humboldt, il faut se garder d'assertions générales. » Conformément au dessein qu'il avait indiqué dans l'*Avenir de la Science*, sur une étude de philologie comparée, conçue

au point de vue de l'histoire, Renan échafaude une psychologie raciale qui finit par surplomber tout le reste. Conscient des hasards qu'il fait courir à la méthode impersonnelle et scientifique, ou plutôt assuré qu'il la dépasse par cet essai d'histoire *extérieure* à la langue même, il avertit que ce « serait méconnaître les limites qu'il a posées à sa propre pensée » que d'isoler tel passage de son livre; que « les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restriction. » Les mêmes réserves que dans l'*Avenir de la Science* ouvrent toutes les avenues à la personnalité et les referment sur elle à la critique. Sa curiosité des commencements ne souffre point d'obstacle. Les faits ne contentent point son imaginatiou. Sur l'étude philologique elle fonde l'interprétation personnelle qui construit ces généralités, au haut desquelles la conjecture plus imposante est aussi plus ruineuse. L'hypothèse scientifique n'a de valeur, (et encore provisoire et relative), qu'à la condition d'être vérifiée par les faits, au lieu qu'ici elle sert à les expliquer sans contrôle, s'agissant d'un passé originel que nous n'entrevoyons point. Au fond, ces généralités psychologiques sont proprement un cercle vicieux. On tire de l'inconnu ce ce qu'on y apporte. Pareillement Taine, pensant établir que La Fontaine réunit les traits caractéristiques de l'esprit gaulois, commence par enfermer la définition de l'esprit gaulois dans celle du génie de La Fontaine.

Pour qu'il en allât autrement, il faudrait que la langue fût accessible à sa source première, proche l'instant qu'elle jaillit de la spontanéité créatrice des hommes. Ceci n'est même pas de la préhistoire, mais de la pré-

hypothèse. Si le langage est un organisme, il s'est développé parallèlement à la conscience de la race. Mais nous n'atteignons d'une manière un peu positive que les âges de réflexion, ou du moins nous ne les dépassons guère. A l'origine et dans l'entre-deux, que d'inconnues dans le problème, que de phénomènes insoupçonnés ! Le sang s'est mêlé, le milieu modifié; la race flotte au sein de mille obscures influences. Que de mystère au prix de ce qui est tangible ! Quand les documents apparaissent, il y a beau temps que les modifications essentielles sont un fait acquis. La comparaison même avec l'enfant qui devient homme, n'est pas raison. Il eût fallu le connaître à l'état sauvage et à l'époque primitive. Ou plutôt il fallait laisser le problème où il est : hors de notre atteinte. Que dis-je? La spontanéité et la réflexion qu'on oppose l'une à l'autre ne sont qu'une invention scolastique du même genre que la séparation de l'âme et du corps. Le constant effort de l'homme est de la spontanéité continuée, une manière de création lente et qui se poursuit d'âge en âge. Accumulant, ici encore, la spontanéité à l'origine, on remplace le surnaturel biblique par une hypothèse qui défie la science. C'est quasiment accrocher la psychologie à une nébuleuse.

Les deux traits distinctifs des langues sémitiques sont l'unité et la simplicité. Contrairement aux langues aryennes, elles se sont entièrement développées en ce sens. Ce n'est pas qu'à l'origine, elles n'aient pu s'en rapprocher, les deux races ayant des traditions communes. Mais ni la philologie ni la mythologie comparée (à celle-ci, qui était d'invention récente, Renan fait trop

crédit) n'apportent de certitude sur ce point. D'autre part, la physiologie ne relève entre les deux races nulle différence essentielle. Renan tient donc pour possible que les races sémitiques et aryennes aient cohabité d'abord, dans la région de l'Ismaïs, puis se soient séparées de bonne heure avant d'avoir trouvé la formule définitive de leur langage. Il estime aussi qu'elles aient pu, beaucoup plus tard, avoir quelques rapports qu'on peut appeler « étroits », avant l'isolement définitif qui devait les séparer par la suite. « On pourrait comparer ces relations primitives à celles de deux jumeaux qui auraient grandi à une petite distance l'un de l'autre, puis se seraient séparés tout-à-fait vers l'âge de quatre ou cinq ans. En se retrouvant dans l'âge mûr, ils seraient comme étrangers entre eux, et ne porteraient d'autres signes de parenté que des analogies imperceptibles dans le langage, quelques idées communes, telles que le souvenir de quelques localités, et pardessus tout un air de famille dans leurs aptitudes essentielles et leurs traits extérieurs. » Ainsi l'humanité commence comme un feuilleton de Gaboriau, en attendant Gobineau.

Mais la séparation accomplie, le langage et la religion se développèrent suivant des lois différentes chez les Aryens et les Sémites, les premiers plus objectifs, ceux-ci plus subjectifs. La divergence s'est produite naturellement « sous le régime des causes puissantes qui agissaient à l'origine, et dont l'efficacité était centuplée par l'extrême délicatesse du sujet humain à peine sorti des langes (à quatre ou cinq ans?) de ses premiers jours. » Or la vie nomade par tribus,

conséquence de la vie pastorale que mena d'abord le Sémite, explique ces différences profondes. Et, dans le fait, ce serait moins l'Arabe qui aurait déterminé sa langue et son avenir que le milieu où il vécut. Ce que Renan trouve à l'origine de cette psychologie raciale, la grande cause est le désert.

Cette synthèse, qui parle surtout à l'imagination, sert d'armature à ce vaste ouvrage de philologie comparée. Le désert est uni et simple, comme les langues sémitiques. La recherche scientifique, philosophique, artistique ne sera donc point le fait du Sémite. En revanche, le sentiment religieux est un fruit du désert que plus tard cette race a cultivé excellemment. « Il n'y a que quelques journées de Jérusalem au Sinaï et du Sinaï à la Mecque. » On connaît la théorie, et je n'y insiste guère. La conscience de cette race est claire, mais le désert ne lui a révélé que l'unité : il est monothéiste.

Il suit que, dès les premiers jours, le Sémite a dû parvenir à cette conception du dieu unique qui fit le monde comme le potier façonne un vase entre ses mains. « Le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. » Incapable, dans sa vie nomade à travers l'espace uniforme, de saisir la diversité, il envisage sa religion comme la vérité absolue, héritage de caste ou de famille. Son Dieu, à la fois séparé de la nature animée et de l'homme, suscite des interprètes de sa puissance : de là le prophétisme; de là l'idée de « révélation » qui « est, en ce sens, une idée scientifique » et « apparaît dès les origines de la race. »

N'ayant pas le sens de l'unité, le Sémite manque de

la curiosité qui mène à l'esprit d'analyse. Ni philosophie, ni science, ni poésie narrative ou dramatique ne sont selon son génie. On arguerait en vain de la philosophie arabe, empruntée des Grecs, et du *Cantique des Cantiques* (la forme dramatique qu'il affecte y est ajustée avec gaucherie et comme par une violence faite à l'esprit sémitique) pour conclure que cette race se soit élevée au-dessus de la poésie subjective, parabolique et lyrique. Pour la même raison, elle ignora les arts plastiques et l'épopée. Cette simplicité qui est la marque de « la rhétorique faite au désert », en distingue encore la vie politique et morale. La tente et la tribu sont la cellule de la société : l'autorité appartient à Dieu. L'aristocratie n'est pas militaire, mais patriarcale. Et l'Arabe, particulièrement le Bédouin (qui donne la mesure de l'esprit sémitique), fils du désert, est aujourd'hui encore subjectif, incapable de subordination, voué à l'infériorité militaire et foncièrement anarchiste. Par son goût de l'unité, de la simplicité, la race sémitique apparaît incomplète, étant réfractaire à la diversité et au développement. Mais elle conçut du premier coup et sans effort un seul Dieu, créateur de l'univers. Il va de soi que la philologie comparée ne manque pas de confirmer cette psychologie théorique qu'on lui a préalablement juxtaposée.

Dans *Averroès*, son étude de *Mahomet*, sa *Leçon d'ouverture* au Collège de France, le *Désert et le Soudan*, l'*Histoire du peuple d'Israël*, et à toute occasion Renan reprend cette thèse sur nouveaux frais, thèse simple et une elle-même, intuition qui semble circonscrire heureusement le problème de l'origine de l'espèce

humaine, généralisation imaginative qui n'a rencontré qu'une difficulté, mais insurmontable : le démenti des faits. Le désert monothéiste est désormais caduc et les découvertes de l'archéologie condamnent la théorie où l'intelligence de Renan se plut et s'obstina.

Cela nous laisse-t-il espérer que la méthode soit plus strictement objective et les généralités plus mesurées, lorsqu'il aborde l'exégèse des Écritures et l'histoire proprement religieuse ?

II

CRITIQUE HISTORIQUE

Il les aborde avec une curiosité et une érudition sans bornes. Mais il est encore moins avide de savoir que de comprendre. Il écarte la théologie qui peut être comparée « à un oiseau en cage. » Il repousse aussi le théologien libéral, « à qui l'on a coupé quelques plumes de l'aile. » Il prend son essor ; et l'on se demande si son vol est beaucoup plus libre.

Car il estime premièrement que « la religion d'un peuple étant l'expression la plus complète de son individualité, est, en un sens, plus instructive que son histoire » — et aussi que « la religion est certainement la plus haute et la plus attachante des manifestations de la nature humaine ; qu'entre tous les genres de poésie, c'est celui qui atteint le mieux le but essentiel de l'art, qui est d'élever l'homme au-dessus de la vie vulgaire et de réveiller en lui le sentiment de son

origine céleste. » On s'avise après cela que l'histoire ne contentera point sa pensée, que sa critique dépassera les faits, que son intelligence ne sera pas tout entière attachée à la réalité ni à la vie du passé, et que ce qui la sollicite dans l'histoire religieuse, c'est la conception à la fois positive et spiritualiste de l'instinct religieux et de son objet, c'est-à-dire de ce qui ne se décrit ni ne se définit scientifiquement. Cette ferveur d'intelligence, qui fait la personnalité de ses premiers ouvrages, en cache aussi le venin.

Positiviste en son point de départ, cette critique appuyée sur Littré refuse d'examiner la révélation et le surnaturel. Elle s'engage à poursuivre fermement la vérité « par tous les moyens de légitime investigation qui sont à la disposition de l'esprit humain. » C'est beaucoup; car tous ne relèvent pas de la science. Et il y paraîtra bientôt. Elle affirme qu'elle ne connaît point de littérature sacrée, mais des livres humains tout remplis de beautés, de contradictions et d'erreurs et que quelques kilomètres du pays de Judée ne sauraient être exclus des recherches de la critique. Judaïsme, paganisme, islamisme sont également des développements et des efforts originaux de l'humanité. Et cela est bien dit. Cette attitude scientifique n'était nullement originale après Strauss qui porta un coup hardi aux sacrés monuments. Mais pourquoi Renan cède-t-il d'abord au besoin de la justifier à plusieurs reprises? C'est que plus ambitieux d'intelligence, il sera par d'autres endroits moins indépendant.

Cherchant dans la critique un équivalent de la foi, il n'abdique pas son égoïsme. Et, par une suite inévitable,

il se sépare sur un premier point du rationalisme allemand non moins que de la polémique voltairienne. Comme il considère que « la religion, c'est la part de l'idéal dans la vie humaine », la méthode inflexiblement objective ne suffit point à son naturel mysticisme ; et, rompant avec les fermes hardiesses de Baur, de Strauss et de Feuerbach, il déclare que pour écrire l'histoire d'une religion, il faut « y avoir cru. » Dans ce mot il convient moins de voir une extrême sympathie pour l'objet de la connaissance, que véritablement une source de souvenirs imaginatifs auxquels on ne renonce point. « ... Nous ne rompons jamais avec le symbole sous lequel nous avons d'abord goûté l'idéal. » (*Conf. d'Angl.*, 212.) Les voûtes, les arceaux, les hautes colonnes, l'autel paré pour le sacrifice, les hymnes charmants et la parole d'édification, une fois qu'ils ont enchanté ce cerveau mystique et breton, n'en seront pas bannis, même par la critique. Ces sensations ne se retrouvent point ; mais elles se renouvellent intellectuellement. « On raconte, dit-il, qu'Angelico de Fiesole ne peignait qu'à genoux les têtes de la Vierge et du Christ : il serait bien que la critique fît de même et ne bravât les rayons de certaines figures devant lesquelles se sont inclinés les siècles qu'après les avoir adorées. » L'adoration passée ajoute aussi à une nuance de respect je ne sais quel tour de curiosité particulière et comme une secrète béatitude de mieux et plus intimement comprendre. A propos de Renan, il ne sied pas de s'engager à l'aveuglette sur les voies de la grande sensibilité. Amour de curieux, d'historien, tout cela ne fait pas un vif amour. Ceux que sa sensibilité

émerveille, ils la lui prêtent de leur propre grâce. Son goût prononcé pour ces sujets est fait d'agréables retours, de curiosités légitimes, mais non, je le répète, désintéressées, d'un plaisir continu de primatie intellectuelle, et d'une certaine volupté infiniment délicate d'avoir raison dans la science et dans la vie. Et cette discrète façon de tout ramener à soi, ces préalables finesses à l'endroit du rationalisme, ces fantaisies supérieures et ces faux-fuyants idéalistes, joints à une réelle incapacité de dépouiller l'enfant de chœur, mettront bien de l'équivoque dans sa manière et plus d'une réserve dans sa critique. L'attitude scientifique n'est pas la génuflexion.

Encore qu'il escompte, au moins à l'heure où nous sommes, une certitude de cette science, sa curiosité est plus compréhensive que décisive. De ses illusions il rabattra plus tard, mais jamais de ses indécisions. Tout et rien, plutôt que tout ou rien, est la formule de sa critique, autant que de son caractère. De même qu'on eût fort embarrassé Rousseau en lui demandant ce qu'il entendait par la nature, Renan eût été assez gêné de définir sa vérité. Et sans doute elle est ce qui est, comme Dieu est celui qui est ; et comme lui aussi, elle est tout, vu de tout biais et saisissable par tous les moyens. Et c'est décidément beaucoup à la fois pour la méthode positive.

C'est aussi pourquoi Renan, après avoir adoré, se sert de la raison pour atténuer plutôt que pour conclure. Il a rompu avec la logique, à cause de la théologie. (Il écrira plus tard un *Lutrin*, fort supérieur à celui de Boileau, cet inestimable article sur les *Congré-*

gations de Auxiliis.) Il est l'ennemi des systèmes. Il l'est à ce point que son système, à lui, consiste d'abord à retirer tout ce qu'il peut des résultats ou affirmations rationnels. Ce n'est pas qu'il dédaigne de construire, comme nous l'avons vu, ni même de répandre sur les matériaux de l'érudition *l'acide du raisonnement.* Mais par sa répugnance à décider il contrarie plus d'une fois la méthode scientifique. A tout coup, il semble qu'il s'arrêterait volontiers au contentement de la curiosité et de l'intelligence, quittant la science du reste. Avec sa manière d'élever ses vues et de tout embrasser, il recule autant que possible les solutions ; même les plus simples lui répugnent à un point qu'on se demande s'il tient véritablement à poser les problèmes pour les résoudre, après nous avoir montré qu'il est capable, comme dans l'*Histoire des langues sémitiques*, de les résoudre *a priori* en les posant. Ces mouvements capricieux des religions ont pour lui un attrait unique ; ils offrent à ses regards émerveillés comme le mirage d'une de ces nuits de Walpurgis, « un grand sabbat de toutes les passions et de tous les instincts. » Et sa critique se refuse à leur appliquer les catégories scolastiques, ni à rien trancher fermement. Sans doute Hegel lui a enseigné que toute affirmation est relative, Burnouf qu'il convient d'affirmer « avec une extrême réserve. » Mais cette appréhension est moins chez lui modestie philosophique ou attitude scientifique que la propre marque d'un esprit qui pousse la recherche en tous sens, et se plaît à la multiplicité des points de vue, ou même des visions, plus propre à convoiter qu'à étreindre.

Il embrasse d'un regard curieux la vie dans ses manifestations physiologiques, intellectuelles et autres ; et aussi dans la suite des temps ; et surtout il en veut à l'âme ; et enfin ce qu'il recherche à travers les rapports déliés des phénomènes, c'est la nuance exacte ; et de toutes ces nuances exactes il prétend, nous l'avons vu, tirer des lois. Si l'histoire était en état de pourvoir à tout cela, elle serait en effet la plus scientifique des sciences naturelles.

L'érudition de Renan n'est pas en question. Elle fut de bonne heure solide et lucide. De la philologie comparée, des sciences auxiliaires il a vu d'abord tout le parti qu'on peut tirer pour l'intelligence des temps. Même il lui arrivera, plus d'une fois, de conférer trop volontiers les choses antiques avec les faits contemporains. Comme les fanatiques forment sa clientèle de prédilection, la physiologie aussi l'induira en rapprochements risqués. Et puis, il en va des analogies entre les événements ou les personnages historiques comme des descriptions nosologiques dans les traités médicaux. Tel symptôme échappe au profane, qui distingue deux cas pathologiques ; et tel détail nous manque dans l'histoire, qui, mieux connu, dépouillerait un rapprochement de son apparence scientifique. La physionomie de Jésus apparaît plus nette à Renan, aussitôt qu'il la compare à celle de Çakya-Mouni : et de cette comparaison il infère contre Strauss qu'en regard du Bhagavata-Pourana « l'Évangile se présente avec un singulier caractère historique. » On court quelques hasards à prendre pour une raison pressante ce qui n'est parfois que munificence d'érudit. « Le nombre d'hommes

capables de saisir finement les analogies des choses est imperceptible », dira-t-il dans la Préface des *Essais de morale*. Sans doute ; mais il faut surveiller une méthode et une vérité si délicates que tant de finesse y soit nécessaire. Cette façon subtile de frôler le vrai, ou mieux, de l'attirer dans les fils ténus de sa toile d'araignée, est le prix d'un vaste savoir. Mais si l'écrivain dispose la trame, je tremble que le butin ne soit qu'une ombre de vérité.

Dès ses premières *Études d'histoire religieuse*, Renan estime que la vérité n'est pas uniquement affaire de méthode et d'érudition et que le rationalisme, réduit à ses propres ressources, échoue misérablement dans l'évhémérisme brutal. Sur ce point encore, il rompt nettement avec l'École de Tubingue. La critique abstraite n'est pas son fait. Il en veut à toutes les manifestations de la vie ; et nous avons vu que les plus compliquées ou secrètes l'attirent davantage, parce que ce qu'il appelle le « sens historique qui sait tirer de la lettre morte des textes la vraie physionomie du passé » est, sans doute, un sens délié du réel, mais davantage le sens personnel de la conjecture. « Les religions tiennent si profondément aux fibres intimes de la conscience humaine, que l'*interprétation scientifique* en devient à distance presque impossible. » Là-dessus porte le principal dissentiment entre Renan et ses maîtres. Il introduit dans la critique le sens propre. Les Allemands, par leur recherche impersonnelle, prétendent atteindre uniquement la vérité accessible et d'abord éliminer l'erreur. Ils limitent leur ambition et leurs moyens, et consentent parfois à ne pas comprendre. Surtout ils

ne confondent point conjecture avec objectivité. Ils définissent ainsi leur objet et dénient, Strauss notamment, à la légende une valeur positive qu'elle ne saurait avoir. Renan, pour accéder aux sources de la vie intérieure, se plaît à exercer la finesse du critique et aussi sa fantaisie ; et, sans confondre l'histoire et la légende, il accorde toutefois à celle-ci un certain caractère d'historicité et, mieux encore, une puissance d'expression et de réalité que ni le rationalisme ni la critique positive n'y reconnaissent. « N'essayons pas de bannir la légende, puisque telle est la forme que revêt nécessairement la foi de l'humanité. » (*Ét. d'hist. rel.* Préf. XXII) et même : « ... S'il est vrai que les légendes d'un peuple sont plus expressives que son histoire, en ce sens qu'elles nous offrent l'image plus fidèle de son être et de ses aptitudes morales... (309.) » Il ira plus loin encore dans les *Nouvelles études d'histoire religieuse* : « Voilà les textes qu'il faut lire pour comprendre ce que c'est qu'une légende ; comment un récit anecdotique et fabuleux dans la forme *peut être plus vrai que la vérité même...* » (327) J'entends fort bien qu'il indique en même temps l' « opération à faire » qui consiste à « écarter le merveilleux, le tour concret et anecdotique qui, matérialisant l'idée, concentre en un fait particulier le trait général qui s'est montré épars dans toute une vie. » Mais j'ai idée pourtant que l'opération n'est pas aussi simple toutes les fois que l'historien s'en prend à la vie même des individus, qu'une part excessive d'inconnu et peut-être d'inconnaissable se dérobe à lui, surtout s'il opère sur une figure fabuleuse que la fantaisie anonyme des générations a repétrie, refondue et

peut-être inventée à plaisir. Et qu'est-ce encore, si au travers il s'agit d'atteindre l'âme même qui « seule triomphe du temps », et au fond de l'âme la *nuance* de ce qu'elle fut?

Même Renan considère que les apparitions de la foi « montrent la nature humaine dans ses plus rares et curieux accès. » En sorte qu'à la difficulté de trouver la nuance cachée aux sources profondes de la spontanéité s'ajoute celle de la démêler en des états spasmodiques depuis longtemps calmés. Il en est, selon lui, de l'histoire religieuse comme de la géologie, qui découvre « dans les lentes dégradations de l'état actuel du globe des données pour expliquer les révolutions antérieures. » Dans les nuances intermédiaires l'historien compte ressaisir la nuance primitive. Il n'y veut point appliquer, comme Strauss, une critique objective, impersonnelle et scolastique, laquelle est, à son avis, condamnée aux malentendus. A l'esprit de finesse il joint le sens du réel. La vérité qu'il recherche n'est ni logique, ni rectiligne, mais complexe, contrariée, nuancée, teintée, dégradée. Et l'on voit bien ce qu'il y apporte de curiosité et d'intelligence singulières. Mais si intelligence et curiosité y peuvent aspirer, l'histoire y atteint-elle?

Ou bien se résignera-t-elle aux possibilités ou vraisemblances? La question ne se pose pas encore aussi nettement que lorsque Renan s'attachera aux origines du christianisme. Mais déjà l'on peut prévoir combien cette vérité, qui sera le produit de cette critique, différera de la vérité. Cette passion de comprendre mènera la science par des sentiers de traverse où l'imagination

prendra bien du plaisir. Plus d'une fois aussi elle fera illusion autant à l'intelligence qu'à la connaissance. Car enfin, c'est déjà une rude entreprise que de rechercher à distance, à travers mille mensonges, la vérité dans l'âme même des individus ; et s'il faut encore démêler la nuance dans celle des peuples, et la loi dans celle des races, et, pour y réussir, interpréter des documents rares et défectueux, et suppléer aux faits tombés dans l'oubli par de délicates approximations où, pour tout dire, il s'en manque d'à peu près tout que le sens du réel et la finesse d'esprit soient des appareils enregistreurs, — il n'est pas douteux que l'historien n'y rencontre d'exquises petites ivresses dans lesquelles il finira par se retrancher de son impuissance à fixer le vrai complexe et inconsistant qu'il caresse.

L'histoire ainsi conçue serait plus véritable que la vie même, étant de la vérité agrandie et décuplée par le recul du temps — si elle n'était d'autre part une insatiable rêverie.

L'article *Mahomet et les origines de l'islamisme* jette une vive lumière sur les vertus et les illusions de cette méthode. Renan y prépare ses expériences et pèse la vérité humaine à la balance sensible de son esprit. Peut-être l'existence du personnage est-elle un peu trop à découvert pour repaître toute sa curiosité. Mais il met à la démêler toute son intelligence, sa finesse et son goût du réel. Mahomet fut-il un imposteur, fut-il un prophète ? Il ne s'arrête point à soutenir une théorie logique ou exclusive. Il s'en prend à l'individu ; il cherche, dans le milieu physique et moral, et à travers le tempérament, le caractère et la politique du prophète.

Il apprécie en fait : « Le rôle de prophète a ses épines », dit-il. Tout est relatif dans la réalité et selon les temps. Aussi ne consent-il point « à juger en toute rigueur » des actes « qui, de nos jours, s'appelleraient des supercheries. » L'homme en son domestique nous est révélé par de sages indiscrétions. Les faits et les traits moraux de sa vie sont examinés, analysés, compensés par cette déliée critique qui comprend, compare plus aisément qu'elle ne conclut.

Car lorsqu'il faut enfin aborder de front la difficulté et définir ce mélange d'exaltation religieuse et de politique (Cf. Portrait de David (97), pénétrer l'homme même, établir que le mouvement musulman s'accomplit presque sans conviction religieuse et en même temps, « après avoir fait la part du limon terrestre dans l'œuvre du fondateur de l'islamisme », faire paraître que cette œuvre religieuse « correspondit aux instincts les plus profonds de la nature humaine, et, en particulier, aux besoins de l'Arabie au VIIe siècle », j'aperçois net le point de vérité qui échappe, la nuance exacte qui se dérobe, les considérations générales par quoi on y supplée, la psychologie à haute portée dont on étaye la construction, le ciment dont on scelle les moellons qui continuent à enfermer le mystère d'une âme (254). Je me demande ensuite si dans le passage à la synthèse la finesse ne fait pas tort à la vérité, si les besoins de l'Arabie ne furent pas mis là par l'imagination de celui qui caractérisa Mahomet, si le limon terrestre, contraste ecclésiastique, suffit à expliquer une politique, si ces larges vues n'entraînent pas à leur tour une sorte de système, si l'œuvre du prophète fut

religieuse ou non et dans quelle mesure, et si les grands instincts de l'humanité font une réponse sans réplique au problème que l'histoire pose sur ce grand nom. Et, encore une fois, la vie de Mahomet a été si peu cachée par la légende que ni la curiosité ni la finesse de Renan n'y trouvent encore leur plein emploi. Aussi se rabat-il sur l'esthétique arabe en étudiant la forme du Coran.

Car la critique historique serait incomplète et impuissante à saisir finement le vrai, si elle était dénuée du sens artistique et poétique. Entendez qu'il n'est pas uniquement question d'exprimer la vérité avec mesure ou d'apporter quelque souci d'art à la reconstitution des époques. C'est bien de la vérité objective qu'il s'agit, dont il faut dégager les intentions artistiques par les études de l'histoire religieuse. Depuis le mariage de Renan et son séjour en Italie, cette curiosité s'ajoute aux autres. La fonction de l'intelligence s'accompagne d'un bien-être plus complet, si l'érudit est capable de s'écrier : « Voilà un saint de la vieille école, un saint digne de Zurbaran et de l'Espagnolet. » Cela mène insensiblement le critique à l'illusion d'une Providence esthète qui modèle les hommes et les choses, et doucement encore à la tentation de changer la vérité en un miroir de sa propre imagination et de son talent : « ... Que je voudrais être peintre, ajoute-t-on après avoir discuté l'attribution de l'*Imitation*, pour le montrer (l'auteur) tel que je le conçois, doux et recueilli, assis en son fauteuil de chêne, dans le beau costume des bénédictins du Mont-Cassin ! Par le treillis de sa fenêtre, on verrait le monde revêtu d'une

teinte d'azur, comme dans les miniatures du XIVe siècle : au premier plan, une campagne parsemée d'arbres légers, à la manière du Pérugin ; à l'horizon, les sommets des Alpes couverts de neige. Ainsi, je me le figurais à Verceil même, en feuilletant les manuscrits maintenant déposés au Dôme... » Ce mélange d'érudition et de songe est savoureux. Que sera-ce, si ces couplets ne se glissent plus dans le texte sous la forme d'aimables caprices, mais font partie intégrante de la critique, si l'on allègue contre Feuerbach et à propos de l'Ancien et du Nouveau Testament, non pas uniquement « l'expansion vraie de quelques instincts de la nature humaine » mais aussi « l'expression d'une nouvelle manière de sentir et le souffle vrai de l'âme humaine ? » Voilà de grands mots, qui impriment à ces jugements esthétiques un caractère de large précision. Fallait-il s'écrier par surcroît : « Plût à Dieu que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain ! Ah ! si, assis sur les ruines du mont Palatin ou du mont Cœlius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où Rome fut autrefois ! etc... » La page est agréable, et l'on regrette qu'un Stendhal n'ait pas su rendre de ce style les sensations égoïstes qu'à Rome, Naples ou Florence il accrocha. Sources de vie délicieuse, en effet, mais de vie personnelle, et quasiment lyrique, s'il en jaillissait autant de sensibilité que d'intelligence ! Sources d'imagination romantique, que Byron eût goûtées, sources d'un art plus savant et d'un charme parfois égal à celui de Chateaubriand ! Pour la

question d'exégèse qui divisait Feuerbach et Renan, de telles pages ne la tranchent point.

Certes, l'humanité a imaginé en même temps qu'agi et pensé. Peut-être même a-t-elle imaginé plus que tout le reste. Et c'est précisément à dégager l'histoire de ces vapeurs brillantes ou sombres dont l'imagination des hommes l'a enveloppée, que travaille la science rationaliste. Un esprit positif, uniquement curieux de vérité, ne s'y trompe point et ne fait pas fléchir la méthode rationnelle aux exigences de sa fantaisie même érudite, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus individuel et variable dans l'interprétation de la réalité. Ainsi engagé, Renan ne s'arrête pas à mi-chemin. Un peu plus haut, vous rencontrez l'esthétique des saints. Tournez quelques pages et l'art lui « apparaît comme le plus haut degré de la critique », en même temps qu'il adore Jésus sous les traits d'un Christ romantique peint par Scheffer.

L'esprit adoucit d'un sourire ou d'un doute l'imprévu des rapports ou le forcé des proportions. Et l'on voit déjà que « les saints ont manqué de critique et d'étendue d'esprit » et que Satan fut « un pauvre calomnié... un révolutionnaire malheureux que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardées. » Mais ce n'est pas l'esprit scientifique. A travers les premières *Études d'histoire religieuse* qui, au regard de l'époque où elles furent écrites, constituaient un notable progrès dans le sens de la critique érudite (les travaux allemands étant peu connus en France), on entrevoit un avenir de désillusions. Rompant avec la foi, Renan entre dans la voie où une intelligence comme la sienne

ne pouvait pas aboutir à la vérité objective et devait se résigner à de successifs mécomptes et contradictions inévitables, jusqu'au jour où le scepticisme et l'ironie lui ouvriraient un honorable refuge. Sa méthode est frappée de deux tares : il n'a su renoncer ni à sa personnalité ni à son mysticisme. Il est un érudit qui pousse ses soupirs et ses conjectures vers le Dieu inconnu.

Et le Dieu inconnu, insensible et sourd, imposera toujours davantage à la méthode historique de plus dommageables sacrifices.

CHAPITRE IV

VIE DE JÉSUS

I

ROMAN HISTORIQUE

On a dès longtemps noté le caractère romanesque que Renan a empreint dans la *Vie de Jésus*. Avec la méthode que nous avons analysée, pour peu que le sujet aiguillonnât encore son imagination et sa personnalité, il n'y pouvait faillir. Or, nous ne touchons pas Jésus ainsi que Mahomet. Sa vie n'est pas à découvert comme celle du prophète. Le mystère qui l'enveloppe exerce une séduction unique sur l'esprit de Renan, au point de lui faire prendre les origines du christianisme par la fin. On peut dire de lui ce qu'il dit de Saint-Paul : C'est lui-même qu'il écoute, en croyant entendre Jésus. Il écrivait de Beyrouth à Berthelot, le 12 septembre 1861 : « J'ai employé mes longues journées de Ghazir à rédiger ma *Vie de Jésus*,

telle que je l'ai conçue en Galilée et dans le pays de Sour... J'ai réussi à donner à tout cela une marche organique, qui manque si complètement dans les Évangiles. Je crois que pour le coup on aura sous les yeux des êtres vivants, et non ces pâles fantômes sans vie : Jésus, Marie, Pierre, etc... passés à l'état abstrait et complètement typifiés. J'ai essayé, comme dans la vibration des plaques sonores, de donner le coup d'archet qui range les grains de sable en ondes naturelles. Ai-je réussi ? »

Il a réussi à écrire le chef-d'œuvre du roman historique, s'il est vrai que, menée par les mêmes procédés, la *Vie de Jésus* l'emporte de beaucoup sur *la Chronique de Charles IX* par les qualités essentielles au genre. Le principe de la fidélité aux mœurs et aux milieux y est également observé. Mais le recul de l'époque où évolue Jésus et l'universel renom du maître charmant assurent à l'œuvre une ampleur et une popularité qui la mettent au-dessus de la *Chronique* autant que celle-ci passe déjà les *Chouans*. Les textes ont été approfondis et interprétés avec une curiosité plus délicate par Renan, mais avec le même goût et dans le même dessein qui inspiraient Mérimée. L'un et l'autre cherchent, avant tout, à ressusciter en leur esprit des individus. Pour y réussir, l'un préfère l'anecdote, et l'autre la légende, aux documents plus historiques. Les chroniques ou les évangiles font à souhait leur affaire. « Je l'avoue à ma honte, déclare Mérimée, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès ; car les mémoires qui sont des causeries familières de l'auteur avec son

lecteur, fournissent seuls ces portraits de l'homme qui m'amusent et qui m'intéressent. » Et Renan écrit : «... Ce sont (les Evangiles) des biographies légendaires... L'inexactitude, qui est un des traits de toutes les compositions populaires, s'y fait particulièrement sentir. Supposons qu'il y a quinze ou vingt ans, trois ou quatre vieux soldats de l'Empire se fussent mis chacun de leur côté à écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs. Il est clair que leurs récits offriraient de nombreuses erreurs, de fortes discordances... Mais une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité de ces naïfs récits, *c'est le caractère du héros, l'impression qu'il faisait autour de lui.* En ce sens, de telles histoires populaires vaudraient mieux qu'une histoire solennelle et officielle. »

L'incomparable supériorité de Renan, c'est que faisant revivre des mœurs et des individus, il a pu maintenir au premier plan de son roman historique le principal personnage fourni par l'histoire. Walter Scott l'avait tenté dans *Quentin Durward.* Mérimée ne l'a même pas entrepris. Car tout gravite autour de Jésus et lui-même est en fonction de son idée, du royaume de Dieu et de ses rapports à son Père. L'ordonnance de l'œuvre en emprunte une incomparable unité. L'agrément d'un genre où la fiction se marie à l'histoire, atteint en ceci sa plus harmonieuse expression. La « marche organique » du récit est réglée d'un art sûr. L'intrigue ne déborde ni n'envahit cette suite de tableaux d'un pays, d'une race, d'une époque parmi lesquels évoluent des hommes à la fois représentatifs et individualisés, dans le lumineux sillage du

héros exquis. L'églogue, l'idylle s'acheminent sans effort à un dénoûment dramatique. Une habile discussion des documents a permis cette agréable démarche. L'amour y occupe la première place, mais (ce que n'avaient pu les romanciers antérieurs), si pur, si impondérable, et qui s'étend sur l'humanité entière avec une telle sérénité que pas un seul instant il ne contrarie la peinture historique ni ne s'en détache. La couleur locale, on en a mis partout, et de la sorte qu'il sied, précise, orientale et comme huilée dans les paysages, intime, nuancée, caractérisée dans les physionomies. Et partout, la touche est d'une telle finesse que, dans la description, cela passe de beaucoup Mérimée qui n'eut pas le goût de décrire et, malgré son talent de choisir le mot ou le détail moral, n'atteint pas toujours à cette souple délicatesse dans le modelé des physionomies. Pour ce qui est d'intervenir dans le récit ou d'y semer l'impalpable poussière d'ironie, Renan du premier coup est passé maître.

Du premier coup aussi, l'art apparaît bien dans la *Vie de Jésus* comme le fin du fin de la critique. Abordant les origines du christianisme, Renan n'a rien abandonné de sa méthode ni de sa personnalité. Aussi lui doit-on le pur chef-d'œuvre de ce genre romanesque. Même la vérité qui s'y trouve habilement enchâssée est, à proprement parler, esthétique plutôt qu'historique. Mais cette conséquence était aussi nécessaire dans la *Vie de Jésus* que dans la *Chronique de Charles IX* : un romancier n'est pas un historien.

II

CRITIQUE DES DOCUMENTS

La première question à décider, quand on entreprend d'écrire scientifiquement une vie de Jésus, est la critique des documents, au reste peu nombreux, inauthentiques, arbitrairement arrangés et souvent contradictoires. Strauss, rompant avec l'exégèse théologique et le brutal rationalisme de Paulus, prit une position originale. Il refusait sans doute aux Evangiles une valeur historique ; mais il s'appliquait à en préciser le caractère mythique ou fabuleux. Non qu'il niât, comme on l'a publié, l'existence de Jésus ; mais il voyait en lui une personnification hegélienne à deux faces, dont l'existence s'estompait dans le lointain de la fable. Au demeurant, il avait pris soin de distinguer la foi de l'histoire, recherchant la vérité objective sans autre soin que d'appliquer rigoureusement la méthode critique.

Ce système parut trop impersonnel à Renan ; cette explication à la fois trop simple et trop abstraite. Il est ensemble plus conservateur et plus ambitieux. Aucune des difficultés que présente l'historicité des Evangiles ne lui échappe. Jésus n'écrivait point. A quelle date fixer ces textes ? A qui les attribuer ? Et comment lever la contradiction entre les synoptiques et le quatrième ? Si ces textes, comme il est manifeste, représentent plusieurs traditions, laquelle est plus prochainement

prise sur Jésus? Et puis, ce sont livres d'édification, c'est-à-dire qu'ils reflètent la physionomie que prêtait à Jésus l'imagination des premières générations chrétiennes. Et le symbolisme messianique altère encore la valeur historique de ces documents. Par exemple, il est dit dans *Hénoch :* le Messie fera ceci ; donc il faut que Jésus, qui fut le Messie, l'ait fait. Ou inversement, les faits ont pu être inventés pour démontrer la messianité de Jésus. Cela met en de singuliers embarras un rationaliste mystique. Plutôt que de renoncer, comme Strauss, à l'historicité des Evangiles, Renan embrasse toutes ces difficultés, confiant en sa sagacité, son intelligence des choses, sa science de l'humanité, son instinct de la religion. A force de n'être point systématique, il s'en remet à la subtilité de ses conjectures et de ses délicates approximations ; plus que jamais il est, lui-même, peu enclin à objectiver ou à décider et qui n'a pas trop de toutes ses ressources intellectuelles pour sortir des impasses où elles l'engagent. Sans entrer dans le détail de la discussion, c'est merveille de voir les habiletés qu'il déploie et les biais qu'il lui faut prendre pour conserver.

Les Evangiles sont légendaires, mais en partie seulement ; et la légende même contient un alliage de vérité qu'il ne désespère pas d'analyser. Et puis, il y a légende et légende. Et puis, le détail importe peu, pourvu que l'ensemble soit possible. Et puis, l'ensemble est affaire d'arrangement et de reconstitution : il suffit que les choses aient pu se passer ainsi. De la légende il suffit donc d'extraire des possibilités. Ces Evangiles aussi ont dû rester pendant un temps « à

l'état d'une certaine mollesse. » C'est affaire à qui les interprète, d'en retenir la substance et les traits de vérité qu'il y devine. Les *Logia* de Mathieu et les anecdotes de Marc lui apparaissent sans peine avec un cachet de vérité apposé sur la légende. Vérité d'autant plus humaine qu'elle flatte l'imagination dont elle est le fruit.

Mais l'Evangile de Jean soulève une question plus épineuse. Car de l'usage qui en est fait, dépend l'exécution de la *Vie de Jésus*. S'il fallait considérer objectivement l'historicité des Evangiles, l'ouvrage se réduirait à quelques lignes, et l'histoire des *Origines du christianisme* à un exposé des idées. Or, Renan prétend écrire une vie vivante et une histoire où ressuscitent les individualités. Et si, en ce genre, tout ce qui n'est pas exactement historique est immanquablement romanesque, le quatrième Evangile est indispensable pour composer le roman de Jésus, parce qu'il contient une suite d'événements espacés dans un ordre dramatique. En vain offre-t-il un dessein de prédication, des traces de gnosticisme, avec un parti pris de faire valoir l'importance du prétendu apôtre qui s'y recommande du Maître. En vain contredit-il les synoptiques dans le détail et au fond. Au lieu que Strauss écarte décidément ce texte apocryphe et en partie allégorique, Renan s'y engage comme dans un véritable buisson d'épines, plutôt que d'y renoncer absolument. Il l'accepte sous bénéfice d'inventaire, avec droit de reprise en cas de besoin. Après avoir tenu qu'il est, au total, de Jean, fils de Zébédée, en dépit de quelques retouches de disciples, — à compter de la treizième édi-

tion de la *Vie de Jésus*, il se raccroche à une opinion différente, mais caractéristique de l'esprit de son entreprise. Le quatrième Evangile n'est plus de Jean ; il fut mis sous le nom de l'apôtre après sa mort, par quelques disciples vers l'an 100 ; les discours sont presque entièrement fictifs ; mais les parties narratives renferment de précieuses traditions qui remontent pour la plupart à l'apôtre Jean. Naguère M. Loisy, se rangeant à l'avis de Strauss, déclarait « inconcevable que Jésus ait, à plusieurs reprises et durant plusieurs années, prêché à Jérusalem en se déclarant Messie. » Quant au cadre de la narration, il ne l'estimait nullement réel. Il considérait aussi que les discours « cachent les vides du récit », avec une intention de réserver « la plus grande part de l'enseignement pour les derniers mois et les derniers jours. » Enfin il ajoutait une considération tirée du but didactique du livre. Si le ministère de Jésus y dure trois ans et demi, c'est que « trois ans et demi font une demi-semaine d'années », le chiffre messianique par excellence, qui joue un grand rôle dans la prophétie de Daniel et dans l'*Apocalypse* : chronologie allégorique.

Allégorique, soit, mais pathétique. Aux *Logia* de Matthieu, aux anecdotes de Marc, c'est une aubaine que d'être en état d'ajouter un récit composé à la façon de *Rodogune*, c'est-à-dire qui étend, accroît, suspend l'émotion jusqu'au bout, et, à bien dire, la concentre et la rejette sur le dénoûment et en décuple l'intérêt. On ne rebute point un pareil document, lorsqu'on possède le sens de la vie et du drame. Il faut que la méthode critique fléchisse à cette nécessité d'un autre ordre. Et,

en vérité, un romancier érudit et artiste règlerait-il l'état qu'il fait des textes sur des raisons fort différentes? Lorsque Renan reviendra là-dessus dans *les Evangiles*, il ne craindra pas d'envisager toutes les erreurs dont la *midrasch*, exégèse juive *a priori*, a pu entacher tous ces textes. Mais il ne démordra point de son opinion que Jean ait eu une manière à lui de conter la vie de Jésus. L'intérêt de son propre conte était à ce prix.

III

LA MISE EN ŒUVRE

La poétique du romantisme, influencée par Schlegel, ne fut guère plus imaginative ni réfléchie. C'est ici une pleine conscience de tous les moyens. Couleur locale, couleur d'orient, couleur d'âme; évolution de l'individu — tempérament et intelligence — dans son milieu et sous l'action des événements; contraste entre le rêve et l'action; conflit de la réalité et de l'idée; importance décisive du petit fait dans la trame historique ou bien arrangement esthétique qui a tout le caractère du réel; philosophie des menues causes et des grands effets ; confusion de l'idéalisme et du spiritualisme, avec un fonds d'équivoque humanitarisme qui assigne à la foule un rôle de conséquence : tout y est préparé, dosé, fondu par un talent discret et complexe, avec des précautions infinies.

« A la lecture des textes, écrit Renan, j'ai pu joindre une grande source de lumières, la vue des lieux ou se

sont passés les événements. » — Une grande source de lumières et de pittoresque qui font vivre les monuments mêmes. Chateaubriand, Lamartine, Stendhal, Mérimée et le vieux Dumas aussi, après J.-J. Rousseau, connaissaient l'influence des voyages sur l'imagination narrative. Renan a reçu de la Judée des clartés incomparables. Jamais il ne fut plus vrai de dire qu'un paysage est un état d'âme. Il a visité Nazareth, les lieux où fut Capharnaum, et Jérusalem. Marchant sur les traces du Christ, il s'est confondu avec lui. Et selon l'aspect des contrées, son âme bretonne, tout entière à son rêve, a projeté sur la physionomie de Jésus la teinte changeante de ses impressions. Durant nos longs hivers parisiens voilés de vapeurs fumeuses, c'est une volupté que de contempler en pensée les tableaux enchanteurs de la Galilée, et les chaînes montagneuses dont les découpures font un horizon bleu et plongent du côté de la mer. L'imagination s'égaie au sein de ce pays « très ombragé, très souriant, le vrai pays du *Cantique des cantiques* et des chansons du bien-aimé. » Là Jésus, comme Renan lui-même, a posé d'abord ses longs regards rêveurs. Là il mène son idylle charmante, dans sa chère Galilée, en compagnie de son Père céleste, auprès des claires fontaines, parmi les troupes joyeuses des enfants et des femmes. Ni Rousseau, ni Chateaubriand n'ont plus étroitement marié leur personnalité et celle de leurs personnages à la nature ni modifié leur âme au gré de ses changements. Qui a goûté, comme il faut, les pages de description achevée (148) où l'azur du ciel se reflète en la transparence légère du lac de Tibériade, où « les

vagues viennent s'éteindre en des massifs de gazon et de fleurs » et les eaux, « profondément encaissées entre les roches brûlantes, semblent, quand on les regarde du haut des montagnes de Safed, occuper le fond d'une coupe d'or », ne s'étonne point que la pensée de Renan s'y soit enivrée comme en une sorte d'églogue, ni qu'elle ait conçu un Christ fort différent de la prophétie juive et de cette âpre vertu qui dessèche Jean le Baptiste, mangeur de sauterelles.

Et il faut convenir que le contraire eût été d'une choquante invraisemblance; que certains décors font la couleur des âmes qui s'y meuvent et répandent sur les textes mêmes un jour qu'un romancier ne néglige point, malgré les résistances des philologues; que la fête des yeux convie celle des cœurs; que le sourire de Jésus, non moins que celui de la Joconde, s'explique par le caractère de la nature avec laquelle il faut qu'il s'harmonise; qu'un exégète impersonnel peut avoir un sentiment moins idyllique de la vie publique de Christ, mais aussi difficile à contrôler par la seule étude des documents et en dehors des nécessités de l'esthétique ; que le délicieux Galiléen fit sur le lac, sans doute avec plus de persuasive familiarité, la besogne d'un nabi; mais que si, comme il est infiniment probable, nul n'est jamais fondé à en décider avec assurance, du moins la description de ces lieux ravissants appelait une douce lumière sur la physionomie de celui dont la mule même ouvrait son grand œil noir sur la joie infinie des choses.

Ceux qui font grief à Renan d'avoir dessiné ce Jésus d'après une image qu'il portait en son esprit, sont

donc un peu béotiens. Ils ne s'avisent pas que cette image est par un art scrupuleux baignée, telle une figure de Carrière, dans l'atmosphère qui l'enveloppe. En revanche, Jésus s'exalte dans les traverses morales et l'enceinte de Jérusalem. Son imagination pastorale étouffe dans ces murs. La beauté des édifices, le choix des matériaux le gênent et la dureté de ces tas de pierre se reflète sur son front. De tendre, doux et charmant, il devient « pressant, impératif » et même « rude et bizarre »; enfin la méchante humeur le pousse à des excès inexplicables. Et il est véritable qu'à la seule approche de la ville sainte, déjà sa douce physionomie s'altère avec le terrain où il pose ses pas. « La profonde sécheresse de la nature aux environs de Jérusalem devait ajouter au déplaisir de Jésus. Les vallées y sont sans eau; le sol est aride et pierreux. »

Cette progression d'enthousiasme agité, à la fin si contraire à la foi naïve, Renan l'a présentée tantôt comme la loi de tout organisme vivant qui se développe et tantôt comme une loi du passage de l'idée à l'acte. A le prendre non moins philosophiquement, c'est la loi hegélienne du devenir par les contraires, appliquée par les romantiques sous la forme du contraste. Dans le fait, moyen de théâtre et de roman : et voilà tout. L'exquis Galiléen a désormais le vertige; il est « hors des bornes de la nature. » Remplacez, en cette partie du récit, l'*idéal* et la *réalité* par la *passion* et le *monde;* vous voyez un enfant du siècle qui trouve en cette phrase sa formule : « Ce n'est pas que sa vertu baissât; mais sa lutte au nom de l'idéal contre la réalité devenait insoutenable. Il se meurtrissait et se révoltait

au contact de la terre. » Il se change insensiblement en un prototype de la *virtu* chère aux hussards du romantisme. Comme les héros, ses frères de 1830, il est fatal enfin, et se laisse aller à des actes « en apparence absurdes. » Il en diffère toutefois en un point, qu'étant Fils de l'homme et même Fils de Dieu, il ne saurait s'appeler « fils de je ne sais pas qui. »

Cette attitude violente à Jérusalem et dans le Temple est suspecte aux critiques méthodiques ; et tout cela passe de beaucoup ce qu'un historien peut savoir ou induire avec quelque mesure d'exactitude ou de vraisemblance, encore qu'un physiologiste intrépide ait cru suivre dans les Évangiles le processus de la paralysie générale. Mais les fortes raisons de Renan sont tirées de l'art. Son Jésus est, en effet, une poétique, comme dit son Patrice. Il s'agit moins d'établir une histoire des doctrines (*Introd.* C) que de restituer le portrait d'une individualité extraordinaire. Nous sommes à présent en état d'entendre la règle qui a présidé à la restauration de cette figure. « La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent... Supposons qu'en restaurant la Minerve de Phidias selon les textes, on produisît un ensemble sec, heurté, artificiel; que faudrait-il en conclure? Une seule chose : c'est que les textes ont besoin de l'interprétation du goût, qu'il faut *les solliciter doucement* jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues... (CI) » C'est affaire de combinaison et peut-être de tour de main.

Il est naturel, après cela, que le restaurateur ré-

clame le droit à la divination et à la conjecture, et que la légende offre un appât à sa curiosité. Elle représente un état d'imagination bien plus qu'elle n'enferme d'indices positifs. Mais Renan est dans le plein courant qui porta les artistes de 1830 à 1850. Et il ne s'en écarte point, confondant le sens de la composition artistique et celui de la réalité. Ce qui le séduit, je dirais volontiers plus que certitude et plus que réalité, c'est une sorte de possibilité flottante et comme éparse dans les textes légendaires, qui lui laisse, en somme, toute liberté de rendre à Jésus une vie idéale et littéraire qu'on ne saurait dire plus vraie que la véritable sans un abus de langage commun aux écrivains imaginatifs. Il se peut que tel mot divin n'ait pas été prononcé par Jésus, mais il est de lui. (*Append.* 494.) Les affirmations de cette sorte conduisent à une manière de certitude que Strauss tenait pour viciée, au point de vue historique. Critique, Renan ne s'illusionne point. « Les textes, dit-il, dans la préface de la treizième édition (XVII), n'étant pas historiques, ne donnent pas la certitude ; mais ils donnent quelque chose... Il faut tâcher de deviner ce qu'ils cachent, sans jamais être absolument sûr de l'avoir trouvé. » Écrivain, il éprouve qu'à travers cette vérité douteuse et jamais véritable, il en atteint une autre qui le charme et qu'il a seulement le tort d'apparenter avec le vrai, parce qu'elle n'en est, nonobstant tout, que la réfection fantaisiste, à laquelle il faut que le reste se plie. Il n'est point de miracle, même de *miracle psychologique* de Jésus, hors de la légende et des fables. Plus on sollicite les textes, les petits faits, les petites causes et les contrastes, plus on

recherche le genre d'intérêt qui s'attache aux œuvres d'imagination. L'auteur d'*Angelo* n'eût pas désavoué cette formule de philosophie littéraire : « Le monde est une comédie à la fois infernale et divine, une ronde étrange menée par un chorège de génie, où le bien, le mal, le laid, le beau défilent au rang qui leur est assigné, en vue de l'accomplissement d'une fin mystérieuse. L'histoire n'est pas l'histoire, si l'on n'est tour à tour, en la lisant, charmé et révolté, attristé et consolé. » Non, cette histoire n'est pas l'histoire.

Aussi bien le sens de la vie y apparaît-il assez illusoire. Il revient à un certain art de prolonger les textes en imagination et de les résorber dans la personnalité de celui qui les interprète. Les géographes marquent de hachures les terres inexplorées. Renan met une ombre à son tableau et pense avoir partout frayé sa route. « Si le tableau avait été sans ombre, dit-il, c'eût été la preuve qu'il était faux. » (XXIV.) Mais nous jouons sur les mots et abusons des métaphores. Ni ombres ni couleurs ne suppléent le modèle inaccessible. Que le portrait de Jésus soit tout céleste ou bien offre le contraste de traits répulsifs, c'est affaire d'impression. Dès qu'on dépasse la portée historique du texte, on est en marge de la science. Il n'est sens de la réalité qui puisse donner à ces procédés d'interprétation le caractère qui leur fait défaut. Un tableau, même réaliste, n'est pas la vérité objective. Une nécessité à laquelle le talent plastique n'échappe point, c'est justement de déformer la nature. La personnalité du peintre est écrite sur la toile ou la page qu'on croit réelle.

Dans le fait, ce sens des réalités n'est qu'un instrument de conjectures très variable et malaisé à régler. Plus personnel et précaire encore, quand il se borne à la justesse du sentiment général. Un Jésus métaphysique offense le goût de Renan. Mais le même Jésus, en tant qu'individu, nous échappe. Hegel en avait inspiré à Strauss une conception absolue. A Renan il en inspire une autre qui est relative, à la fois écrite et rêvée, un Jésus de Renan, qui se lève des textes glacés, et mène sa vie de protestant libéral et affiné.

Cela suppose l'interprétation de l'inconnu par certaines concordances dans les choses humaines. Pour y réussir, il faut rompre avec le rationalisme exact et recourir aux analogies et comparaisons prises de la mentalité moderne. Que les exégètes allemands y aient pour la plupart résisté, on n'en est point surpris. L'imprévu prête un agrément à cette transposition des idées antiques. Lorsque lisant la *Vie de Jésus*, je rencontre « le président des assises finales de l'humanité » qu'introduit dans le milieu où se rédigèrent les premiers récits miraculeux des Évangiles, je crois entrer dans un cercle de spirites, je me sens, certes, plus à l'aise que dans l'exégèse de Strauss; Jésus m'apparaît plus vivant et tout près de moi; pour un peu, je le vois semblable à un de nos socialistes mourant jeune d'avoir trop parlé. Mais enfin, me retournant vers les documents fragiles sur lesquels se fonde ce sentiment général de la vérité, je fais réflexion que le véritable objet de l'historien est de comprendre les faits sans mettre sa propre pensée dans les textes.

Nous aimerions, au reste, savoir comment la chose

s'est faite, cette chose qui étonne encore le monde après l'avoir conquis — et c'est tout justement ce que nous ne distinguons point. Car la *Vie de Jésus* est idéaliste, mais non pas, on s'en souvient, à la façon objective d'une histoire des idées. Même le sentiment particulier qui l'inspire est une médiocre caution d'objectivité. « Si l'amour d'un sujet peut servir à en donner l'intelligence, on reconnaîtra aussi, j'espère, dit Renan, que cette condition ne m'a pas manqué. » Qu'est-ce à dire ? Que l'auteur, amoureux du Maître individualiste, engage toute sa personnalité dans une entreprise qu'il tient pour fermement rationnelle. Et certes, il n'est plus en cage, mais il n'est tout de même pas fils de l'air. Il n'admet ni le surnaturel ni le miracle : voilà qui est entendu. Mais il ne s'accommode point de la vérité positive. Il recherche une vérité de compromis, il incline les textes dans le sens d'un idéalisme qui confine au spiritualisme. On dirait même que parfois, avec son langage subtil et ses nuances infinies, il joue un peu sur ces mots-là. Il en résulte quelque flou.

Certes, il a établi le milieu moral avec la minutie d'un érudit. Les rapports des idées de Jésus aux idées juives, à travers l'ancienne Loi, les Prophètes et les *Pirké Aboth*, il ne les néglige point. Il sait que le *Pater* est un tissu de phrases pieuses et déjà en usage; et il va jusqu'à concéder que Jésus fut moins original dans les maximes que par la forme. Ce qu'il eut d'incomparable, c'est la manière, et singulièrement la parabole, prédication suave. Ce qui le marque du sceau divin, c'est que toute sa théologie se réduit à concevoir Dieu immédiatement comme Père. Mais sur les points essen-

tiels, les solutions auxquelles Renan se rattache, ont plus ou moins directement pour objet de transfigurer Jésus et de lui tresser une couronne mystique. Nulle part il n'a mieux marqué cette tendance que dans le commentaire des mots : « Je suis votre nourriture. » (317.) Pour élucider cet obscur problème de l'eucharistie, il s'ingénie à commenter des paroles infidèlement rapportées et peut-être aussi arrangées plus tard dans le dessein de prescrire un rite mystérieux de l'Église. Il transpose, traduit, ramène l'expression très matérialiste de Jésus à une conception très idéaliste. Ce que la critique rationaliste avait acquis, la religiosité l'atténue ou l'épure. L'exégèse du « royaume » en est encore un notable exemple. L'expression vient du livre de Daniel. Manifestement, la signification eschatologique et matérielle le gêne ; et, — s'autorisant d'un texte unique et obscur de Luc : « le royaume des cieux est en vous » — il la restreint et la reporte dans la prédication de Jésus aussi tard qu'il peut. (83.) Et lorsqu'il croit y devoir souscrire, il tâche par tous moyens à concilier les extrêmes, idéal et réalité, révolution morale et cataclysme chimérique. (130.) A mesure que Jésus devient plus violent, Renan entend de son divin héros des paroles plus immatérielles. Tant il y a que ce royaume n'est plus que celui de la liberté de conscience, refuge des âmes tendres contre la force brutale, et que le révolutionnaire au rêve eschatologique le cède au réformateur sans chimère et moderne dans l'âme. (201.)

IV

MYTHE MODERNE

Car ce roman historique est un chef-d'œuvre très moderne, tour à tour humanitaire et pieux, et même l'un et l'autre ensemble.

L'humanité y tient un rôle important, comme dans le théâtre de Shakespeare, dans *Wallenstein*, *Cromwell*, *Notre-Dame de Paris* et aussi l'*Histoire de France* de Michelet. Toutefois, elle y fait la même figure qu'au *Traité des oracles* de Fontenelle. Elle veut être trompée. Son immense crédulité épure encore la physionomie de Jésus, parce qu'elle est responsable des ruses et du charlatanisme, dont un fondateur oriental de religion ne s'abstient pas. Mythisme et symbolisme deviennent ici des explications superflues. L'opinion populaire est la cause de tout. M. Harnack, en son *Essence du christianisme*, n'a point, parmi les cinq catégories de miracles qu'il distingue dans les Évangiles, fait état de celle qui, aux yeux de Renan, englobe toutes les autres : le thaumaturge malgré lui. Oui, la prophétie et le miracle furent les« deux moyens » qui s'offraient à Jésus de prouver sa mission surnaturelle. C'est l'histoire, l'éternelle histoire du peuple. Ainsi le chapitre des miracles, mis au compte de l'humanité, est traité par atténuation et dans un esprit qui ne sent point la scolastique.

Toutefois la difficulté est grave. Car enfin, si nous

admettons, comme l'ouvrage tend à le faire paraître, que la personnalité de Jésus prend insensiblement une plus claire conscience de sa mission, comment à la fin sauver sa bonne foi? Toutes les ressources de son esprit et de sa plume, Renan les dépense en tempéraments et distinguos. Il faut que son héros demeure idéaliste et pur. Il adoucit donc et distingue. — Les miracles étaient la monnaie courante des vocations prophétiques. — Jésus, ignorant de l'ordre naturel des choses, était persuadé « qu'avec la foi et la prière, l'homme a tout pouvoir sur la nature. » — Et puis, le nombre en a été exagéré « énormément ». — Et ce sont aussi quasiment toujours les mêmes, ajustés au goût du pays. — Et encore, il exorcisait surtout des hystériques et des fous. Au reste, ces fous n'étaient fous qu'à moitié, et ces hystériques n'étaient pas très hystériques. — Même il semble que son rôle de thaumaturge lui ait coûté... — A présent, distinguons le sujet de l'objet. C'est la faute à l'humanité qui accordait plus de crédit aux miracles qu'aux prédications. Il paraît que Jésus résistait, pas beaucoup, un peu tout de même; enfin il n'y mit point de complaisance et, « *en tout cas, il sentait la vanité de l'opinion à cet égard.* » Ce dernier trait est le fin du fin.

Le commentaire de la résurrection de Lazare porte aussi le cachet d'une rare ingéniosité. A distinguer le sujet de l'objet, l'un des deux devient ainsi comptable de toutes les diableries. Les miracles sont décidément le fait de *Pecus* et non de Jésus. Mais le point de vue rationaliste en est tout de même un peu obscurci. L'humanité, dit-on, a tout fait ; mais on lui impute

toutes les sottises. Et Jésus n'est grand qu'à la condition de tromper le peuple. Il est l'enthousiasme, qui comporte plusieurs mesures de sincérité, aux prises avec l'illusion sans mesure, l'idée avec la matière, la conviction orientale avec la naïveté humaine et l'humaine imbécillité. Cependant, le chapitre des miracles s'achève en rémissions et réticences, après quoi l'on ne voit plus clairement qui de l'opérateur ou des opérés a exécuté ces tours de passe-passe. Jésus fut-il sincère ou non? — C'est la faute au troupeau, répond Renan. *Solvuntur objecta.* Ainsi le sublime guérisseur ne cesse pas d'être sympathique aux dépens de Caliban. Renan est humanitaire à la façon des aristocraties.

Et il est de son temps. Le piquant des antithèses le réjouit; le paradoxe le séduit : c'est le suprême tour de main. Lorsque son héros touche au Calvaire, l'auteur n'est pas éloigné de le dire frénétique, mais avec un accent d'ardente dévotion, et il excuse cet accès sur la grandeur des vues de l'avenir : mysticisme élégant, romantisme affiné qui n'oublie pas d'admirer le grain de folie cher aux romantiques. « On n'est pas fils de Dieu toute sa vie » ne manque pas de ragoût. Cela ne fleure point la vieillerie. Un autre trait du caractère de Jésus ne s'attendait guère aussi. Il devance Fichte et Novalis, et leur dogme de l'ironie. Il sourit de son œuvre et la domine; c'est un créateur qui n'est pas dupe. On ne lui en fait pas accroire. Il a des pointes acérées qui ne manquent pas leur coup. Ni Socrate ni Molière ne frappent aussi sûrement que lui ; par sa haute raillerie il sait tuer comme un Dieu.

La réhabilitation de la faible femme est encore un

thème romantique habilement rafraîchi par Renan. En aucun endroit de cet ouvrage il ne prend le parti de la famille jusqu'à l'indiscrétion. Et comme une occasion s'offrait de traiter un type de traître avec sympathie, il l'a embrassée. Juda de Kerioth, ce Juda accablé sous la malédiction des hommes, Renan n'a pas ignoré, après la discussion de Strauss, les difficultés que soulèvent sa trahison, sa mort et même son existence. Cet homme flétri n'est très probablement que le symbole de la forfaiture d'Israël envers Jésus. Il manquait un douzième à la liste des apôtres : il le fut ; et parce qu'il était le dernier, il fut le réprouvé. Mais Renan, littérateur et breton, ne doute pas de son existence ; il admet aussi qu'il ait été pour quelque chose dans l'arrestation de son maître, et il ne s'arrête même pas autrement que par un « dit-on » aux invraisemblances qu'offre le récit du repentir et de la mort volontaire de ce pauvre administrateur symbolique, dans le dessein de le blanchir un peu aux yeux du monde et de rejeter l'excès de son mauvais renom sur un dissentiment ou une haine de secte. Mais aussi, n'est-il pas de mémoire de Breton que les Celtes ont eu pitié de lui ainsi que saint Brandan qui l'a vu sur un rocher, au milieu des mers polaires ?... Et puis ! défendrez-vous à un écrivain de prendre, dans une œuvre d'imagination, ses garanties contre l'avenir et d'adoucir, sans la sacrifier, une de ces légendes de sacristie dont il prévoit sa mémoire menacée ? La *Chronique de Charles IX* ne fait-elle pas une place aux sentiments de l'auteur en matière de religion?

Au total, la *Vie de Jésus* est un mythe de plus, mais tel que la réflexion et l'imagination modernes le pou-

vaient créer, historique et romanesque, critique et esthétique, complexe et idéalement personnel. Quand on considère qu'il est le fruit des théories proclamées dans l'*Avenir de la Science*, il apporte quelque déception. Mais si l'on envisage que la portée scientifique de cette histoire n'est peut-être qu'illusion, et pour peu qu'on se rappelle l'ironique début de *Micromégas* : « Je vais raconter ingénûment comment la chose se passa, sans y rien mettre du mien ; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien, » — alors on cède à l'enchantement des beaux contes.

CHAPITRE V

POSITIVISME MYSTIQUE

I

L'HISTOIRE DU MONDE

Il n'est pas exact de dire que la philosophie n'ait été pour Renan qu'une sorte de relâche. Elle est proprement la poésie des intellectuels, chez qui le raisonnement a tari le sentiment. Leur lyrisme se plaît aux combinaisons idéales, dont la fantaisie et la passion de concevoir sont les industrieuses ouvrières.

La religieuse de Diderot, après qu'elle a quitté le couvent, fait encore, à heures fixes, les gestes coutumiers de la vie conventuelle. L'empreinte cléricale ne s'est jamais effacée dans l'imagination de Renan. J'ai dit qu'une loi de son esprit est de ne renoncer à rien de ce qui l'a une fois traversé. Une autre est d'enfiler sans cesse les mêmes impasses. Il laissait dans sa première vie trop de béatitude pour s'en détacher jamais. Posi-

tiviste, il a le vertige de Dieu, du Divin, de l'Éternel, de l'Absolu, du Père céleste. Il est sans cesse ramené au désir de connaître l'inconnaissable, et d'établir scientifiquement ce que la science n'atteint pas. Il en veut aux origines qu'elle écarte comme un mystère encore inaccessible et aux fins qu'elle ignore. Il condamne la métaphysique et il écrit une apologétique sous la forme d'une histoire ou d'un système du monde. Dieu et la science, qui sont les deux pôles de son esprit, il les voudrait accommoder ensemble. Mais, comme le premier est peut-être le total des ignorances de l'autre, il n'y réussit guère. Il se lasse en combinaisons d'un positivisme mystique. Il lance des passerelles sur l'infini, pour aboutir à des croyances de catéchisme.

En son chapitre II de l'*Idée de Dieu*, Caro avait déjà relevé les sources de cette philosophie peu originale, mais toujours plus personnelle au cours de ses vicissitudes. A bien dire, Renan ne sort jamais de lui-même ; à la science il marie le rêve ; ou, mieux encore, il imagine une synthèse hardie des sciences à laquelle il juxtapose le panthéisme hegélien, mais renanisé. En lisant la *Lettre à M. Berthelot*, on se croit d'abord établi sur le terrain scientifique ; mais l'on s'avise bientôt que la fantaisie y a la plus grande part. Mystique et positiviste, idéaliste et réaliste, ce penseur ne se soucie guère d'être rien de tout cela nettement. Sa pensée, comme sa personnalité, s'épuisera en contradictions, compromis et subtilités. Après avoir, dans l'*Avenir de la Science*, pris hardiment position, déjà vers la fin de ce livre juvénile, il s'échappait en prières et élévations. Et c'était son âge héroïque. L'indécision du

caractère entraîne l'incapacité de se fixer. Puis, les premières *Études d'histoire religieuse* absorbent la critique dans l'art et mettent la vérité dans la nuance. A mesure que la philosophie lui laisse plus de doutes et qu'il voit d'un regard plus clair la relativité de la science historique, son scepticisme irrésolu et nuancé s'exténue dans l'identification des contraires. A cette heure, Renan sera positiviste, mystique, religieux, sceptique, dilettante sans l'être : au surplus, incapable d'envisager la face d'une idée sans être obsédé par l'autre face. Ce philosophe finira en virtuose d'idées, ou plutôt en sophiste très intelligent, mais condamné à penser en partie double, à ne retrouver d'unité et de centre qu'en sa volupté intérieure, à manœuvrer, pour le plaisir, les manivelles de sa dialectique, assez semblable à cet animal fabuleux de Ctésias qui se rongeait les pattes en se pourléchant.

Dans ses écrits philosophiques de 1860 à 1863, il reprend donc son attitude scientifique. Il rejette à la fois le surnaturel et la métaphysique, au moins « comme science à part et progressive. » Le criticisme allemand, sur les principes duquel il s'est assuré, vient d'être fortifié par la publication de Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* (1859). Ce que Darwin avait fait pour le règne organique, il l'entreprend pour l'histoire du monde. L'évolutionnisme apporte à sa conception du devenir un utile appoint. A l'*a priori* métaphysique et à la logique il oppose la méthode historique, qui finit par dominer les sciences mêmes, en régler l'ordre dans le temps et tenir lieu d'une sorte de logique et métaphysique *a posteriori*. Et

déjà il paraît oublier qu'aucune réalité ne se démontre par le raisonnement et que l'imagination n'a de valeur scientifique qu'à la condition de se soumettre au contrôle de l'expérience. Il veut d'abord établir positivement la loi du progrès, ou plutôt ruiner toute créance à une création ou transformation par saccades ; et il a dessein aussi par le progrès scientifique de fonder Dieu ou de le créer, ou de le réaliser, ou de le rejoindre. Et l'on voit la part de la religiosité ou de la fantaisie, et peut-être de la littérature, dans cette double entreprise. Mais ce qui paraît encore davantage, c'est que jamais philosophie (je ne dis pas système du monde) ne fut moins objective. L'effort philosophique de Renan est parallèle à son effort historique. Il met sa pensée en règle avec le choix qu'il a fait de sa vie, pour commencer.

La première partie de la *Lettre à M. Berthelot* remonte donc aux origines par une sorte de classification historique des sciences, le temps étant considéré comme le grand coefficient. Il semble que cette conception du passé de l'univers pose à plein sur la réalité. Ne nous arrêtons pas à cette difficulté tirée de l'esthétique transcendantale : à savoir que, si le temps est une catégorie de notre esprit, l'objectivité scientifique de cette conception est illusoire. « Comme l'instrument de la raison, dit-il dans les *Dialogues*, manié scientifiquement et appliqué à la façon d'un étalon inflexible de la réalité, n'a jamais conduit à une erreur, il faut en conclure qu'il est bon et qu'on peut s'y fier. Une balance se vérifie par elle-même, quand, en variant les pesées, elle donne des résultats constants. » Ne nous

attardons pas non plus à décider si cette comparaison offre un sens à un esprit scientifique. Suivons plutôt Renan à travers les milliards de siècles et les mondes.

L'histoire est courte et les époques les plus anciennes qu'elle atteint sont comme à portée de la main. La philologie et la mythologie comparées en ont reculé les limites et, au delà des documents, nous font remonter presque aux origines de la conscience humaine. La géologie et la zoologie comparées nous mènent encore plus loin ; la morphologie enferme peut-être (Renan du moins le pense ainsi), le secret de la formation des espèces et la géologie tient le secret de l'histoire. Mais la planète Terre n'a pas toujours eu cette existence indépendante. L'astronomie sidérale nous apprend que le système solaire n'est qu'un point dans l'espace. Quand elle « ne fait plus que balbutier » sur « le commencement du soleil », la chimie intervient ; celle du soleil et celle de la terre est la même ; et cela ne nous surprend point, puisque ceci s'est détaché de cela. Les expériences de Bunsen valent-elles, dans une mesure quelconque, pour les étoiles fixes? Renan n'en est pas sûr ; mais « la haute analogie de ces étoiles avec le soleil » l'incline à l'affirmative. La chimie serait donc « l'histoire de la plus vieille période du monde, l'histoire de la fondation de la molécule, » laquelle pourrait être, comme tout le reste, « le fruit du temps. » Mais la physique et la mécanique sont encore antérieures à la chimie, « au moins d'une façon virtuelle, » étant l'histoire des atomes purs. Renan ne peut « s'empêcher de concevoir la gravitation comme quelque chose d'antérieur aux réactions chimiques. » La force et la masse ont-elles eu un com-

mencement ? Ici son imagination s'arrête devant le mur d'airain des antinomies kantiennes. Ni les mathématiques, qui « sont dans l'absolu », ni la métaphysique, qui se tient hors des faits, ne peuvent prolonger ce fil d'Ariane à travers le labyrinthe des origines. Il s'en tient donc à la réalité ; il le pense du moins ; et il y découvre un développement échelonné selon le temps : 1° période atomique, « au moins virtuelle, règne de la mécanique pure, mais contenant le germe de tout ce qui devait suivre » ; 2° période moléculaire ; 3° solaire ; 4° planétaire ; 5° une période de développement individuel de chaque planète ; 6° période de l'humanité inconsciente ; 7° période historique, étant du reste entendu que celle-ci n'est qu'un point dans la durée, que l'histoire des trois ou quatre mille ans que nous pouvons connaître ne fait figure dans l'infini des siècles que comme « l'histoire de la dernière heure », mais que la méthode historique permet de considérer toutes les sciences comme « échelonnées par leur objet à un moment de la durée » — et par suite, rejetant toute croyance à la création, d'établir la loi du progrès.

Ce système, ou plutôt cet effort de philosophie synthétique est le plus positif qu'ait tenté Renan pour expliquer le développement du monde. Et la critique la plus décisive qui en ait été faite est assurément la réponse de Berthelot. « La science positive, dit-il, ne poursuit ni les causes premières ni les fins des choses ; mais elle procède en établissant les faits et en les rattachant les uns aux autres par des relations immédiates. » Prendre avec le temps des privautés pour ranger les sciences dans une sorte de succession histo-

rique et en déduire les états successifs de l'univers, c'est imaginer et raisonner à la fois, c'est-à-dire se mettre, malgré les apparences, hors de la réalité et s'abandonner à la rêverie. Faute d'une vérification expérimentale, la fantaisie n'est que fantaisie; quelque emploi de la méthode historique qu'elle fasse, elle offre juste l'intérêt d'une combinaison individuelle de l'infini. La science idéale, telle que l'entend Berthelot, par la méthode qui en est la base, sans mener à la certitude, prolonge la science positive. Chaque partie de celle-ci arrive à des résultats généraux bien contrôlés qui reposent sur des faits bien observés. « Pour construire la science idéale, il n'y a qu'un seul moyen, c'est d'appliquer à la solution des problèmes qu'elle pose tous les ordres de faits que nous pouvons atteindre, avec leurs degrés inégaux de certitude, ou plutôt de probabilité. Ici chaque science apportera ses résultats les plus généraux... » Et comme les notions générales, « sont séparées les unes des autres dans une même science, et surtout d'une science à l'autre », pour en former une trame continue, il faut recourir à l'imagination. C'est une chaîne de cimes dont quelques-unes apparaissent derrière un nuage, et dont elle compléte la ligne. Encore est-il nécessaire de n'oublier en aucun cas le nuage ni l'instrument douteux qui continue les fuyants ou le pointillé. Voilà l'esprit scientifique et positiviste. Il fait à l'idée et à l'imagination une part aussi large que possible, à la condition de ne point confondre le résultat de l'expérience avec « le fruit du temps », de ne point oublier que cette science idéale ne vaut qu'à proportion des réalités vérifiées qu'elle enferme et que la probabi-

lité s'y mesure aux vérités expérimentales sur lesquelles elle repose. Et encore ne faut-il pas se faire illusion. « Plus on s'élève dans l'ordre des conséquences, et plus on s'éloigne des réalités observées, plus la certitude, ou pour mieux dire, la probabilité diminue. »

La méthode historique même, qui donne à Renan assez de confiance pour remonter jusqu'à la nébuleuse reprend, dans une classification positive des sciences, sa place qui est humble. Berthelot, arrivant à elle, se garde de l'assimiler aux sciences physiques. Avec l'homme apparaît la liberté qui modifie le cours des fatalités naturelles. Conséquemment, l'histoire forme parmi les sciences un groupe à part qui, à raison de son objet même, est fort éloigné d'offrir les mêmes garanties de certitude. Il faut citer cette page, qui s'applique peut-être plus que ne le pense Berthelot lui-même, à toutes les sciences sociales.

« Malheureusement les lois de l'histoire sont plus difficiles à découvrir que celles du monde physique, parce que dans l'histoire l'expérimentation n'intervient guère et que l'observation est toujours incomplète. Jamais nous ne pourrons connaître un passé que nous ne pouvons reconstruire, pour le faire apparaître encore une fois devant nos yeux, avec la même certitude qu'une série de phénomènes physiques. Vous savez mieux que personne par quels merveilleux artifices de divination, appuyés sur les indices les plus divers, l'historien supplée à cette éternelle impuissance et reconstruit, en partie par les faits, en partie par l'imagination, un monde qu'il n'a pas connu, que personne ne reverra jamais. »

En sorte que, non seulement la différence est évidente qui sépare les sciences physiques des sciences de témoignage, mais la méthode historique, qui ne peut prétendre à la probabilité que dans le passé attingible, ne saurait être considérée comme une suffisante caution dans les recherches qui la dépassent. Échelonner dans la durée les sciences qui se conçoivent simultanément et ne sont que les vastes chapitres d'une même science, c'est proprement raisonner ; et la certitude scientifique procède de l'observation, non du raisonnement. Cette histoire du monde, encore qu'elle s'en défende, n'est qu'une métaphysique. Et n'est-ce pas aussi raisonner sur des entités et être métaphysicien à sa manière que de situer dans le temps la molécule et l'atome, comme si l'atome et la molécule étaient des réalités, et non des hypothèses? Il y a deux choses, au moins, que le temps, grand coefficient du devenir, n'explique point : l'apparition de la vie et celle de la conscience. Si la mécanique précède la physique et si cette classification correspond à une certitude dans la durée des choses, nous l'ignorons. Et c'est, sans nul doute, une illusion que de déterminer d'après l'objet d'une science un état historique dans la formation de l'univers. Mais c'en est une autre, encore plus assurément, que la prétention de toucher par l'histoire, science courte et douteuse, les origines de l'univers et de l'humanité autrement qu'à l'aide de quelque combinaison intellectuelle et une sorte de conception irréelle des sciences. Si une volonté supérieure s'exerça au commencement, l'histoire ni la science idéale n'ont une portée suffisante pour le décider. S'agit-il simple-

ment de vérifier la loi du progrès, peut-être était-il superflu d'étendre jusqu'à l'inconnaissable le déterminisme historique. Micromégas, enclin aussi à estimer les hommes grands par la science et faibles par la métaphysique, aimait à promener sa pensée au-dessus de notre petit tas de boue et à voyager de planète en planète, donnant une vaste carrière à sa fantaisie pendant qu'il esquissait les progrès du savoir. Mais ni son imagination cosmique ni sa religion naturelle ne déduisaient de l'histoire du monde ni du spectacle de l'univers le mysticisme.

Voilà pour le passé.

II

FOI MYSTIQUE EN L'AVENIR

Or, réfutant par l'*Histoire de Jenni* le *Système de la Nature* de d'Holbach, Voltaire envisageait finalement Dieu comme un bon gendarme ou un frein puissant des mœurs publiques. Tournant le dos à la métaphysique, il ne se tenait pas pour engagé à se payer d'autres rêveries.

« Birton. — Eh bien! soit; il y a un Dieu, je vous l'accorde; mais qu'importe à vous et à moi?... Quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre?... Si Dieu a daigné faire ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein, le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

Freind. — Oui, sans doute, il y a réussi avec toutes les âmes honnêtes ; elles seront heureuses un jour, si elles ne le sont pas aujourd'hui.

Birton. — Heureuses ! Quel rêve ! Quel conte de Peau d'âne ! Où ? Quand ? Comment ? Qui vous l'a dit ?

Freind. — Sa justice... »

Renan fait fond sur cette justice-là pour réaliser son conte de Peau d'âne. Mais qui se fût avisé, lisant la première partie de la *Lettre à M. Berthelot*, que les sciences de la nature et les sciences historiques y fussent reliées en un étroit faisceau dans le dessein d'éliminer la création et le miracle, mais aussi d'assurer les savants contre la mort totale et d'organiser un Dieu comptable de la propriété scientifique ? Cet effort de synthèse historique aboutit à une variété du mysticisme qui n'est pas commune, amalgame de foi naïve, d'orgueil transcendant, de souvenirs des Prophètes et de Herder.

Et donc, « deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers. *Mens agitat molem... Spiritus intus alit...* Sans ce germe fécond de progrès, le temps reste éternellement stérile. Une sorte de *ressort* intime, poussant tout à la vie, et à une vie de plus en plus développée, voilà l'hypothèse nécessaire. » — Peut-être remarquera-t-on que de l'histoire du monde, dont il se promettait merveilles, Renan déduit la tendance générale d'un système, qui repose sur une hypothèse indéterminée entre plusieurs métaphores. L'hypothèse, légitime dans les sciences physiques et chimiques, parce qu'elle relie des faits et des relations incessamment soumis au contrôle de l'expérience, n'a guère

plus de valeur ici qu'une prémisse de syllogisme, puisque la vérification ne se fait pas exactement dans le passé et que l'avenir est chargé de conclure. Ce secret ressort ne suffit pas plus que la « chiquenaude » de Descartes pour sortir de la mécanique. Et quant à cette « conscience obscure » de l'univers qui le double, sinon qui le meut, elle constitue, à elle seule, tout le problème métaphysique. — Au reste, ressort intime, obscure conscience de l'univers, qui poussent tout à la vie, n'y réussissent que par une sorte de compromis entre des contraires. Ne vit que ce qui est harmonieux. Un immense déchet résulte de possibilités infinies. « Rien n'est que ce qui a sa raison d'être ; mais on peut ajouter que tout ce qui a sa raison d'être a été ou sera. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout développement commencé s'achèvera. » — Est-il certain ?

Mais le progrès ne saurait être réduit à la matière. Depuis qu'il y a des hommes, cette tendance va à produire des consciences de plus en plus complètes et adéquates à leur objet qui est cet univers même. Cela se fait par la science ; et la science exclut ensemble la révélation et la croyance à l'intervention particulière d'une conscience supérieure à celle de l'homme. Une telle conscience peut-elle exister ? Sous le point de vue scientifique, non. Car si elle existait dans les autres planètes, elle étendrait son action sur les autres corps du système planétaire ; elle modifierait le cours des lois naturelles. Rien de pareil n'a jamais été constaté avec toutes les garanties que la science exige, ni dans les conditions requises par la raison. L'homme seul fait sentir son acte libre dans la nature. Or,

comme l'existence d'un être conscient ne se démontre que par son action dans l'univers, on peut dire que cet être supérieur n'existe point. Le but de ce *nisus* universel est le perfectionnement de la conscience humaine et la tendance à l'idéal. *Spiritus intus alit.* Le règne de l'esprit est au bout de cet universel effort. Il est « le cadre tracé d'avance » à l'œuvre de l'humanité. — Et il semble que nous retombions dans le finalisme ontologique tant décrié.

Oui et non. Si le progrès n'allait qu'à réaliser une volonté ou un plan initial, le *surnaturel* ne serait pas éliminé. Mais l'idée est obscure et immanente d'abord, et se réalise avec le devenir, en vertu du *nisus* universel. L'idée est à la fois et devient. C'est elle qui est et sera ; les phénomènes successifs ne servent qu'à la réaliser. Précisément parce que l'existence est un « compromis entre des conditions opposées », l'idée, tendant à l'être, prête vie, entre des milliards d'épreuves et dans la suite des milliards de siècles, à ce qui est et aurait pu ne pas être et désormais persévère dans l'être. Ainsi le *nisus* recèle l'idéal latent et le but de la perfection de l'être : à savoir la conscience universelle. Ce royaume de Dieu sera à la fois un aboutissement et un retour au modèle idéal (et comme Renan, au rebours de la nature, ne gâche point à profusion, il concevra de la même façon l'histoire du peuple d'Israël). C'est bien le finalisme, mais en mouvement, non plus immuable; et c'est encore une combinaison idéologique de Kant, de Hegel, de Fichte, non pas absolument métaphysique, puisqu'au demeurant elle fait fond sur le progrès qui paraît la plus probable loi

de l'histoire; et c'est surtout une théodicée contraire à la théologie.

La conclusion rigoureuse serait le panthéisme hegélien, augmenté du *nisus* progressif et diminué de la logique. Renan y incline et n'y cède point. Il ne s'accommode pas d'une divinité diffuse. Il repousse le Dieu révélé; mais le divin abstrait de Spinoza n'est pas son fait. D'abord il lui faut Dieu, mais un Dieu qui s'ajuste avec la raison et la science, un Dieu individuel, je veux dire que chacun puisse rêver en liberté, qui diffère du Dieu antiscientifique des simples, et qui contente tout de même l'imagination de ceux qui ne le sont pas. Ni l'immorale nature ni l'histoire du passé, « scandale permanent », (Renan s'en avise à cette heure,) ne contiennent rien de tel. Il doit chercher ailleurs des raisons de n'être ni panthéiste, ni déiste, ni athée. Un positiviste qui s'affaire de Dieu, se prépare la double difficulté de savoir où le prendre et où le mettre.

Avec quelque complicité de l'imagination et un peu de flottement dans le vocabulaire, Renan va donc à lui. Par la voie prolongée de l'histoire d'abord. Nous ne savons pas ce que sera l'univers dans cent millions d'années. — Il en coûte peu de jouer avec les grands chiffres. — Mais d'après le progrès qu'a suivi la science depuis quelque cent ans, on peut prévoir « que dans des milliards de siècles l'univers différera de ce qu'il est aujourd'hui, autant que le monde d'aujourd'hui diffère du temps où ni terre ni soleil n'existaient. » Il n'est pas téméraire d'affirmer que la chimie sera maîtresse du secret de la matière, la biologie de celui de la vie. Et, la laitière poursuivant son rêve d'or : « Qui sait,

en un mot, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini, selon le beau mot baconien : « Savoir, c'est pouvoir? L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera vraiment maître de l'univers. L'espace n'existant plus pour lui, il franchira les limites de sa planète. Un seul pouvoir gouvernera réellement le monde : ce sera la science, ce sera l'esprit... » Ce jour-là, science égalera conscience et inversement. Le lait tombe...

Il faut laisser aux philosophes le soin de discuter les subtilités qui se dégagent de ces ambitieuses projections sur l'avenir. Ne nous arrêtons pas, plus qu'il ne faut, à des difficultés qui se dressent impérieusement. Ce jour-là, ce bienheureux moment sera suivi d'autres milliards d'années. Que deviendra le *nisus* ? Science et conscience se fixeront-elles ? Et qui sera Dieu de cet univers ? Y aura-t-il même encore un Dieu ? Dieu n'est-il pas égal à la somme de ce qui nous échappe ? Et puis, n'y aura-t-il pas beau temps que l'intelligence humaine aura cessé de savoir et pouvoir? Conçoit-on une conscience persistant au-delà de l'humanité qui la porte en soi ? A presser ces phrases, on aboutirait vite à un logogriphe que nous retrouverons dans l'*Examen de conscience philosophique*.

Mais à cette heure, l'imagination de Renan touche à Dieu. Avec le triomphe de la science, Dieu sera complet, « si l'on fait de Dieu le synonyme de l'existence totale ». Car Dieu, lui aussi, est et n'est pas ; il est absolument, en tant qu'idéal : il est *in fieri*, en tant qu'il se réalise. Gardons-nous de le confondre avec le *nisus* et l'obscure conscience de l'univers, encore qu'il soit en eux. Evi-

tons surtout de confondre la conscience de l'homme avec lui. A un certain égard, l'œuvre de l'humanité étant de développer l'esprit et la conscience universelle, dites qu'elle fait Dieu, et que Dieu est et se fait en elle. Mais dites plutôt qu'il est « immanent dans l'ensemble de l'univers, » que dans l'homme il se connaît plus que dans le rocher, la plante, l'animal, « dans l'homme de génie que dans l'homme intelligent, dans Socrate que dans l'homme de génie, dans Bouddha que dans Socrate, dans le Christ que dans Bouddha. » Nous y voici. Dieu est, ainsi envisagé, pleinement. Il est un Dieu intelligent, scientifique. Il siège au sommet de la pyramide, étant aussi la pyramide entière. Existe-t-il? Ceci est une autre affaire. Mais il paraît qu'il marque, dans toutes les directions où s'engagent la raison et la fantaisie de Renan, le dernier terme où elles aboutissent, « le lieu de l'idéal » où s'identifient les contraires et se rencontrent les divergences.

Et nous y voici davantage. Toutes les objections que soulève cette logomachie sont peu de chose. Que l'anthropocentrisme psychologique succède à l'anthropomorphisme superstitieux ; que Dieu se connaisse en la conscience de l'homme, et qu'il se fasse en elle, et que la conscience soit une limitation (opposition du moi au non-moi), et que toute limitation soit une négation, et que déterminer Dieu dans la conscience, ce soit le nier et comme lui attribuer un corps, un cerveau, un système nerveux, Renan s'en est aperçu. Voilà pourquoi ce Dieu, qui est plus que l'existence totale, n'existe pas — au moins de l'existence que nous pouvons rationnellement exprimer. Mais, d'autre part, il faut qu'il existe

pour que le savant soit prêtre de l'univers. Sous la catégorie du devenir, Dieu se fait ; sous celle de l'absolu, il est absolument. Il est sans être et tout en étant. Science et conscience le font, sans l'exprimer et le concevoir que d'une façon imparfaite. Personnel, qui sait ? Intellectuel, certes.

Car, si Dieu n'était pas, l'égoïsme de Renan serait comme décentré. C'est lui qui balaie ces contrariétés, conflits et antinomies. Il en appelle à la raison pratique de Kant : « ... Mais dans la conscience s'élève une voix sainte qui parle à l'homme d'un tout autre monde, le monde de l'idéal, le monde de la vérité, de la bonté, de la justice. S'il n'y avait que la nature, on pourrait se demander si Dieu est nécessaire. Mais depuis qu'il a existé un honnête homme, Dieu a été prouvé (250). » Et il semble que ce soit la morale, « cette Circé des métaphysiciens », selon le mot de Nietzsche, qui le tire d'embarras. L'esprit fait Dieu ; l'honnêteté le prouve. La conscience scientifique l'avance ; la morale le fonde. — Est-il nécessaire de discuter ce fait moral constaté sur l'humanité d'à présent, qui est la résultante de causes diverses, où les religions ont leur part et l'ignorance aussi : fait actuel, mais nullement primordial? Ce besoin d'autre chose, qui est à cette heure un ferment de vertu, il semble bien que les hommes l'aient éprouvé, parce qu'ils vivaient au sein d'une nature régie par des lois fatales et aussi à cause que leur ignorance leur a coûté larmes et sang dans la lutte qu'ils soutenaient contre elle. Plus tard, les inégalités et cruautés de la vie en société les a pu assurer dans ce sentiment. L'instinct qui pousse l'homme

au sacrifice n'est peut-être pas plus originel. Ici, non plus qu'en théodicée, l'argument du consentement universel (est-il universel?) n'a une assez longue portée. Le chien aussi se dévoue d'instinct pour l'amour de l'humanité : et l'on sait quelle récompense il en reçoit. Il fait largement crédit à son dieu, qui est l'homme, d'une dévotion poussée jusqu'à l'idolâtrie. Et quand il pourrait connaître que l'idole qu'il lèche et caresse, sert et subit elle-même un maître, il n'en continuerait pas moins à se dévouer, par une inaltérable habitude, une hérédité ancestrale toute pareille à celle qui le fait tourner sur lui-même, par crainte de l'ennemi secret, avant de s'accroupir. Ainsi est-il possible que l'homme se dévoue pour l'amour de Dieu.

Et ainsi Renan, soumis à l'obscure conscience de ses ancêtres et surtout gardant le premier pli de son esprit, après qu'il a établi Dieu sur la foi morale, conçoit le savant comme un prêtre et la conscience de l'honnête homme comme une châsse ou un ostensoire qui renferme Dieu. Nous y voici enfin définitivement.

Le Dieu scientifique et idéaliste contente sa raison, si sa raison ne parvient point à l'exprimer. Mais avec l'aristocratique amour de sa pensée, il en veut un autre, au sein duquel il puisse s'épancher, un Dieu jumeau de celui que l'âme cherche aux voûtes des cathédrales, et dont un historien érudit et qui a reçu une éducation pieuse, soit le vicaire désigné. Son mysticisme en emprunte une portée incalculable et un tour très distingué. Le droit divin, dont se réclamait Louis XIV, premier gentilhomme de France, se reporte sur les savants : droit imprescriptible dans l'infini de la durée.

Il y aurait quelque exagération à prétendre que ce Dieu appartienne en propre aux membres de l'Institut. Non pas à tous, du moins. Les poëtes, qui sont des artistes, seraient peut-être admis à le contempler. Mais nous n'oublions point que l'art, dans l'avenir de la science, est destiné à disparaître. C'est proprement le Dieu des laboratoires et des bibliothèques. Pour le bien entendre, il faut toutefois avoir cru à la religion catholique, sans obligation de la pratiquer encore. En tout cas, il en faut conserver intérieurement la trace profonde. Car sous le couvert du positivisme, de l'idéalisme et du scientifisme, l'espérance catholique revit en ce Dieu, comme aussi celle du petit nombre des élus dans la confrérie du savoir. Conçu au gré de chacun, il respecte l'originalité de la pensée. Et il fait dépendre la foi « des dispositions intérieures. » Sa mission dans l'éternité est de faire la preuve, la vérification suprême des recherches scientifiques, et peut-être encore de maintenir une conscience qui les puisse comprendre et perpétuer, après que l'humanité et tout le reste aura disparu. O Père céleste, tu as enfin ta raison d'être dans la nécessité d'une récompense finale pour l'ascèse des assembleurs de fiches! Comme les solitaires du désert, Renan reporte dans les siècles des siècles le prix de sa vie érémitique. Après des milliards d'années, lui et eux comptent ressusciter pareillement : eux par le seul élan de leur âme exaltée, lui par la force de la vérité qui demeure, eux loin de ce monde qu'ils avaient fui, lui dans le monde de l'esprit dont il aura contribué à préparer le triomphe. La Thébaïde de ce savant mystique est le Collège de France.

Ce monde de la résurrection n'est pas précisément le fruit d'une aspiration naïve et pareille à celle des Juifs. L'exaltation se tempère ici de positivisme. Toutefois, c'est le royaume des âmes ? — Assurément. — Qui ressusciteront ? — Pourquoi non ? Car le moyen d'expliquer l'espérance qui déborde de toutes parts notre conscience finie et destinée à disparaître avec l'organisme dont elle est la résultante ? — Admettrons-nous donc avec les théologiens deux principes distincts : le corps et l'âme ? — Cette imagination est insondable et cette chimère superflue... Le mysticisme scientifique de Renan est plus délié et ambitieux. Sous le nom d'âme, et en disant que « Dieu est le lieu des âmes », il réserve en réalité à la personnalité intellectuelle et morale sa part dans la conscience générale, souveraine et finale. Il fixe d'éternels droits d'auteurs pour les savants et les saints oubliés qui « « vivent pour Dieu, » ζῶσι τῷ θεῷ. Sage précaution contre le temps lui-même ; céleste salaire de la vie désintéressée. Au fait, l'âme ne serait que l'idée, la conscience plus raffinée, l'individualité pensante, dont il veut assurer le salut à tout prix, c'est-à-dire au prix de la résurrection et de l'immortalité. En sorte que Dieu sert d'un réservoir inaltérable, précieux calice, aux personnalités humaines. « Les catégories du temps et de l'espace étant effacées dans l'absolu... en Dieu vivent de la sorte toutes les âmes qui ont vécu. » Mais elles ne revivront sans doute que d'une vie mesurée et proportionnée à leur conscience et personnalité. Renan ne le dit pas expressément, mais il ajoute : « La manière dont ces choses s'accompliront ne peut que nous échapper... » A bien

dire, ces choses mêmes nous échappent comme des mystères très lointains et même des miracles au prix desquels ceux de Jésus semblent de timides jongleries. Le petit paradis des chrétiens paraît un enfantillage auprès de ce Panthéon.

Ce mysticisme philosophique renverse les termes du mysticisme dévot. Renan, sur le haut lieu, visitant Iahvé, ne dit point :

> *Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire;*
> *Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.*

Il veut vivre en un Dieu à son image, et qu'il dote de l'esprit de finesse. Il n'adorerait pas un Dieu géométrique, dont la vérité aurait les caractères de l'évidence. Il lui faut une adoration plus subtile. Le mystère n'est pas seulement un charme de plus pour la curiosité ; l'individualité de l'adorateur s'y meut à l'aise. Est-ce la foi, bienfaisante illusion, ou le scepticisme à l'endroit d'une vérité triste qu'on embrasse ? Cela fait une spirituelle angoisse. En tout cas, Dieu, se cachant, a été assez fin pour ménager notre liberté. Ce Dieu, auquel nous nous attachons en pensée, est un Dieu choisi d'un libre mouvement et vraiment adorable, puisque étant le Dieu des personnalités intelligentes, il est à la fois celui des âmes nobles. Cette élite lui assure, en retour, l'existence, individuellement, en toute liberté et offre la garantie de sa signature. Et si vous estimez que cette condition est un peu précaire, même pour qui possède plus que l'existence totale, il sied de considérer que Renan s'est retiré de l'Eglise pour réserver sa personnalité et que tout son effort

tend désormais à façonner le Dieu de sa pensée intégrale, avec qui elle puisse prendre ses arrangements sans rien sacrifier d'elle-même. Curieuse convoitise d'une intelligence qui s'impose plutôt qu'elle ne se résigne à l'Inconnu.

CHAPITRE VI

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

La critique philosophique a pu noter les fissures de ces combinaisons à la fois positives et mystiques. Renan a pris les devants et protesté qu'il n'est pas métaphysicien. Mais qu'est-il donc ?

Il est un égoïsme pensant. Il poursuit le bonheur dans la chasse aux idées. Il est une personnalité qui se développe dans l'intellectualisme, et qui s'enrichit de lectures. Il est celui qui jouit passionnément du plaisir d'accroître son fonds, sans en rien abandonner, et qui, ayant enfin connu l'œuvre de Schopenhauer, va l'amalgamer à ses réminiscences de Hegel, de Herder, de Fichte et de Spinoza. Il est celui qui combine et ne résout point, qui se complaît dans la pensée plutôt que dans l'objet même de la pensée, et qui, promenant le miroir de son esprit sur la grande route de l'infini, devient incapable d'attacher un regard direct sur la réalité. Ne parlons pas de doctrine. Le principe de dis-

solution est dans cette fantaisie intellectuelle qui se repaît d'elle-même. L'individualisme inassouvi des romantiques, détourné de la passion sensuelle, épuise les voluptés de l'intelligence.

Aussi bien le sourire se glisse-t-il désormais dans la pensée philosophique de Renan. C'est le signe d'une personnalité qui prend possession de toutes les incertitudes. Déjà *La métaphysique et son avenir* comme aussi la *Lettre à M. Berthelot* ne rappelaient que de loin l'enthousiasme de l'*Avenir de la Science*. 1848 avait abouti au 2 Décembre. Douze années de travaux historiques, c'est-à-dire une suite d'observations faites sur le passé avec l'immanquable déchet des résultats, mettaient une sourdine au péan de la jeunesse. Au moment qu'il écrit à Versailles les *Dialogues philosophiques*, l'Allemagne de haute culture et de pure raison, dont il attendait le royaume de Dieu, met la science au service de la force. Elle impose la théorie brutale du fait qui prime le droit. Renan, démuni de livres, n'abdique point les visées pacifiques de son cerveau ; mais on conçoit son embarras. Schopenhauer est tout à fait congruent à cet état d'esprit. Il donne le ton de scepticisme pessimiste où l'ironie mêle la note d'égoïsme transcendant. Ce n'est plus l'expression exactement nuancée, soutenue par le ferme dessein des *Études d'histoire religieuse*. Les contradictions et paradoxes ont leur correctif dans la bonne humeur. Et toujours davantage il faut soulever le voile des mots, des molles analogies, des métaphores flottantes, pour découvrir l'inconsistance qui se cache sous ces délices.

I

CERTITUDES

Berthelot avait donc fait observer que la science idéale ne vaut qu'à proportion des faits qu'elle contient, que plus elle s'éloigne de l'expérimentation, plus la fantaisie y participe, et plus la chance de vérité diminue. Mettant à profit la remarque, Renan répartit sa pensée en certitudes, probabilités et rêves.

Toutes les fois qu'il procède à son inventaire philosophique, il ne faudrait pas croire qu'il eût renouvelé son fonds. De certitude positive il ne connaît que l'expérience et l'induction dont il restreint la portée. « ... Car, pour affirmer dans une forme absolue quelque chose au sujet d'une portion de l'univers, il faudrait connaître l'infinité des faits qui constituent cette portion de l'univers ; or cela est impossible à l'esprit humain. » En sorte que si les certitudes qui en dérivent nous paraissent plus limitées, nous avons l'agrément préalable de considérer qu'elles ne sont peut-être pas très certaines.

Elles sont deux, sans plus. Nous savons la référence au principe de Malebranche : « Dieu n'agit pas par des volontés particulières. » Voltaire, dans l'*Ingénu*, s'y reportait aussi. Renan y ajoute la vérification expérimentale : s'il existe dans l'univers des intelligences supérieures à celle de l'homme, nous ne constatons en aucun endroit leur influence sur notre planète. Ainsi

les lois cosmiques peuvent être considérées comme fixes et universelles. Avec Voltaire encore et son *Ingénu*, il constate à présent que l'histoire est immorale comme aussi la nature. Rien n'y témoigne d'une puissance attentive à favoriser la vertu. Pour ce qui est de la prière, envisagée comme un hymne mystique, un acte d'amour, d'admiration ou de joie, elle est un fait humain ; mais considérée dans ses résultats, elle demeure sans effet. « On compte les sauvés, disait Diagoras de Mélos, on ne compte pas les noyés qui, cependant, avaient fait des vœux comme les autres. » Sur ce point, Renan est toujours ferme en son propos : il n'y a nulle place ici pour le doute supérieur.

La seconde certitude, c'est le *nisus*, la marche spontanée, inconsciente vers un modèle idéal. « Le monde est en travail de quelque chose : *omnis creatura ingemiscit et parturit.* » Ici Schopenhauer intervient, et modifie le fonds des arguments en faveur du *fieri* hegélien. Jusqu'à présent, cet universel devenir, effort soutenu par une nécessité intérieure, n'était pas pénible. Même les emprunts que Renan avait faits au transformisme de Darwin n'impliquaient ni optimisme ni pessimisme. L'intluence de Schopenhauer, en le ramenant à la métaphysique, assombrit l'horizon rétréci de ses certitudes. Le temps étant le grand coefficient, la douleur est le grand agent de développement. Cette fois, ce n'est plus le besoin qui crée l'organe, mais le type lui-même qui le tire de soi, en grandissant, « par une sorte de force aveugle, » pour sa perfection égoïste. En revanche, la conscience obscure qui pousse l'être à se transformer « est le domaine propre de Dieu » ; elle

est Dieu; le *nisus*, l'intime ressort est bien, cette fois, semble-t-il, Dieu. Voilà le finalisme, transporté dans le *fieri*, mais aggravé de la souffrance. Là gît le secret de l'esthétique et de l'eurythmie. Et nous revoyons le défilé de formules déjà connues, et qui n'éclaircissent point l'idée de Dieu. Car enfin qu'est-il? Est-il la nature, ou le *nisus*? L'idéal intérieur ou le modèle final? Ou tout cela tout ensemble, non exempt de souffrir sans doute, puisqu'il est à la fois intérieur et adéquat à la réalité. Mais, encore une fois, la discussion de ces difficultés appartient aux philosophes. C'est la qualité de cet esprit qui nous occupe. Pour adapter le panthéisme hegélien au pessimisme de Schopenhauer, Renan revient, comme sur la pente de la conception catholique, à l'imbécilité de la chair et à la sainteté de la douleur.

Deux fois sainte douleur, puisqu'elle est par dessus le marché une duperie. De l'analyse pessimiste de Schopenhauer il exprime l'essentiel, comme toujours, et puis, il tourne le dos à son maître. L'homme est la dupe de la nature, du *nisus*, de Dieu même, mais pour un intérêt supérieur. Schopenhauer cherche un refuge dans la suprême indifférence ; Renan trouve un asile dans les causes finales. Mais suivons-le d'abord en ses considérations physiologiques. Elles sont toutes pénétrées d'un finalisme d'Église. « Voyez tout ce qui touche à la génération ! Comme on y sent bien le prix que la nature attache à maintenir la moralité de l'individu ! Elle entoure de précautions ce trésor, source de toute vie. Non contente d'y joindre la volupté, elle y a rattaché une foule d'instincts, un tissu compliqué de sentiments contradictoires, pudeur, réserve, lascivité, honte, désir,

comme les cordages d'un vaisseau de ligne pour tirer, serrer, réprimer, arrêter, exciter. Elle frappe l'abus des plus cruelles peines. La nature a intérêt à ce que la femme soit chaste et à ce que l'homme ne le soit pas trop. De là un ensemble d'opinions qui couvre d'infamie la femme non chaste, et frappe presque de ridicule l'homme chaste. Et l'opinion, quand elle est profonde, obstinée, c'est la nature même... »

Est-il besoin de noter qu'on ne s'aviserait point que Renan fût initié à l'esprit scientique? Les beaux arguments finalistes de sacristie ! Où prend-il la *honte?* Et si la nature frappe l'*abus* des plus cruelles peines, elle en frappe aussi le surmenage cérébral, producteur de science et de conscience. Lamartine vieilli répond, comme un enfant, à l'appât d'un sucre d'orge. Quant à l'opinion, qui note d'infamie la femme non chaste et marque de ridicule l'homme qui est au rebours de cette femme, c'est par une étrange illusion qu'on la peut attribuer à des vues de la nature.

Et rencontrant en l'amour le désir, « le grand ressort providentiel de l'activité », Renan unit le pessimisme de Schopenhauer au désenchantement du Cohélet, le tient pour un leurre et en conclut que nous sommes exploités pour une fin et par un égoïsme supérieurs à nous. Mais la philosophie de l'Ecclésiaste, célibataire désabusé, ne porte pas du tout le cachet de la certitude. L'homme d'amour et l'homme d'action trouvent dans le désir leur souveraineté. L'un et l'autre possèdent la nature, loin d'être possédés par elle. Elle ne les dupe pas, puisqu'elle les subit. Ils étendent leur pouvoir sur elle par la propagation de la vie et l'exten-

sion de la volonté. Par le désir ils réagissent sur leurs contemporains ou refleurissent, comme dit Rabelais, en d'autres eux-mêmes ; et ils le savent ; et la nature n'en sait rien. Le désir n'est une vanité que pour les stylites. Matière de bréviaire.

La vertu même serait donc une duperie encouragée par la nature qui a « évidemment intérêt à ce que l'individu soit vertueux. » A proprement parler, nous n'en savons rien. Si l'homme s'hébétait dans le vice, il finirait par disparaître et la débarrasser d'un hôte assez incommode qui s'efforce à la dominer. Mais il faut que la grande preuve de Dieu et de ses bienfaisantes fourberies soit le sacrifice de la personnalité pour une fin hors de nous. Et voilà le grand mot lâché. Ce sacrifice paraît être le suprême effort et le souverain contre-sens de la vertu. L'individualisme intellectuel de Renan s'engageait immanquablement en cette impasse ouverte, puis évitée par Schopenhauer. Hors de l'érudition, il n'entre guère en sa pensée, malgré quelques formules idéalistes, que la conscience de l'effort et de la solidarité étende la personnalité, la faisant retentir dans tout l'édifice humain. Peut-il soutenir que les héros ne trouvent pas dans l'abandon même de la vie un salaire immédiat, une augmentation de leur Moi ? Et peut-on se contredire au point qu'affirmant par ailleurs que Jésus est aujourd'hui plus vivant qu'au temps de sa prédication, on en vienne à méconnaître ce rayonnement de la vertu dans la société et dans l'univers ? A qui fera-t-on croire que Jeanne d'Arc n'ait pas trouvé sur le bûcher une autre récompense et d'un autre prix qu'une vie étroite et sans portée ? Si vrai-

ment l'impératif catégorique est en nous, par la vertu il nous projette hors de nous. Ce machiavélisme transcendant de la nature n'est que le cauchemar d'un individualisme forcené — ou dévot. Car, à voir de si haut la vie et accuser la nature, on n'a plus de recours que dans le suicide ou le paradis.

En effet, Renan tire une lettre de change sur l'Éternel. Au rebours de Schopenhauer, il se résigne, sous réserve de reprendre dans le détail tous ses avantages. Il se résigne, mais sans résigner son égoïsme intellectuel au profit de personne. Il est dupe intelligemment, et parce qu'il lui plaît d'être dupé comme à la femme de Sganarelle d'être battue : sa vertu lui est une preuve de son esprit. Ayant lu dans le jeu de la nature, il connive à ses desseins; de moitié dans la fraude, il est complice de l'Être suprême. Voilà une consolation, voire une consécration. C'est le privilège des savants très intelligents que leur vertu, pareille à leur érudition, « ajoute une pierre à l'édifice qui s'élève d'heure en heure vers l'infini. » Leur religion consiste à servir l'égoïsme de Dieu. Leur instinct les y porte; leur pensée ne se révolte pas; leur amour-propre y trouve son compte. Un jour leur vie a marqué un temps d'arrêt ; un silence s'est fait en leur cerveau. Ils se sont dit : « Oh! Dieu que ma destinée est étrange! Est-il bien vrai que j'*existe?* Qu'est-ce que le monde ? *Ce soleil, est-ce moi?* » De ce jour, ils ont adoré avec la pleine conscience de leur importante dignité. Un savant de cette sorte rencontre dans son ambitieuse résignation un réconfort : il est différent, selon l'expression de Stendhal. Que dis-je ? Il est éminent, « il est un sur cent mille ». O

homme rare, ô saint homme, par qui tient le monde ! Sur les doctes épaules de quelques Atlas la Terre demeure en équilibre, ou plutôt s'efforce dans le *nisus* universel.

Au total, c'est la grande manière d'être dupe, sans être dupé. La nature a mille roueries. La critique les perce à jour, et toutefois dit un « amen obstiné. » Aussi le plus haut état de vertu est-il celui qui se fonde sur le scepticisme spéculatif. Disons que c'est aussi le degré le plus raffiné d'intellectualisme mystique. Pour se distinguer du commun et sauver sa mise d'intelligence, on confond Dieu et la nature sous la figure d'un Cagliostro. Et pour montrer qu'on est à la fois capable de finesse et de vertu, c'est-à-dire très intelligent, on donne religieusement à Dieu et à la nature une leçon de pieuse ironie : on admet avec les docteurs graves que l'intention justifie les moyens. Depuis quand, Père entrevu « par delà les nuages ? »

Depuis que Renan, ayant lu Schopenhauer, imagina d'y chercher des arguments en faveur du scepticisme qui commençait à envahir sa pensée désorganisée par un égoïsme transcendant mais entêté. Il ne nous échappe pas que ce pessimisme d'emprunt contrarie le positivisme d'hier plutôt que le mysticisme catholique d'avant-hier. Les longs espoirs de l'*Avenir de la Science* penchent désormais au désenchantement de l'Ecclésiaste. A cette heure, Renan se résigne, tout comme un Stendhal, à être un homme très supérieur qui écrit pour une élite de cinq cents lecteurs. Et il prononce que pour le reste des hommes ce divertissement d'idéologue est sans venin. Qu'importe, en effet, aux

esprits plus unis, qui n'ont pas lu les philosophes allemands et ne les ont pas amalgamés ensemble, qui n'ont pas reçu l'impression profonde du séminaire avant celle de la pensée moderne, qui ne se complaisent pas aux jeux de leur esprit et ne rendent pas un culte de clerc à leur personnalité, qu'importe à ceux qui ne sont pas dévorés par l'égoïsme intellectuel et pharisien à sa manière, que cette philosophie plus qu'anthropocentrique, et dont Renan est proprement le centre, se résigne à deux certitudes, dont l'une est la négation du surnaturel et l'autre la fourberie d'une nature enscapinée ?

II

PROBABILITÉS

Après cette singulière apothéose de la nature, l'intronisation de la science, et encore du savant. Au prix de quelque amphigouri ce n'est pas trop cher acheter ces précieuses probabilités.

Sur le fond des choses, qui ne varie guère, nous sommes déjà renseignés. Le monde fabrique de la raison : c'est son but, comme « la sécrétion de la gomme est le dernier but du gommier. » Saluons au passage ces affirmations, leur accordant juste le crédit qu'elles méritent. « Le monde aspire à être de plus en plus ; or l'être dans sa plénitude, c'est l'être conscient. » Nous connaissons toutes ces formules. Ce n'est pas elles qui changent, à peine la façon de les coudre ensemble.

Jetons encore un regard d'habitude sur les origines. Il y a une « résultante du monde », un « résidu en bien » qui est peu de chose comparé à l'énorme dépense faite en pure perte. Mais ce peu de chose, dû à l'action désintéressée, demeure parce qu'il est fait pour l'idéal. On voit le continuel et gratuit passage de l'observation dans les sciences de la nature à l'imagination dans la science idéale. Ce résidu fait marcher le monde : qui, sans cela, « s'équilibrerait et s'userait en un mouvement sans direction » comme une locomotive qui patine. Cette métaphore tirée de la mécanique n'est pas d'une extrême exactitude, la locomotive qui patine manquant moins, semble-t-il, de direction que de frottement. Et pour prouver que l'univers marche, Renan définit le commencement du mouvement dans l'univers : « une rupture d'équilibre qui vint elle-même d'une non-homogénéité. » Mais pourquoi? La cause? « C'est qu'un aiguillon le poussa. » (53 Il faudrait citer toute cette page sur l'origine du *fieri* universel pour montrer à quel point Renan transforme par l'imagination les analogies déjà lointaines qu'il tire de la science, et combien cette imagination est peu scientifique. Depuis la *Lettre à M. Berthelot*, les métaphores se précisent, mais non pas la pensée. Comme si c'était définir la rupture d'équilibre que d'écrire : « La vie et le mouvement sont comme un intervalle de bruit entre deux silences, intervalle durant lequel rien ne se produit ni ne se perd! » Ce n'est pas le bruit qui fait l'embarras de la définition, puisqu'il tombe sous l'étude expérimentale, mais les deux silences du commencement et de la fin, qui nous échappent, les deux silences inexplo-

rables. Prouver le mouvement n'est rien ; il suffit de marcher, comme le philosophe antique. Mais ce je ne sais quoi qui fait la vie, qui est un aiguillon, et qui dit : « En avant » ; voilà qui ne nous dit rien qui vaille.

Aussi bien est-ce plutôt les probabilités finales qu'il s'agit ici d'attraper au prix de raisonnements presque scientifiques et quasiment métaphysiques, au bout de formules qui, brassant l'idée et la matière, l'âme et l'atome, combinent la virtualité supérieure de l'une avec l'inviolable concrétion de l'autre, tant qu'enfin de dialectique en formule, d'idéal en réalité et de fil en aiguille, le meilleur instrument à penser que nous connaissions et qui est le cerveau humain, apparaisse prédestiné à réaliser le but du monde en produisant de la raison.

De là vient la primauté de l'homme dans la hiérarchie des êtres finis. Il centralise la vie de l'univers. Cette philosophie lui fait largement crédit, parce qu'il a la science entre les mains. Mais il habite la Terre qui a commencé et qui finira. L'humanité finira avec elle. Que devient l'idéal et la fabrication de la raison qu'il faut sauver à tout prix ? — L'imagination de Renan n'est point en peine pour autant. Nous avons vu que les années et les milliards d'années ne lui coûtent guère. Plongeant dans un avenir très lointain et dans les mondes sidéraux, il rêve une communauté de tous les êtres pensants associés en une seule compagnie, quelque chose comme une académie mondiale... — « Mais, observe Euthyphron, vous vous posez là, en dehors non seulement de l'expérimentable, mais du concevable. » Cet Euthyphron parle mal, et raisonne bien. Il

dit judicieusement que les sources de l'humanité peuvent tarir et pourrait ajouter que la science, n'ayant pour objet que ce qui est connaissable à l'homme, on n'en conçoit pas l'intérêt après lui. Mais il se contente de prévoir un abaissement intellectuel de l'humanité, selon la loi vitale de tous les êtres, et le déclin de la raison après le progrès. Le danger s'aggrave de l'accumulation des résultats scientifiques dans le champ limité du cerveau... — Eh bien, non pas même alors, la marche de la raison ne s'arrêterait. Car il faut préserver l'idée quand même ; sinon, l'idéal s'écroule et le sacerdoce du savant s'abîme dans cette ruine.

Renan reprend donc de l'*Avenir de la science* un argument dont il consolait les érudits sans intelligence. Il faut qu'un jour la raison aboutisse à la pleine conscience de l'univers, fût-ce par une probabilité qu'il pense expliquer scientifiquement. Si l'humanité n'y atteint pas, ce sera donc quelque chose d'analogue à l'humanité qui y atteindra. La nature sème à profusion. Des réserves d'esprit amassées par des générations successives sont nécessaires à former l'homme de génie. Pareillement, les expériences de l'univers sont infinies. C'est proprement le tirage au sort d'un nombre infini de billets. Nous connaissons ce tour d'imagination pour l'avoir rencontré dans l'ancienne théodicée : vous laissez tomber dans un récipient les caractères qui entrent dans la composition typographique de l'Iliade ; vous agitez ; la probabilité que ces caractères se trouvent dans l'ordre exact de la composition est infiniment petite, mais non pas nulle. L'infinité des essais rachète l'invraisemblance du cas. Et Renan renouvelle cette

considération par une hypothèse singulière. « Supposons une voûte de cristal d'un milliard de lieues, où il n'y aurait qu'un trou d'une ligne de diamètre, et que battrait éternellement de son aile un insecte aveugle cherchant à passer par la petite ouverture ; cet insecte réussira, s'il a pour lui l'éternité. » Le moindre inconvénient de cette fantaisie est le verbalisme. Les milliards de lieues et d'années ne coûtent rien à imaginer. Dans l'intervalle, ou le trou sera comblé, ou l'insecte mort. C'est une métaphysique pour contes de fées. L'humanité disparue, l'unique chose que nous puissions entendre, c'est que ni la raison ni la science ne continuent d'exister hors de nos cerveaux qui la contiennent. Dans cette hypothèse, qui est la seule probable entre ces probabilités, nous savons uniquement que de l'inconnaissable nous ne savons rien.

Mais ayant le temps pour lui, Renan insiste moins sur l'avenir de la science après l'humanité et la planète Terre que sur l'admirable sélection qui produit le savant, producteur de vérité. Et cette considération lui donne l'espérance. L'homme de science est le grand-prêtre d'humble condition, mais qui réalise Dieu. L'aristocratisme ecclésiastique reparaît ici, investissant le savoir des privilèges spirituels et bénéficiaires qu'il a rencontrés dans la caste d'Église. Il semble, en vérité, que les hommes se divisent en nègres, — et en nobles seigneurs qui fabriquent vertueusement de la raison. Un abîme règne entre ceux-ci et le reste de l'humanité dont ils sont les fruits de choix. Descartes, Galilée, Newton, Huyghens, qui furent en leur temps les pontifes laïques de l'univers, auraient dû être princes

ou millionnaires. Que sont, au prix des services rendus par un Linné ou un Ampère, ceux que rend un banquier? Néanmoins, « toute réflexion faite », il admet que les gens du monde aient leur valeur dans l'ensemble des choses : ils consentent à être riches pour les autres, dispensent par leur train et leur équipage le savant de participer à l'existence extérieure, remplissent à sa place les obligations de la politique et les devoirs de société, et défilent, avec les gens de guerre, à la portée de son salut ironique, c'est-à-dire supérieur. « Le contemplateur tranquille vit doucement derrière eux, tandis que le prêtre le gêne avec son dogmatisme, et le peuple avec son superficiel jugement d'école primaire et ses idées de magister du village. » Cette manière de s'isoler superbement et magnifiquement dans l'orgueil des soins spirituels est tout ecclésiastique. Ce contemplateur est à la fois un contempteur. Il limite l'intelligence au savoir avec un égoïsme achevé. Pendant qu'il se targue d'avancer Dieu, il se complaît en des chimères, pensant acquérir une souveraineté sur le reste des hommes. Le philologue a pris du galon depuis *l'Avenir de la Science.*

Revenons donc à ce jeu pseudo-scientifique et métaphysico-philosophique. Dieu est et n'est pas, mais il sera. « L'idéal existe ; il est éternel ; mais il n'est pas encore matériellement réalisé ; il le sera un jour. Il sera réalisé par une conscience analogue à celle de l'humanité, mais infiniment supérieure... » C'est rejoindre Hegel sur le chemin de l'Église. Car on a noté avec raison que l'Église enseigne sous une forme populaire la doctrine à laquelle, selon Hegel, la philosophie prête

la forme scientifique ; à savoir, que le devenir du monde est l'incarnation continue de Dieu et que l'esprit humain, une fois développé, cesse de regarder Dieu comme un être extérieur. C'est la raison scientifique qui, après avoir organisé l'humanité, organise Dieu. N'en voit-on pas le progrès depuis un siècle ? Le temps, facteur capital, lui ouvre un immense crédit. Mais qu'est-ce encore que cette autre conscience « analogue à celle de l'humanité, mais supérieure infiniment ? » Que sera l'humanité dans dix mille ou cent mille ans ? Sondages d'imagination qui seraient assez vains, s'ils n'avaient pour but immédiat d'assurer à la science un chimérique empire. Certes, elle rencontrera deux obstacles, l'épuisement du charbon de terre et la diffusion des idées égoïstes d'une démocratie mesquine. Mais au premier elle suppléera en emmagasinant l'énergie du soleil. Pour le reste, Renan lui conseille de régner à la manière forte. Le progrès de l'art militaire constituera une puissance organisée aux mains des savants. On ne peut imaginer quelque chose de solide qu'à la condition que, pour combattre la foule désarmée et indisciplinée, envieuse et cupide, un nombre restreint de sages aient une armée ou peut-être seulement des explosifs ou simplement sans doute une force secrète dont l'inviolabilité serait assurée par une dose massive de science abstraite et impénétrable à la foule. Après le Dieu-gendarme de Voltaire, la chimie-policière de Renan. « La science est ainsi le grand agent de la conscience divine. » La production de la conscience divine protégée par un agent secret aux ordres des Dix : admirable tableau pour un drame philosophique !

Cette science est double. Théorique, elle est l'univers qui se connaît; appliquée, elle gagne, comme on voit, à la force divine des moyens dont la puissance est incalculable et bien édifiante. Et comme toutes les puissances armées, elle supplante ou supprime ce qui régnait avant elle : instinct et spontanéité, art et peut-être morale. On nous affirme derechef que le progrès de l'humanité n'est point esthétique. « Il viendra peut-être un temps (nous voyons poindre ce jour) où un grand artiste, un homme vertueux seront choses vieillies, presque inutiles; le savant, au contraire, vaudra de plus en plus. » La ferveur scientifique de Renan l'égare. Il adore la science une et souveraine, comme il servit l'Église une et catholique. Mais se développât-elle indéfiniment, elle n'arriverait point à tarir la spontanéité. Le savant même est instinctif, moins que l'artiste, par l'imagination qui l'illumine et qu'il contrôle ensuite. Étouffer dans un temps futur l'instinct créateur sous la « réflexion savante », c'est nier la puissance d'invention dont le progrès scientifique même est dépendant. Le jour funeste où la science serait totale, l'équilibre se fixerait dans l'absolu repos; et la spontanéité redeviendrait sans doute nécessaire à le rompre et remettre en mouvement la machine. Les âges non réfléchis n'ont pas rendu impossible la grande création, quoiqu'en ait déjà dit Renan dans l'*Avenir de la Science*. Quelle banalité, et peu philosophique, que cette affirmation à propos des Grecs : « Notre art est à ces vieux chefs-d'œuvre ce qu'un bâtiment en moellons est à un édifice de marbre ! » Quelle illusion purement spéculative que de prendre l'œuvre d'un Phidias ou d'un

Homère pour autre chose qu'un mélange de réflexion et d'inspiration! Et quel parti pris d'éliminer l'inspiration des nôtres pour les borner à la réflexion ou au pastiche ! Prétendre que chacun des arts soit suspendu à un point de maturité ou fixé à un état des mœurs dans le passé, c'est donner dans la philosophie d'un La Bruyère ou d'un La Harpe. La science a son domaine; l'art a le sien qui ne s'excluent point. Ni la science ne supprimera la beauté ni l'art ne disparaîtra par le savoir. Cette critique spéculative méconnaît les réalités.

Et c'est sans doute une autre illusion de croire qu'au sein d'une humanité scientifique le mal serait fort atténué. De même la science n'organise pas Dieu ; elle le restreint. Si l'on en pouvait concevoir l'achèvement, il est possible que Dieu fût éliminé de notre cerveau. Mais que l'homme vive de la chair des animaux ou de pilules chimiques, il ne faut pas compter là-dessus pour contenter ensemble l'esprit et le cœur. Le musicien, le poète et l'homme de bien, ceux que Renan appelle les consolateurs et les infirmiers, auront toujours leur place à côté du savant, parce que l'humanité n'est pas une abstraction ni un produit de la raison pure. Mais un impénitent rêveur, obstinément renfermé en lui-même, la peut entrevoir encore plus improbable.

III

RÊVES

DÉVERGONDAGE DE QUATRE LOBES IDÉOLOGISTES

Le lobe scientifique.

Vos excès de fantaisie sont insoutenables. Vous voilà

tous trois embarqués à connaître, que dis-je ? à prévoir l'inconnaissable, à esquisser les formes futures de la conscience universelle et divine. On vous dirait possédés par la folie de précomprendre. A la boîte crânienne, où nous cohabitons dans une discorde pacifique, s'applique assez bien le mot de Molière :

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

Les métaphysiciens, en cas de vertige, se raccrochent à la logique, qui n'est pas une science, mais proprement un garde-fou. Les artistes même subissent le modèle de la nature qu'ils imitent et la contrainte de la matière qu'ils manient. Il n'est pas jusqu'aux poëtes qui, pindarisant et métaphorisant, ne se rattachent à la réalité par la subtile trame de leurs métaphores. Vous ne souffrez ni frein ni contrôle de vos voluptueuses combinaisons. Vous m'avez traîné de force en des probabilités plus que hasardeuses et, pour fonder le règne de la science, à coup sûr vous avez perdu de vue le champ de la raison. Vous obligez maintenant à vous suivre jusque dans vos songeries un lobe d'ordinaire attentif aux conditions de l'expérience, un pauvre lobe désormais éperdu, qui se demande avec angoisse s'il valait bien la peine de condamner la métaphysique et l'*a priori* pour ouvrir la porte de notre monade aux plus vaines visions. Vous abusez de moi.

Le lobe imaginatif.

Les esprits courts s'enferment en « une cave et nient le ciel. »

Le lobe individualiste.

Quelles plaintes nous faites-vous? Des certitudes nous nous sommes élevés aux probabilités avant de prendre l'essor du rêve, marquant avec loyauté qu'à mesure nous nous éloignions de l'expérimentable, qui est votre unique affaire. Eh quoi ! défendez-vous au sage de tracer le pointillé qui joint le fini à l'infini ?

Le lobe scientifique.

Eh, c'est tout justement ce qui me met en peine. Il semble que le fil ne soit point rompu, qui rattache à mes observations vos caprices ; au lieu qu'il l'est depuis longtemps. Il vous plaît, à tout coup, de rappeler que nous vivons ensemble, par vos références à la physiologie ou aux sciences naturelles. Mais ce ne sont même plus des analogies, puisque votre imagination se tient en dehors de la vérification, qui doit toujours avoir le dernier mot. Vous vous jouez à concevoir l'inconcevable, et vous réclamez de ma collaboration une connivence. La lumière et la réalité font seules mon affaire. Vous vivez de l'ombre d'une ombre ; encore celle-ci n'est-elle qu'une ombre portée.

Le lobe imaginatif.

Est-ce donc renoncer à la lumière que de chercher dans l'achèvement de la conscience réfléchie la raison de l'Éternel? L'histoire ne nous y achemine-t-elle pas comme par la main?

Le lobe individualiste.

Et parce que la nature ne fait nul état des individus, convient-il de se résigner à l'absorption de notre effort dans l'anonyme devenir? Si le but du monde est la perfection de la conscience, le moyen de ne point rêver en pensée une conscience, non pas obscure et sourde comme celle que nous attribuons actuellement à l'univers, mais adéquate à l'omniscience et à l'omnipotence? Car Bacon, identifiant savoir et pouvoir, a prononcé la plus belle parole qui ait effleuré des lèvres humaines.

Le lobe scientifique.

Parole admirable en effet, à la condition qu'elle ne dépasse point la science acquise et vérifiable. Par delà l'horizon du réel, elle n'est qu'un leurre, l'éternel leurre de l'infini. L'imagination est maîtresse d'erreur, aussitôt qu'elle s'échappe sans frein. C'est l'aventure et non la science de l'idéal qui vous tente.

Le lobe imaginatif.

Placita philosophorum.

Le lobe individualiste.

Plaisir de prince.

Le lobe scientifique.

Oui, mais sous la réserve de ne pas commettre l'esprit scientifique en ces hasards. Ce mot de conscience, que vous ne définîtes jamais, que ne le laissiez-vous dans le demi-jour propice à vos fugues dans l'espace et le temps? Pour y mettre quelque précision encore imprécise, vous ramenez la conscience infinie à l'humaine modalité de penser. « Sûrement une conscience n'est complète, dites-vous, que lorsqu'elle aboutit à une identité individuelle, à un *sensorium* unique, constitué par une masse nerveuse, mouvant un organisme déterminé. » Je vous retrouve, ô mon imaginatif voisin. D'analogie en analogie scientifique, vous étendez la conscience à des ensembles vivants « qui ne sont pas ainsi personnalisés », pour aboutir à la conscience à trois degrés : cellule, homme, nation. Trompé par ces spécieuses analogies, vous tranchez des difficultés que le laboratoire n'est pas près de résoudre. La vie est-elle inséparable de la conscience ? Où commence celle-ci? Est-on fondé scientifiquement à parler de la conscience des cellules, des cités et des nations? Cette vie animale au premier degré, ce magnétisme animal au troisième, quel rapport ont-ils entre eux? Physiologique, comme il est possible, ou bien de l'ordre idéal où vous les constituez? Ces inductions

sont encore gratuites. La seule expérimentation, et longue et minutieuse, les pourrait asseoir sur un solide fondement, à la condition d'éliminer l'imagination idéaliste qui fait les frais de vos combinaisons. La psychologie des peuples sera peut-être objet de science ; en attendant, elle demeure une vanité, si elle n'est que le fruit de la fantaisie. Mais à généraliser la conscience, vous arrangeant au moins mal avec le *sensorium* unique, vous pensez vous rapprocher de votre improbable objet, la conscience universelle.

Le lobe individualiste.

Les découvertes de laboratoire encouragent ma pensée.

Le lobe imaginatif.

Et la portée en est sans limite dans le champ des rêves.

Le lobe scientifique.

Vous êtes tous deux unis par une complicité de convoitises. Atome, cellule, germe, *homunculi*, tous ces infiniment petits vous servent à esquisser l'individualité de l'infiniment grand. Vous pensez échapper à la fameuse contradiction de Pascal en vous appuyant de la physiologie. Vous, pour préserver votre personnalité, vous, pour contenter vos chimériques curiosités, vous traitez pareillement la science en romanciers ou, pour mieux dire, en romanesques. Cette conscience, qui

vous paraît être la « loi intime de la vie » à tous les degrés, vous en découvrez la manifestation dans l'amour.

L'amour ne s'explique, dites-vous, que par la conscience des germes. L'homme vertueux porte en soi des homoncules qui veulent être, en dépit de sa vertu. Ah! que cela est plaisamment imaginé! Ces petits individus que vous douez de personnalité et à qui vous semblez ne refuser pas même l'esprit, à votre sentiment, ils ne sont pas moraux. Travaillés d'un unique désir, qui est d'exister, ils contrarient sans cesse la réflexion et la philosophie abstraite; ils donnent même de la tablature à l'esthétique et à la société, éveillant en nous l'instinct sexuel au regard de personnes envers qui la nature fut avare des grâces formelles et la fortune de ses dons. Ces espiègles brouillent apparemment l'appétit et les convenances. Et les escapades de leur conscience individuelle ne sont pas, en effet, pour assurer l'humaine institution du mariage. — Un physiologiste, un Claude Bernard objecterait peut-être que l'amour est simplement une fonction de la nutrition, que ces bouts d'hommes, vus au microscope, sont constitués par une tête ovoïde, un segment intermédiaire et un cil vibratile; qu'ils se fusionnent avec l'ovule mûr; que tout le reste, ou peu s'en manque, est hypothèse faite pour serrer les contours des phénomènes et qui ne réussit pas à les englober; qu'il n'est pas impossible qu'un jour des biologistes déterministes connaissent la conscience comme une propriété de la matière, mais qu'à le bien prendre, rien de tout cela n'étant actuellement vérifiable, la vie, à l'origine,

demeure un mystère que ni religion, ni métaphysique, ni science n'ont éclairci et qui, à cause de son obscurité même, sollicite impérieusement la curiosité du lobe imaginatif, mon frère.

L'hérédité forme un problème d'une difficulté pareillement angoissante. Darwin, Weismann s'y sont usés. « Gemmule, » « déterminant », tous ces essais d'explication s'abîment tour à tour sous l'effort de nouvelles recherches. L'esprit scientifique réussit seulement à classer les faits, à noter les lois qui semblent les expliquer. Mais pour ce qui est de l'inconnue initiale, il en va de l'hérédité comme de la vie, comme de l'histoire du monde. C'est simplifier la science et la livrer à la fantaisie que de s'exprimer ainsi : « Le développement premier de l'embryon, la façon dont chaque individu s'épanouit dans la vie, est le résultat d'habitudes et d'expériences acquises par des êtres antérieurs. Chaque être a vécu en ses aïeux, a subi leur attitude, a obéi à leurs désirs et à leurs sentiments dominants. » Actuellement, la conscience de la cellule est aussi inconnaissable que la personnalité de l'homoncule. Ce sont épaisses incertitudes, en deçà desquelles l'esprit scientifique s'arrête encore. Je ne sache point aussi d'observation biologique qui mène à la conception d'une conscience universelle au quatrième degré, supérieure à celle de la cellule, de l'homme, de l'humanité. Il est dangereux de projeter sur l'écran de l'infini les expériences de laboratoire. Le rêve ne constitue pas une méthode. L'esprit scientifique procède de Bacon, et peut-être davantage de Berkeley.

Le lobe individualiste.

Il en est de ces rêves, vous l'avez bien dit, comme de l'histoire des origines, que nous devinons à travers une épaisse buée. La conjecture y commet des erreurs de détail. Il n'importe, pourvu que le linéament tracé par elle fasse une esquisse plausible. J'ai idée que la conscience universelle se réalisera par-dessus même l'humanité, et je relève des exemples d'harmonies conscientes qui dépassent de plus en plus l'obscure conscience initiale. Progressivement je conçois la réalisation des desseins de l'univers, qui est en même celle de la conscience divine.

Le lobe scientifique.

Et ainsi vous prolongez la science et rêvez la conscience à votre guise. L'ambition de votre rêve n'en est pas moins inquiétante. Qui sera cette conscience? Y aura-t-il identité entre le divin et... le reste? Cette humanité même, cette humanité élargie, encore une fois, qu'est-elle? Vos idées flottent parmi vos molles visions. Cette humanité supérieure à l'humanité actuelle, comment réalisera-t-elle cette conscience? Vous entrevoyez de votre côté, lobe imaginatif, le temps où « l'humanité serait comme un arbre immense dont les individus seraient les bourgeons, où toutes les consciences arriveraient à former une seule conscience, comme il est dit de la primitive Église : *Multitudo credentium erat cor unum et anima una.* » Votre atta-

chement aux plus douteuses hypothèses biologiques n'allait donc qu'à nous ramener à la primitive Église? Vous nous mettez aussi aux yeux un exemple de l'État qui fait de l'idéal avec l'argent des contribuables pour la plupart matérialistes. Est-ce sérieux? L'État ne fait ni art, ni science, ni bien. Il fait fonction d'un trésorier-payeur. Son ingérence est souvent lamentable; et son idéal, à lui, ne passe guère la conscience des bureaux.

Même, dans l'harmonie vitale, c'est par une fiction que nous disons que la raison domine. Le cerveau, dont nous sommes les lobes, se compose de cellules, de plastides consonnant en parfait accord, lorsqu'il est à l'état normal. Sera-ce un cerveau de ce genre où vous centraliserez votre conscience de l'univers sans la situer, si je puis dire? Vous abusez pareillement de Hegel et de la biologie. Votre rêve fait mal à la tête. Et il semble par-dessus le marché qu'on y respire des vapeurs d'encens.

Le lobe mystique.

Eh quoi! cette science idéale brûlerait des parfums à ma gloire?

Le lobe scientifique.

Je le crains.

Le lobe mystique.

Ingrat que vous êtes! Tout ici, scientifique lobe, vous est soumis et chante vos louanges en des hymmes

quotidiens. Si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours. Vous ne souffrez point que nous suspendions les guirlandes de la rêverie aux colonnes spirituelles du temple.

Le lobe scientifique.

Je souffre plutôt de ce que vous rendiez un culte à la science, l'adorant comme une divinité dépendante de votre sentiment individuel.

Le lobe individualiste.

Parlez-en mieux : nos rêves ne sont pas des credos.

Le lobe imaginatif.

Ce sont choses moins écrites que devinées, et qu'il ne sied pas de prendre au pied de la lettre.

Le lobe scientifique.

Ce sont façons de penser dont je ne m'arrange point. S'il m'est réservé de réaliser la conscience divine, dont je doute, ayant assez affaire d'éclairer l'intelligence humaine, je ne consens pas, surtout, à dépendre de trois types gouvernementaux : le démocratique, l'oligarchique ou le monarchique. Vous me compromettez en des aventures où je suis de trop.

Le lobe imaginatif.

Sous la réserve de l'infini du temps, le grand coefficient, vous pouvez être rassuré.

Le lobe scientifique.

Qu'importe? La science ne s'assujettit point à la politique. Vous avez beau dire que vous en êtes « à mille lieues », et que les mots « ont ici entre nous le sens de nos définitions » ; comme vous ne les définissez guère, j'estime qu'ils ont surtout le sens de vos sentiments personnels. Vous êtes un trio d'aristocrates, mes chers frères. Vous fûtes nourris au giron de l'Église. Il vous plaît de conduire le peuple, et vous goûtez la hiérarchie. La science démocratique vous paraît une impossibilité. Je n'en ai nul souci. Mais vous ne faites pas, semble-t-il, assez réflexion que ce dédain contrarie singulièrement votre système de la conscience universelle. « Universelle » ne s'étend donc pas à tous. Vous admettez une échelle des races et même l'inégalité intellectuelle des sexes. Vous mettez les nègres et les femmes hors de la vérité scientifique, à laquelle vous les croyez réfractaires. O individualistes et imaginatifs lobes que vous êtes, vous aimez à vous ranger sous la dépendance de notre frère mystique. Vous décidez en théologiens, impuissants à dépouiller votre aristocratisme sacerdotal.

Au vrai, science et conscience sont deux ; et à l'extrême limite de vos échappées apparaît l'illusion du départ. Science, c'est puissance, mais ce n'est pas bonté. Vous rejetez l'utopie de vouloir « la raison directement par le peuple et pour le peuple ». Mais, outre qu'on ne voit pas clairement qui fournira bientôt les cerveaux aptes à la science, si ce n'est lui, il n'apparaît nulle-

ment nécessaire, certes, que tous soient des savants. Il importe seulement que tout puissent le devenir et que leur savoir profite à tous. Et encore une question demeure-t-elle indécise : en quelle mesure les découvertes de la science améliorent-elles moralement la conscience de l'individu ?

Le lobe imaginatif.

C'est de peu de conséquence. Dans la nature, l'individu est sacrifié.

Le lobe mystique.

Si la science n'a d'autre effet que de favoriser l'immoralité de la nature, elle est affaire de mandarins et ne vaut pas la peine qu'on s'y ensevelisse. Mais notre élite intellectuelle semble plutôt une confrérie. Le Dieu qu'elle adore est si intelligent qu'il en est moral, si rationnel qu'il ne s'ajuste guère à la multitude qui d'ailleurs ne se soucie point de contempler dans l'éternité les théorèmes d'Abel ou de Cauchy.

Le lobe imaginatif.

Pour moi, l'image que je me suis formée de la pleine conscience ne cadre pas avec la basse démocratie.

Le lobe scientifique.

Il n'y a pas de basse démocratie au regard du savant. Encore un coup, la seule difficulté, et j'accorde qu'elle

a du poids, est de connaître si la conscience s'amélior à mesure que la science se développe. Peut-on espérer qu'un prochain avenir en décide? C'est une maxime familière à notre frère imaginatif qu'une intelligence de savant représente l'économie intellectuelle de plusieurs générations. Que la science en vaille moralement la peine, c'est la même économie de tout le peuple qu'elle représenterait plus tard. Mais vous craignez que la démocratie n'abatte les sommets? Si la science n'arrive point à élever la foule, surtout si elle se retranche en d'orgueilleux mépris, j'en augure mal. Qu'est-ce qu'une vérité destinée seulement à fortifier le pouvoir de quelques-uns? En ce cas, je ne puis moi-même convenir que ce ne soit pas trop du reste des hommes pour former le terreau sur lequel croît un corps de savants. A choisir, je suis peuple, ou plutôt je suis ce qui est, la réalité, et non pas le rêve.

Le lobe mystique.

Dites que vous ne souffrez pas de maîtres.

Le lobe individualiste.

Démocrate à science primaire.

Le lobe scientifique.

Que vous êtes donc enclin aux contradictions! Voici que vous avez oublié vos consciences à plusieurs degrés. Le savoir primaire est à la fois un rudiment et un

germe. Même il n'est pas impossible que, sans pousser jusqu'à la lointaine et idéale conscience que vous rêvez la science humaine aboutisse à une telle simplification des connaissances que la vérité devienne finalement primaire et rudimentaire. Dans cette hypothèse, s'il existait un Dieu omniscient, son savoir se réduirait à fort peu de chose. Et conséquemment, la solution démocratique serait à la fois la plus scientifique et la plus naturelle...

Le lobe individualiste.

Il n'entre pas en mon esprit que tant d'efforts aient leur terme dans la suppression presque totale de l'individualité pensante.

Le lobe imaginatif.

Le moyen de concevoir que la vérité soit assez mince pour se réduire à presque rien ?

Le lobe mystique.

Un Dieu si pauvrement omniscient n'aurait qu'une existence chétive et précaire.

Le lobe scientifique.

C'est votre individualité intellectuelle ou religieuse que vous ne vous résignez ni l'un ni l'autre à placer sur la science, à fonds perdus. Bien-être, joies maté-

rielles, chansons joyeuses, rendez-vous des simples, compagnie de la femme, — égoïstes de l'esprit, vous en faites volontiers abandon aux humbles. Et vous avez du goût pour le pouvoir oligarchique, où vous avez marqué votre place, et qui traverse vos songes d'une étrange chimère. Vos savants despotes seraient les pires d'entre les tyrans. Cette élite toute puissante ferait de la science un terrible engin à dominer, mater, et au besoin réduire en poussière l'ignorante foule humaine dont le crime consiste à contrarier, par ses besoins de mieux-être, votre distant idéalisme. Cette oligarchie passerait en tyrannie l'Inquisition. Pour assurer le savoir, vous empruntez ses moyens d'assurer la foi. Aux mots près, c'est la même géhenne et pareille horreur : Gengiskhan ou Torquemada à cent têtes, conquérants ou tortionnaires de laboratoires ou de bibliothèques, telle est la vision d'avenir que vous m'offrez à moi, lobe scientifique, instrument de vérité rationnelle, impersonnelle et paisible.

Le lobe mystique.

Distinguons. Je consens que la domination d'une portion de l'humanité vous répugne, à la manière d'une injustice, s'il faut satisfaire un égoïsme personnel ou un égoïsme de classe ; mais l'aristocratie que nous rêvons « serait l'incarnation de la raison ; ce serait une papauté vraiment infaillible. »

Le lobe scientifique.

A la façon de Iahvé. Quelle discorde entre nous ! Je

reconnais en ces inventions votre part, lobe mystique, séminariste évadé. Vous fondez la pieuse tyrannie de la science sur la force brutale. Quiconque ne reconnaîtrait pas son règne, « l'expierait sur le champ. » Un Torquemada furieux de raison, un brahmane véritablement armé du pouvoir que la superstition lui attribue, voilà les Laffemas et les Laubardemont chargés de préserver la suprématie de nos ampoules et sur qui vous vous reposez du soin d'asseoir l'omnipotence de votre docte coterie. Sous l'œil de ces gardiens, le savoir s'accroît, le cerveau humain va éclater ; vous fabriquez des têtes plus vastes et résistantes, des *dévas* à tenir sous cloche. Aidé de votre voisin imaginatif, vous reconstituez au milieu de l'Asie « une fabrique d'*Ases*, un *Asgaard*, » rappelant à propos ce docteur védique, dont Burnouf traduisait en grec le long nom : οὗ τὸ σπέρμα εἰς τὴν κεφάλην ἀνέβη. Bref, l'égoïsme intellectuel, dont vous participez tous les trois, traverse une crise aiguë. Vous refaites une noblesse, monstrueuse, cérébrale et incontestée. Une frénésie mystique vous emporte... « Dieux, paradis, enfer, pouvoir spirituel, monarchie, noblesse, légitimité, supériorité de la race, pouvoirs surnaturels peuvent renaître par le fait de l'homme et de la raison. » Quoi encore ? Si la planète Terre doit voir cette renaissance, l'Allemagne en sera l'auteur. *Gaudeamus igitur !* Du moment qu'il s'agit d'unir à la force en armes l'idée de la science, l'Allemagne devait en être. Cette tyrannie scientifique de droit divin, cette Inquisition de chimistes : cauchemars d'un moine espagnol qui aurait traversé les universités allemandes.

Le lobe mystique.

Oui, oui, « j'ai besoin d'un Père céleste pour me délivrer de cet enfer. »

Le lobe individualiste.

L'avenir monarchique de l'univers et de la science, s'il n'exige pas un moindre effort de notre frère imaginatif, ne s'ajuste-t-il pas mieux aux analogies que notre frère scientifique nous fournit malgré lui? L'histoire, la biologie, la botanique nous offrent ici un utile soutien. Qui nous défend de concevoir un être omniscient et omnipotent, pensant et jouissant par tous à moins que tous ne pensent et ne jouissent par lui, comme on voit que la vie de l'animal résulte de milliards de cellules, et comme il est notoire aussi qu'au temps de Louis XIV et de Louis XV, la gloire et les plaisirs du roi étaient la cause et le but de toutes les fonctions sociales : ἵνα ᾖ ὁ θεὸς πάντα ἐν πᾶσιν?

Le lobe scientifique.

Nous n'avons aucune possibilité de connaître un être semblable.

Le lobe imaginatif.

Mais qui nous empêche de l'imaginer et avec lui l'état du monde dont il serait le terme et la raison? « Un

jour, une bouche colossale savourerait l'infini ; un océan d'ivresse y coulerait... Pour coaguler cette masse divine, la Terre aura peut-être été prise et gâchée comme une motte que l'on pétrit sans souci de la fourmi ou du ver qui s'y cache... »

Le lobe mystique.

Même il n'est pas inconcevable que le monde se soutenant par une suite de sacrifices humains, pour la jouissance et la pensée de cet être supérieur, les individualités inférieures soient légitimement sacrifiées et que le martyrologe s'enrichisse à nouveau...

Le lobe imaginatif.

Martyrologe positiviste, théorie de victimes couronnées de fleurs et venant s'offrir, dans l'extase, à la sainte vivisection ! Car « c'est chose monstrueuse que le sacrifice d'un être vivant à l'égoïsme d'un autre ; mais le sacrifice d'un être vivant à une fin voulue par la nature est légitime. »

Le lobe scientifique.

Ce qui est monstrueux, c'est d'abuser à ce point de la science pour repaître l'avide orgueil de votre esprit ; ce qui est hors de la nature et de la raison, c'est la sarabande d'arguments, ou plutôt de sophismes et de paradoxes qui feraient de la science une diablerie abominable. Pour excuser votre fureur d'intellectualité,

vous invoquez le XVIe siècle, le XVIIe. Si le laboratoire de chimie n'a d'autre but que de perpétuer la tyrannie étroite de l'abbaye, allumons l'incendie de l'un et de l'autre, et qu'il n'en reste nul vestige parmi les générations à venir. Assez de variations sur le sacrifice à l'idéal : brillants mensonges d'égoïsme transcendant, onctueuses déclamations de clerc sans humanité. Au terme de vos rêves, vous touchez à une sorte de socialisme mécanique et césarien, où les savants, et par surcroît, (mais non pas aux premiers rangs,) les justes et les artistes ont leurs places assignées. « Le devoir de Gœthe, dites-vous, fut d'être égoïste pour son œuvre. » — Allons donc, votre tare intellectuelle s'aperçoit. N'allez point chercher d'arguments captieux dans les siècles passés : vous êtes les brillants exemplaires du XIXe à son déclin, âge d'égoïsme qui s'acheva sur le dilettantisme. Le voici enfin, cet aveu, dont vous vous défendiez tout à l'heure : « Pour moi, je goûte tout l'univers par cette sorte de sentiment général qui fait que nous sommes tristes en une ville triste, gais en une ville gaie. Je jouis ainsi des voluptés du voluptueux, des débauches du débauché, de la mondanité du mondain, de la sainteté de l'homme vertueux, des méditations du savant, de l'austérité de l'ascète... Je défie avec cela le malheur de m'atteindre ; je porte avec moi le parterre charmant de la variété de mes pensées. » Spectateur ubiquiste, vous jouissez des autres et pour les autres. La formidable sécheresse de ces rêves aboutit à cette extravagance. Ne nous étonnons donc pas que le savant finisse par l'emporter sur les hommes vertueux et les artistes : il est en bonne

posture pour présider la fête de l'univers et de sa propre pensée.

Le lobe individualiste.

Ou pour être déçu : car il se peut que finalement la vérité soit triste.

Le lobe scientifique.

Elle le serait, si votre dilettantisme était le dernier terme de la conscience. Pour moi, je ne donnerais pas un rouge liard d'une science acculée à une impasse aussi médiocre. Vous faites à la fois trop et trop peu d'état de l'humanité dans vos chimères. Encore un coup, la hautaine théologie vous égare. « Le grand nombre, répétez-vous, doit penser et jouir par procuration. » Et vous-mêmes par destination. Vous assimilez la science aux saints mystères et réservez finalement au front qui nous abrite la lame d'or que portait Jacques, frère du Seigneur.

Même la jouissance de notre lobe individualiste ne serait pas complète, si, après avoir soumis les hommes vertueux et les artistes à sa suzeraineté, il ne nous dupait, nous les lobes, ses voisins et jumeaux, pour ses vues supérieures. Le lobe mystique lui moyenne complaisamment ressources et subtilités théologales pour qu'il ressuscite en Dieu. Car il ne résigne pas son individualité, même au sein de la conscience finale et parfaite. Quand Dieu sera pleinement réalisé, tout puissant et sachant tout, il sera juste. Cette conséquence qu'il estime nécessaire et qui ne l'est point,

n'a d'autre objet que d'obliger son Dieu à faire revivre le passé pour réparer les injustices, et parmi celles-ci la plus criante, qui fut la résorption du précieux lobe individualiste dans le grand tout. Alors, il joue du bon lobe imaginatif qui reprend ses exercices de souplesse dans l'infini du temps... « Un sommeil d'un milliard de siècles ou un sommeil d'une heure, c'est la même chose, et si la récompense que je rêve nous est accordée, elle nous fera l'effet de succéder instantanément à l'heure de la mort. » Et l'instant d'après il gagne à ses espérances le cher lobe mystique, qui s'engoue de la vie nouvelle « par influence, ou, selon l'expression des mystiques, de la vie en Dieu ». De l'éternité de l'idée nous passons dogmatiquement à la possibilité de faire exister de nouveau ce qui a eu de la réalité. Et cela fait un aimable amphigouri.

La résurrection des individus semble le biais suprême de l'égoïsme idéaliste. Cet invincible attachement à soi est, décidément, une variété du pharisaïsme. Après tout, on a renoncé à certains agréments de la vie ; et l'on aurait quelque confusion d'avoir fait des avances au néant. La matière périt ; la sensation passe ; les lobes se décomposent ; la conscience s'évanouit. Mais l'idée défie l'espace et le temps : voilà l'espoir des belles intelligences, et qui ne meurt pas tout entier. On se voit avec angoisse suspendu, comme Manfred, au-dessus d'un mystérieux abîme de science, de métaphysique, de théologie dont l'imagination ne perce pas le fond. On voudrait se muer en une âme égarée ou un ange. Mais les objections sont trop fortes. Pour ne disparaître point dans le vide, on sauverait Dieu et la science

avec lui, qui menace de s'y engloutir à son tour. On leur tresse des liens de salut de tous les arguments métaphysiques qui nous sont familiers : *nisus*, ressort intime, l'impulsion instinctive, et la conscience envisagée pour la première fois comme une sorte d'exsudation générale produite par la masse, et nommée conscience « faute de mieux », par une sorte d'anthropomorphisme inévitable, et le lieu des idées de Malebranche, *immotum quid*, au centre de l'univers, et le Dieu *simul in esse et in fieri*... et beaucoup de galimatias, quand le lobe imaginatif est hors d'état de poursuivre et alors que le lobe mystique, désespérant d'exprimer son rêve par le langage de la raison, le voudrait atteindre par ses métaphores. Vaine tentative pour éterniser une individualité passagère en un Dieu qui n'a plus guère d'autre fonction que d'en préserver l'immortalité.

Le lobe mystique.

Un esprit réfléchi n'échappe point « à l'obsession de ces problèmes. »

Le lobe imaginatif.

Le rêve est une illusion propice à la vertu.

Le lobe individualiste.

« En fait de vertu, chacun trouve la certitude en consultant son propre cœur. »

Le lobe scientifique.

Vous parlez à peu près comme des prêtres ; mais avec un double vocabulaire, scientifique et religieux, et des nuances difficiles.

Le lobe mystique.

Certes.

Le lobe scientifique.

De cette demeure crânienne où nous vivons de compagnie, vous avez fait une cathédrale désaffectée. Mais vos fêtes conceptuelles y ressemblent parfois à des sabbats. Pour avancer la science, la paix du laboratoire serait plus utile.

Le lobe imaginatif.

Place au théâtre !

Le lobe mystique.

Il est vrai que le théâtre, en France, a grandi sous le porche de l'Eglise.

Le lobe scientifique.

Voilà bien du temps perdu.

CHAPITRE VII

DRAMES PHILOSOPHIQUES

A mesure que les difficultés s'augmentent, que les rêves s'espacent, et que les formules se vident de leur contenu, laissant filtrer goutte à goutte, comme des vaisseaux mal cerclés, le peu de réalité qui s'y logeait, à mesure aussi l'imagination cherche à fixer l'insaisissable dans un cadre de vie. Mais c'est se faire une singulière idée de l'action dramatique que de la croire plus propre à « mettre en saillie ces doutes, ces demi-jours, ces audaces suivies de reculs, ces allées et venues de la pensée. » Shakespeare invoqué ici a l'expérience et l'intuition de l'humanité ; Renan n'en possède qu'un vague concept. Son cerveau est à la fois la pièce et le décor. Et le jeu des lobes cérébraux y est devenu si capricieux et inconsistant qu'après avoir allégué le Livre de Job, le dramatiste prophétise ainsi : « La philosophie moderne aura de même sa dernière expression dans un drame, ou plutôt dans un opéra;

car la musique et les illusions de la scène lyrique serviraient admirablement à continuer la pensée, au moment où la parole ne suffit plus à l'exprimer. » Ce romantisme idéologique incline, plus exactement, vers le spectacle enjolivé de trilles, où les ombres vaines des idées empruntent un air de réalité aux costumes et maillots.

Un élève de Condillac ou de Destutt de Tracy, un Stendhal, qui aurait eu moins de foi dans l'énergie et une main plus légère était presque en état de mener à bien ces divertissements. Et déjà la préface de *Cromwell*, application au théâtre de l'identité des contraires, mettait en théorie cette sorte de diplopie dont Renan, à son tour, proclame la haute portée en ces exhibitions idéalistes. Caliban et Prospero, Brunissende et le pape, l'ironie et les larmes, révolutions qui aboutissent au lieu de conspirations qui avortent : c'est la formule de *Hernani* poussée jusqu'à son extrême conséquence, l'opérette de la *Grande-Duchesse*. Sous l'œil du protagoniste, qui n'est autre que l'intelligent auteur, voici le chœur des formules déjà vues, la friperie des dialogues philosophiques étalée sur « le plateau ». C'est un pathétique d'opinions marié à une inquiétante moquerie d'à peu près tout, un drame de passions vides, un duel d'émotions de tête, une comédie symbolique qui s'accroche sourdement à l'actualité, une revue de paradoxes défraîchis, l'image d'une vie cérébrale dont l'évolution tend à la sensualité. Quelque quadrille de haut goût complète agréablement cette impression des choses humaines, et prolonge les petits frissons que font passer en nous les audaces d'une pensée qui

se fatigue et cherche son réconfort aux jouissances d'amour — mais trop tard.

Sur le pont
D'Avignon...

I

CALIBAN

Suite transcendante de la *Tempête*. La scène se passe tantôt dans la Chartreuse de Pavie, entendez la bibliothèque et le laboratoire du Collège de France, tantôt à Milan, ou plutôt non loin du boulevard Montmartre ou de la place de la Concorde, un jour de branle-bas. Les costumes ne portent point de date ; mais les événements sont marqués aux millésimes des années qui s'écoulent entre 1870 et 1878.

Le sujet est double, et les actes coupés par des contrastes. Cela pourrait aussi bien s'appeler : *La Démocratie et la Science*. Révolte du peuple ; noblesse impuissante à se maintenir même avec le secours de l'idéal, noblesse de race et de savoir à la fois, qui salit un peu le bord de son manteau pour sauver l'essentiel, c'est-à-dire l'élite scientifique. Caliban figure le peuple, Prospero la monarchie d'hier qui, par le savoir, devient l'aristocratie de l'avenir (heureuse prophétie et justifiée par les événements, n'est-il pas vrai ?) Ariel symbolise l'idéal qui ne souffre pas d'être terni par le peuple, non plus que par la politique. Les

rêves philosophiques nous ont familiarisés avec ces singulières visions. Cependant le peuple renverse Prospero, duc de laboratoire, et le remplace par Caliban à qui les appétits sont venus avec la parole articulée. C'est le premier stade de la pensée théâtrale de Renan ; il correspond à l'aristocratisme qui est tout au fond de l'*Avenir de la Science* et qu'il exhibe, avant que la République l'ait cajolé.

Cet Antony, épris des alambics et des livres, a toutes les audaces, sauf celle de conserver son duché par l'action. Il remet à l'idéal, au petit Ariel, le soin de ses affaires, accepte la défaite d'un air air calme et le rire aux lèvres. C'est un homme expert à énerver un pays. Au reste, l'athanasie retient toutes ses pensées : il est tout occupé de bien mourir. Il personnifie cette oligarchie intellectuelle à qui Renan rêvait tout-à-l'heure de remettre en main les plus formidables pouvoirs. A considérer la pauvre défense qu'il fait, on se demande s'il s'en saurait servir. En somme, dans cette lutte, ou plutôt cet échange forcé des conditions entre Prospero et Caliban, celui-ci tient le bon bout : au lieu de songer à bien mourir, il veut vivre. Et il couche dans le lit ducal où la belle Imperia ne tardera pas à le rejoindre. On nous dit que Caliban hait les livres : il a tort. Mais Prospero, qui ne voit que par eux, n'a pas raison. Qu'est ce détachement spéculatif que de l'égoïsme très distingué ? Il aime la vérité pour elle-même, dit-il, mais surtout pour lui et ses amis. Et, bien qu'anticlérical, il méprise, autant qu'un clérical, le peuple qui s'efforce vers l'action et la vie. Il le méprise et le redoute. Sachant que ce peuple est trompé

par des fables grossières et que, désabusé, il entrera en fureur, croyez-vous qu'il ait dessein de l'éclairer ? Il détient la science comme une religion, à la place d'une religion morte qu'il déteste et dont l'obsession fausse ses jugements. La science n'est pas un succédané de la prière égoïste du mystique : elle ne mène à Dieu ni n'en détourne. Et c'est une erreur proprement ecclésiastique de penser que le peuple en a peur, comme il avait la crainte de l'enfer.

Caliban a soif de vivre. Un idéalisme cérébral, un scientifisme philosophique et dévotieux n'est point son fait. Même il se détourne des bénédictins qui font dans les recherches du passé une douce retraite, à l'écart des rudes nécessités du présent. Il se méfie surtout de ces orgueilleux fils d'Antony qui ont remplacé le sarcasme par l'ironie, équilibristes qui jonglent avec des idées dont le faux brillant ne l'éblouit point. Quelques couplets de l'acte II font un remarquable numéro de cette acrobatie. Internationalisme, militarisme, réactionnarisme, fétichisme, philosophisme se suivent, se mêlent, s'élancent en l'air et retombent aux mains habiles du baladin, qui exécute vers le plafond son travail idéologique, et dont l'assistance ne distingue bientôt plus que le sourire en représentations. Prospero jongle; Caliban règne.

Au gré de Prospero, Caliban a deux graves défauts : il est instinctif et ne fait pas bon ménage avec la guitare idéaliste. On oublie trop que ce fils de Sycorax qui l'abandonna pour aller Dieu sait où (comme si le fils était comptable des mœurs maternelles !) cet adorateur du dieu Sétébos (comme si le sauvage était res-

ponsable du dieu qu'il adore ! nous apparaît d'abord comme une victime du droit divin et du laboratoire superbe. Se plaignant des tortures qu'il a subies, il est fort honnête d'accepter pour parole d'évangile une contestable application du darwinisme. Que ne répond-il au mélodieux croque-notes Ariel que Prospero n'a eu d'autre objet, lui apprenant la langue des Aryas, que de former à son usage un serviteur plus utile et que nulle reconnaissance n'est dûe à un dessein intéressé ? Que ne montre-t-il la marque du collier dont il fut attaché ? Il n'a, lui, le culte d'hypodulie ni d'hyperdulie. Et quant au Dieu, qui est raison, et qu'on invoque pour le convaincre, il ne manque pas de riposter que ce Dieu métaphysique et intangible vaut tous les autres, ni plus ni moins. Caliban souffre et, s'il n'y mettait ordre lui-même, sa condition douloureuse serait éternelle entre ces aristocrates qui le méprisent et ces savants idéalistes qui le voudraient bâillonner.

Il n'est pas le peuple : il en est la charge. Il incarne *Pecus* envisagé de quelque hauteur par un mandarin. En quittant l'île de la *Tempête*, Prospero n'a pas dépouillé cet esprit-là. Lequel est davantage dans sa fonction virile, de ce duc qui donne des féeries symboliques et perd sa place, ou de ce vilain qui la prend et met à profit le temps perdu dans cette fête du scepticisme ? Caliban n'est pas sceptique. Il ne se contente pas de parler : c'est le secret de son succès. Et parce que Renan met en scène, cédant à la crainte qui le hante d'ordinaire, la révolte de la démocratie contre les savants qui par la science sont ses maîtres, il ne

faudrait d'abord pas croire que Caliban déclare de lui-même la guerre aux livres, mais prendre garde que l'auteur imite Shakespeare (III, II) et qu'il pousse un peu loin l'anachronisme. Au surplus, si les gens de livres se croyaient nés pour l'oppression, il n'y a pas d'apparence que Caliban se laissât davantage opprimer par eux. Et, pour son coup d'essai, il renvoie dans la Chartreuse, à son savant et inerte maître, la flûte idéaliste dont il n'a que faire au plein de l'action. Et Ariel s'en retourne déconfit, petit gendarme qui s'est trompé de pouvoir constitué. Décidément, Prospero, s'il est capable de contenir l'univers en sa fantaisie, ne connaît guère le train du monde.

Caliban règnera, se fortifiera, s'instruira. Il en coûte peu de railler sa prudence conservatrice après son avènement ; et c'est lui vouloir du mal que de lui souhaiter le goût persistant des révolutions. Voilà l'écueil contre lequel peut se briser la liberté. Mais il débute par refuser à l'Inquisition la tête de Prospero, qui n'eût peut-être pas attaché autant de prix à celle de son ancien serviteur. Comme il n'a point porté soutane, il s'affranchit de l'influence papale sans employer toute sa vie à prendre sa revanche contre une autorité qu'il ignore. Il protègera, tout comme un autre, les artistes, puisqu'il paraît qu'ils ont besoin de protection. Il aidera même la science, tout comme un autre, à cause des bienfaits que le peuple en peut recevoir. Quoiqu'on ne danse plus aux Tuileries, Imperia, la tête toujours égayée de jolis couplets sur le papillon, la fleur, les étoiles, qu'ont fignolés pour elle Dupuis et Cotonet, continuera à remplir tout le devoir qui

incombe à sa beauté. Zitella, que les couplets ne contentent point, exercera, comme sous le précédent règne, son art difficile qui est de donner et recevoir du plaisir. Si le petit Ariel est plus délicat que ces agréables personnes, et craint de maculer ses ailes, c'est sans doute que le prêtre lui enseigna autrefois que l'amour n'est que souillure. Quant à Prospero, calme et souriant, après qu'il a perdu un trône, mais blanchi par les années et usé par les livres, il éprouve que Caliban ne fait pas trop méchante figure sur le trône. Deux ans plus tard, Renan consentira à garder « Caliban, amélioré par le pouvoir. » Constitué lui-même en dignité, il enterrera « honorablement » Prospero, raison supérieure mais aristocrate démodé, et ressuscitera Ariel désormais capable de refleurir sans syncope dans la paix d'une sinécure. Et c'est l'*Eau de Jouvence*.

II

L'EAU DE JOUVENCE

Cependant le magicien moderne, Prospero, continue à philosopher dans la Chartreuse de Pavie d'abord, sous le nom d'Arnaud, et puis en Avignon, au palais du pape Clément. Il est revenu à ses préférences et rencontre chez le chef de l'Église un laboratoire et un refuge. On notera seulement qu'il semble pencher vers la médecine et la chimie, c'est-à-dire les sciences de la nature, comblant ainsi un regret de Renan. Il dis-

tille au même alambic l'Eau de Jouvence et le scepticisme, élixirs de vie et de mort. Son esprit, enivré de sa propre intellectualité, s'élève d'un vol alourdi sur les ruines de ses pensées.

En ce drame il passe la revue de ses ennemis qu'il confond avec ceux de la science et oublie à tout coup le plus secret, qui est lui-même.

Des premiers il trace des portraits souvent chargés. Cette vieille perruche de Saint-Cerbonet, aimée du pape en sa jeunesse, et qui s'en prévaut pour lui adresser des sommations politiques et « destituer Dieu », quand il diffère d'avis avec elle, personnifie le faubourg Saint-Germain. De nobles seigneurs, partisans acharnés d'Henri V (pardon, de Prospero), s'obstinent à ramener ce soliveau sur le trône. Peut-être ces trublions étaient-ils assez impuissants, dès 1880, pour que, hors la polémique de presse, on s'abstînt de les représenter sous la forme de fantoches dont les vues politiques ne passent point la famine populaire et le désordre à toute occasion. Leur prétendant affecte des airs de loyalisme supérieur à l'égard du peuple qu'au fond il méprise, et à l'endroit de son pays, dont il fait un médiocre cas. Il s'attache à son titre, j'allais dire à son drapeau blanc. Il tient par-dessus tout à sa tranquillité de philosophe internationaliste et humanitaire. Sous le prestige des phrases, on découvre un idéologue sec et hautain qui n'entend pas, lui aussi, qu'on transplante pour un duché « le parterre de ses pensées. » Il prend à son tour, par l'ironie possession de l'univers ; mais il cesse de rire, s'il lui faut déranger son alambic. Et il se pourrait, après tout, qu'il se méprît sur ses devoirs.

Sa raison supérieure ne travaille pas à l'avancement du peuple. Parce qu'il fabrique de l'eau-de-vie, il se voit maître de la nature. Toujours mariant le rêve à la réalité et la science à la chimère, il change d'agréables tableaux en d'insupportables cauchemars. En Avignon, où il a porté ses pénates, il connaît de nouveau que la foule est crédule et les femmes superstitieuses. On conte sur le pont d'Avignon qu'un docteur réveille les trépassés. Sœur Douceline insinue que l'eau qui brûle ne peut venir que de l'enfer. Vieilles filles et brigands opinent qu'il devrait être défendu de ressusciter les morts qui viendront un jour réclamer leur bien. Voilà bien ce peuple absurde ou méchant, qui n'est pas admis à la science et ne détient de vérité que celle qu'il se fait à lui-même, ce peuple qui se fâchera s'il s'aperçoit qu'on l'a berné, et qu'il faut amuser à la fois de grossiers plaisirs et d'illusions religieuses en attendant que les savants le maintiennent rudement. Il est vrai que notre distillateur breton permet avec quelque pitié à ces « pauvres vies déflorées » de « plonger un instant dans l'idéal », en vidant les verres et culbutant les filles. Et sur le pont d'Avignon, la ronde achevée, on danse la Carmagnole dans un tableau apocalyptique de guillotine et de révolution. Qui donc a pu ajouter foi au républicanisme de ce philosophe halluciné?

Prospero, grand seigneur fieffé, n'aime point la société des gens de lettres qui défend les intérêts des auteurs, ni Bismarck qui d'un coup brutal dispersa les rêveries internationales de Renan et troubla pour un temps le culte qu'il rend à l'Allemagne. Le chancelier de fer apparaît en la personne du seigneur palatin Siffroi,

qui vide aux trois quarts le godet de Jouvence (le lourdaud!) et crève de fureur et d'ivresse. Ce reître dégoûterait Prospero de la Germanie, s'il n'avait à ses côtés le bon Teuton, Gotescalc, qui fut disciple de Hegel, Ewald, Gesenius avant d'être celui d'Arnaud.

Prospero-Arnaud a aussi contre lui la milice d'Église. Certes, Renan a marqué de traits vifs, en plus d'un endroit, la discorde de Rome et de la science. Mais, sa personnalité étant ici engagée, plusieurs sont fort appuyés. On ne peut prendre au sérieux la psychologie du pape Clément, absolue, éternelle, on nous en a prévenus, à la façon de Shakespeare, et bien moderne aussi, puisque l'auteur éprouve un secret plaisir à entreprendre de le convertir au rationalisme. Simoniaque, superstitieux et luxurieux : voilà un bilan papal. Ce pape aimerait à savoir si l'âme est immortelle. Inexact sur la règle des mœurs, il ne veut s'amender qu'à bon escient et appréhende, lui aussi, lui surtout, d'être dupe. Ce pape encore scandalise les dévotes, parce qu'il entretient en son palais d'Avignon une fille verdissante et sceptique, qui figure, auprès du vieux successeur de Pierre, la triomphante immoralité de la nature. Ce pape enfin joint à la sensualité la fantaisie. Dégustant l'Eau de Jouvence, il a éprouvé « des jouissances d'imagination » qu'il croyait mortes en lui. C'est décidément Stendhal vicaire de Jésus-Christ. Pape ironiste et presque scientifique, qui penche du moins vers le modernisme, et, pour peu que Brunissende et Arnaud l'y poussent, serait capable de faire un nouveau schisme et de rompre avec son église. Cela est délicieux...

... A la manière de Prospero, qui veut rajeunir les vieillards par l'Eau de Jouvence et mettre de l'agrément dans la mort par l'éther. Le magicien continue à retenir des recherches positives leur portée dans le rêve. Curiosité de savant, âme désabusée. Il continue à louer la vertu et en publier la vanité, à recommander au peuple le plaisir par crainte de l'induire autrement en erreur, à placer au-dessus et hors de l'humanité le savoir, non sans insinuer que l'amour n'est pas un moins enviable lot, à préconiser la science sans être assuré que l'objet n'en soit pas frivole. Il continue à étonner le naïf Gotescalc par le va-et-vient de son esprit, avec des regards inquiets ou souriants que tour à tour il plonge dans l'éternité ou ramène sur lui-même. Il continue à imaginer des hypothèses consolantes et des visions cruelles ; et dans le temps qu'il définit l'expérience de laboratoire, il retourne à ses équivoques mystiques de pensée et de prière, de travail scientifique et d'adoration en esprit. Il continue à endoctriner le chef de l'église, engageant une admirable partie, sinon pour la science, au moins pour la fantaisie, fille de l'air, folle du logis.

Et il fait une fin délectable dans une chambre des bâtiments de l'Inquisition. Le cardinal Philippe, qui, comme le pape et Brunissende et tout le cercle sur lequel se fermeront ses doctes yeux, est en fonds d'intelligence, vient lui conseiller d'adoucir sa doctrine pour éviter le scandale et aussi la mort. Renan-Prospero qui, s'il eût voulu suivre les néo-chrétiens, pouvait prendre ses accommodements avec l'Église, refuse et se prépare à l'euthanasie en prenant de l'éther. A

cette heure, il fait un avant-dernier examen de conscience. Il reconnaît qu'il a trop rêvé et que sur la science et l'humanité il a fondé d'impatientes espérances dont la réalisation se recule dans l'avenir. Puis, il revêt un linceul de gaze légère. Le cardinal ne se résigne pas à voir périr un si grand esprit par le suicide éthéré, Il essaie le réactif en usage, paraît-il, chez les théologiens. On nous disait tout à l'heure : « La femme est, dans les choses de ce monde, l'ennemi de la raison. » Pour ravir Prospero à la mort, l'inquisiteur lui propose de faire venir Brunissende. Mais comme elle est encore trop instruite et de celles par qui « se fera la métaphysique de la beauté », il lui adjoint deux Agnès charmantes, dont le physique suffit. Formées par une abbesse pour les plaisirs cardinalices, elles sont propres à révéler peut-être quelque jouissance inconnue. Cependant le curieux prélat philosophe à son tour. « Qui sondera le mystère de la connexion que la nature a établie entre la vie et la beauté, la pudeur et l'amour?... Celui qui aurait approfondi la femme, Arnaud, aurait le mot de l'univers. »

Il faut reconnaître que cette façon de poser le problème de l'amour en tenant par la main deux converses faites à réveiller les souvenirs d'un moribond, ne manque pas d'imprévu. La modeste Célestine et la douce Euphémie, rejetant leurs voiles, laissant flotter leur chevelure, mettent beaucoup de bonne volonté à rajeunir le grand docteur.. Mais Arnaud, affaibli par l'éther, n'a plus le courage d'être jeune. *Prius mori quam fœdari.* Et pour nous bien faire entendre qu'à défaut de la vieillesse, l'idéal se renouvelle à ce jeu, le

petit Ariel reparaît considérant Célestine, ses lourds cheveux et son léger costume, reprend goût à la vie, tandis que Prospero, après avoir uni l'amour et l'idée et bien raccommodé ensemble Ariel et Caliban (sans l'un nulle délicatesse, mais sans l'autre point d'histoire), repose ses yeux mi-clos sur les amants de tout âge, Célestine, Ariel, Brunissende, le pape et murmure d'une voix qui s'éteint quelques-unes de ses mélopées philosophiques : la fleur naît du fumier... le papillon et la chrysalide... l'existence d'une conscience obscure... « tendance profonde poursuivant un but placé à l'infini »... le grand semeur aveugle, quaterne à la loterie... sensation délicieuse, jouissances infinies... l'Être éternel, — puis, sur un baiser de Brunissende, expire à l'heure qu'il a voulue, et à l'instant que la nature « se change en nymphe pour le recevoir... »

« Les études sur le sentiment religieux, écrivait M. le Dr Georges Dumas, nous ont apporté de précieuses indications sur le sentiment de l'amour. Le mysticisme et l'amour ont entre eux une profonde analogie. Chez le mystique et chez l'amoureux, le sentiment qui domine l'âme, c'est celui de la dépendance... Tous deux ont le désir d'être élus entre les hommes. Cette analogie nous explique pourquoi tant d'amoureux de la beauté charnelle, surtout lorsqu'ils sont d'une imagination exaltée,... finissent dans l'amour divin, les femmes dans l'amour de Jésus, les hommes dans celui de Marie. *Quelquefois on constate la substitution de l'amour au mysticisme ; souvent on voit la transformation de l'un en l'autre* ; souvent aussi on remarque la fusion des deux. » (Le *Temps*, 24 novembre 1904.)

III

LE PRÊTRE DE NEMI

Ceci n'est plus un drame.

On nomme kaléidoscope un appareil formé d'un tube opaque contenant deux miroirs, quelquefois trois ou plus, disposés de façon que... de petites idées colorées et placées dans le tube y produisent des effets agréables et variés. La notice qui enveloppe l'appareil, (je veux dire l'*Avant-propos*) n'est qu'un commentaire de cette définition. Le danger d'opposer ainsi les miroirs ou d'accoupler les antithèses, c'est qu'il n'y a plus de raison pour s'arrêter et ne pas dire que le blanc est le noir, ou inversement. Toute image est bonne à voir, et toute vérité bonne à savoir, à la condition toutefois que ni les images ne soient si fragmentaires que, les voyant, on n'y puisse fixer sa vue, ni les vérités à ce point incertaines et contraires qu'y croyant, on n'en soit pas bien sûr, ou même apparemment qu'on n'y croie pas. Et si les unes et les autres se doivent concilier après des millions de siècles, encore une fois que nous importe?

C'est toujours Prospero et encore Renan, qui sous le nom d'Antistius, est prêtre de Nemi, prêtre libéral et réformateur de religion. Ses prédécesseurs occupaient la place à la condition d'avoir tué le prêtre en exercice. Il a fait grâce et pris l'emploi sans tuer. Il vit en son sanctuaire, résignant à des subalternes le soin de

croire et de pratiquer les rites. Cependant Albe déteste Rome. Et il respire cette atmosphère de haine qui divise les deux villes ou plutôt qui sépare l'Allemagne de la France. « Laissez-moi ma vie idéale ! » disait Julien Sorel. C'est la sienne propre, depuis 1871, que Renan met dans cette suite de tableaux et de dialogues. Tout s'y oppose vivement : Albe et Rome, Antistius, le prêtre, et Carmenta, la sibylle, les politiciens Metius et Liberalis, et tout le reste. Au prêtre et au politique libéraux, Antistius et Liberalis, c'est Renan qui fait la bouche. Pareillement les idées extrêmes s'affrontent ; le pour et le contre se heurtent : traditionalisme et réforme, héroïsme et patriotisme, tout enfin, tout vu en double, tout géminé. Le sanctuaire de Nemi convenait moins à cette fiction que le temple de Janus au double visage. On dirait d'une gageure de désorganisation intellectuelle.

Tout s'oppose et se fond et se confond. L'unité de l'ouvrage gît en l'égoïsme du dessein.

La politique passe un méchant quart d'heure. Et il est vrai qu'elle y paraît une duperie souvent dégoûtante. Mais on ne distingue plus, comme dans l'*Avenir de la Science*, au nom de quel principe rationnel elle est traitée si vertement. Albe se déchire elle-même. Le parti du peuple s'unit aux aristocrates, les radicaux aux conservateurs. En ce temps-là (1885), c'était assez l'usage sur le forum qui regarde Montmartre. Où est la pierre de touche de ces fourberies, paradoxes, boniments ? Un quidam, nommé Tertius, ennemi des chimères, personnifie le bon sens avec une réjouissante niaiserie. Le bon sens ! Nous savons l'état qu'il en faut

faire. Il n'est pas précisément la qualité qui convient pour se plaire aux paradoxes qui papillotent sous nos yeux : « l'ordre et la conservation dans le monde sont l'œuvre d'anarchistes repentants » — le courage est un luxe à taxer comme la vertu — « la division est une marque de vie et de force. » Au reste, le moyen qu'il se reconnaisse parmi tous ces préjugés, maux d'opinion et sophismes démagogiques, bourgeois, militaires, religieux, sans compter les précieux équivalents d'un langage où les pires méfaits d'une bande de massacreurs deviennent « les actes spontanés de la conscience populaire? »

Cethegus, socialiste révolutionnaire, a pour unique fonction, sur notre tas de boue, de contrecarrer aristocrates et libéraux. Il est positif, ne tient ni à la revanche ni à la civilisation. Civilisation, fondation du droit nouveau lui semblent des billevesées; il ne distingue pas l'intérêt d'instituer une religion plus pure, car tous les prêtres se valent, ni même d'assurer la morale, qui est un reste « de prêtrerie. » — Metius, l'aristocrate délié, méprise le peuple qu'il dupe et s'allie sans honte à un coquin. *Prius fœdari quam mori.* Cynique, il pousse ce peuple à se battre, sachant la défaite assurée, et avec l'unique dessein de repêcher le pouvoir dans le sang. Capable de discerner que les masses démagogiques méconnaissent les avantages de l'organisation militaire, il a des arguments de garde-national pour expliquer leur goût de la guerre. « On ne fait rien pendant ce temps-là; on est nourri pour un service dérisoire, et on a la satisfaction de se dire qu'on veille au salut de la patrie. Quel bonheur d'être héros

sans rien risquer, à tant par jour! » Au surplus, tout pétri d'une indulgence sceptique et hautaine : il faut que la foule s'amuse, chante, boive, danse, pour garantir la liberté de ceux qui la mènent. Et il sied aussi qu'elle satisfasse ce besoin de religion qui est une sauvegarde... — Que dit-il, ce descendant des preux? il semble qu'il ait lu les *Dialogues philosophiques*. Et au fond, tout au fond, Liberalis, chef de la bourgeoisie éclairée, sur certains points pense de même.

Celui-ci est le raisonneur, le cynique mitigé. Pas plus que Renan, il n'a de goût pour la plèbe. Il faut d'ailleurs convenir que, dans ce *Prêtre de Nemi*, on a fait à *Pecus* la pleine mesure de sottise. Rome eût-elle conquis le monde, si son peuple en eût porté un si lourd fardeau? Et quant à celui de France, en 1885, s'il a glissé en des erreurs passagères à la suite des Metius ou des Cethegus, Liberalis est-il sans reproche? Après qu'il eut voté l'école obligatoire et gratuite, il s'est contenté de faire de belles promesses, mettant à profit sa victoire pour lui et ses petits. Il affecte de prendre les questions de haut, embrasse l'humanité de ses regards, et prophétise volontiers le passé. Médiocre à l'action, il tourne au premier vent pour conserver le pouvoir. Il excelle à prévoir les maux qu'une situation politique a engendrés quelques siècles auparavant et à tirer des conclusions profitables au nôtre, mais dont lui-même ne profite guère. Dans ses passes de parole avec Metius, Cethegus et Tertius, il a des échappées prudentes vers un avenir très ancien. La religion ni le patriotisme ne sont des étaux à rétrécir sa tête. Il s'en sert sans s'y asservir. Mais au contact du peuple,

il craint d'effaroucher la fine dentelle de ses idées. Égoïsme de tête et sécheresse de cœur sont les traits essentiels de cette figure, où l'auteur a mis beaucoup de soi avec un peu de ses rancunes contre un parti conservateur qu'il favorisait de ses vœux. Liberalis est proprement une moitié de lui-même.

Antistius fait l'autre moitié. On dirait d'un pape qui a pris le parti du schisme avec son église et d'une renaissance religieuse en dehors du culte. Au reste, tout va mal, par la faute de la superstition populaire. — Est-il certain que ce ne soit pas celle d'Antistius? « Un prêtre, dit un personnage, n'a pas à penser. » Et peut-être, en effet, si, — comme Renan nous l'a vingt fois redit, — la religion relève du sentiment, la pensée n'est-elle pas l'essentiel de la fonction sacerdotale. La consolation des affligés ne comporte pas nécessairement une métaphysique de la divinité. Antistius pense beaucoup et n'agit point et ne sent pas davantage. Philosophe naturaliste et prêtre du divin, voilà son cas. Son emblème n'est pas un cœur, mais un cerveau glorieux. Préposé au culte de Diane, il la nie. Posture délicate : il était plus simple de ne pas rechercher la place.

Il se tire d'embarras pour quelques heures en récitant de mémoire une bonne part des *Dialogues philosophiques*. Il prétend éliminer les erreurs de la religion qu'il enseigne. Ces dieux qu'on apaise ou sollicite par des présents sont « une injure à Dieu. » L'Être suprême n'agit point par des volontés particulières; il ne rend point d'arrêts comme un juge gagné par des épices. Il est l'ordre éternel : « Toujours plus haut! toujours plus haut! Coupe sacrée de Nemi, tu auras éternelle-

ment des adorateurs. Mais maintenant on te souille par le sang; un jour, l'homme ne mêlera à tes flots sombres que ses larmes. Les larmes, voilà le sacrifice éternel, la libation sainte, l'eau du cœur. Joie infinie! Oh! qu'il est doux de pleurer! » (On retrouve dans les *Apôtres* ce même Renan et la tristesse de ce Dieu et la joie de ces larmes). Sensiblerie mystique, source parfumée d'encens, mais non pas nécessairement « eau du cœur »; prêtre de la raison et de l'amour, mais d'un amour sensuel et rationnel, où le cœur ne s'intéresse guère.

Si un couple d'adolescents se présente à lui, il rend la liberté aux colombes qu'ils offrent à l'autel et bénit cet Eliacin et sa compagne, qui s'apportent « l'un à l'autre un duvet que nul contact n'a pollué. » Au demeurant, il ne rencontre pas un mot de vérité sentimentale ou passionnée; avec une certaine emphase tournée contre le mépris ecclésiastique de la chair, il proclame les sacrés enchantements de la nature et la pureté des mystères amoureux. Et il est sûr que l'amour tient une place toujours plus grande dans sa compréhension de l'univers; mais Lucrèce comme aussi Gœthe en écrivirent autrement. Ils ne célébraient pas avec un minutieux libertinage « l'acte suprême où l'homme le plus vulgaire et le plus coupable arrive à être jugé digne de continuer l'esprit de l'humanité. » Ce n'est point assez d'avoir beaucoup combiné d'idées pour parler de l'amour comme il faut.

Au reste, Antistius est un égoïste inerte. Aussitôt qu'il voit les difficultés pratiques de sa réformation religieuse, il s'abandonne. On dirait d'un autre Renan,

qui esquisse une histoire des religions et remémore celle de sa propre foi. Cependant il ne s'avise point que, retranché dans l'orgueil de sa pensée, il dépasse en ses sublimes conceptions tout l'amour de soi que la simple humanité épanche en ses superstitions. N'est-ce pas un rêve malsain que celui de l'homme supérieur qui voudrait vivre dans le lit du torrent, nourri par le corbeau d'Élie? Les ascètes du désert cultivaient au moins leur jardin, comme Candide. Ne voilà-t-il pas un sentiment d'humanité bienfaisante que cette prétention de se retirer dans la solitude morale à l'écart de la sottise humaine? Qu'est-ce que se composer « un petit monde divin à soi », et dire : « mon infini » comme les simples disent : « mon Dieu », sinon, par un culte de soi-même, se soustraire aux devoirs essentiels de solidarité? Qu'est-ce que cette Thébaïde d'orgueilleuse fantaisie, de secrètes voluptés? Qu'est-ce que cette folie individualiste de « s'approprier Dieu? »

Individualiste, égoïste, mystique, Antistius l'est jusque dans ce rêve d'amour spirituel qu'il marie à l'exaltation métaphysique. Il est manifeste que Renan, à cette heure, cherche un appui pour sa pensée et un aliment pour son imagination que le raisonnement et le septicisme ont séchées. « Gœthe, disait-il dans l'*Avenir de la Science*, embrasse l'univers dans la vaste affirmation de l'amour : le sceptique n'a pour toute chose que l'étroite négation ». Mais, à peu près dans le même temps, son Patrice, encore que curieux de la douce ivresse et du sublime mystère, mettait entre la femme et lui la supériorité de son analyse. De là vient qu'Antistius n'éprouve pour Carmenta, sa pythonisse, son porte-

voix de sublimes impostures, qu'un sentiment de dureté hiérarchique. Naturaliste, quand il s'agit des colombes et des bergers, ce prêtre intellectuel la voue à l'éternelle virginité au nom des dieux, que dis-je? au nom du divin. Et il pense triompher par ces mots : « Je suis chaste. »

Prêtre de Nemi, maître des choses sacrées, au lieu de condamner cette languissante fille à un devoir douteux et qui lui est plus insupportable à mesure qu'elle vous aime de tout son cœur, au lieu de prononcer canoniquement que « la femme doit aimer l'homme, et l'homme doit aimer Dieu », faites-lui grâce de votre philosophie et de vos maximes claustrales, et comprenez, comprenez-la donc, lorsqu'elle réplique naïvement à cet ineffable pathos : « La femme ne fera jamais le bien que par l'amour d'un homme. » C'est la part de réalité qu'elle réclame de votre intelligence. Gœthe, que vous paraphrasez, ne laissait point languir les pauvres filles amoureuses. Égoïste il était, moins que poëte. Sa philosophie n'avait pas été desséchée par le dédain du prêtre. Elle ne respirait pas cette haute estime de soi qui condescend à laisser baiser la frange de sa robe par une transparente allusion à la vie de Jésus en qui vous vous mirâtes au temps de la jeunesse. Ces sermons, ces sophismes, ce baiser au front sont impayables. Carmenta, qui, n'ayant pas comme vous une complexion abstraite, s'intéresse ardemment au problème de l'amour, infortunée convive d'un banquet éternellement décommandé, vous la réservez au cul-de-sac de couvent et à la prise de voile. Inlassable discoureur, qui n'a pas plus tôt prononcé les mots de

nature, d'humanité, de raison suprême qu'il se croit quitte envers les hommes et aussi les femmes, et qui confond l'amour avec la curiosité.

Il en est de la pensée d'Antistius comme de son temple : très fréquenté, mais toujours mêmes visages et pareils propos. Le peuple roidit son bras et déclare la guerre à Rome; Antistius remâche son triple postulat : Dieu, justice, immortalité ! — Prêtre, il faut agir. — Si nous parlions du génie du Latium... — Prêtre, tu tiens les oracles et la victoire ; inspire à nos gens l'énergie qu'il faut pour mourir. — En vérité, je vous le dis, pour mourir il n'est nullement nécessaire de se mettre en campagne... — Voilà un dangereux assembleur de paroles, dont l'attaque de Rome ni la ruine prochaine d'Albe ne modifieront la sagesse verbale. Manifestement il substitue le peuple français à l'albain, et sa doctrine demeure. Que dis-je? Il ne s'astreint pas à une doctrine. Engagé dans le conflit de la raison et de la foi, il rencontre l'unique solution de ses apophtegmes dans la mort.

Elle apporte au lecteur la délivrance de ces insoutenables subtilités, de ces raisonnements quintessenciés, de ces distinctions sophistiquées, qui finissent par montrer la corde. Le plus ordinaire procédé consiste à dire toujours oui et non, mais surtout à choisir une affirmation morale juste au point où elle cesse d'être évidente. Un conflit de devoirs est fort congruent à cette petite drôlerie. Par exemple, l'homme doit éviter la mort; mais la vie d'une nation est plus précieuse que celle d'un individu. Vous poussez à bout le premier devoir, en disant oui avec une logique utilitaire et sous-

entendant le devoir supérieur : c'est la théorie de Ganeo qui, relevée d'ironie et assaisonnée d'aphorismes, ne manque point son effet. Mais le fin du fin, c'est de revenir au devoir supérieur et de détruire discrètement cette contrepartie en disant non avec la même logique et tout en ayant l'air de dire oui... D'ailleurs une nation vit mieux après avoir été vaincue. Une nation fait des progrès après la défaite ; elle est plus heureuse, ayant été préservée de la victoire... On oublie volontairement que la victoire y peut aussi maintenir l'énergie et l'activité, lui assurant la suprématie économique et commerciale et surtout une confiance collective scellée par un commun effort. L'histoire de Rome en fournit un notable exemple. Mais faites mijoter ces oui et non, oui ou non, à feu doux, liez la sauce, saupoudrez d'esprit : c'est le délice des gourmets et le régal de la canaille. Plusieurs politiciens ont retenu le tour de main. Tandis qu'ils équivoquent sur le patriotisme par oui et non, Leporinus y trouve son compte, persuadé qu'avant la conclusion, il aura passé l'âge du héros récalcitrant et attrapé celui du spectateur impartial. A cuisiner ainsi les vérités de sentiment, on risque seulement d'empoisonner un peuple ou ceux qui l'empoisonnent.

De même, s'il est vrai que le prêtre n'est pas nécessaire au penseur ou au savant, encore est-il que ni penseur ni savant ne touchent la créature sensible. La religion ne se réformera ni par la science ni par le raisonnement. Si la société ne trouve pas jour à canaliser au profit de la solidarité ces réserves de tendresse et de sympathie qui sont aussi le propre de notre nature, un génie aimant, humain — prophète ou poëte

— qui ne sera pas un orgueilleux raisonneur comme Antistius, apparaîtra en son temps. Jésus était probablement tout le contraire d'un prêtre et d'un dilettante. Il portait un cœur d'homme ; et l'énergie qu'il put déployer dans l'action se mesura, semble-t-il, à son amour des hommes. Son nom au moins demeure l'admirable symbole de la fraternité. Pour elle il meurt sans phrases, au lieu qu'Antistius se laisse frapper plutôt que trahir un raisonnement. Et la pauvre Carmenta, la folle sacerdotale, l'amoureuse éternellement voilée, l'unique créature douée de sentiment parmi ces cerveaux secs, venge Antistius et disparaît secrètement de la vie.

On apprend enfin que Rome est fondée par le meurtre de Rémus. Elle ne modifiera pas de longtemps la sanglante religion de Nemi. Elle courbera les peuples sous son bras guerrier et sa main avide, jusqu'à ce qu'elle-même déchire ses entrailles pour assurer le pouvoir à Claude, Néron, Héliogabale... On cherche « la résultante en bien » de ce final tableau. En revanche, on distingue clairement le dangereux égoïsme d'un esprit désemparé qui pense se jouer avec malice de vérités primordiales qui lui échappent, parce qu'elles viennent du cœur.

IV

L'ABBESSE DE JOUARRE

Il était immanquable, à voir la place que prenait l'amour dans l'imagination vieillissante de Renan et la

part qu'il lui faisait dans l'assemblage de ses raisons favorables à un plan transcendant visé par la nature, — il était immanquable qu'il en vînt à le mettre en drame, après tant d'autres, mais non pas de la même manière. Il continue les romantiques à sa façon. Il a même aversion pour la logique ; il professe pareil dédain du sens commun ; son imagination, non plus que la leur, ne souffre de frein. Sous le couvert de Platon, il prononce : « J'ai voulu que mon œuvre fût l'image de l'univers ; j'ai dû y faire une place à l'amour. » Il fait songer à l'ambitieuse préface d'*Angelo*. Pour reconstituer en noblesse l'acte de la génération et combattre les dégoûts hautains de l'Église il confie à une abbesse — quasiment laïque, — le soin de réhabiliter les causes finales dans une nuit voluptueuse. Tendres à la sensation, enclins au discours, cette orgueilleuse abbesse et son noble amant ont une sensibilité métaphysique, c'est-à-dire presque nulle. Ici Renan voue à la beauté une idolâtrie raisonnante, et invente une sorte de botanique mystique à la gloire de la fleur. Le parfum amoureux du calice, sa grâce pleine de vénusté passent en agrément l'effort de la vertu et l'instinct du sacrifice, qui ne brillent plus aux yeux du dissertateur sur son déclin, que d'un éclat modeste et démocratique. Il affirme que « n'ayant jamais profané l'amour, » il a « plus de droits que personne à en parler. » Peut-être valait-il mieux l'avoir éprouvé. Car jamais on ne fit l'amour sur ce ton ni avec un tel renfort d'hymnes philosophiques, de cantiques pieux — je vous quitte des aphrodisiaques.

L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* eût ainsi résumé

le scenario. Pan, pan. Le rideau se lève. Le préau de la prison du Plessis. Propos de condamnés. Demain la guillotine. Une abbesse est introduite. Autrefois distinguée par l'un d'eux, elle est reconnue, elle reconnaît. Une religieuse n'est pas un diable. Elle regagne sa cellule : Enfer! D'Arcy qui doit mourir à l'aurore imagine de préluder ce soir par une petite mort agréable. Rideau. — Pan, pan. L'abbesse est en prière, comme Adèle, mais en prière philosophique. D'Arcy la surprend, comme Antony, mais sans briser les vitres. Approches philosophiques. « Ah! D'Arcy! D'Arcy! Que me faites-vous faire? — On ne se trompe pas au moment de mourir. » Tremolo; musique de Gounod. Rideau. — Pan, pan. Le départ de la charrette. D'Arcy est sur la liste; l'abbesse n'y est pas. Il meurt! Je suis déshonorée! Un jeune officier, qui l'a vue comparaître, la veille, devant le tribunal révolutionnaire, s'est subitement épris d'elle, et l'a fait rayer du nombre des victimes : Malédiction! Pendaison; la concierge sauve l'étranglée ; un prêtre la condamne à vivre. Rideau. — Pan, pan. L'amant est mort; l'abbesse est mère. Elle expie faisant, au Luxembourg, les courses des marchandes de gâteaux et biscuits de Savoie. L'officier l'aperçoit. Il lui parle ; elle lui répond, et s'éloigne : Ciel! Rideau. — Pan, pan. A Saint-Cloud, sept ans plus tard, sur la terrasse du parc fraternel. La fille du premier amant joue au cerceau; l'officier a pris du grade, noble ami! Les cloches des églises sonnent le concordat. L'abbesse est relevée de ses vœux par le pape, de son péché par le général, en attendant qu'elle relève encore de couches. C'est fini. La vie

recommence. La petite fille au cerceau a un autre papa ; l'abbesse trouve un autre amant dans un premier mari. Cette femme est un vase d'élection. Rideau.

Qu'est devenu *l'homme fatal* en cette aventure ? Un talon rouge de 1793, imbu du libéralisme de 1848. Antony blasphémait, Hernani chantait, Didier donnait le ton à tous les deux. Le marquis d'Arcy pérore. Il raisonne de la Révolution qui l'envoie à l'échafaud. Il endoctrine son camarade de prison, l'enveloppe de considérations qui ont un endroit et un envers. La Révolution est odieuse ou admirable ; odieuse, si elle échoue, admirable, si elle réussit. Joignez la vision des coupoles sacrées du temple de la pacification dominant Paris et fumant d'un même encens pour les victimes de tous les partis, le tout accompagné de quelques trémolos, cela fait à l'idéalisme un bon prélude. « Là-bas ce petit prêtre se console avec son christ. Moi, j'ai la certitude que mon existence entrera comme un élément dans une œuvre éternelle. » A la bonne heure. Cet idéalisme est tolérant, mais il lui importe surtout de n'être point viager. Même dans le vestibule de la mort, il appelle le rêve qui lui rende ensemble toutes ses jouissances. « Te dirai-je la folie qui me traverse l'esprit ? Je voudrais revivre en une heure toute ma vie... Chères images du passé... venez toutes me procurer un dernier songe... » — par une aptitude au dilettantisme qu'on ne saurait trop distinguer, s'il est vrai que toutes les images qui furent chères n'ont traversé cette existence que pour procurer des songes à ce cher esprit !

Et voici l'abbesse de Jouarre qu'il a donc aimée en

esprit. « O mon ami, quel jeu du sort!... — Cette rencontre est l'indice d'une haute volonté pleine d'amour... » Vous souvient-il encore de ce docteur védique dont nous parlions plus haut (179) et dont le nom, en français, brave l'honnêteté? D'Arcy est son disciple. Il rencontre d'abord des arguments imprévus, et devient pressant au nom de Christ qui, après avoir refusé le calice, ne repoussa pas, toutefois, l'ange consolateur. Cette première attaque met l'abbesse en émoi. Elle y découvre une grande âme et un grand cœur, les plus grands « que Dieu ait faits en ces tristes jours » et, pour garder enfin l'incognito, se réfugie en sa cellule où elle retournera en sa pensée les troublantes paroles de cet exégète.

Car dès l'âge de seize ans, Mlle de Saint-Florent était philosophe. Elle a dirigé le couvent que prédisait Antistius, s'en remettant, elle aussi, aux subalternes et novices du soin de prier Dieu. Voltaire et Rousseau ont modelé son intelligence. Femme supérieure, c'est-à-dire capable d'entendre les subtilités de Renan en matière de religion; chaste, comme Renan le fut; juste assez philosophe pour n'être pas pieuse et pas trop religieuse pour être en état de philosopher. On la voit, clairement, assise dans le cabinet de l'administrateur du Collège de France, « discuter du ton le moins alarmé tous les problèmes du temps. » Certes, Diderot ne connut point cette abbesse-là; et il n'était pas d'église pour l'imaginer. Libérale, couventine, noble, orgueilleuse et démocrate, elle n'est point banale.

Au fait, pourquoi d'Arcy ne l'a-t-il pas épousée? Parce qu'il est, lui, un de ces libéraux qui mettent un tel

prix à leur propre liberté et à celle des autres qu'enfin ils n'épousent point. C'eût été, dit-il, la perfection du mariage; mais « c'eût été détruire de mes mains ma propre idole. » Amoureux de lui seul, malgré ses phrases onctueuses. A cette heure, l'abbesse de Saint-Florent a vingt-quatre ans, majeure comme lui, destinée comme lui à l'échafaud. Sa beauté plus accomplie est encore relevée par les sacrés attraits de la robe noire et du bandeau et l'approche de la mort. Cet Antony raffiné, qui n'appartient pas à la race conjugale, se rapproche de l'espèce sadique.

J'ai lu beaucoup d'actes dramatiques aboutissant à la même aventure. Le deuxième de *l'Abbesse de Jouarre* n'a pas son pareil. Le philosophe du *Monde où l'on s'ennuie* n'est, avec son *processus*, qu'un apprenti au prix de cet étonnant docteur qui a nom d'Arcy. Oncques ne vit-on galant pousser sa pointe de telle façon. Julie, en sa cellule, assise en face d'une couchette, près d'une petite table, fait son examen de conscience à la manière de Renan, dont toutes les formules nous sont plus que familières. La table nous pouvait faire craindre qu'elle l'écrivît. Le lit nous pouvait faire espérer que d'abord elle l'oubliât... Tout à l'heure, comme dit Doña Sol. *Rêves* du troisième dialogue philosophique, *Souvenirs de jeunesse*, *Examen* des *Feuilles détachées*, elle les possède bien. Après une méditation sur le couteau, sur les têtes qui s'embrasseront dans le panier, d'Arcy peut paraître : cette femme est en état de grâce, je veux dire prête à écouter ses sophismes émollients. Nos faiseurs d'opérette, qui ont mis de si singuliers propos sur les lèvres d'Héloïse et d'Abélard, n'ont pas égalé

ce dialogue. Avec un petit air de flûte qui continuât la pensée, ce serait irrésistible. Au reste, elle ne s'aveugle point sur ce qui l'attend; tandis qu'il semble moins résolu. Ce qu'il veut, c'est le « frémissement tendre ». Il s'insinue par une dialectique transcendantale. Oh! qu'il ne casse pas les vitres! Mais il traite de la mort, de la morale, du problème de l'amour, de l'avenir de l'humanité. Et la contradiction n'est pas pour réduire au silence ce fade discoureur. Il ne s'avise pas un seul instant qu'il rappelle Tartufe, à prêcher également

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Le langage toutefois diffère : « Honte assurément à qui ne voit dans l'amour que le plaisir passager, sans songer à ses conséquences sacrées! » Or, les conséquences sacrées, l'avenir de l'humanité, c'est tout justement de quoi le tendre frémissement est dégagé en la circonstance par le voisinage de l'échafaud : « Le fruit de notre amour mourra avec nous, avorton de quelques heures, perdu dans le sein de la nuit infinie... » Ce patelinage magnifique a beau saisir à la fois les pôles opposés des choses ; la grande intelligence de l'abbesse devrait se méfier. Mais il lui faut encore entendre, avant de céder, un sermon sur la nature qui règle l'amour, une homélie sur l'amour sacré, sur la récompense due à la femme innocente et pure, sur le but supérieur de la vie, l'erreur des ascètes et les palinodies des libertins. Et ne suis-je pas un prêtre pour vous? Et qui donc nous empêche « de mourir de la joie de nos baisers? » En vain, elle oppose à ces paroles douces comme la sainte onction, sa conscience, sa

réputation, sa race ; la voilà maintenant aux prises avec l'autorité du confessionnal : la femme a besoin d'être humiliée ; Abélard dompta Héloïse pour éclairer son esprit. Humiliez-vous pour le don suprême. Ce parleur étrange oublie qu'elle ne peut, au demeurant, ni s'humilier ni se dompter elle-même. Il faut être à deux de jeu, chevalier Grandisson.

Condorcet, en sa cachette de la rue Servandoni, écrivait son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. L'abbesse a passé différemment sa nuit à la prison du Plessis. Elle nous confie au matin ses impressions. « Le sort n'accorde pas deux voluptés comme celle dont j'ai joui cette nuit. » Il faut la croire, puisqu'elle l'affirme et n'est plus novice. En attendant, elle minaude avec d'Arcy et s'estime plus chrétienne après avoir subi l'acte du maître. Il ne faut pas la contrarier. « Une heure avant de mourir, dit-elle, tu m'as révélé la vie ». Elle connaît désormais la leçon qui nous enseigne le divin ; elle a participé de l'infini. On pouvait espérer, après l'affaire, un langage moins mystique. Au mysticisme se mêle, toujours plus savoureux, le condiment de la mort proche. On dirait ce marquis tout imprégné des contes de Rétif ou de Nerciat. Par un dévergondage d'intellectualité, cette nuit s'achève dans le sensualisme raffiné. La passion vraie en est absente ; un mouvement du cœur, on l'y chercherait en vain, D'Arcy passe de la couchette à la charrette : les suites de l'acte magistral ne lui pèseront point. Caressant l'abbesse, il a satisfait son esprit avant son désir.

Le reste la regarde. Et c'est pour lui de moindre con-

séquence. Qui m'aime me suive! disait-il dans un admirable élan d'égoïsme. Julie de Saint-Florent ne l'a pas suivi, *invita invitum*. Un officier, La Fresnais, l'a tirée des bras de la mort. Il a de hautes pensées : ils en ont tous : « Monsieur, lui dit-elle tristement, il me serait doux de m'épancher dans une âme comme la vôtre. » Mais elle veut mourir et imite le geste de Monime. Elle manque son coup, et la voilà derechef à confesse. Un prêtre réduit son orgueil et lui inflige la pénitence de la vie avec ses devoirs et disgrâces. Il la sermonne avec les mêmes arguments que d'Arcy : humiliez-vous ; n'accumulez pas les sophismes pour vous dissimuler la vérité. Eh quoi ! ce n'était que sophisme, cet idéalisme mystique et superbe, renouvelé des *Dialogues philosophiques ?* Et cet amour, qui élève deux êtres jusqu'à la conscience de l'univers, se peut-il qu'il fût le simple moyen de faire les enfants ? — Non, non, pas cela. — Serait-ce aussi que l'existence vaillamment supportée fera d'une nonne à moitié consacrée une noble femme en qui la détresse n'effacera point le souvenir d'une nuit sans seconde et d'un homme à qui elle s'est donnée dans un transport amoureux ? — Non, non, pas cela. — Eh mais, quoi donc?

Tout le jeu du poncif et du mélodrame, le colonel de Scribe, promu général après les guerres de la Révolution ; et d'abord l'acte IV, la pauvre femme du Luxembourg qui a l'air d'une grande dame (voir *la Tour de Nesle*) et sa petite qui grandira ; et sa rencontre de La Fresnais, et le mystère qui couvre sa destinée, et ce benêt de héros qui lui rappelle bienfait et tentative de suicide, sous prétexte que le ciel l'a mise sur son

chemin. « N'est-il pas naturel que je sois jaloux de la pureté immaculée d'une vie que j'ai sauvée ? » M. Perrichon, promenant son individualité bourgeoise sous les ombrages de l'allée des Veuves ou des Soupirs, n'eût pas trouvé mieux. Et comme elle lui dit adieu, serrant convulsivement sa fille dans ses bras et murmurant : « Ah ! chère petite, faut-il que je t'aime ! » le guerrier, après feu le talon-rouge, en conclut que son orgueil la perd, et non pas sa complexion trop sensible à certains tours de phrases.

Le cinquième acte est une idylle, ou plutôt une liquidation — sept ans après. Retirée avec sa fille chez le marquis, son frère, qui a la confiance de Napoléon, l'ex-abbesse met à profit le concordat et épouse le brave général, ou plutôt elle accueille sa requête, ou mieux adopte sa jeune gloire, et lui accorde son pardon de l'avoir autrefois rendue à la vie. Elle revivra avec la France, avec lui, et le portrait de l'autre, voilé de crêpe. Elle revivra, aussitôt après que son frère, le marquis, et son mari, le général, se seront encore une fois appliqués à débrider la plaie du souvenir avec force considérations philosophiques. Jamais le ridicule ne fut plus étrangement bravé.

Le désarroi des idées est complet. Leur comptabilité en partie double se réduit à un memento. Si l'attrait sexuel est le plus profond et actif secret de l'univers, pourquoi l'envisager d'une imagination perverse et en face de la guillotine ? Les amants passionnés selon la nature ne sont pas si fins. Ils ne recherchent pas les femmes dont la beauté fut confite au couvent. Ils ne brouillent pas de mystiques équivoques le plai-

sir et la vertu, et chiffonnent autre chose que la sainte mousseline de leurs phrases. Et, en effet, ils sont des hommes instinctifs et sensibles, qui font l'amour.

CHAPITRE VIII

LE CONFLIT DE L'ÉGOISME INTELLECTUEL ET DE L'IMPERSONNALITÉ SCIENTIFIQUE

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

I

LA MÉTHODE OBJECTIVE

Cependant Renan poursuivait *les Origines du christianisme*, menant de front ses pensées historiques et philosophiques. Il ne compte plus guère conquérir la vérité par les seules ressources de la philologie. Il la croyait, en 1848, à la portée de la main, au lieu qu'elle fuit quasiment impalpable. Il continue, toutefois, à s'assurer sur la science historique, comme sur une terre ferme, où il trouve surtout « des jouissances incomparables. » De plus en plus le spectacle de l'humanité le ravit, dans son cabinet. « J'ai éprouvé diverses manières de vivre, dira plus tard M. l'abbé Jérôme Coignard ; et j'estime que la meilleure est, s'adonnant

à l'étude, d'assister en paix aux vicissitudes des hommes et de prolonger, par le spectacle des siècles et des empires, la brièveté de nos jours. Mais il y faut de la suite et de la continuité. »

Baur, le chef de l'école de Tubingue, autant en ses ouvrages historiques concernant le dogme chrétien que dans ses travaux plus spécialement critiques, avait réglé son compte avec le divin, philosophiquement attaché à la logique et au panthéisme de Hegel. S'il envisage le développement du dogme comme une évolution *nécessaire* de la pensée, les particularités *réelles* lui apparaissent conformes à une loi rationnelle. L'idée chrétienne a suivi la loi des idées qui se réalisent : elle a germé, s'est développée, diversifiée. L'historien rationaliste prit à tâche d'en suivre les successives transformations.

Cette méthode, Renan l'avait esquissée dans la *Vie de Jésus*. A cette heure qu'il n'est plus troublé par la divine personne du Maître et que tristement il lui a dit le dernier adieu dans les *Apôtres* (55), sa critique plus libre semble prendre la démarche rationnelle avec plus de décision. Même il montre d'abord une intrépidité d'interprétation qu'un peu d'ironie supérieure au regard d'écrits imaginatifs eût heureusement atténuée. Courants d'air, coups de soleil, orages, hallucinations servent à expliquer les récits mystérieux qui suivent immédiatement la mort de Jésus. Mais il a dessein de rechercher les lois qui présidèrent au développement de l'idée chrétienne et qui sont d'ordre naturel, biologique, physiologique, psychologique, et parfois artistique et même littéraire.

Il paraît que sa critique se précise et s'élargit, plus attentive encore à la réalité et aux conditions multiples de la vie. La pensée de Jésus va donc être observée comme un germe vivant, depuis l'état embryonnaire jusqu'à l'âge adulte. Elle se modifie sous les influences du dehors et du dedans. Pour étudier ces changements, la biologie et la physiologie s'appuient aussi de la sociologie et de la philosophie.

Sa méthode générale s'applique désormais à étudier, parmi les phénomènes de croissance, les forces plastiques de la nature. D'abord, il est curieux de l'embryogénie, autrement dit de la formation spontanée par laquelle l'être encore inconscient s'efforce à la vie, se pousse tel ou tel membre. Puis, le christianisme est un enfant et non plus un embryon. « Le cordon ombilical qui l'attachait à sa mère est coupé définitivement. Il ne recevra plus rien d'elle : il vivra de sa vie propre. » Comme tout vivant, il déploie une habileté instinctive à se défendre et s'étendre. Plus tard, il passe de l'enfance à la jeunesse et de celle-ci à l'âge adulte, traversant des malaises, des accidents et des fièvres qui sont tantôt des effets de sa complexion et tantôt des suites de son adaptation aux milieux. Ainsi s'expliquent, après l'éclosion au sein du Judaïsme (*Les Apôtres*), l'extension et les luttes intestines (*Les Apôtres*, *Saint Paul*), l'adaptation à l'atmosphère hellénique et à la vie romaine (*L'Antéchrist*, *les Évangiles*), puis l'influence du régime intellectuel et religieux de la Grèce (*L'Église chrétienne*), enfin l'expansion parallèle de la philosophie païenne et de la morale chrétienne, qui aboutit à la constitution définitive de l'Église (*Marc-*

Aurèle). Qu'il s'agisse des phénomènes internes ou externes, la méthode expérimentale et les sciences de la vie règlent l'étude historique.

Renan y joint les ressources du savoir ethnique, géographique, politique. Et cela fait déjà comme une plénitude d'impressions scientifiques. Ainsi l'ébionisme cénobitique de Jérusalem est l'œuf de la pensée de Christ. Mais cet œuf étouffe l'être qu'il contient, précieusement conservé à l'abri de l'air et de la lumière. L'esprit de propagande qui anime Philippe et Barnabé va briser la coque. Il s'agit, à présent, de retracer la marche générale des missions chrétiennes vers l'Ouest, c'est-à-dire vers la Méditerranée et l'empire romain, et sur la base d'une forte érudition d'établir les raisons matérielles et positives qui leur imposaient cet itinéraire. Renan l'a préparé à son tour ; il a suivi les routes d'Asie ; il a refait les étapes, connu les climats, les régions et les cités ; il distingue les peuples par les traits essentiels ; il sait d'avance les terrains propres à recevoir la semence ; il a noté l'état des esprits et des mœurs en chaque pays. « La condition fondamentale de la critique est de savoir comprendre les états divers de l'esprit humain. » Il possède à fond la géographie physique et humaine. Il en déduit scientifiquement l'avenir de l'entreprise. Pour plus de sûreté, il a fait dresser la carte par Henri Kiepert à Berlin.

Ce n'est pas tout. L'être vivant croît de corps et d'esprit. Et il rencontre d'autres corps vivants, sociaux, adultes ou adolescents. C''est la résistance, la défense, les crises aiguës ou convulsions dangereuses qui secouent les Églises chrétiennes d'Orient et laisseront

leurs traces dans l'organisme : docétisme, montanisme, gnosticisme comme aussi les infiltrations philosophiques, véhicules des germes nocifs. Parfois, le retour à la santé comporte un heureux accident : le montanisme oriental a inoculé au christianisme le sentiment artistique. Un organisme qui se développe et se défend, des races qui l'accueillent ou le rejettent, et qui, pensant l'absorber, sont finalement absorbées par lui : voilà décidément l'idée positive de cette histoire. D'où il suit qu'une étude de psychologie raciale comparative en est l'âme même et pénètre dans la vie profonde des trois premiers siècles de notre ère.

Mais le sein du judaïsme enfermait une dualité pernicieuse que Baur avait mise en lumière. La Loi, essentiellement restrictive et isolante, s'inspire d'un tout autre esprit que les Prophètes rêvant la conversion du monde. C'est l'opposition de la *halaka*, casuistique savante, à l'*agada*, prédication populaire. L'agada de Jésus, Paul s'en va la répandre chez les gentils. Or, l'œuvre de Jésus n'était pas née viable, à cause de cette inspiration individuelle qui détruit tout aussitôt ce qu'elle a créé. Elle ne put être sauvée que le jour où l'Église eut un pouvoir direct, représentant celui du Maître, pour dominer l'individu et, au besoin, le repousser de son sein. Les noms de Pierre et de Paul, réconciliés dans la mort, font illusion à distance. Cette dualité faisait le vice constitutionnel de l'organisme.

En revanche, cet organisme était naturellement adaptable. La loi juive est sociale, et non politique. Pour en avoir usé ibrement avec elle, Jésus n'en a pas répudié

le caractère essentiel. Et c'est le secret de l'extraordinaire fortune que fit le christianisme. Parce que Jésus a réservé, se tenant hors de la politique, la plus large place aux pauvres et aux humbles et qu'il a donné libre cours à leurs aspirations religieuses, il fit entrer le jour en un nombre incalculable d'existences obscures. Les esclaves seront toujours en majorité ; et le flot finit immanquablement par renverser les digues élevées par les politiques. Ni les forces de l'empire romain, ni son administration religieuse, ni sa philosophie pratique et libérale n'ont prévalu contre les idées communistes d'une horde en haillons amenée de Palestine pour orner le triomphe de Pompée. Les Romains fondèrent le monde ancien ; mais les Juifs, secouant sur les villes la poussière de leurs souliers, ont fondé Dieu.

Ainsi l'idée de Christ se développe selon des lois générales qui régissent la croissance de tout germe vivant, et suivant des lois particulières et inhérentes à l'organisme qu'elle fut et à la race d'où elle naquit. D'autres races l'adoptent, composées, elles aussi, de corps et d'âmes, et la modifient en s'assimilant. Phénomènes de résistance, d'absorption et de digestion, rien n'échappe à cette enquête expérimentale qui semble menée hors de tout esprit systématique, uniquement attentive à la complexité des éléments qui concourent à la vie intégrale. Et il paraît bien que le goût des nuances se confond enfin avec l'impersonnalité clairvoyante et scientifique de l'observateur... Par delà les découvertes du microscope s'ouvrent les larges vues d'horizon.

II

SUBJECTIVITÉ ET LITTÉRATURE

N'est-ce donc plus le même homme qui, dans son étude d'Augustin Thierry, revendiquait pour l'imagination une part effective dans l'histoire et contre une « prétendue exactitude », qui « n'est au fond qu'un mensonge », soutenait les droits de l'intuition « que les historiens exclusivement érudits proscrivent avec tant d'anathèmes? »

Il sied premièrement de ne pas s'aveugler sur les petits brillants de métaphores scientifiques ou biologiques. Cela ne passe guère dans *les Origines* l'intérêt d'une illustration hors texte. On nous dit qu'au sortir des langes, l'enfant contracte un mal étouffant que la médecine dénomme croup. On pouvait nous dire simplement que les mystères d'Eleusis exercèrent sur l'idée chrétienne une influence dont le fruit fut la gnose. Le plus souvent ce ne sont que lointaines analogies, et non pas rapports exacts. Témoin la comparaison même de l'histoire des origines avec l'embryogénie.

En histoire comme en philosophie, la curiosité de Renan aspire régulièrement à prendre ses recherches du point où elles échappent en grande partie à la science. J'entends bien que l'embryogénie est « la série des formes par lesquelles passe un organisme animal ou végétal, depuis l'état d'œuf ou de spore jusqu'à l'état

adulte. » Mais je cherche une description un peu précise de ces formes embryonnaires. Quand l'idée de Christ fut-elle à l'état d'œuf? Dans le sermon sur la montagne? Mais on nous dit qu'à ce propos elle prit sa forme vivante. Est-ce le jour où un inspiré osa proclamer : « Laissez là tous ces sacrifices qui donnent à Dieu la nausée; faites le bien? » Mais si cette parole est la cellule initiale, où faut-il placer la segmentation de l'œuf, premier stade de l'évolution individuelle? Quel fut précisément l'embryon enfermé dans la membrane vitelline? Qu'est-ce qui tient lieu de cette membrane? Paul fut-il une nourrice qui serra l'enfant sur son sein, ou plutôt une vitelline nutritive et nomade? Et comment peut-on affirmer que l'œuvre de Jésus n'était pas née viable, puisqu'il est, au contraire, manifeste qu'elle a vécu? Serait-ce qu'à l'évolution individuelle a succédé l'autorité de l'Église, comme si un organisme frappé de mort à l'avance, pouvait modifier sa loi vitale? Miracle ou erreur, mais qui nous éloigne également de l'embryologie. L'enfant qui a tous ses organes et se détache de sa mère finira, dans *Marc-Aurèle*, par devenir une source qui coule de la montagne.

Dans l'embryogénie, au surplus, Renan recherche l'obscur excitant de l'imagination. Il n'a que dédain pour la clarté comme pour le XVIIe siècle qui en eut le goût. Il recherche la vie spontanée et enfouie. L'interprétation personnelle qu'on en fait y vaut tout son prix. Où les « qualités de jugement et de solide érudition d'un Tillemont suffisent presque », sa pensée est sans aiguillon. « La recherche des origines suppose un esprit philosophique, une vive intuition de ce qui est certain,

probable ou plausible, un sentiment profond de la vie et de ses métamorphoses, un art particulier pour tirer des rares textes que l'on possède tout ce qu'ils renferment en fait de révélations sur des situations psychologiques fort éloignées de nous. »

Il a l'air de ne pas perdre contact avec la réalité. Mais il préfère l'aventure et le philosophisme. C'est pourquoi il affirme qu'en histoire la seule idée générale compte, seule pure et seule vraie. Et le penchant hegélien lui fait trop oublier qu'il faut des années d'analyse pour une heure de synthèse. Il n'est embryogénie qui tienne. Sur de rares documents et des faits qui échappent à l'observation ne se fonde point la certitude. Renan se résigne quasiment à l'incertitude de tout, hors « les lignes générales, les grands faits résultants et qui resteraient vrais, quand même tous les détails seraient erronés. » Cela laisse la part belle à la personnalité, l'auteur écrivît-il pour pour l'étoile Sirius.

Cette réserve même n'est qu'une médiocre garantie. Il importe premièrement de ne pas interposer sa propre pensée entre le document et l'usage qu'on en tire. Volontiers l'esprit philosophique ou, si l'on veut, l'intelligence qui flotte entre des documents enveloppés de brumes, met sa fin en elle-même. Ces grands faits résultants résultent surtout d'elle et du plaisir qu'elle a de les appliquer à l'apparence douteuse de réalités qu'elle ne touche guère qu'en imagination. Est-ce ainsi que procède l'embryogéniste ? Prend-il aussi aisément son parti des détails erronés ? Le microscope n'est-il sous son regard qu'un appareil grossissant de la fantaisie? Est-ce sur des apparences que fut instituée la

théorie des bipartitions successives de l'œuf ou celle de l'embryogénie dilatée ou condensée ? Et l'hypothèse caduque de la préformation et de l'emboîtement des germes n'offre-t-elle pas un profitable exemple de ce que la manière philosophique et l'ambition synthétique peuvent répandre d'erreur ? Promptes à l'affirmation, l'une et l'autre se plaisent à découvrir des lois dans le mirage de leurs illusions. Le nombre en est considérable — c'est des lois autant que des illusions que je parle — dans *les Origines du Christianisme.* A mesure que la certitude historique lui échappe, Renan affirme davantage, sous forme générale, ses propres opinions. Il prononce que le socialisme sectaire de 1848 a disparu en vingt ans (*Marc-Aurèle*, 345). Ou encore : « La philosophie moderne sait *la loi* des entraînements passagers de l'opinion » (488) ; » ou même : « La croyance grecque à l'immortalité de l'âme conduisait à l'incinération ; la croyance orientale en la résurrection amena l'enterrement (535) ». M. Anatole France a rappelé dans son roman *Sur la pierre blanche* (18), que les Grecs et les Romains pratiquaient concurremment l'ensevelissement et la crémation.

La vive intuition du certain, du probable ou du plausible ne va pas sans quelques transpositions. Refaisant en Asie les voyages de Paul, homme d'action, Renan, rêveur et mystique, nous peint « ces longs voyages pleins de doux ennuis et de rêveuse mysticité » qui « sont un mélange singulier de tristesse et de charme. » La vallée du Lycus offre aussi ce caractère troublant. Gagne-t-il Amphipolis par la voie Égnatienne, il déclare que ce fut « une des plus belles journées

de voyage de Paul. » Le lin, les plantes des climats les plus tempérés, les grands villages assis aux plis de la montagne, tout y riait à l'apôtre, qui d'ailleurs ne s'y arrêta point. On oublie qu'il n'avait pas lu Rousseau.

Mais le morceau intitulé *Paul à Athènes* est un remarquable exemple de ces évocations romantiques. Renan commente les *Actes* (XVII, 15-34). Encore faut-il considérer que l'auteur anonyme et conciliant des *Actes* fait un récit tendancieux, et probablement à propos des conférences de Paul à Athènes, et peut-être surtout de la harangue prononcée devant l'Aréopage. Il se peut que, cette assemblée jouissant d'un antique renom dans le monde hellénique, le compilateur ait été séduit par la tentation de mettre une auréole au front du missionnaire et cédé au désir d'opposer le christianisme comme religion naturelle du vrai Dieu, au polythéisme fatigué des Grecs. Cette harangue eût semblé, au total, assez insignifiante à des Athéniens cultivés. Renan, qui ne s'abuse pas sur l'invérifiable authenticité de cette partie du texte, a été ébloui de la vision d'une première rencontre entre le miracle grec et le miracle juif. Ni Chateaubriand, ni Walter Scott ni Victor Hugo n'étaient capables d'exécuter un tel morceau. Il retrace un tableau d'Athènes à l'époque de Paul et aussi un peu auparavant, et, certes, beaucoup plus tard, jusqu'au règne d'Adrien, voire de Marc-Aurèle. L'érudition en est minutieuse; la fantaisie incomparable. Paul y ayant pu considérer des idoles, aucun monument, aucune statue n'est oubliée, qui pouvait figurer dans cet unique musée durant trois siècles. Le catalogue en est soigneusement établi ; on a recherché jusqu'aux

modèles à qui furent consacrées ces images, et non pas seulement les artistes. Rien n'est échappé à l'historien, non pas même que « ce laid petit Juif » fut peu touché de ces merveilles. Mais cela est de peu de conséquence. Renan examine, palpe ces dieux de l'Acropole et ces hermès de marbre, portraits de cosmètes du second siècle; il se baisse pour déchiffrer les signatures. Le voilà établi dans la ville et l'âme d'un peuple religieux et philosophe. Il en épouse l'idéalisme, sans renoncer pourtant au mysticisme chrétien. « Honte à celui, s'écrie-t-il, qui devant le Parthénon songe à remarquer un ridicule ! » Il a une page pour la gaîté du climat, la pureté de l'air, le petit bois de pins au milieu des rochers et une autre sur la pastorale à la façon de Théocrite, les enterrements du soir et une autre encore, je pense, qu'il consacre à l'insouciance de la race. Il est Athénien d'Athènes ; il a le sourire qui eût accueilli Jésus, s'il avait paru dans cette ville unique. — Et saint Paul ? Eh bien, saint Paul qui vint à Athènes ne nous dit mot ni de conférences avec les stoïciens et les Épicuriens ni du fameux discours devant l'Aréopage ni de rien qui appuie cette magique érudition.

Renan préfère, toutefois, « le chaos riche de vie » pour l'organiser à sa manière. Il n'invente pas ses solutions ; il les choisit. Et il arrive que son choix se règle moins sur le document que sur son propre tour d'esprit. Son exégèse comme sa pensée est d'après d'autres, mais presque toujours personnelle. Aux solutions qu'il adopte, il laisse un peu de jeu, tout comme il a du goût pour les textes d'une douteuse clarté où l'exgèse a de la marge. Il lui plairait assez de ne pas

trop choisir, ou de choisir sans trancher. Sur ce point encore, il se sépare de l'école de Tubingue. C'est à peu près ce qu'il appelle « l'emploi de la méthode intermédiaire. » Il n'accepte ni ne rejette la tradition qui s'attache à Simon le Magicien, sans tenter sa réhabilitation et sous réserve de ne pas trop charger sa mémoire, obéissant à une intime défiance des fraudes pieuses. Il accorde une existence considérable à Clément Romain, dont nous ne savons presque rien ; au contraire Flavius Clemens existe trop chez les historiens, ou du moins il entrevoit en lui un chrétien fort indécis. Parfois il s'avise qu'une impression détermine sa critique, comme lorsqu'il soupçonne invinciblement que la ruine de Paul fut consommée à Jérusalem par les judéo-chrétiens, malgré le chapitre XXI des *Actes* qui porte l'émeute au compte des Juifs d'Asie. D'autres fois, il ne s'en avise ni ne nous en avertit.

Quant au sens profond de la vie et de ses métamorphoses, c'est encore une autre affaire. Par un effort d'intelligence élargie, Renan essaye de rompre le corset des systèmes pareils à celui de Baur ou de Taine. Il en veut donc à la vie même. Mais malgré tous les raffinements de la science la plus attentive, la vie même se compose de rapports trop obscurs et hypothétiques, trop complexes aussi pour être reconstitués qu'en imagination. Surtout il y a une façon de sentir, qui n'est nullement universelle, mais propre aux temps et aux individus, résultante intime des mille influences qu'ils reçoivent ou repoussent, et que la seule intelligence n'atteint point à travers les textes morts.

Renan n'a que son Moi pour y suppléer. Il traverse

les temps avec lui-même. A suivre cette déformation de l'idée de Jésus, il goûte l'existence complète, la pleine douceur d'être dans la fonction qu'il a voulue. Sur la trame de ses analyses il inscrit ses penchants, ses pensées, son rationalisme mystique, son philosophisme hegélien, tout Renan souple, complexe et ondoyant. Il consacre un volume à Marc-Aurèle pour asseoir un philosophe sur le trône des Césars avec un peu du scepticisme ironique et de la rêverie des *Dialogues*, et se réservant de faire plus tard son propre *Examen de conscience* à l'exemple du testament philosophique de ce prince de la pensée. Et, pour le trancher net, son sentiment de la vie en histoire se ramène à quelques dispositions intellectuelles qui lui paraissent des manières supérieures de prendre et comprendre sa propre vie et son propre temps.

De là ces anachronismes redoutables qui ne s'atténuent pas à mesure qu'il avance. La couleur générale répandue sur Paris le 25 mai 1871 illumine la vision de *l'Apocalypse*. Pareillement, la Révolution française jette un jour éclatant sur les folies de Néron. Au millénarisme il oppose la théorie scientifique du refroidissement de la terre. Et il y joint à son ordinaire quelques considérations empruntées de Hegel : « Avant cet épuisement du capital planétaire, l'humanité aura-t-elle atteint la science parfaite... etc ?... » Nous connaissons l'antienne et le sempiternel alleluia. Ainsi Jacques Obliam, frère du Seigneur, lui semble déjà une manière de pape étroit, entêté et bigot, qui repousserait les avances des éloquents laïques qui de nos jours ont tenté d'élargir le catholicisme. Même à l'instant qu'il

étudie un fait avec une méthode minutieuse, il lui arrive d'adresser à la bonté infinie une oraison jaculatoire. Au reste, ces extases mystiques ne vont pas jusqu'à lui rendre supportable l'absorption de l'individu par le collectivisme Quand il rencontre les tendances communistes de Jésus, il sourit; le couvent et le moine lui paraissent représenter le vrai christianisme, et il soupire. De communauté il n'admet que la scientifique, celle des frères philologues ou chimistes, destinée à diminuer l'importance de la famille (*Les Apôtres*, 132). Et tandis que l'Église va fondant son autorité, l'humeur de Renan va se chagrinant et la façon dont il envisage les métamorphoses de l'idée chrétienne manque enfin de sérénité. Il devient partial, ironique, amer, avec de visibles complaisances pour les incrédules et mal croyants, Simon de Gitton, Apollos, Montanus. Ses pointes s'aiguisent contre le clergé, « ver rongeur de l'Église. » Même ceux qui n'en furent pas ne manquent point de remarquer cette tendance d'une pensée qui se tient pour libérale, sinon pour objective.

A vrai dire, l'unité de l'ouvrage réside en l'opiniâtreté avec laquelle Renan considère les traverses du catholicisme. Il rend plus complète justice à l'esprit de Voltaire, à présent qu'il rencontre un satirique, Luciene qui en est comme la première incarnation et perce la chimère chrétienne de ses railleries. Ses jugements se ressentent de son plaisir. Car il se plaît aux démolisseurs du bercail, à la mordante gaîté du même Lucien, à l'aigre critique de Celse, à Pontœnus dont l' « heureux génie » réduit le christianisme au culte du beau. Dès

les Apôtres, il ne voyait pas beaucoup de martyrs très doués d'intelligence. Il est vrai que Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, l'avait dit avant lui des Prophètes. Relevant le reproche que fait Arrius Antoninus aux témoins de Christ d'étaler des morts théâtrales, il n'a garde d'alléguer pour leur défense qu'ils n'avaient le choix ni du genre de mort ni du théâtre, et que si, à son sentiment, « les républiques de l'antiquité, où chacun était obligé de s'occuper des querelles de partis, étaient fort incommodes », la posture de Silas assis sur la chaise rougie au feu l'était davantage. Mystique, il conte les épreuves des martyrs avec zèle; philosophe, il ne résiste pas à la tentation de sourire avec les rieurs.

L'Église a méprisé le corps. La science le considère davantage. Mais pensez-vous que Renan, esprit scientifique, va se prendre aux erreurs concernant l'hygiène, le bien-être physique et social? Non; il défend la cause de la beauté féminine. Et comme la vertu a été un principe poussé si loin dans le catholicisme que, par une erreur d'idéalisme qu'on ne saurait trop condamner, l'état de virginité a pu paraître préférable à celui de mariage, le même Renan, par l'erreur d'un idéalisme contraire, met la beauté sur le même pied que la vertu. Philosophie charmante, mais à distance et dans une famille qui ne nous touche pas de trop près. Les plus délicieux disciples du maître subtil, n'hésiteront pas ensuite à prononcer que la femme ne doit point être vertueuse. Mais il faut lire la page 554 de *Marc Aurèle*. Où l'on attendait une réhabilitation des volontés de la nature contre le faux ascétisme, on

sent les frissons des petits abbés installés à la toilette des marquises et contemplant les soins d'un air charmant. Ailleurs, Renan compare la religieuse et la diaconesse, soustraites « au devoir de reproduire l'espèce humaine », à l'hétaïre ou à la cortigiana. Une jeunesse trop mystique et un certain tour d'imagination propre aux lévites l'attirent à des contemplations où l'on souhaiterait non pas moins de talent, mais moins de curiosité. Avec les païens jaloux des privilèges du prêtre, il épie d'un regardin discret, au travers de l'huis disjoint, l'immersion baptismale. Le souvenir du saint baiser lui donne de l'émoi. Les piacula de l'an 64, supplices infâmes renouvelés de Dircé et des Danaïdes, excitent ses facultés de recherche et d'analyse. Erudition inquiétante qui découvre en de sanglants spectacles l'exquise équivoque de la chasteté, et qui fait moins d'honneur à sa curiosité qu'à son tour de main. Néron, tout gâté par la littérature, n'avait peut-être pas trouvé sans son aide ce ragoût de pudeur et de volupté.

Car la littérature, dont Renan est l'ennemi déclaré, entre pour sa part en cette méthode élargie. Est-il besoin de noter que les *Origines* renferment des modèles de critique littéraire, de la meilleure, qui s'appuie sur les textes minutieusement étudiés et n'exclut ni le goût, ni le sens artistique, ni même le bon sens? Témoin les chapitres XVI et XVII de l'*Antéchrist* où se poursuit l'étude critique de l'*Apocalypse*. Le chapitre XI des *Évangiles* enferme une excellente analyse des beautés populaires de Matthieu. Le rapprochement avec le Corrège ou Raphaël harmonise discrètement l'impression esthétique. Ce que l'historien écrit de Luc n'est

pas moins achevé. Il semble que jamais les ressources de la conscience littéraire n'aient mieux exprimé, ni plus simplement, le secret des œuvres.

Ailleurs on cherche en vain la vérité historique; mais on voit à plein l'auteur. Il se délecte du passé; il est dilettante; il est aussi un moraliste rare, spirituel et ondoyant. Alors il lui arrive de faire paraître une agilité qui l'égale aux plus déliés d'entre les casuistes. Sa main gauche ignore les dons de sa main droite à qui elle les reprend d'un art merveilleux. Il s'amuse de l'idée qu'il se fait de Marc-Aurèle d'après lui-même, lui-même fort désabusé de l'*Avenir de la Science*. « La plus solide bonté est celle qui se fonde sur le parfait ennui, sur la vue claire de ce fait que tout en ce monde est frivole et sans fond réel. » Il faut éclairer cela par les *Souvenirs d'enfance* et la philosophie de l'Ecclésiaste déjà nommé. Mais pour embrasser vraiment cette bonté parfaite, le plus sûr est de réunir en une même phrase Jésus, Çakya-Mouni, Socrate, François d'Assise et « trois ou quatre autres sages. » Même il semble que ces comparaisons imprévues relèvent moins de la littérature que d'une certaine complaisance pour le paradoxe et d'un penchant à étonner le bourgeois, que Flaubert n'eût pas désavoués.

Un scepticisme élégant, le scepticisme littéraire serait-il donc le dernier mot de la science embryogénique? Ainsi les lois et les faits résultants de l'histoire, dont on nous disait toute l'importance, poseraient sur la vanité des vanités? Cet appareil scientifique aboutirait à la spéculation souriante? Je n'oublie pas, certes, que le don de sourire de son œuvre est « la qualité

essentielle d'une personne distinguée. » J'entends aussi que les âmes des martyrs crient : « Jusques à quand, Seigneur, ne redemanderas-tu pas notre sang à ceux qui habitent la terre ? » Et que Renan ajoute : « Il leur sera donné une robe blanche, pour qu'ils attendent encore un peu. » Et cela est un délice. Que s'il m'arrive de me demander comment s'accordent ensemble l'ironique volupté de contemplation qui se résume en ces mots : « sourire et jouir » et la recherche de la vérité, la méthode du Cohélet et celle de Baur, c'est sans doute que la démarche scientifique de Renan m'échappe encore, et qu'il faut porter au compte de la vie et de ses métamorphoses ces difficultés.

Ou plutôt, à force de mettre tout dans tout et Renan au cœur de tout, il érige ses contradictions en théorie et s'en fait une méthode. Comme elles sont les inévitables effets de son caractère indécis et du flottement de ses idées, il finit par y découvrir des signes de la vérité : *opinari humanum est.* Il note déjà dans *Les Apôtres* qu'en une société et un siècle comme les nôtres, nous croyons plusieurs choses à la fois, et que le changement prouve la sincérité. Même on peut supposer qu'à force d'intelligence il fait dépendre le vrai du point de vue sous lequel son esprit se place.

Tantôt les natures comme celles de Paul ne changent qu'une fois (*Saint Paul*, 373) et tantôt leur passion n'exclut pas la mobilité (*L'Antéchrist,* 76.) A propos des Évangiles, il prend en main des opinions contraires ; en sorte que Jésus existe par ses traits essentiels dans ces textes qui matériellement ne sont point vrais. Il n'est pas jusqu'à cette sorte de candeur flottante qui

fit leur fortune, qui n'ait « quelque chose d'arrêté dans les contours », selon qu'il est nécessaire au propos du moment. Le Maître même est tour à tour plus grand homme ou plus grand Juif. Et l'embarras augmente, lorsque nous entreprenons de discerner la part qu'il eut dans les Évangiles.

Voici, jusque dans les termes, les fuites de raisonnement. La vie de Jésus et l'histoire de la rédaction des Évangiles se pénètrent... Il faut laisser la limite indécise, « au risque de paraître se contredire. » Il a tout fait, même ce que d'autres lui ont prêté... Il y eut en lui ce que les théologiens appellent « communication des idiomes. » (*Les Evang.*, 204.) Mais s'agit-il de mettre en lumière l'importance de ces premières traditions chrétiennes qui façonnèrent la légende et le cerveau des foules, c'est autre chose. (447) Sur ces questions de premier plan Renan balance son esprit amusé. Plus mystique et délié que Strauss, il se garde de prendre trop nettement position. Il combine, concilie, amalgame, équilibre les opinions comme les textes. Tel Apollos, il est « susceptible de chercher toujours », plus curieux que passionné de vérité.

Cette mobilité d'esprit est apparemment le dernier terme de l'intelligence élargie. Elle atteint à une souplesse admirable qui fait peut-être le principa-prix de cette histoire. Mais nous parlerons de vérité positive à une occasion meilleure.

CHAPITRE IX

PSYCHOLOGIE HISTORIQUE

I

PIERRE ET PAUL

Quand Diderot peint le *Père de Famille*, c'est Diderot qui parle, ordonne, soupire, pleure. Stendhal écrit *Le Rouge et le Noir*, et c'est sa vie idéale qu'il met en sensations, actes, énergies. Cette race d'esprits ne s'évade point de soi. Dans les portraits historiques qu'a tracés Renan, il a fait servir les textes de l'histoire à croquer, dit-on, certains confrères de l'Institut, mais surtout à refléter l'égotisme de Renan. Certes, il n'est pas tout en tous, selon le mot de saint Paul, mais tous sont par rapport à lui, dans une condition dépendante de ses idées, de ses goûts ou de ses préférences. Ce qui contrarie ses habitudes de pensée fait ombre dans ces morceaux fameux, au lieu que la lumière se répand à profusion sur les teintes d'âme qu'il préfère. Les Athé-

niens poursuivirent Phidias pour avoir mis une figure à sa ressemblance sur un monument. Parmi eux le procès de Renan n'eût pas pris de fin.

Pierre est un bien excellent homme, surtout pour quelques faiblesses que Renan connaît. D'abord, il ne s'attachait pas aux questions de parti... « Les natures profondément bonnes sont toujours indécises ; parfois même elles sont entraînées à un peu de dissimulation ; elles veulent contenter tout le monde... » Pierre, d'esprit timide et court, n'évitait pas toujours « *cette faute bien légère.* » Avec Paul, il penche vers les incirconcis; avec les juifs sévères, il tenait pour la Loi. (*Saint Paul*, 84-85). Il s'agit du premier dissentiment qui divisa l'Église à propos de la circoncision de Titus. Sauf erreur, ni le récit de Paul (*Galat.* II, 1-10), ni celui des *Actes* (XV, 6-11), n'enferment cette interprétation. Pierre prononce simplement des paroles libérales, en faveur des gentils, dans l'assemblée des apôtres. Plus loin (*Saint Paul*, 297) nous lisons : «... Comme tous les hommes qui cherchent par d'innocents artifices à sortir d'une difficulté, il ne prétendait pas avoir eu raison ; il voulait seulement satisfaire les uns et ne pas aliéner les autres. De la sorte on ne réussit d'ordinaire qu'à indisposer tout le monde. » Cette autre touche du portrait se rapporte à la discussion d'Antioche entre Pierre et Paul. Celui-ci relate expressément l'affaire. (*Gal.* II, 11 et suiv.) Pierre, à Antioche, cesse de manger avec les chrétiens incirconcis après l'arrivée des envoyés de Jacques ; il s'isole, « ayant peur des circoncis », ajoute Paul. Et il dit encore : « Les autres Juifs usèrent comme lui de cette dissimulation ; et Barnabé même s'y laissa

aussi entraîner avec eux. Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile, je dis à Céphas devant tout le monde : « Si vous qui êtes Juif, vivez comme les gentils et non pas comme les Juifs, pourquoi forcez-vous les gentils à judaïser?... »

Il convient de ne pas méconnaître la situation. Pierre, qui prêcha les gentils avant Paul, appartient à l'église de Jérusalem. Paul respire l'indépendance. Pierre est une colonne de cette église dont les émissaires se montrent scandalisés par sa communion avec les païens convertis et son infraction de la Loi juive. Sur leurs représentations, il s'abstient et fait retraite. Par la crainte des circoncis, dit Paul, dont le sentiment est sincère, mais dont la pensée s'est beaucoup plus élargie que celle des Apôtres qui ont vu la vie et la mort de Christ. Et pourquoi pas, en conséquence, par un sentiment de solidarité avec les vrais représentants de l'Église et pour en maintenir l'autorité morale? Pourquoi pas dans le dessein de faire cesser le scandale? Barnabé, qui jadis a soutenu Paul, se retire à l'écart pareillement. Fut-il donc, lui aussi, irrésolu, versatile et ami de tout le monde? Renan insinue enfin qu'après le départ des envoyés, Pierre se remit sans doute à table avec les gentils comme devant. En vérité, il prend sur le sien. Il faut appuyer cette peinture morale d'un texte plus récent. « Un certain manque apparent de franchise dans le commerce de la vie m'est pardonné par mes amis qui mettent cela sur le compte de mon éducation cléricale. Je l'avoue, dans la première partie de ma vie, je mentais assez souvent, non par intérêt, mais par bonté,

par dédain, par la fausse idée qui me porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre ». Cette bonté, « qui vient souvent d'un fond d'indifférence » et l'étude de cette indécision qui n'offense, mais n'oblige personne et, faute d'une résolution nécessaire, s'engage en des situations difficiles, on les trouve, avec les lignes précédentes, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*,

Le plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

Scherer a noté que Renan inventa, à la lettre, la physionomie de Luc pour le courber sous l'ascendant de Paul. Le portraitiste a beau déclarer dans les *Feuilles détachées* qu'il compte pour son salut sur l'intercession de l'apôtre des gentils. Il ne l'aime guère. Je ne dis pas qu'il cède à l'aversion. Certains traits de cette âme forte ne sont pas pour lui déplaire. Paul résista, lui premier, à l'autorité de l'Eglise. Paul est un ancêtre du protestantisme. Mais, à cette heure, même les défauts du protestant frappent sa vue. Enfin il ne l'aime pas.

L'idée seule est pure ; et Paul fut « un homme d'action, plein de feu, *médiocrement mystique.* » Ce caïd juif, de mine chétive, d'étrange raisonnement, qui dicte un grec à peine intelligible aux lettrés et traite d'idolâtrie la beauté de l'Acropole, n'est pas son fait. Ce dogmatiste n'a pas un tempérament abstrait par-dessus tout, mais tout vibrant de nature, et médiocrement artiste. Souffrant et de faible complexion, comme aussi d'une résistance à toute épreuve, il consume sa vie en

voyages, propagandes et luttes au grand jour. Ce genre d'existence ne ressemble pas à celle d'un philologue qui, parmi ses manuscrits et ses livres, jouit beaucoup par la pensée. « Enrôlé comme par une force supérieure dans une secte qui n'était nullement celle de sa première adoption », mais doué d'une « individualité altière », il ne s'épuise pas d'abord en combinaisons intellectuelles. Il poursuit, par vents et marées, son chemin de Damas jusqu'à Rome et peut-être on ne sait où. En vain, Renan compare cette « capacité infinie de vouloir et d'embrasser » à l'âme d'Alexandre. Il s'en faut de rien que cette frémissante activité ne le gêne et l'offense. Quoi qu'elle en ait, son individualité intellectuelle ne goûte guère une individualité à ce point spontanée, circulante, sensible et prompte à l'effusion. Mais comme elle était à la fois tenace et virile Renan l'appelle absorbante et encombrante. On ne niera point que « impérieux compagnon » ne soit une désignation peu sympathique. Paul, nous dit-on encore, était dépourvu de tendresse ; il avait seulement reçu du ciel la faculté d'aimer avec force les associations fondées par lui. Il est certain que Renan n'était guère sensible qu'aux idées, possédant « la faculté de suffire à son propre bonheur et d'aimer par conséquent la solitude. » Paul était l'altruisme en action ; Renan ne l'était même pas en pensée.

Dans les difficultés que Paul eut nécessairement avec les hommes, Renan le juge parfois sans indulgence. Barnabé voulut lui faire accepter la compagnie de Jean-Marc, qui les avait une première fois abandonnés à Perge, au début d'une mission délicate. Que l'un sou-

tînt son cousin, c'était un sentiment naturel ; que l'autre se défiât, sa défiance ne l'était pas moins. Au surplus, le texte ne prouve pas qu'elle fût injuste. « Il se forma donc entre eux quelque contestation, disent les *Actes*, (xv, 37-39) de sorte qu'ils se séparèrent l'un de l'autre ». Mais il semble que Renan monte le ton de la querelle en même temps qu'il supplée à l'indigence du texte. La sympathie qu'il porte à Barnabé et sa tendance à l'envisager comme victime d'une « énorme » injustice historique ne laissent pas que d'accabler un peu Paul. « A vrai dire, ajoute-t-il, il est permis de supposer que la rupture eut des raisons plus profondes. C'est un miracle que les prétentions toujours croissantes de Paul, son orgueil, son besoin d'être chef absolu n'eussent pas déjà vingt fois rendu impossibles les rapports de deux hommes dont la situation était toute changée. Barnabé n'avait pas le génie de Paul ; mais qui peut dire si, dans la vraie hiérarchie des âmes, laquelle se règle par ordre de bonté, il n'occupe pas un rang plus élevé? » Et rappelant ce que Barnabé avait été au début pour le futur apôtre, le même écrivain, qui justifie volontiers les excès par le succès, n'hésite pas à accuser Paul d'ingratitude. « Quel est l'homme d'action qui, une fois en sa vie, n'a pas commis un grand crime de cœur? » Mais il se peut, en effet, que le dissentiment fût plus profond et que Barnabé, qui avaît suivi Pierre dans l'affaire d'Antioche, demeurât attaché à l'autorité officielle de Jacques, frère du Seigneur. Et n'est-il bien vrai que les exigences de son œuvre s'imposaient à Paul, et que tel psychologue moralisant pouvait, avant de tracer les

lignes précitées, se souvenir du Liban et d'une insuffisance de cœur et d'un attachement à son œuvre autrement singuliers? Il sera mieux inspiré, à l'instant que Paul entreprend son troisième voyage : « La première règle de l'homme voué aux grandes choses, dira-t-il, est de refuser aux hommes médiocres le pouvoir de le détourner de son chemin. »

Pendant toute la lutte de Paul contre les vieux entêtés de Jérusalem et les faux frères, Renan n'a pas trop de tout son talent d'écrivain pour voiler le parti-pris qui incline son exégèse. Cet amour même, dont Paul anime et réchauffe ses églises, lui apparaît comme un révulsif trop violent. Il préfèrerait le novateur avec « une personnalité moins énergique. » La première partie de l'*Epître aux Galates* dans laquelle ce rude jouteur défend son œuvre au nom d'une révélation qu'il affirme devoir à Jésus et non à Jérusalem, indispose le même Renan qui, lui refusant le titre d'apôtre de droit divin, le déboute historiquement de cette prétention. Bref, le missionnaire manqua au chapitre de la politesse et de la modestie sulpicienne. Il était ferme dans l'action : c'est tout dire. On en vient à se demander si, dans ce qu'il appelle cassant et exagéré, Renan n'est pas surtout choqué de rencontrer un caractère sans doute impressionnable à l'excès, mais un caractère.

« Cassant et exagéré » ne manquent pas d'agrément lorsqu'on voit toutes les difficultés semées sur le chemin de Paul et si l'on considère qu'à son retour d'Athènes, il faillit être victime d'un complot tramé par les Juifs pour le tuer pendant le voyage. Non que Renan soit

ébloui par Jacques Obliam, mendiant solennel et bigot avec ses calus aux genoux. Il ne méconnaît pas que Paul, à travers mille dangers, porte le progrès moral qui sauve l'idée christienne de l'étouffement et affranchit la religion de la Loi. Encore un coup, il le trouve grand, sous réserve d'en rabattre à l'examen.

Le contemplateur procède par insinuations, contrastes, comparaisons et réticences; l'écrivain analyse un héros de la vie pratique; le psychologue arrange sa phrase, sinon les textes. On dirait, non pas Célimène, mais Arsinoé appliquée au commentaire des documents. Paul n'était pas bel homme; mais sa laideur avait bien du charme. Avec des manières distinguées et même de l'onction, combien il était roide! Sans manquer d'esprit, il croit lourdement. Dieu nous garde de diminuer son mérite ni de tourner contre lui telle épître qui fait un grand honneur à son talent; mais il est possible qu'il ait exagéré les torts qu'on eut envers lui et prêté « la basse pensée de courir sur ses brisées » à des ennemis dont on nous dit ailleurs qu'attachés à perdre son œuvre par l'injure et la calomnie, « ils le suivaient pas à pas. » (326, 370.) Jamais admiration n'enveloppa plus de pointes acérées.

« Paul fut un admirable missionnaire, mais ce fut surtout un admirable directeur de consciences. Jamais on ne s'envisagea mieux comme ayant charge d'âmes ; jamais on ne prit le problème de l'éducation de l'homme d'une façon plus vive, plus intime. Ne croyez pas que cet ascendant fût conquis par la flatterie, la mollesse. *Non, Paul était rude, laid, quelquefois colère. Il ne ressemblait nullement à Jésus* [qui, au demeu-

rant, fut peut-être laid, et nous fut montré violent à son heure; *il n'avait pas son adorable indulgence, sa façon de tout excuser, sa divine incapacité de voir le mal. Souvent il était impérieux et faisait sentir son autorité avec un ascendant qui nous choque.* Il commande, il blâme durement ; il parle de lui-même avec assurance et se propose pour modèle sans hésiter. Mais quelle hauteur ! quelle pureté ! Quel désintéressement ! *Sur ce dernier point, il va jusqu'à la minutie. Dix fois* il revient *avec fierté* sur ce détail, *en apparence puéril*, qu'il n'a rien coûté à personne, qu'il n'a mangé *gratis* le pain de personne, qu'il travaille nuit et jour *comme un ouvrier, quoiqu'il eût bien pu faire comme les autres apôtres et vivre de l'autel.* » (236)

La psychologie expérimentale de Renan, qui se joue parmi les nuances, épouse mal les reliefs de cette rare figure. « On ne rabaisse pas Paul au-dessous du commun des grands hommes » quand on fait paraître qu'il fut parfois emporté, dans la défense qu'il opposa à ses ennemis judéo-chrétiens. Mais on ne marque pas un extrême soin de la grandir lorsqu'à tout propos on l'accable sous la comparaison avec le doux Jésus qu'on a rêvé. Et on le maltraite, oubliant à l'occasion que ces faux frères étaient secrets et acharnés et que la réalisation de l'idéalisme est traversée de plus de difficultés et plus graves que la conception. « Les soucis d'une étroite orthodoxie ne sont pas les nôtres, remarque Renan ; à d'autres il appartient d'expliquer comment on peut être un saint, tout en malmenant le vieux Céphas. » Paul n'est pas de ceux qui biaisent ; il parle publiquement et ne mâche point ce qu'il a sur le cœur.

Cet apôtre ardent a cédé toutes les fois qu'il s'est agi de sa personne, mais jamais quand sa soumission eut ruiné son œuvre. Il a cédé aux dévots officiels de Jérusalem, qui ne savaient qu'user leurs genoux en prières et tendre la main pour l'aumône. Même il les a nourris. Allons-nous, à notre tour, après lui avoir contesté ce titre d'apôtre qu'il prit de haute lutte, examiner onctueusement s'il fut plus ou moins près de Dieu, destiné à l'une des toutes premières places au royaume des cieux, s'il fut un saint ? Il fut une énergie et un tempérament, un cœur et une volonté, pèlerin passionné, organisateur avisé d'un idéalisme qui s'étiolait sans lui ; il fut un homme.

Il était immanquable que cet homme devînt un théologien. Le dogmatisme était pour lui comme un prolongement nécessaire de l'action. Cette théologie de l'auteur de l'*Épitre aux Romains*, Renan l'a soumise à une critique experte. L'historien en a démêlé les conséquences, dont la plus immédiate renverse la conception rationnelle de la liberté et du mérite personnel, et la plus lointaine rejoint les innovations de protestants et des jansénistes. Une main habile a débrouillé le chaos de l'histoire ecclésiastique. Mais le psychologue ne supporte pas l'absence de qualités dont il fait le plus d'état. Paul crut, moins sans nuance que sans critique. Sa foi vient d'une hallucination ; la raison en est trop exclue, trop voisine la folie. Et il désavoua la nature, comme aussi l'attrait sexuel. De complexion peu voluptueuse, il fut d'abord frappé des difficultés qu'apportait dans les églises la réunion des deux sexes...

En réalité, il a pensé comme un administrateur

d'âmes qui a la pratique des hommes et des femmes. Même au milieu de ses exagérations et exaltations, il a connu la dignité du corps et, sans proscrire le mariage où il ne pouvait pourtant pas voir une discipline de sainteté ni un rempart contre les désirs de la chair, il en a parlé avec quelque pénétration psychologique. Il faut convenir qu'il est au rebours de la science et que sur sa théologie l'Église fondera des erreurs dommageables à l'humanité. Autre, il n'eût pas fait ce qu'il a fait. Il formait des saints. L'hellénisme n'en a pas, ni même la science ; l'un et l'autre ont eu aussi bien, c'est-à-dire des hommes positivement utiles aux hommes. Ne cherchons pas en son esprit ce qu'il ne pouvait contenir et relisons l'admirable page sur l'amour humain.

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain sonnant, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science, quand j'aurais une foi suffisante pour transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Je transformerais tous nos biens en pain pour les pauvres, je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien. L'amour... n'est pas égoïste... Il sympathise au contraire avec la vérité... L'amour n'a pas de décadence, tandis que la prophétie pourra disparaître, le don des langues cesser, le don de science devenir sans objet. *La science et la prophétie sont des dons partiels; or, quand le parfait viendra, le partiel disparaîtra...* »

Cela ne laisse pas que de plaire à Renan, qui ne s'avise pas assez que cet amour n'est pas uniquement un amour de tête et n'embrasse pas l'humanité comme une entité. Il regrette que Paul n'ait point été instruit dans la psychologie expérimentale. Combien celle de l'apôtre n'accuse-t-elle pas une plus exacte connaissance des hommes que celle de son historien! Nulle part, sauf peut-être aux livres des casuistes, la pâte humaine ne fut plus finement maniée. Paul ne fondait pas des instituts scientifiques, mais des églises. Il agissait sur des esprits simples et le plus souvent ignorants. Il a été l'admirable colporteur de la vérité sentimentale qui couronne l'autre. Non, l'homme n'est pas tout raison; ou, si l'on préfère, l'exercice de la raison ne fait pas le prix réel de l'homme. A le bien prendre, le monastère scientifique de Renan est aussi étroit que le dogmatisme ecclésiastique de Paul.

Et c'est pourquoi Renan, ami des voluptés savantes, jouit de l'univers et penche au scepticisme. De là vient aussi que l'élan de l'esprit de Paul, qui, excité par une première vision, finit par épurer Jésus au point d'en faire « une archée métaphysique » offense et égare son critique appliqué aux sondages intelligents. Il voit fort bien la part de l'imagination dans l'avancement de cette pensée. Mais il comprend moins clairement l'imagination au service de la passion. Renan cherche toujours, moins par conviction que par accoutumance; et ses méditations de cabinet l'inclinent à la belle humeur. Paul, vieux lutteur qui sent vivement, devient morose en sa prison. Hélas! C'est le commun salaire de ceux qui ont trop aimé leurs sem-

blables. Après avoir cru lourdement, puis durement, l'apôtre sur son déclin aurait cru tristement, au point d'appeler la mort. Peut-être le texte (V. *Antéchr.* 101 et la note.) n'est-il pas aussi explicite. A coup sûr, un tel homme ne finit point dans le dilettantisme ni dans une joyeuse communion avec l'Ecclésiaste. On connaît le morceau où l'historien esquisse le portrait d'un Paul plus moderne et qui, mêlant une pointe de scepticisme à son dogmatisme actif et ardent, dirait de temps en temps : « Vertu, tu n'es qu'un nom. » Paul achevant sa journée sur le cas conscience du prêtre de Nemi, après avoir ressemblé à Luther : c'est le terme où aboutit cette étude de psychologie historique. Mais il fut une force ; et l'intellectualité de Renan ne tient pas la force pour une chose aimable.

II

MARC-AURÈLE

A la fin du règne d'Antonin, l'Église est constituée et l'âge des *Origines* révolu. Entre les motifs dont Renan appuie son dessein de consacrer néanmoins un volume à la communauté chrétienne sous Marc-Aurèle, un surtout lui tient au cœur. Un philosophe excellent détint le pouvoir absolu et essaya de sauver le monde ancien par la raison. Il importait, ajoute-t-il, que cette expérience fût faite. C'est assez dire que l'étude psychologique de Marc-Aurèle déborde l'histoire du christianisme et que la personnalité de Renan envahit cette

analyse d'âme. Au surplus, il nous en avertit par une comparaison préalable : « Le souverain vraiment digne de ce nom observe l'humanité de haut et d'une manière très complète. Son point de vue est à peu près celui de l'historien philosophe. »

Le portrait de Marc-Aurèle jeune est un chef-d'œuvre de vivante érudition. La partie physiologique y est touchée d'une main délicate. L'esquisse morale n'en est pas moins heureusement traitée. De bonne heure, Marc renonce à la « manière un peu frivole » du lettré Fronton, son maître, pour le langage plus sévère des philosophes. La philosophie impliquait alors certaines pratiques qui transforment le jeune stoïçien, revêtu du docte manteau dès l'âge de douze ans, en une sorte de religieux. Ce mot, toutefois, appelle une réserve. « Ce qui lui manqua, ce fut, à sa naissance, le baiser d'une fée, une chose très philosophique à sa manière, je veux dire l'art de céder à la nature, la gaieté, qui apprend que l'*abstine et sustine* n'est pas tout et que la vie doit aussi pouvoir se résumer en *sourire et jouir*. » Marc-Aurèle adolescent n'avait pas le sourire de Prospero mourant. Ses maîtres furent des « pédagogues respectables, mais un peu poseurs », qui ne mirent pas leur élève en joie. En vérité, il fut bon, d'une bonté un peu naïve, volontairement aveugle, versant sur tous une bienveillance infinie et l'universel pardon, faites vivre avec les dieux parmi les hommes. Renan presse l'analyse : il a rencontré dans l'histoire une grande âme unie à un esprit d'élite. Pourquoi faut-il que ce grand esprit n'ait jamais osé « nier absolument le surnaturel ? » C'est qu'au mépris de la litté-

rature et à une forte éducation philosophique il joint une éducation scientifique trop faible. Mais, au total, « sa vertu, comme la nôtre, reposait sur la raison, sur la nature. » Et voilà le modèle de la religion humaine, le type de la piété, non d'un païen, mais uniquement d'un homme achevé Il fut pieux sans l'être, ou plutôt, quoiqu'il le fût, on souhaiterait qu'il ne le fût pas. Il fallait nous attendre à ces souples et délicates inflexions de la vérité. Renan ajuste son idéal.

Il goûte surtout en Marc le moraliste intérieur, si je puis dire, qui n'a pas de système dogmatique. Il le rêverait, à la vérité, plus curieux, plus muni de positivisme, plus fermement panthéiste, plus décidément enclin à une certaine logique de Hegel. Il écrit ce nom à propos de la gnose : c'est tout juste s'il ne le prononce pas à propos des *Pensées*. Il ne consent point, ou plutôt il s'efforce de voiler que si ces *Pensées* n'ont nulle attache à une religion officielle, elles présupposent du moins la croyance commune aux dieux. Car ce livre admirable est un Évangile, mais de païen plutôt que de libre penseur. Au regard de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, les considérations y prennent souvent une double face. Mais Renan adoucit ou comprend moins celle des deux qu'il ne peut absolument omettre. « Quitter la société des hommes, écrit Marc, n'a rien de bien terrible, s'il y a des dieux ; et, s'il n'y a pas de dieux, ou qu'ils ne s'occupent pas des choses humaines, que m'importe de vivre dans un monde vide de dieux ou vide de providence ? *Mais, certes, il y a des dieux et ils ont à cœur les choses humaines.* »

Force est donc de reconnaître que sa pensée ne fut pas

libre. Mais il lui manque à peine d'avoir lu Kant et la *Critique de la raison pratique*, et, en fin de compte, d'avoir été religieux à la façon de Renan. Car s'il n'a pas pris parti dans les *Pensées*, n'avait-il pas pris son parti d'idéaliste? Les réflexions morales ne perdent rien de leur beauté à n'être pas précédées de l'exposition d'un dogme. Renan incline (265) à voir dans cette abstention un hommage rendu par avance à la vertu distinguée et désintéressée de ses fantaisies philosophiques. Marc-Aurèle ne s'est pas mis « d'accord avec lui-même sur Dieu et sur l'âme » et ainsi « devança les siècles. » Et il s'est contredit : ce qui est, comme chacun sait, une chance d'atteindre la vérité. Peut-être la réalité est-elle plus unie. Marc-Aurèle n'a inventé ni une morale ni une théologie. Il a été un admirable représentant de l'âme romaine à son époque : superstitieux en pratique, stoïcien par inclination, et quelquefois moraliste presque chrétien par une sourde infiltration des idées. Il y a des dieux, et cela lui suffit. La pensée ne lui vint point de rompre avec le paganisme national pour exprimer la morale de la philosophie contemporaine. Même certaine réflexion sur la mort, où Renan (268) distingue une passagère révolte « contre le sort étrange qui s'est plu à laisser seuls face à face l'homme, avec ses éternels besoins de dévoûment, de sacrifice, d'héroïsme et la nature, avec son immoralité transcendante, son suprême dédain pour la vertu » n'est rien de moins qu'un acte de foi, de foi pleinement résignée et nullement révoltée. Mais cette singulière interprétation s'inspire des rêves des *Dialogues philosophiques*.. « Ce que nous voulons n'a rien d'égoïste... »

Ce que vous voulez, nous le savons de reste : c'est jouir, jusqu'à la fin des fins, de votre pensée. Et ce que vous ne voulez pas, c'est avoir été pris au piège. Vous n'êtes pas un spéculateur de vertu, mais il vous faut un témoin sympathique qui vous estime et vous goûte, conservateur de votre génie. Or, si votre pensée a touché la vérité, qu'importe au développement de l'univers qu'elle soit vôtre, pourvu qu'elle soit vraie? Et si elle n'est qu'une de ces flèches lancées vers le ciel par millions et qui ne retombent point, qu'importe encore? Conçoit-on l'étincelle électrique prétendant à l'éternité? Marc-Aurèle, par ses habitudes de renoncement, est à contre-pied de cet égoïsme délicat. Certes, la vie résignée n'est pas l'idéal de la vie sociale; et elle peut aboutir à un évangile de couvent. Mais Marc savait, au besoin, se résigner à l'action. Peu curieux d'assurer l'éternité à son Moi pensant, il a sans angoisse attrapé l'immortalité.

Après la *Vie de Jésus*, ce que Renan a écrit avec plus de joie est sans doute le chapitre III de *Marc-Aurèle :* « Le règne des philosophes. » Le digne empereur réalise un miracle historique. Hors de l'Évangile, les miracles n'offensent point l'esprit de Renan. Et donc, les philosophes sont au pouvoir : l'idéal de Platon a rencontré son heure. Heure unique, chapitre charmant, où l'historien psychologue étudie l'influence de la philosophie sur le prince et celle du prince sur l'empire romain. C'est un modèle de dextérité. Le ridicule de ces philosophes, Renan l'a noté joliment, et non sans ajouter que la religion a eu le sien. Peut-être leur action directe sur le prince paraît-elle exagérée tout

de même pour peu que l'on songe à cette confidence qu'il se faisait un jour dans le secret : « ... Quels chétifs politiques que ces petits hommes qui prétendent régler les affaires sur les maximes de la philosophie ! Ce sont des bambins dont on débarbouille le nez avec un mouchoir... N'espère pas qu'il y ait jamais une république de Platon ; qu'il te suffise d'améliorer quelque peu les choses, et ne regarde pas ce résultat comme un succès de médiocre importance... » Au gouvernement, il avait pris un bain de réalisme.

Mais en quelle mesure la philosophie a-t-elle approprié son caractère à sa fonction ? Il recueillit le pouvoir, tout imprégné d'ennui, « blasé sur toutes joies sans les avoir goûtées. » C'est ce que Renan appelle y être « préparé de longue main. » A l'heure où Antonin se sentit mourir, Marc-Aurèle était vraiment digne du Cohélet ; c'était proprement l'Ecclésiaste qui recevait en son appartement la statue de la Fortune. Ces dispositions ont des suites admirables. Ce maître d'une grande nation, visitant Athènes, assiste aux discussions d'école. Ce philosophe qui mène le monde est un optimiste. Ah ! que les hommes sont bons ! Que les femmes sont bonnes ! Il a presque lu les *Souvenirs d'enfance* tout parfumés de cette vertu dulcifiante ! Cet empereur remercie les dieux de lui avoir accordé parents, précepteurs, conseillers absolument supérieurs. Renan convient tout de même que parmi ces parangons se rencontrent de médiocres gens que l'excellent homme appréciait à la mesure de sa propre vertu. Chez un conducteur de peuples, l'aveuglement, même volontaire, est assez préjudiciable. Une intrépidité d'indul-

gence ou d'illusion, qui donne bien de la tranquillité à un philologue en sa librairie, court plus de hasards chez un prince qui associe un Lucius Verus à l'empire.

A cet égard, le livre *Marc-Aurèle* offre des rencontres piquantes... Au chapitre III, *Le règne des philosophes*, succède un chapitre IV, *Persécutions contre les chrétiens*. Après nous avoir montré dans l'un ce que fut la philosophie de ce temps, il faut bien en venir à nous mettre aux yeux la vérité historique, la vérité de fait, la fidélité de l'empereur à la religion et aux maximes romaines. Il faut bien dire comment un esprit supérieur, mais nullement détaché des croyances, fut un « doux persécuteur » sous lequel « la persécution atteignait un degré de vivacité qu'elle n'avait pas encore eu jusque-là. » Tout ce chapitre dénote un rare tour de main. Ce n'est ni un plaidoyer, ni un panégyrique ; il y a bien plus de ragoût. A l'aide de textes savamment réunis, il s'agit d'établir que tout est responsable de ces cruautés : la loi, la philosophie, le peuple, les prétoires de province, les victimes, tout le monde, hors Marc-Aurèle qui connut cette infortune d'avoir établi à la fois l'absolue liberté de penser et un régime de terreur. « C'est là un désolant spectacle ; nul n'en souffre plus que le véritable ami de la philosophie. Mais qu'y faire ? » On n'oserait soutenir que cette psychologie soit fausse de tout point ; mais il est permis de la trouver infléchie et l'on serait peut-être fondé à soupçonner que Marc-Aurèle pouvait régner ainsi, même sans le miracle historique qui mit la philosophie sur le trône.

Ce miracle consomma la ruine de la littérature

latine, la décadence des arts, et par une autre conséquence, l'affaiblissement de la puissance militaire. Les barbares remuent. Ceux du Rhin s'unissent d'intelligence avec ceux du Danube. Après avoir suggéré un plan stratégique à Marc qui n'était pas capable de le concevoir, faute d'avoir vécu quinze siècles plus tard, Renan, psychologue et philosophe, abandonne la carte de l'État-major, la géographie et l'ethnographie comparées et observe l'âme du prince pendant la campagne chez les Quades. Et il entonne son couplet :

« La guerre est chose brutale ; elle veut des brutaux ; souvent il arrive ainsi que les améliorations morales et sociales entraînent un affaiblissement militaire. L'armée est un reste de barbarie, que l'homme de progrès conserve comme un mal nécessaire ; or il est rare qu'on fasse avec succès ce qu'on fait comme un pis aller. Antonin avait déjà une forte aversion pour l'emploi des armes ; sous son règne, les mœurs des camps s'amollirent beaucoup. On ne peut nier que l'armée romaine n'eût perdu sous Marc-Aurèle une partie de sa discipline et de sa vigueur. Le recrutement se faisait difficilement... » Cela n'empêche pas Renan de considérer Marc comme un capitaine d'autant plus grand que la guerre lui inspirait plus de dégoût. Songez qne voilà un penseur qui se prête aux cérémonies propitiatoires. Comme le prêtre de Nemi, il prend au temple de Mars un javelot, le plonge dans le sang et le lance dans la direction de l'ennemi. Il prend même le commandement et ses tablettes. Pontife incrédule, général pacifiste, il pousse la mansuétude jusqu'à préférer un plan de campagne plus long, à seule fin de ménager

l'adversaire et sans doute aussi de rédiger à loisir ses pensées, le soir, sous la tente, au bord du Gran. Renan goûte fort cette philosophie militaire qui s'exerce au sein d'un immense ennui.

Et puis, les inconséquences du bon empereur le ravissent : *vir antiqui moris* et rêveur humanitaire, optimiste et dégoûté, mari et panégyriste de Faustine — avec la pointe de doute qui rehausse son cas conjugal (*vel nesciit, vel dissimulavit.*) Et, dans sa jouissance savoureuse, ébloui par l'homme, il ménage l'homme d'État. Marc-Aurèle a pu être un idéaliste excellent et un empereur moindre.

A voir l'humanité de trop haut, comme Renan, il affaiblit l'empire. Il ne s'est pas suffisamment méfié des convoitises d'une race débordante que nourrissait mal la Germanie et qui finira par ruiner l'édifice romain. Où l'énergique action d'un Trajan était nécessaire, les barbares ont rencontré plutôt un contemplatif. Il eut à prendre deux décisions politiques qui importaient à l'avenir de Rome. Il n'a pris ni l'une ni l'autre, également incapable d'arrêter les persécuteurs et d'écarter Commode. Toute la psychologie atténuante de Renan ne prévaut point contre les réalités. Mieux que le miracle historique eussent fait l'affaire des Romains la politique sur le trône et la philosophie à l'école. Si la gloire des princes se mesure au bonheur des peuples, malgré l'adoucissement de plusieurs lois, Marc-Aurèle demeure fort au-dessous de l'artiste Adrien. Un gouvernement ne se fonde pas sur la mortification.

Au surplus, Renan ne fuit pas les contrastes. Il écrit

comme en un panégyrique funèbre : « Oui, tous tant que nous sommes, nous portons au cœur le deuil de Marc-Aurèle, comme s'il était mort d'hier. Avec lui, la philosophie a régné. Un moment, grâce à lui, le monde a été gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle... » Mais, à la page suivante, nous lisons : « ... Le jour de la mort de Marc-Aurèle peut être pris comme le moment décisif où la ruine de la vieille civilisation fut décidée. En philosophie, le grand empereur avait placé si haut l'idéal de la vertu, que personne ne devait se soucier de le suivre; en politique, faute d'avoir séparé assez profondément les devoirs du père de ceux du césar, il rouvrit, *sans le vouloir*, l'ère des tyrans et celle de l'anarchie. En religion, pour avoir été trop attaché à une religion d'État, dont il voyait bien la faiblesse, il prépara le triomphe violent du culte non officiel... Vingt ans de bonté avaient relâché l'administration et favorisé les abus. »

Importait-il à ce point que cette expérience fût faite ? Et qu'est-ce à dire, sinon que la personnalité de Renan force les proportions de cette psychologie ? Encore que la véritable histoire soit, au sentiment de M. l'abbé Jérôme Coignard, « celle des maximes et des opinions », le gouvernement des peuples y a néanmoins son importance à côté des opinions et des maximes. Et l'on peut prétendre que le devoir d'un prince est moins de les écrire que de les réaliser au profit des hommes. L'idéalisme ni l'ennui sans borne n'y suffisent point. Renan s'en console en faisant réflexion que les temps modernes ont inventé certaines

parties de la science de gouverner que Marc-Aurèle n'a pu connaître, lesquelles consistent sans doute « à tourner » les problèmes sociaux, « à les endormir, à les éluder ou à les résoudre. »

CHAPITRE X

HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL

I

SOLUTIONS ET THÉORIE

Il ne sied pas de faire à Renan un grief de ce qui a été découvert après lui. Mais son esprit suit visiblement les mêmes tendances. Mystique, il est attiré par les origines ; imaginatif par l'inconnu ; raisonneur et personnel par la synthèse *a priori*. Les critiques positifs attachés aux faits matériels et dénués d'invention sont d'ailleurs avertis que, pour les satisfaire, le premier volume « devrait être une page blanche ». En réalité, ce roman de l'âge patriarchal, qui s'appellerait chez les Grecs l'âge d'or, leur échappe. Jusqu'à Saül, vers 1100, tout est plus ou moins mythique ; conjecture et fantaisie personnelle y ont la meilleure part. L'étude de cette préhistoire, comme le disait sagement J. Darmesteter, peut davantage attendre « des

données du dehors et des progrès de l'archéologie chaldéenne, égyptienne, sémitique, que des seuls documents bibliques. » Mais les Beni-Israël font, à l'état nomade, un curieux tableau ; l'idéal paisible qui nous remet sous la tente, comparé à l'espèce de Dieu maniaque, Iahvé, qui lui succéda, forme un contraste émouvant; et il n'est pas, même dans Walter Scott, de plus plaisante érudition que celle qui essaye de reconstituer l'Ephod, le Urim et le Tummin, et l'art de tourner la manivelle à rendre les oracles. Les lettrés incurables s'y plaisent malgré tout. Car ils ne rebutent pas les jeux princiers du talent, mais sous réserve de les tenir pour tels.

L'Histoire du peuple d'Israël plonge donc dans la préhistoire et s'étend jusqu'à la venue de Christ. L'intérêt porte sur la formation du milieu où prit naissance le prophétisme. Mais d'abord, l'expérience aidant, l'auteur a-t-il modifié sa critique des textes ou sa méthode d'interprétation? Quelles solutions a-t-il adoptées ? Quelle règle dans l'exposition des idées? Cette reconstitution synthétique s'établit-elle sur les documents ou sur les théories qui les dépassent et devancent la science? Malgré les *peut-être* semés dans le texte et qu'il est loisible au lecteur de multiplier en marge, et nonobstant le rêve d'une « impression polychrome, où chaque région d'une page et même d'une phrase serait imprimée avec des encres diversement teintées, depuis l'encre la plus noire, marquant la certitude, jusqu'aux teintes les plus évanides, marquant les divers degrés de probabilité, de plausibilité, de possibilité. » — cette synthèse est-elle, ou non,

dogmatique, personnelle et assez éloignée du point de vue objectif? Et recueillerons-nous encore de cet ouvrage scientifique surtout une joie de l'esprit, un ravissement de l'imagination, et comme l'impression d'une manière de spectacle grandiose que l'écrivain se donne à lui-même et à ses lecteurs? Comment entendre cette phrase de la Préface : « Voir le passé tel qu'il fut est la première jouissance de l'homme et la plus noble de ses curiosités? » — La seconde jouissance consiste-t-elle à le façonner selon son dessein, par la plus ingénieuse des curiosités?

Critique de documents, Renan manque plus que jamais de la faculté d'ignorer. Il est toujours un conservateur de textes, parce qu'ayant d'abord accoutumé de croire, il ne parvient guère à s'abstenir. Il a pris au séminaire des habitudes intellectuelles qui, même alors qu'il avance en âge, répugnent à la première opération de la méthode scientifique, qui est la suspension du jugement. Scherer l'a noté avant nous. Depuis son exégèse du quatrième évangile, Renan ne s'est point réformé. Il s'oriente la plupart du temps, en ce qui concerne l'Ancien Testament, parmi les solutions de Gesenius, Ewald, Reuss, Graf, Kuenen, Nœldeke, Wellhausen, Stade. Mais il est d'une complexion à ne point faire de sacrifice jusque dans les questions de critique. Il a horreur du vide. Il aime à conserver, ou plutôt à bâtir sur des fondements fragiles, voire ruineux. L'historicité des monuments qu'il utilise, au moins dans son premier volume, est presque véritablement nulle. Mais l'exégèse rigoureusement mythique ne le contente point. Il évolue dans l'entre-deux de la

légende et de l'histoire. A la suite des protestants libéraux, qui se sont bornés à corriger ce qu'il était impossible de maintenir, il accomplit doucement ses sauvetages ; et, même lorsque le succès ne couronne pas son effort, il fait comme s'il avait réussi. Avec son aversion des lacunes il ne lit pas seulement entre les lignes, mais outre les lignes. On l'a dit et bien dit : c'est une idiosyncrasie, et qui ne va pas s'atténuant.

Il faut que les récits relatifs à l'état patriarchal aient quelque portée historique : sinon nous serions en face de la feuille blanche. D'autre part, l'historicité de la *Genèse* n'est même pas soutenable. Quelques parcelles d'histoire sont-elles enfouies sous cette couche épaisse de fables ? Pour démêler cette inextricable confusion, Renan recourt intelligemment au système d'Astruc, admet un récit élohiste et un autre jéhoviste (on penche aujourd'hui à en reconnaître un troisième) postérieurement fondus ensemble ; et il en *conclut*, selon sa propre expression, des généralités qu'il estime historiques et qui ne le sont ni ne peuvent l'être. Joignez que le *Pentateuque*, amalgame de centaines d'années, fut publié à une époque tardive et qu'on a pu soutenir que la *Genèse* aurait été rédigée dans son unité, au temps de Salomon. — Qu'à cela ne tienne, dit Renan, « les poèmes homériques ne sont pas des livres d'histoire ; et pourtant, est-il une page plus éclatante de lumière que le tableau de la vie grecque mille ans avant Jésus-Christ qui nous est offert par ces poèmes ? » Peut-être les poèmes homériques nous renseignent-ils moins sur les mœurs des Grecs mille ans avant Jésus-Christ que sur les idées qu'ils se faisaient des temps

légendaires de la guerre de Troie. Mais ce n'est pas Renan qui restreint la part de la critique imaginative. Il est véritable qu'il ne croit pas avec excès en Abraham, Isaac et Jacob, sans les tenir pour mythiques. Mais il se fonde sur la couleur des écrits ; « la couleur des écrits est la vérité même. » Des couleurs on peut toujours disputer. Et plus les origines sont obscures, plus les documents lui semblent colorés. Car il fallait que les chefs de clans nomades eussent été vraiment « les pères de la Foi. »

« Ce n'est pas » non plus « sa faute si Moïse, à la distance où il est, fait l'effet d'un cippe informe, comme les statues de sel de la femme de Loth. » Il se garde sagement de préciser la mesure de vérité qu'il reconnait à ces contes de l'exode. Il ne lui échappe point que la légende mosaïque est postérieure à Moïse de quatre ou cinq cents ans au moins et qu'elle l'a entièrement enveloppé. Il sème les points d'interrogation, les « on prétendit », les « il est probable » ; il accepte les solutions de l'exégèse allemande et hollandaise sur la composition des *Livres de Moïse;* et puis, il raconte Moïse et Iahvé comme s'il les touchait presque. Car il a besoin d'attribuer à cette époque mosaïque (qui se distingue encore mal de celle qui la suit) la chute du sentiment religieux. Il lui fallait opposer le Iahvé national, matérialiste, et conséquemment féroce, *unser Gott*, le Dieu de la force et de Mommsen en 1871, qui n'est pas seulement un Dieu de délivrance, au Dieu patriarchal et idéaliste des nomades. C'est, au total, qu'il apportait dans la critique des textes une idée préconçue dont dépendait *l'Histoire du peuple d'Israël.*

On ne vit pas sans étonnement reparaître, au début de cette entreprise, le monothéisme de la vie pastorale qui devait servir d'idéal aux Prophètes. Mais Renan, qui a de la peine à prendre un parti, en a davantage à quitter une théorie. Celle-ci paraissait ruinée par les travaux publiés depuis 1845. Les découvertes de l'épigraphie avaient établi que le monothéisme fut une exception chez les Sémites ; que les Hébreux y vinrent tard et par un effort de réflexion ; qu'il fut importé chez les Arabes et les Syriaques par les Juifs et les chrétiens. Renan lui-même qui était à la tête de la publication du *Corpus inscriptionum Semiticarum*, n'ignorait point les documents contraires à cette théorie. Il s'y tient cependant comme à celle des races, aux caractères distinctifs de l'aryenne et de la sémitique, à l'opposition qu'il poursuit, avec l'aide de la mythologie et de la grammaire comparées, entre leurs aptitudes et incapacités innées (les Sémites n'ont nul goût pour l'art et la mythologie), encore que l'histoire mieux connue et les témoignages retrouvés en Assyrie et en Chaldée en eussent démontré l'illusion.

Il s'y tient, ou plutôt il en retient tout ce qu'en peut garder un esprit opiniâtre et adroit. Voici donc la thèse contenue dans l'*Histoire du peuple d'Israël*. Vers l'an 2 000 avant notre ère vivaient en Arabie et en Syrie des familles nomades, qui tranchaient sur l'homme primitif, (lequel fut longtemps un animal et longtemps ensuite un fou), par un vif sentiment religieux. « Ce que la Grèce, en effet, a été pour la culture intellectuelle, ce que Rome a été pour la politique, les Sémites nomades l'ont été pour la religion. » Cette existence pas-

torale ou patriarchale constitue un idéal contre lequel prévaudra le Iahvé national de Moïse et auquel s'efforceront de ramener la conscience juive ces sublimes entêtés qui furent les Prophètes. A supposer que les sources permissent de fonder quelque certitude sur ces origines, on voit que la philosophie de cette histoire ne contient pas moins d'*a priori* que le livre de Daniel ou le *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais la finesse de Renan entre en jeu.

Cet idéal serait donc le monothéisme primitif des Sémites, sans être toutefois monothéisme absolu. Cela revient à une manière de monothéisme diffus, sans individualisation, une sorte d'animisme aspirant à l'unité.

On a pu, après avoir lu la philosophie de Renan, élever des doutes sur le Dieu qu'il adore en esprit, et qui tour à tour est ou n'est pas ou fait semblant d'être. On n'échappe point ici à une difficulté analogue : l'éloh ou plutôt éloah des nomades est-il éloh ou élohim, dieu ou dieux, singulier ou pluriel, ou l'un et l'autre ensemble? Malgré l'intérêt qu'on prend à voir l'historien se tourner et retourner sur une couche incommode, on peut même craindre que ce monothéisme douteux qui aboutit au fétichisme ou qui en tire vaguement naissance, ne soit qu'un expédient moyenné à l'imagination par une mémoire fidèle. M. Maurice Vernes croit reconnaître chez Herder (*Histoire de la poésie des Hébreux*, trad. Carlowitz, p. 41) le germe de cette théorie. En tout cas, c'est sur une théorie ébranlée du monothéisme, que Renan, comme s'il avait en main des faits plus positifs, pense constituer

la plus délicate étude des sentiments religieux. A la vérité, il y met du sien.

A l'élohisme primitif, libéral et doux (car toutes ces qualités sont nécessaires au contraste) succède le Iahvisme mosaïque, particulariste qu'il rattache à l'époque du retour d'Égypte, vers l'an 1500. La théorie pèse sur le récit et le commentaire. Et elle exagère le procédé qui consiste à faire d'abord maintes réserves pour raconter ensuite et expliquer dans le détail les apparitions du Sinaï et comparer Moïse à Abd-el-Kader, en attendant David, brigand d'Adullam et négus de Mascara.

Et nous en touchons le troisième point qui n'est pas moins hasardeux. Les Prophètes auraient eu pour objet de recréer « par la réflexion l'ancien élohisme » et de retourner vers l'idéal nomade les regards d'Israël. Or, ils acceptèrent l'alliance du Iahvé particulariste avec son peuple, le contrat passé entre lui et la nation juive, qui fait la religion de Moïse, ou du moins à lui attribuée. Ils semblent ignorer les contes de la *Genèse*, et mettent au service de Iahvé, du monothéisme intransigeant, contre l'idolâtrie et même contre les rois, l'enseignement supposé de Moïse, enseignement moral qui se perpétuait dans les écoles avant la publication d'Esdras. Décidément, cette conception *a priori* domine cette *Histoire du peuple d'Israël*. Et cela fait toujours trop de légende débordant l'histoire et trop d'histoire imprégnée de légende, avec beaucoup d'industrieuse imagination partout, et une insuffisance de critique objective au fond. Cédant à la fantaisie historique, il arrive à Renan de généraliser tel détail de la Bible, de muer l'improbable en possible au cours d'un même

paragraphe et d'abuser des commodes hypothèses.

Il faut s'en remettre aux hébraïsants du soin d'une discussion plus approfondie et compétente. Parmi tant d'incertitudes et de difficultés qu'offre l'exégèse du *Pentateuque*, de Reuss à Gunkel, ils sont souvent divisés d'opinion. Mais est-il possible de convenir avec J. Darmesteter que la personnalité de Renan porte sur la manière, non sur la matière?

II

PSYCHOLOGIE RACIALE

L'*Histoire du peuple d'Israël* trace aussi la psychologie d'une race. Ce monothéisme primitif, l'auteur s'obstine à l'appuyer d'une comparaison avec la vie du désert. Il semble que le génie d'Israël, mis en fût vers l'an 2 000, n'ait guère été remué sur sa lie. Herder avait esquissé une philosophie historique de l'humanité. Le comte de Gobineau publiait en 1854 un *Essai sur l'inégalité des races*, dont Renan retint la thèse. Surtout lorsqu'il écrit l'*Histoire du peuple d'Israël*, il a mieux connu le transformisme de Darwin (ce qu'il dit de l'influence chaldéenne au début de la *Genèse* est un avis au lecteur)). Mais dès l'*Histoire générale des langues sémitiques*, comme on a vu, il avait une opinion sur les races et la psychologie raciale. Il l'a encore, mais désespérément accrochée aux origines. Il ne consent plus, dans sa *Nouvelle lettre à M. Strauss*, que la division de l'humanité en races soit trop accusée. Pour l'historien,

la race se fait et se défait. Elle est un fait capital au début, et qui va diminuant d'importance dans l'histoire de l'humanité. Il semble qu'il entrevoit la ruine d'une science douteuse sur laquelle il se sent moins assuré. On en trouvera des indices dans sa conférence : *Qu'est-ce qu'une nation?* et surtout dans cette autre : *Le judaïsme comme race et comme religion.* « L'ethnographie est une science fort obscure; car on ne peut pas y faire d'expérience, et il n'y a de certain que ce qu'on peut expérimenter. » Mais enfin, ayant adopté, en sa jeunesse, la classification de la race aryenne et de la sémite, il persiste à fonder l'histoire du peuple d'Israël sur ce principe chancelant. Il y reviendra au tome III, et aussi au tome IV, toujours s'attachant au génie des grandes races, comparant le Sémite et l'Aryen (encore que le terme de Sémite enferme bien des éléments divers et que le génie sémitique soit conséquemment condamné à flotter dans le vague), et faisant paraître la survivance sémitique chez le musulman incapable de distinguer entre la société civile et religieuse. Et donc, l'hérédité de la tente a agi sans interruption dans un milieu à peu près constant et incapable d'adaptation.

Le procès de la psychologie raciale est à présent jugé. L'unité de la langue n'entraîne pas l'unité ethnique. L'hypothèse même de Darwin a dû être complétée par d'autres principes joints à la sélection pour expliquer l'évolution organique. M. Anatole France résumait naguère la question dans son livre *Sur la pierre blanche.* « ... Le plus souvent il est aussi difficile de distinguer dans un peuple les races qui le composent que de suivre au cours d'un fleuve les rivières qui s'y sont jetées. Et

qu'est-ce qu'une race ? Y a-t-il vraiment des races humaines? Je vois qu'il y a des hommes blancs, des hommes rouges et des hommes noirs. Mais ce ne sont pas là des races, ce sont des variétés d'une même race, d'une même espèce, qui forment entre elles des unions fécondes et se mêlent sans cesse. » Cette ossature de l'œuvre de Renan ne tient plus. Mais, encore une fois, il s'agit moins de lui faire reproche de ce que les savants ont établi après lui, que de définir son caractère et son intelligence. Or il tient ferme que « la vie de la tente paraît avoir été le facteur principal de la *sélection* de cette aristocratie religieuse qui a détruit le paganisme et converti le monde au monothéisme. » Jusqu'au bout, il restera sur cette position minée. Il s'accrochera à sa division raciale, à ses analogies entre l'Arabe nomade et le Bédouin. Il fera la sélection, dont il parle, sans prendre garde que c'est lui qui la fait, qui n'atteint qu'une psychologie abstraite, contraire à la méthode scientifique, et encore par un abus de conjecture. Et malaisément il se mettra en la pensée que ces patriarches primordiaux, personnages éponymes, n'ont peut-être pas bien existé, que du moins la légende recouvre entièrement la possibilité de leur existence, que d'autres Sémites existaient concurremment, avec lesquels la fusion se fit peu à peu, que c'est une méthode fort personnelle que de reporter la psychologie fondamentale d'une race en des temps inconnus, et que, établissant l'histoire religieuse sur cette analyse psychologique, quelques tempéraments qu'il y apporte, il s'expose au danger de téléologie. Bossuet ne procédait guère autrement.

Qu'est-ce donc, au cours de ces cinq volumes, que cette psychologie d'une grande race ? Une suite de traits qui, au mépris de la loi historique du devenir, se cristallisent autour d'un caractère fixé vers l'an 2.000 et d'une pensée qui, nous dit-on, obstinément tournée en arrière, prépare les lendemains de l'espérance humaine. L'Égypte ne l'a guère modifiée, non plus que la captivité de Babylone. Un peuple demeure suspendu avec frénésie à son passé, dans son rêve d'avenir. Mais s'il est constant qu'à Babylone les exilés, étroitement serrés les uns contre les autres, s'enfermèrent en pensée dans leur ville sainte, il n'en est pas moins vrai que les descendants des tribus autres que Juda et Benjamin se mêlèrent définitivement à la population, et qu'au point de vue religieux l'exil marqua une rupture entre le passé et le présent. L'unité n'est ni la psychologie, ni la vie, mais l'abstraction. Qu'est-ce encore que cette psychologie? Une suite de notations généralisées d'après un modèle abstrait. Aussitôt que Renan rencontre un fait de quelque conséquence, il en tire une conclusion psychologique qu'il rapporte à cet exemplaire assis en son cerveau. Les mots de conscience, de conscience sémitique, de conscience israélite, élastiques et imprécis, font merveille. Iahvé a épousé les contours de cette conscience. Un détail prend parfois une importance singulière. Selon le récit canonique, Esdras se serait présenté à Jérusalem avec une lettre d'Artaxerxès qui lui conférait des pouvoirs exorbitants. Renan, qui ne le croit pas ainsi, en déduit un travers commun aux Juifs, qui est « de se présenter toujours comme ayant une mission officielle d'un gouvernement. » Il y

reconnaît aussi l'insolente servilité des fanatiques; et il ajoute que l'Église catholique n'évite pas la même faute et que Iahvé obtient pour ses fidèles de bonnes protections. On voit la manière. A étendre la portée des faits isolés, le moindre risque est de donner dans les variations un peu contraires.

Tour à tour, dans la suite des temps et des livres, l'esprit des Juifs est rationnel et étranger à la raison, religieux et sceptique... etc... S'il se battent courageusement, c'est qu'ils sont mélangés ; ailleurs, on nous affirme qu'ils sont enclins à toutes les vanités, hors la vanité militaire ; ailleurs encore, qu'ils se battent très bien, d'un furieux élan, sans vanité ni mélange. C'était à prévoir. Les Juifs ne sont devenus riches qu'après que les chrétiens les y ont obligés; et il est vrai qu'ailleurs ils sont notés d'avidité et d'avarice et, munis de biens, quittent Dieu de son paradis. Leur religion exalte les pauvres, et leur piété pratique l'opulence. Leurs idées sur le prêt à intérêt les rendaient « impropres aux affaires d'argent »; et il est avéré que, selon le Deutéronome qui, sur ce point, reproduit le Livre de l'Alliance, « l'usure est interdite absolument entre Israélites » mais qu'elle est « permise, encouragée même envers l'étranger. » Ce qui revient à établir qu'il y eut chez eux, comme ailleurs, des riches et des pauvres, les uns pressurant, les autres maudissant. Tant il y a que dans l'*Ecclésiaste*, Renan distingue déjà le Juif moderne, entré « avec aisance dans les plis de la civilisation moderne », positif, incrédule, aristocrate et bourgeois, rebelle au travail fatigant, dédaigneux de la bravoure guerrière, mettant sa récompense

et sa foi dans la fortune et le luxe, artiste et jouissant de la vie et de l'art « pour finir d'une maladie de la moelle épinière au fond d'un hôtel bien capitonné des Champs-Élysées. » Plénitude d'intelligence de ces vieux textes, singulier aboutissement de cette psychologie raciale sur laquelle Renan fondait, à l'époque de l'*Avenir de la Science*, une large part de ses espérances et qui nourrit de considérations philosophiques l'*Histoire du peuple d'Israël*. L'Ecclésiaste est l'ancêtre des milliardaires malades de la moelle; du Cohélet à Schopenhauer, à Henri Heine, à l'hôtel capitonné, c'est l'affaire d'entrouvrir quelques portes... Vanité des vanités!

III

RÉSULTATS

A cette heure, presque tout est vain jusque dans l'histoire. On conçoit que, parvenu au terme de son ouvrage, Renan s'attache si fortement à l'esprit si profondément moderne, paraît-il, de l'Ecclésiaste. On ne s'étonne plus guère des jugements qu'il en porte pour peu qu'on fasse réflexion à lui et à sa pensée : « Les races éclairées prennent aux sérieux ce qu'il a prêché, et lui, il en sourit » ; ou encore : « Ce qui nous plaît surtout dans le Cohélet, c'est la personnalité de l'auteur. On ne fut jamais plus naturel ni plus simple. Son égoïsme est si franchement avoué qu'il cesse de nous choquer. Ce fut certainement un homme aimable. »

Ce scepticisme débilité caractérise l'*Histoire du*

peuple d'Israël. Certes, l'œuvre représente un long effort de recherches, de composition et d'ingéniosité. Mais considérons à la fin ce que l'égoïsme intellectuel fait de cette science qu'on nous donnait pour la science de l'humanité.

Le mysticisme inquiet, qui portait Renan vers l'étude des origines, a poussé la curiosité à poursuivre les probabilités conjecturales, les faisant dépendre de soi, de ses synthèses et desseins préconçus. Oui, l'histoire et la psychologie lui servent premièrement à remplir une page blanche. C'est le triomphe de l'imagination, mais non pas de la critique. Au reste, si le peuple juif regarde en arrière, Renan porte sa vue en avant. Il s'agit de préparer Christ et de rendre le Messie nécessaire par une suite de préparations habiles. Il en est de cette œuvre comme d'une tragédie classique : on entrevoit trop souvent le résultat réglé d'avance, et qu'il faut atteindre par la solution la plus élégante. « Un œil sagace » découvrait déjà dans la religion de David et de Salomon « les germes qui devaient se développer plus tard. » Les âmes ardentes des Prophètes, entre lesquels le plus grand fut le rédacteur jehoviste de la *Genèse*, personnifient ces germes. Aussi Jérémie est-il vraiment « cet homme extraordinaire » sans lequel « il n'y eût pas eu de christianisme. » Mais il faut convenir aussi que le christianisme doit beaucoup à l'âge d'or d'Ezéchias, à moins, toutefois, qu'il ne doive pas moins au second Isaïe ou au premier, sans oublier l'école prophétique d'Élie et d'Élisée ni les réformes de Josias, la captivité, le retour, qui « furent le nœud qui lia tout cela en un faisceau

désormais impossible à briser. » Rappelons-nous d'ailleurs que déjà l'élohisme et l'iahvisme étaient des « germes énergiques. » — C'est plaisir d'assister au spectacle de cette graine mise en pot, qui germe et croît devant nous; cependant on songe malgré soi à cette objection que l'auteur ne manque de s'adresser à lui-même : « A raisonner de cette manière, rien ne commence et ne finit nulle part. »

Les lois de l'histoire, qui sont « la justice de Dieu », ont leur fortune liée à celle de la certitude et de la morale historiques. Rien de plus fâcheux ne leur pouvait advenir. Il paraît bien qu'elles sont désormais de trois sortes. D'abord les essentielles, ou du moins les essentielles au propos de Renan, les colonnes qui soutiennent cette synthèse, et qui, si elles venaient à fléchir, entraîneraient dans leur ruine tout le reste. Par exemple, celle-ci : « Le mouvement du monde est la résultante du parallélogramme de deux forces, le libéralisme, d'une part, le socialisme, de l'autre, — le libéralisme d'origine grecque, le socialisme d'origine hébraïque... » Peut-être n'est-il pas impossible que des forces intermédiaires, sinon de même origine, y aient coopéré. Mais ces grandes antithèses représentent sous une apparence scientifique les contrastes qui prêtent vie au récit : l'élohisme de Jacob et le iahvisme de Moïse ; Moïse et les Prophètes ; l'homme de guerre et l'homme de Dieu; la Thora et l'agada... De telles formules vous mettent le monde dans le creux de la main. Lois.

D'autres étendent simplement l'interprétation d'un fait. Dans le code lévitique, le système des fêtes est

plus compliqué que dans le Deutéronome et même que dans Ézéchiel : « On ne vit jamais par un plus frappant exemple que la loi du développement religieux est bien plutôt la matérialisation que le progrès. » En quoi les pratiques du Lévitique sont-elles plus matérielles que celles de l'éphod ou de l'arche ? Et si l'on entend que le sentiment religieux se règle davantage sur les rites extérieurs, cette généralité ressemble assez à un truisme : qui dit culte et progrès du culte, dit manifestations rituelles de l'instinct religieux. En voici une encore plus unie : « La destruction de Samarie fut, selon une loi ordinaire de l'histoire, l'exaltation de Jérusalem, sa rivale. » On s'en doutait. Loi.

Plusieurs, pour bien dire, se réduisent à des remarques ou maximes de l'auteur, au détour d'une page ou d'un paragraphe. Celles-ci ne sont que des embryons de lois, empruntées par l'érudition à toutes les époques de l'histoire. Et il se peut aussi qu'étant des aperçus personnels, elles ne soient pas fort des lois. « Dans le judaïsme, comme dans le protestantisme, le fanatisme vient des laïques », simple trait qui se généralise ainsi : « Rien de plus dangereux, en un sens, que le prêtre mécréant ou épicurien. Pour sauver son repos, il laisse passer tous les fanatismes. » Ou encore, à propos des Chroniques : « Israël vieilli justifiait la loi commune que toute littérature finit par le roman. » Est-ce que le sens de l'histoire était plus exact dans la *Genèse ?* Au surplus, il y a beau temps que Renan a pris soin de nous avertir que les lois de l'histoire ne sont vraies qu'à peu près. A mesure qu'il vieillit avec Israël, cet à peu près de vérité s'évanouit et c'est par

habitude qu'on en poursuit l'ombre légère parmi les monuments.

La certitude historique n'est plus guère le fait ni la foi de l'auteur. La vérité intime des hommes et même des choses, si l'on peut dire, échappent également à sa petite science conjecturale, qui tire au mieux parti des indices qu'elle possède et dont la méthode se complaît souvent à deviner. La science de l'humanité, régénératrice de la pensée, lui glisse d'entre les doigts. A ses espérances on pouvait prévoir ses mécomptes. Et comme il avait aussi confondu la recherche de la vérité avec la jouissance de sa propre personnalité, la désorganisation de tout était au terme de son effort, de tout, même de son Moi intellectuel et insatisfait. Pour n'avoir pu lire à même la pensée de Moïse, ni sonder avec quelque exactitude le fond des légendes, le résultat de l'histoire lui apparaît comme une certitude spécieuse et superficielle. On peut, certes, incliner à cette opinion, même et surtout quand on possède le sens du relatif. Tout dans la vie n'est que probabilité. « L'histoire ne voit que les surfaces ; mais, en réalité, les surfaces seules existent dans l'humanité ; elles sont les apparences ; or, en dehors de l'ordre scientifique pur, les choses humaines ne sont qu'apparences. La bataille gagnée est celle qu'on croit gagnée. » (III, 27.) — Ce qui revient à définir la différence entre les sciences de l'humanité et les sciences naturelles. Seulement, il eût fallu s'en persuader d'abord.

Quand l'homme est la matière de la science positive, la certitude s'éloigne à l'horizon. Que dire, lorsqu'il est à la fois l'objet de l'expérience incomplète et le sujet

qui la dispose ou la dérange comme dans l'histoire? Surtout les terrains que l'histoire des origines explore sont éventrés de vastes déchirures que les temps et les peuples et les individus y ont faites. Et c'est l'esprit d'un homme tard venu qui, à distance, les prétend conjecturalement combler. Il fallait prévoir d'abord que l'histoire ne sera pas de longtemps une science positive, peut-être jamais. Le relatif y a trop de jeu. Il importait aussi de ne pas confondre la conception du devenir historique avec les résultats de l'histoire. C'était une condition nécessaire à prendre en douceur les contresens voulus ou inconscients des générations et, attendant moins de cette science lointaine, s'épargner la déception de n'y découvrir que des lueurs de vérité. C'était aussi s'éviter la peine de la torturer comme le demi-dieu des fables antiques, pour en obtenir le mot de l'énigme que peut-être n'a-t-elle point. Et du même coup c'était sentir que, si elle est un art autant qu'une science, et sans doute beaucoup plus l'un que l'autre, elle ne tient pas lieu d'une foi.

Le second credo de Renan lui échappe. Pour lui, il est toujours joyeux, toujours optimiste comme en 1848, au temps il se réfugiait, échappé de l'Église, dans l'histoire religieuse. Il répète au moins qu'il est optimiste et joyeux. Mais il faut bien que le philosophe naturaliste convienne que l'histoire n'est pas encourageante et qu'il y aurait autant de témérité que d'illusion à compter sur elle, non plus que sur la vie, pour l'édification de l'humanité. « Avoir vu, dit-il, que les choses humaines sont un à peu près sans sérieux et sans précision, c'est un grand résultat pour la philosophie;

mais c'est une abdication de tout rôle actif. L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés. » Ainsi cette déception a un autre motif encore. A jouir de sa pensée, on devient incapable d'agir. On noie dans le dilettantisme les déboires de l'intelligence et de l'égoïsme. Pour avoir trop espéré du théâtre, on en arrive à considérer sans déplaisir qu'heureusement la pièce n'est pas bien vraie. Après avoir beaucoup cherché, travaillé, conjecturé, combiné, on s'aperçoit enfin avec un sourire de lassitude que ce spectacle historique n'est qu'un spectacle humain, où le mysticisme ne trouve point sa voie, où le regard n'atteint point la réalité, où la fantaisie et l'individualité de la pensée, si elles décuplent le plaisir, multiplient en même temps les chances d'erreurs. Alors, pareillement incapable d'agir ou de réagir, on chante la gloire de l'Ecclésiaste ! Son scepticisme, tout parfumé d'ironie, fleure, à défaut de l'encens, les essences délicates. Les plus douces joies sont réservées aux paralytiques volontaires. On avait assuré son existence sur la certitude d'une science où chaque détail, pour peu qu'on le précise, est « presque toujours un mensonge. » Ayant enfin connu qu'elle est une plaisante et incongrue association d'idées, le moyen d'envisager sérieusement le train des choses ? Gloire au Cohélet, qui a le mot de la fin !

C'est la « sotte espèce humaine » qui fait encore les frais de ce dilettantisme las ; et parmi elle, le peuple, « presque toujours hostile à la science » et dont la moralité coûte d'énormes sacrifices à la raison. Il paraît que les progrès de celle-ci nuisent à la moralité des masses vouées à l'instinct. Réminiscence lointaine du

péché originel. La foule est, une fois de plus, le pelé, le galeux qui gâte tout au cours des temps. Dans l'histoire le bien s'achète par le mal. L'important est de réussir. Le succès seul justifie et légitime les révolutions. L'histoire du monde ressemble à celle de Troppmann. S'il eût échappé à la justice des hommes, il devenait conservateur en Amérique et faisait des richesses, que d'autres avaient acquises, un brillant usage. On ne s'écrie pas : « Vivent les assassins! » Mais il s'en manque de peu, et l'on écrit du moins : « Vivent les excès! Vivent surtout les martyrs! Ce sont eux qui tirent l'humanité de ses impasses ! » Enfin l'immoralité de l'histoire en égale l'incertitude.

Il importe peu, après cela, que le grand sommeil d'Israël fasse une conjecture discutable, que les Prophètes aient été des « Félix Pyat échauffés », Antoine « un véritable idiot », Hyrcan II un « vieux grand prêtre dégommé » et Salomé « une personne d'une grande capacité. » Histoire, morale, vérité, goût sont entraînés dans la déroute. Hartmann, Hegel rejoignent le Darwin chaldéen qui inspira le jéhoviste. Tout est en tout, et tout n'est, sous les apparences de lois fixes et d'un ferme dessein, que matière à scepticisme. L'histoire religieuse? Une imposture nécessaire, un continuel contre-sens, une perpétuelle mystification, une divine comédie. *Teste David cum Sibylla!* La curiosité positive n'a plus d'assiette; et nous sourions désenchantés à notre tour lorsque nous rencontrons sous la plume de l'historien cette maxime : « Rien ne dure que la vérité... »

CHAPITRE XI

ARISTOCRATISME RELIGIEUX EN MORALE ET EN POLITIQUE

I

MORALISTE

Aristocrate intellectuel, Renan fut d'abord un moraliste transcendant, encore qu'il pensât s'appuyer uniquement sur les faits. Sans système, ni doctrine, ni méthode, sa morale est positive, s'il est vrai qu'il ne la rattache à aucune métaphysique ; individuelle, idéaliste et mystique et sèche, s'il n'est pas moins véritable qu'y cherchant une substitution à la foi, il s'isole en elle. Morale d'intelligence, qui invoque le sentiment et l'ignore. Morale hautaine plutôt qu'humaine, à qui il n'en coûte point de sacrifier d'emblée le bonheur des individus et même l'amélioration d'une notable partie des hommes. Indépendante de toute religion, elle ressemble à une religion d'élus, de consciences

distinguées, d'esprits idéalistes que toucha la haute culture et qui coopèrent au nisus universel et au progrès historique de l'humanité.

« Arrivé à ce degré de *maturité et de bonté que l'étude sait donner, le penseur est en quelque sorte réduit à l'impossibilité de mal faire.* La philosophie n'est pour lui que l'épopée de l'univers ; le vrai mot dont il aime à désigner ses spéculations est celui de l'antiquité : *placita*, ce qui lui a plu, le point de vue que, entre mille autres, il a préféré. La source du bien est pour lui, non dans telle doctrine, *mais dans sa noblesse, dans le sentiment de sa filiation divine*, dans l'habitude qui fait que l'idée du mal n'a plus d'accès près de lui. Mais tel n'est pas l'état du commun de l'humanité... Aux yeux du philosophe, l'humanité se compose de *quelques individus exceptionnels*, préservés des tentations et des malentendus où tombe la foule... » (*Ess. de Mor.* 73.) Voilà les premières tendances.

Et voici le fait, devant lequel s'est arrêtée la critique de Kant : la voix de la conscience docilement écoutée, « voix du cœur aussi, où l'homme trouvera jusqu'à la fin des jours le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien ; le mal, c'est le mal. » Plusieurs philosophes ont fort reproché à Renan, ennemi déclaré de la métaphysique, cet appui qu'il prend sur une abstraction de fait, si l'on peut ainsi parler. On ne voit pas, en effet, comment l'historien rationaliste peut tenir pour primordiale une révélation qui concorde mal avec les premiers instincts de l'homme. Il sut mieux, plus tard, que si l'homme est un estimable gorille, il a dû commencer par l'animalité cruelle et folle. Une révéla-

tion de la conscience suppose, nous le répétons, un progrès moral de l'humanité, à telles enseignes que, même dans le temps présent, elle ne va pas sans varier sous l'influence de l'éducation ou l'hérédité. Renan entend cette voix; Victor Hugo voyait cet œil. Ces métaphores mêmes sont le prix d'une culture. Si la conscience de l'individu « naît et se forme », il est malaisé d'envisager la résultante comme un fait au-delà duquel on ne remonte point.

Philosophiquement, il conçoit que l'homme se trouve dans la dépendance de l'univers, que ses gestes retentissent dans l'ensemble, que la vertu consiste à servir avec joie l'œuvre de la vie universelle, à collaborer aux vues providentielles de bonne grâce, à louer Dieu gaîment. C'est l'équivalent d'une paisible théodulie, à la manière de saint François d'Assise. Il n'entre guère en sa pensée qu'une solidarité plus positive puisse servir de fondement à une morale plus humaine. Cette joie, cette gaîté résignée, ces notes d'amour et de reconnaissance jetées dans le chœur immense, c'est encore l'accent de l'égoïsme, de l'égoïsme quasiment dévot, quoi qu'il en ait, qui dirige vers le ciel sa prière. La vie n'est pas un chant de chapelle. Cette morale, fût-elle idéaliste à plaisir, est fragile et étroite à la base. Elle respire comme un parfum de quiétisme. L'homme vit d'abord entre les hommes. C'est le point de départ de toute morale laïque.

Renan a l'esprit trop sagace pour méconnaître que le bien et le mal ne se distinguent pas toujours si clairement que le fait primordial qu'il accepte, le laisserait supposer. C'est la nuance, ici surtout, qui souvent serait

le signe du vrai. Il s'en faut que tous les hommes la puissent immédiatement saisir. Et ainsi, cette morale indépendante, mais individuelle, serait le privilège de la finesse d'esprit ? Sorte de morale de culture, sinon cultuelle, fermée à la foule ignorante de la science et de la philosophie qui poursuivent, sans l'atteindre, le secret du monde. Renan s'en accommode pour l'élite dont il est. Puis, il recourt à l'expérience, je veux dire qu'il consulte l'histoire, qui lui offre une catégorie des *nobles cœurs*. Des témoignages singuliers de vertu, d'héroïsme, de sacrifice mettent en valeur la révélation de la conscience. Héros, artistes, saints sont les propres témoins de sa morale. Tant qu'il y aura de grandes actions, de fortes pensées, de belles œuvres, le bien sera prouvé. — Mais il en va de ces admirables traits qui font la gloire de l'humanité comme du patriotisme d'Horace dans la tragédie cornélienne : ils sont trop excellents. Les âmes secondaires qui se sacrifient sans gloire et à cause qu'elles sentent vivement, sont aussi de nobles cœurs et plus proches d'une morale naturelle, sympathique et tendre. Le sentiment n'est pas en elles absorbé par l'esprit. Elles ne craignent point de gâter leur idéalisme. Elles collaborent à des fins plus proches que la réalisation de Dieu. Aussi bien l'intelligence de Renan déléguera-t-elle de plus en plus aux femmes la charge du bien.

On exagérerait à peine en disant que cette morale idéaliste ressemble à une morale de classe. Ni la distinction, ni la naissance, ni la beauté n'en sont exclues : on est toujours un peu d'Église. Plus que dans « les raisonnements du métaphysicien », Renan la connaîtra

dans l'élégance de l'homme du monde, la parure de la femme, les yeux de la jeune fille honnête. — Mais les pauvres vertus altruistes, que ne distinguent ni le signe romantique, ni un cachet artistique ou mondain, ni l'on sait quel charme virginal, sont des témoins subalternes qu'il ne trouve jour à relever de leur humilité que par le sentiment de rapports obscurs avec l'infini.

Il avait donc compté sur la science historique et le tableau de la conscience humaine élargie pour fixer et contrôler les chapitres d'une morale réelle remplaçant la morale théorique et le jeu des formules vides. Dans ses essais, études, mélanges, questions contemporaines, on voit trop qu'il va de déception en désillusion. Déjà étudiant Channing, il nous avait laissé entendre que la critique émousse les facultés du moraliste. « A force de voir les différents côtés des choses, on devient indécis. Le bien ne passionne plus, car on le voit compensé par une dose presque équivalente de mal. Le mal dégoûte toujours, mais n'irrite plus autant qu'il le devrait; car on s'accoutume à l'envisager comme nécessaire, et parfois même comme la condition du bien. » Qu'attendre de cette indécision appliquée à l'histoire? Le progrès intellectuel de l'humanité se dégage de voiles souvent impénétrables; celui de la moralité semble plus lent, intermittent ou même contestable. Le surplus de bien n'apparaît pas toujours. Ni le vice ni la vertu ne rencontrent guère leur juste sanction. Les Juifs sont dispersés. Louis XV demeure impuni; Louis XVI rachète des fautes qu'il n'a pas commises. Pertinax, Alexandre Sévère, Probus meurent pour avoir été de

bons empereurs. Le mal a pu élever ceux que le bien précipite. Bientôt Renan abonde dans ce sens. Même les Borgia, et aussi la Terreur, sont à ses yeux relevés d'un certain prestige. Une telle grandeur de perversion lui paraît marquer les fortes races. Corneille ne parlait guère autrement des traîtres de tragédie. Et il n'est pas assuré du tout que cette conception ne naisse pas d'un préjugé littéraire. En tout cas, jamais on n'affirma la vertu avec autant de considération pour le crime. Enfin la difficulté semble insoluble de concilier les observations expérimentales de l'histoire avec la révélation initiale de la conscience.

Il n'est que de regagner la métaphysique et de rejoindre le mysticisme par la porte dorée du rêve. A l'instant que Renan se guinde sur la conscience élargie de l'humanité, il laisse tomber dans le vide une part de la réalité. Cet effort de la raison aboutit à un idéalisme sans consistance, à une religion sans objet. Sa morale s'évanouit dans la foi individuelle. Il trouve son modèle dans la philosophie allemande du XVIIIe siècle. Mais il le trahit ou le transforme. Assurer la souveraineté de la raison : nous savons que tel est le but. Mais il en veut à l'âme. Ne lui demandez nulle précision. Il vous répondra qu'il ne croit pas à une dualité de substances accolées pour former l'homme, mais « à deux ordres de phénomènes, dont l'un dépasse l'autre de toute la distance de l'infini. » Ainsi renseignés, n'attendons pas un souci du réel, un impératif tiré des devoirs de l'homme dans la vie parmi les hommes. Il vous répondra, écartant toujours le profane et confondant philosophie avec piété, morale avec sainteté, que

« tout ce qui est de l'âme est sacré. » Il est idéaliste, insensible, et pareillement dédaigneux, au fond, de la réalité et de l'humanité. Une seule chose est nécessaire, plus que bien-être, bonheur, progrès : c'est la perfection de l'âme. Il redit à tous les échos que l'homme ne vit pas seulement de pain, sans assez concevoir qu'il en vit d'abord.

De l'utile il se désintéresse. Mais il retrouve son style de séminariste rêveur pour dire le charme du sentier et la banalité des routes, son dédain de lévite à l'endroit des professions qui ne sont pas libérales. Il ne va pas, nouvel ascète de la Thébaïde, jusqu'à voir dans le progrès matériel un abaissement des âmes. Tout au moins, il n'en fait état que dans la mesure où le pouvoir agrandi de l'homme sur la terre sert sa mission idéale. Les sociétés de tempérance le font sourire et se moquer. Il aime, comme on a vu, les héros et les forcenés, mais les ingénieurs n'ont nulle place au royaume du ciel. Ces grands efforts de l'humanité pour améliorer sa vie, qu'est-ce au prix de l'âme qui crée Dieu? Il importe que quelques-uns vivent de la vie complète, les autres ne servant qu'à la leur procurer. Mieux valent les jours d'un iogui, d'un mouni de l'Inde, d'un Siméon stylite dévoré des vers que « ces pâles existences que n'a jamais traversées le rayon de l'idéal, qui, depuis leur premier jusqu'à leur dernier moment, se sont déroulées comme les feuillets d'un livre de comptoir. » La même morale quasiment ecclésiastique, qui retranche presque le matériel au profit du spirituel, regarde les hommes comme du terreau.

Oui, cette idéaliste raison respire une religiosité

d'étrange sorte. Au fond, la morale pour laquelle témoignent les héros et les saints, n'est pas assez intelligente; et celle qui est purement intellectuelle, n'est pas suffisamment religieuse. Toutefois, ceci finit par absorber cela, encore que la critique et la science soient à l'origine de cette adoration en esprit qui couronne le tout. On peut excuser Jésus d'avoir ignoré l'histoire et les lois de la nature. Les leçons de physique ne furent pas son fait. Mais il a mis la révélation véritable au fond du cœur de l'homme. Celle-là, l'esprit scientifique loin de la contrarier, la constate, paraît-il, et en écarte seulement le faux alliage. « Il fait partie de la religion même, et sans lui on ne saurait être un véritable adorateur. » La science, la philosophie, l'art marquent les efforts de l'homme pour renouer avec l'infini. Ces croyances ou aspirations transcendantes de la vie sont nécessaires et nous font participer aux droits de fils de Dieu. Encore ne faut-il pas confondre cette religion avec le déisme, sorte de mythologie abstraite, ni avec la religion naturelle de Voltaire. Herder, Fichte, Schleiermacher paraissent à Renan la mieux représenter, bien que le protestantisme n'ait jamais renié le surnaturel. Mais avec eux il faut être très intelligent pour être très religieux.

Il faut être aussi très désintéressé et ne pas demander à l'infini le pain quotidien. Cette adoration n'est pas calculatrice, et les actes vertueux excluent les bons placements au delà de la tombe. L'homme religieux trouve une récompense et une certitude à se concevoir au sein de l'éternité, en rapport avec l'ordre universel; et, une fois établi dans ce sein et cet ordre déterminés

par la pleine fonction de son intelligence, sans être égoïste, il se révolte contre l'absurdité de la mort... Jusque-là qu'après avoir absorbé tant de formules abstraites, on se demande combien d'hommes sont capables d'entendre une morale et de s'élever jusqu'à une religion à la fois impuissante et subtile, et si ces élans ne mènent pas àl'exaspération de la raison qui, après avoir rejeté le miracle, s'attache désespérément au mystère.

Mais quel abus n'est-il pas fait en tout ceci de l'esprit scientifique ! Dans *l'Avenir religieux des sociétés modernes*, Renan entrevoit une solution qui l'enchante. Après avoir prononcé que la religion est un produit de l'homme normal, et toutefois écarté toute confiance absolue aux images par lesquelles nous exprimons notre destinée infinie, il ajoute : « Peut-être quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé dans les sciences physiques se passera-t-il ici. Au premier moment, on put croire que les sciences modernes, en détruisant le système primitif où les phénomènes de la nature étaient l'œuvre d'agents libres, allaient détruire la beauté de l'univers et tout réduire à un plat réalisme. Bien des âmes tendres pleurèrent ce monde enchanté où vécut l'humanité ignorante, ce monde où tout était moral, passionné, plein de vie et de sentiment. On crut que la science allait diminuer le monde. En réalité, elle l'a agrandi... Croyons hardiment que le système du monde moral est de même supérieur à nos symboles. Ne pleurons pas les chimères enfantines des époques naïves. Le rêve pâlit devant la réalité. »

Quelle réalité? Celle de l'âme qui crée Dieu ou de la raison qui l'organise n'est-elle pas une réalité de rêve,

une construction au pays d'Utopie, une religion cérébrale, nullement exempte de formes, formules et symboles qui ne lient l'adorateur à rien, hors à l'infini dont le commerce n'exige pas une grande dépense d'action ni de cœur ? L'Evangile, tout dénué d'esprit scientifique, était tout de même inspiré d'un idéal plus accessible, bienfaisant et humain.

II

POLITIQUE LIBÉRAL ET RÉFORMATEUR

Politique, Renan a lu Montesquieu ; il possède à fond Joseph de Maistre et sa critique du *Contrat social* et de la Révolution ; surtout il n'oublie pas le monarchisme de Hegel.

Avec la raison le grand facteur est la liberté. Sur elle se fondent pareillement science, morale, religion, politique, quatre aspects d'un même principe. Mais gardons-nous de malentendu. Le libéralisme de Renan ne tient pas les libertés publiques pour absolument nécessaires. Ce sont libertés formelles, légales, et, partant, qui veulent être réglées. Celle de la presse et du droit de réunion, il n'est pas mauvais de les conserver ; mais une au moins n'est pas essentielle ni peut-être l'autre. Ce sont libertés matérielles et qui conduiraient Jésus en police correctionnelle, comme sous Ponce-Pilate.

Renan va droit à la liberté de l'âme. Le reste est secondaire comme les esprits qui pensent en avoir besoin.

Une liberté idéaliste, morale et quasiment religieuse fait le fond de sa politique comme de tout son symbole. Limitée dans l'ordre matériel (« le champ de mon voisin m'est interdit ; cela est juste et nécessaire pour que le mien le soit à mon voisin »), elle ne souffre point de borne dans celui de la pensée. Libéralisme supérieur à l'usage des hommes de foi, de génie, ou du moins de grande originalité. Une nation même atteint vainement la prospérité : elle n'a plus dès ce jour aucun rôle dans le monde. On nous a bien dit ailleurs que la nation qui exerce l'hégémonie de la pensée y risque sa nationalité. Mais enfin le principe idéaliste demeure. « Le seul progrès désirable consiste dans l'amélioration des âmes, l'affermissement des caractères, l'élévation des esprits. » Progrès désirable hautement, mais qui fait songer à un mot cruel de J.-J. Rousseau. Car il est certain qu'assis à une bonne table — de travail et de méditation, — les pieds au chaud, la tête libre, le penseur juge la liberté matérielle du haut de son esprit. Liberté, solidarité, il ne les a jamais conçues que sous le point de vue intellectuel. La liberté d'avoir raison lui suffit. Le malheur veut qu'en pratique elle ne suffise point. Car sans les autres, elle peut être opprimée ou étouffée. Pour l'assurer il fallait conquérir des libertés de fait et non d'abstraction. La prise de la Bastille symbolisa la date de cette conquête. Le peuple qui applaudissait à ce coup de main saluait en même temps une réalité. Et il légitimait une sorte de fatalisme, qui tient une importante place dans la pensée de Renan, fatalisme historique, du fait accompli.

Appliquer ces hautaines spéculations à la politique,

qui est aux prises avec le réel, c'est s'engager en une insurmontable contrariété. Il semble toutefois qu'en cette affaire, l'idéalisme cède d'abord à une conception plus positive. Car Renan considère la société comme un grand fait. Mais il y distingue, en même temps qu'un caractère naturel, une marque providentielle. Il est à craindre que nous n'en ayons pas fini avec le mysticisme. « L'homme isolé n'a jamais existé. La société humaine, mère de tout idéal, est le produit direct de la volonté suprême qui veut que le bien, le vrai, le beau aient dans l'univers des contemplateurs. Cette fonction transcendante de l'humanité ne s'accomplit pas au moyen de la simple coexistence des individus. La société est une hiérarchie. Tous les individus sont nobles et sacrés, tous les êtres (même les animaux) ont des droits; mais tous les êtres ne sont pas égaux, tous sont des membres d'un vaste corps, des parties d'un immense organisme qui accomplit un travail divin. »

Ainsi envisagée, la politique ne se débarrasse pas de la phraséologie métaphysique et cause-finalière. Imbu de Herder, penché sur le travail divin de l'humanité, Renan porte en son esprit, depuis sa jeunesse, le goût de la hiérarchie. Le démocrate de 1848 ne supporte point l'égalité, hormis dans le devoir. Cette égalité morale est nécessaire, en effet, surtout dans une démocratie; et sans doute nos politiques libéraux ont-ils trop négligé de la rappeler au peuple. Mais l'égalité des droits est morale aussi. Et il semble que Renan soit moins enclin à la considérer comme telle. La première, à son sentiment, *relève* l'homme de génie, le noble, le paysan par une seule et même chose qui est

la vertu ; et voilà une formule d'égalité théologique qui rappelle, une fois de plus et de trop, le dogme du péché originel. La seconde, il n'est pas éloigné de l'assimiler à l'égalité matérielle ou des conditions. On ne s'étonnera point que son idéalisme n'en fasse pas grand cas. Son éducation y répugne non moins que sa sa complexion.

Quant à la fraternité, elle est comme résorbée par ce travail divin que la nation la plus vertueuse (Montesquieu entendait mieux le sens positif et social de la vertu) réalise davantage et qui est l'effort vers Dieu. L'homme n'est pas un être égoïste et viager ; il fait partie d'un tout qui est la société, qui fait elle-même partie d'un tout qui est l'humanité, dont toutes les parties sont solidaires. Notons seulement que cette solidarité telle que Renan l'envisage est surtout historique. L'humanité fait la chaîne dans le temps : solidaire en esprit, pour une œuvre métaphysique, beaucoup plus qu'à l'heure et dans les nécessités présentes. Car cet humanitarisme est idéal toujours et cette solidarité abstraite toujours. Quand notre politique rencontre le socialisme, il lui reproche, comme les libéraux plus réalistes, d'absorber l'individu dans l'État. Mais il se détache d'eux lorsqu'il lui fait un grief d'avoir aussi pour objet le mieux-être.

De là ses variations à propos de la Révolution. Il estima d'abord que les hommes de 1789 avaient rencontré la formule définitive de l'esprit moderne. Il l'exprimait en son langage philosophique. « Ce qui fut proclamé cette année-là, ce fut l'avènement de l'humanité à la conscience.. » Il oublie, à ce moment, l'Angle-

terre du XVIIIe siècle. Mais il ajoute avec force : « Souveraineté de la raison, organisation rationnelle de la société par la réflexion, voilà tout l'esprit moderne. » Et cela est excellent, à la condition d'en accepter la première conséquence, qui est l'égalité civile et humaine, et de n'en pas éliminer (sauf variantes) ce que tout justement nos pères appelaient fraternité. Les raisons du cœur sont les adjuvants nécessaires de la raison.

Mais, comme Renan se contente, à l'ordinaire, de raisonner, voyant les résultats inachevés, il conclut, au nom de son libéralisme idéal et métaphysique, que la Révolution nous pèse comme une erreur. Elle n'a tenu compte que de l'individu dégagé de liens moraux. Il la juge fondée sur une abstraction. Elle procéda philosophiquement, non historiquement. Les critiques qu'il lui adresse, il ne considère pas que la méthode historique les écarte. Il envisage surtout les conséquences immédiates. On ne dirait plus que le temps soit un collaborateur indispensable. Ne fallait-il pas d'abord affranchir l'individu, qui n'est une abstraction que pour le philosophe ? Et si l'individu est égoïste, l'égoïsme qui ne suffit point, ne laisse pas que d'être un levier fort utile à la société. Que si, par la faute des hommes, l'État et l'individu ont de part et d'autre tiré à soi, c'est sans doute que les idées *a priori* de J.-J. Rousseau ont trop agi sur les conducteurs de la Révolution ; et c'est peut-être aussi que le délicat de l'entreprise était de réaliser un équilibre entre deux pouvoirs rivaux qui succédaient au pouvoir absolu. Mais Renan ne saurait prendre les choses simplement. L'historien politique

ou plutôt le politique historien, qui connaît les effets et les causes, voit ici le conflit de l'administration romaine et de l'individualisme germanique. Or, ces grandes classifications historiques, nous savons désormais qu'elles servent magnifiquement les goûts de l'homme même : il est germain. Au fond, individualiste intellectuel, il ne supporte ni l'individualisme légal qu'est l'égalité dans le droit ni l'étatisme qui pèse sur les individualités, sans nul soin du caractère sacré et religieux de la société. Le résultat n'offre à ses yeux qu'une commune dépression centralisée par l'État. Et il condamne cette « expérience manquée. »

On dirait, à lire la Préface des *Questions contemporaines*, qu'il a renoncé à sa conception historique du bien et du mal étroitement unis dans l'histoire. A la vérité, comprenant l'égalité dans le sens le plus idéaliste et la fraternité avec une signification métaphysique, il souffre mal la démocratie montante. La Révolution, aux yeux d'un libéral qui n'a cure de transcendance, n'est pas une expérience manquée, mais inachevée. Ce qui veut désormais être concilié, c'est le droit de l'individu et celui de la communauté, de l'individu associé et de la communauté qui englobe les associations, de l'individu qui est un corps et une conscience, de la communauté qui est pareillement corps et pensée — en rapport de solidarité mutuelle et en dehors des abstractions qui s'appellent âme ou travail divin. Mais il fallait que 1789 commençât par le commencement, et fondât la liberté en déclarant les droits de l'homme. Ni une constitution ni un code ne sont intangibles. Ni l'individualisme ne doit devenir anar-

chique ni l'État tyrannique. C'est l'œuvre d'aujourd'hui et du lendemain que de fondre les droits de l'un et de l'autre dans une liberté effective et aussi dans un sentiment démocratique de justice et de bonté, en dehors d'un vague humanitarisme.

Les politiciens qui pensent tirer la pensée de Renan vers la république auront fort à faire. Ce qui le choque dans la Révolution, c'est qu'elle fut un fait gaulois, une conséquence de cette inaptitude gauloise à supporter l'inégalité des conditions sociales. Mais surtout elle a rompu la tradition historique et abrogé des droits consacrés. Entendez ceux de la monarchie dont le principe remonte (il faut toujours remonter au principe pour appuyer une théorie) à l'établissement par les Germains du droit de propriété et du respect de l'individu assuré par la fidélité et la force. La tradition historique reposait donc sur la propriété établie par la force brutale? Voilà donc devant quoi la raison devait s'incliner? Ou du moins voilà en faveur de quoi elle était tenue de trouver un compromis entre le droit humain, sinon divin, de la monarchie française, et le rationalisme absolu de Condorcet? Louis XVI conservé, l'État et l'administration étaient réduits à la portion congrue et l'on évitait Napoléon dont j'aime pourtant à croire qu'il personnifie assez bien le fait germanique, à savoir l'individualisme appuyé sur la force, sinon sur la fidélité.

Cette philosophie de l'histoire, attaquable en son principe, répond-elle à la réalité historique? N'engage-t-elle point le passé dans les canaux d'une imagination constructrice? La Révolution a pensé constituer l'individu libre et solidaire dans l'État libre et solidaire.

Ce que Renan ne souffre point, c'est le contrôle de la liberté idéale, la solidarité dans le présent, l'égalité des droits individuels. Mais l'histoire ni le génie ne consacrent de droits contre le droit. Voilà sans doute pourquoi Hegel, — qui estimait que la république sacrifie *l'idée* à l'individu et de qui Renan emprunte, avec son criterium du fait-force et du fait-droit, sa politique monarchique qui voit l'expression adéquate de *l'idée personnelle* ou d'une personnalité idéale dans la libre et souveraine action d'un chef unipersonnel, — envisageait pourtant la Révolution comme un fait général de l'histoire du monde et de l'humanité. Renan n'y voit qu'une philosophie critique qui ne fonde rien, une tradition interrompue, une réforme matérialiste propre à contenter le grand nombre, sans objet religieux et sacré... Il n'est point peuple.

Qu'est-il enfin? Un individualiste distant, un adorateur de la vérité, un idéaliste dédaigneux des réalités matérielles, un hegélien qui portera toujours au bras l'aumusse. Il est de nature et par inclination ce qu'il souhaitait, dans ses *Essais de morale et de critique*, que fût un Lamennais achevé. « ... J'arrive toujours à regretter que, désabusé de la foi à laquelle il voue d'abord toutes les forces de son âme, il n'ait pas en même temps renoncé à la vie active... Dégagé alors de tout devoir envers l'espèce humaine, il eût continué ses libres promenades dans le monde de l'esprit, réservant pour l'art seul sa maturité d'expérience et de désillusion. Lamennais n'eut point cette abnégation ou si l'on veut cet égoïsme. Une première expérience ne le dégoûta point de l'action. »

En 1869, après la publication des *Questions contemporaines*, Renan se présente, aux élections législatives, un peu tard, en Seine-et-Marne, échoue et reprend philosophiquement le cours de ses pensées. L'invasion de 1870, fait germanique s'il en fut, et justifié par la science allemande, porte le trouble dans ses prophéties et synthèses. Le principe des races triomphe ; la guerre, devenue scientifique, reste un bon criterium ; la force crée le droit. Alors Renan écrit la *Réforme intellectuelle et morale*, et administre à son pays blessé une pénitence.

Il débute par se comparer, dans la Préface, au prophète de Jérusalem et venger son génie des politiciens démocrates en même temps qu'il exhale en un beau langage de moraliste rêveur son chagrin de voir l'Allemagne, sa maîtresse, l'Allemagne idéaliste renier l'idéal, embrasser un patriotisme exclusif et déchoir au rang de la plus forte nation. Et avant de rechercher une fois de plus les causes de notre détresse dans la Révolution, il est tout de même par la cruauté des faits contraint de descendre des hauteurs de sa contemplation et de convenir que si l'élévation de la nature humaine par la culture fait un plus noble objet que « l'égalité des classes », les droits de l'homme « sont bien aussi quelque chose », que notre philosophie du XVIIIe siècle les a fondés, et que, par une loi qu'il emprunte à ses études religieuses, la France à présent les expie.

Par la méthode historique il attribue donc, une fois encore, les causes du mal à la Révolution et aux conséquences qu'elle eut durant le XIXe siècle. Il lui faut

pourtant reconnaître dans le développement de l'Allemagne, à côté de l'esprit libéral et critique, le permanent principe germanique de la force sur lequel cet esprit s'appuie fermement. Le soin de l'humanité n'y étouffe pas les soins plus réalistes que couronna la formation de l'Empire allemand. Il faut bien consentir aussi que dans ce pays qui vit du vieil esprit et « des dures doctrines de l'ancien régime », où le métier militaire est devenu comme une carrière noble et savante, la qualité de l'armement soutient la philosophie de l'histoire. A cette heure, la Prusse pour la morale et la puissance, l'Angleterre pour la politique offrent un double idéal aux yeux de Renan. Mais en vérité, (nous le savons depuis les *Questions contemporaines*,) l'origine de nos maux est dans la Révolution. Cette expérience *a priori*, si l'on peut dire, qui aboutit à l'extension de l'État et à la démocratie, lui paraît nous avoir guéris du culte de la raison. Ici l'aristocratisme idéaliste et sacerdotal reprend le dessus. C'est l'égalité qui, dégénérant en passion, a déchaîné la violence révolutionnaire, et, emportant d'assaut des libertés qu'il fallait lentement conquérir, a supprimé deux supériorités nécessaires : celle de la naissance et celle de la science. Déjà dans *La monarchie constitutionnelle en France*, Renan loue l'Église d'avoir compris, comme lui-même, « que c'est la sueur de plusieurs qui permet la vie noble d'un petit nombre, » et se remet à la religion du souci d'offrir à tous les sacrifiés des consolations surabondantes. Il ne répudiera jamais sa croyance au petit nombre des élus.

Il n'est point peuple et se méfie du peuple. Le suffrage universel n'a pas son approbation. Il parle de la

conscience de la nation, mais à la condition qu'elle se restreigne à quelques-uns dont il est. L'humanité, les fins de l'humanité, la perfection de l'humanité, il s'en accommode : concept vague et lointain. Mais tenons la masse à distance ; envisageons-la, non comme un enfant, mais comme une femme, à qui nous donnerons un directeur de notre choix. Il lui échappe d'écrire que les ouvriers et les paysans, égoïstes et intéressés, sont des intrus dans la maison dont ils disposent en maîtres. Bref, le suffrage universel lui paraît digne de tous maux, ne soufflant que médiocrité, médiocrité des élus, des fonctionnaires et de l'élite. Il est inférieur au plus médiocre souverain. Un pays qui n'a d'autre organe est inapte à trancher sagement quelque question que ce soit. Ici encore la méthode historique ne sert plus de rien. Renan ne convient guère que les incontestables vices de ce suffrage se peuvent réformer par l'usage, l'organisation, l'adaptation, et le peuple qui manie cet instrument perfectible, s'améliorer par l'éducation. Non, non, il n'est pas de système électif qui puisse assurer une ligne de représentation pareille à celle de la dynastie capétienne. Mais n'est-il pas digne de remarque que l'expérience des Capétiens a duré plus longtemps ?

C'est la tête qui importe, pour assurer la suprématie de l'âme. « ... Ce qui est indispensable, c'est que, par la *sélection gouvernementale, se forme une tête qui veille et pense pendant que le reste du pays ne pense pas et ne sent guère.* » On ne s'étonnera point qu'il confonde sentiment et pensée, ni non plus qu'il ne fasse nul état de ces intérêts viagers où s'attache le suffrage populaire. Condorcet avait estimé avant lui que si le peuple

n'est pas conseillé par les philosophes, il devient le jouet des charlatans. L'opinion de Renan se distingue en ce point qu'après avoir autrefois reconnu la spontanéité du peuple, alors qu'il s'agissait de religion, il ne peut se résoudre à le considérer comme un réservoir de forces vives et intelligentes, lorsqu'il envisage la politique.

Le grand nombre l'offense. Avec le suffrage universel, la majorité peut dire à la minorité : « Nous sommes vingt, vous êtes un ; cédez, ou nous vous forçons. » Mais n'est-il pas véritable aussi que la minorité, si elle est énergique et organisée, et si, par surcroît, elle tient le vrai, peut répondre : « Vous êtes vingt, je suis un ; mais laissons faire le temps et l'expérience. Vous êtes vingt, mais j'ai raison ; avec le droit et la ferme volonté que j'ai de le publier et répandre, nous verrons bien ? » En peut-elle dire ou espérer autant sous une monarchie ou une aristocratie, partout enfin où l'expérience est supprimée ou restreinte ou faussée ? Il faut en prendre son parti : la supériorité de la naissance n'a plus grand intérêt ; et le pouvoir des savants s'en accroît d'autant, à la condition qu'il soit à la fois guide et ami de la démocratie, et que, loin de dédaigner les réalités présentes, il travaille à toutes les améliorations de cette humanité immédiate, au lieu d'affecter devant elle la noble supériorité du philologue incompris.

Renan pardonnerait à la démocratie si elle supprimait la guerre. Mais aussi mal gouvernée que mal commandée, elle y est fort sujette. Et elle y paraît inhabile par égoïsme, jalousie, égalitarisme, matérialisme et indiscipline. Elle bannit du tempérament

français ce goût des armes qu'il tenait de l'influence germanique. Aussi n'a-t-elle d'autres ressources que de se résigner obstinément à la paix ou à la défaite. L'Allemagne monarchique, au contraire, nous donne un haut exemple dans cette question à la fois scientifique et industrielle... A considérer, au travers de cette philosophie de l'histoire, les contradictions entre l'idéalisme humanitaire et le scientifisme militaire et aristocratique de Renan, on se demande si les lettres à Strauss ne perdent pas un peu de leur poids et de leur prix. On ne saurait contester, en tout cas, que ses sophismes philosophiques n'aient, plus que la démocratie, servi la propagande de détestables doctrines, ni qu'il ne soit pas nécessaire d'être né hobereau de Prusse pour apporter à la défense de son pays courage, savoir et vertu. Mais en ce temps-là, Renan souhaitait par-dessus tout que la France échappât à la république.

La politique de pénitence qu'il propose est frappée du même vice que la politique d'enthousiasme esquissée dans l'*Avenir de la science* : les formules libérales y déguisent mal un aristocratisme intransigeant. Après avoir reproché à notre pays de n'exceller qu'aux ouvrages de dentelle, la toile de ménage qu'il lui offre est ourlée à jour, festonnée comme une nappe d'autel.

Il faut, toutefois, faire deux parts du programme qu'il apporte.

Cette réforme intellectuelle, qui se règle sur le développement de la Prusse au XIXe siècle, est chez nous fort prisée présentement. L'*Avenir de la science* en contenait les principes essentiels. La seule science peut vaincre la croyance au surnaturel et empêcher les

retours du fanatisme. Assurant la liberté de la critique et de l'histoire, fortifiant son enseignement supérieur, faisant passer dans l'instruction primaire les résultats acquis et prédominer l'éducation scientifique sur l'éducation littéraire, un peuple s'enrichit de savoir exact et, par le progrès général des lumières, garantit la liberté. Les études classiques de l'enseignement secondaire, le vieil humanisme formel, dont la curiosité ne va qu'à admirer l'excellent instrument d'expression que fut la langue du XVIIe siècle, ne mettent pas en garde les intelligences contre « l'enfantillage littéraire » des œuvres de ce temps et ne l'arment pas davantage contre les nécessités de la lutte moderne pour l'existence. Il importe que les générations soient moins brillantes et plus éclairées, moins éloquentes et lettrées que munies d'une culture plus positive. La vie leur sera plus aisée ; et sur leur raison mieux défendue que par les humanités un peu myopes, la superstition n'aura guère de prise. A l'éclat préférer la spécialité, au talent la patience de la méthode allemande ; à l'éducation fondée sur la discipline militaire et la vanité, la solidité et la précision des connaissances ; aux études de l'antiquité la géographie et les langues vivantes, dût-on courir le risque de former une clientèle plus grossière et pratique : c'est protéger la France d'un épais rempart à la fois contre le cléricalisme et la tyrannie. Et par hasard, il ne se contredit point en cette affaire, puisque son idéalisme très général, très brillant, très délicat, pur élixir, est réservé aux spécialistes de la noblesse d'esprit et d'âme.

Nos numerus sumus et fruges consumere nati.

Ce programme est mis chez nous à l'épreuve depuis la réorganisation des universités et depuis la réforme de 1902, qui modifia notre enseignement secondaire. Tirer du sein même d'un peuple la force de raison nécessaire à prévenir les ruines de l'intérieur et les désastres extérieurs, la science y contribue heureusement. Le peut-elle totalement? A régler presque sur le seul développement scientifique l'esprit d'un pays, lui assure-t-on, en même temps qu'une juste mesure d'idéalisme, la vie morale et sensible qui n'est pas moins indispensable à son équilibre? Il faut poursuivre la vérité scientifique de tout son esprit. Mais il y a un autre feu sacré à entretenir d'un soin diligent. Une culture qui ne développe guère en l'homme que la critique, fera-t-elle une nation meilleure?

Plus positive, on le peut augurer; mais plus humaine, assurément non. Les universités sont en plein travail; les spécialités se multiplient. Et les spécialistes pullulent dans le même temps. Auguste Comte ne se méfiait pas sans raison des esprits étroits et spécialisés à l'excès. Cette nouvelle confédération des laboratoires, syndicat de loupes, de notules et de fiches, vit présentement sur des réserves. Où se formeront les hommes supérieurs, capables des fortes intuitions et des larges pensées? Surtout, si l'on continue à quasiment assimiler les sciences d'expérience et celles où l'expérimentation est incertaine, celles de la nature et celles de l'humanité, quels mécomptes n'en doit-on pas attendre! C'est une autre tyrannie que nous préparent des érudits sans culture et des historiens prompts à considérer en toute nouveauté un progrès, d'autant plus confiants en leurs

méthodes que les résultats en sont moins assurés.

La science peut faire une société forte ; elle ne la fera pas moins dure. Une part de la légende d'Orphée n'a rien perdu de sa portée symbolique. Il charmait de ses chants les tigres et les lions. C'est la poésie, la parole harmonieuse et artistique, la langue des dieux, ou plus généralement l'expression de la raison, du cœur et du goût, la littérature enfin, qui adoucit les mœurs des hommes et guide leur vie (je ne dis pas seulement qu'elle l'embellit) dans les grands sentiments d'humanité. Sa puissance de persuasion est incommensurable. Le poëte fait plus pour l'avancement en bonté et en justice que l'érudit, et autant pour le bonheur usager que le chimiste en son laboratoire. Et sert-il moins la vérité, la vérité foncièrement sociale et vitale ? La culture rationnelle qui exclut le sentiment, ne vaut pas mieux que celle du talent qui exclut la réalité. Les lettres ont leur part, qui n'est pas la moins considérable, dans le développement d'une démocratie naturellement encline, s'il en faut croire Renan, à un réalisme déprimant et médiocre. Elles sont un vase myrrhin, qui emprunte tout son prix de ce qu'il enferme. Elles entretiennent les foyers de spontanéité, de création, d'universelle sympathie, maîtresses de mesure, de proportion, d'harmonie. Elles ne sont pas ennemies de la science ; mais la science réduite à ses seules ressources ne les supplée pas. Un homme qui sait beaucoup n'en est pas nécessairement meilleur. Une démocratie qui saurait autant que cet homme, ne serait pour autant ni meilleure ni plus aimable que lui. Renan répond, à la vérité, que la démocratie n'est point son fait.

Il nous propose la monarchie sans l'esprit monarchique. Surtout soumis à l'influence de Hegel, cédant peut-être à l'impérialisme allemand des Fichte, Gervinus, Lassen, Feuerbach (moins assurément qu'on n'a dit), en même temps séduit, comme nos philosophes du XVIIIe siècle, par l'exemple de l'Angleterre, et hanté par le souvenir de la Prusse et de son relèvement, il rejette le droit divin, fondement de la royauté, comme il écarte le surnaturel, essence du christianisme. Il veut une sorte de monarchie libérale, une dynastie restaurée par un acte d'autorité nationale. Il ne fait guère état ni de la différence des peuples ni des temps. Mais il pense suivre ainsi « un procédé historique » et conserver des pans de mur du vieil édifice. Au fond, il entreprend toujours de sauvegarder ses deux sortes d'aristocratie, celle de la naissance pour l'administration et l'armée, celle de la science qui hérite décidément du droit divin. Les savants sont les pontifes de cette monarchie séparée de l'Eglise et neutre dans les questions sociales. Sous l'œil du bon tyran, ils formeront des Eliacins.

« Le rationalisme est loin de porter à la démocratie. La réflexion apprend que la raison n'est pas la simple expression des idées et des vœux de la multitude, qu'elle est le résultat des aperceptions d'un petit nombre d'individus privilégiés. Loin d'être portée à livrer la chose publique aux caprices de la foule, une génération ainsi élevée sera jalouse de maintenir le privilège de la raison; elle sera appliquée, studieuse et très peu révolutionnaire. *La science sera pour elle comme un titre de noblesse, auquel elle ne renoncera pas facilement et qu'elle défendra même avec une cer-*

taine âpreté. Des jeunes gens élevés dans le sentiment de leur supériorité se révolteront de ne compter que pour un comme le premier venu. Pleins du juste orgueil que donne la conscience de savoir la vérité que le public ignore, ils ne voudront pas être les interprètes des pensées superficielles de la foule. Les universités seront ainsi des pépinières d'aristocrates. » Et cela même est à peu près le sentiment de Montesquieu, mais plus pédantesque, et sans le contrepoids de quelques institutions démocratiques et nécessaires.

Hors la juste influence que doivent exercer la science et la critique, jamais écrivain ne montra un moindre sentiment des rapports des citoyens entre eux ni une moindre conscience de la fraternité républicaine. Remplacez le mot : *science* par le mot : *chapelle*, et vous comprendrez ce hautain rationalisme. Le peuple a besoin d'une élite intellectuelle qui l'éclaire, mais qui le comprenne et l'aime. Un petit nombre de privilégiés, à qui la science et la raison ne donneraient qu'orgueil, des universités qui seraient des pépinières d'aristocrates, il les faudrait bannir de la cité. Qu'importe la tête, si le cœur est sec et la main de bois?

Mais, dit Renan, si la séparation des églises et de l'Etat est souhaitable, l'école et l'Église ne doivent pas être séparées, en bas. En effet, une morale supérieure au peuple, à son intelligence, à sa conscience, qui se fonde sur la *Raison pratique* de Kant, qui se connaît chez le mandarin et se prouve par la sainteté ou l'héroïsme, a inévitablement son succédané dans le catéchisme. Ne fait-il pas merveille chez les femmes qui vivent d'instincts et de sentiments? De plus, l'Eglise, étant

une hiérarchie, conçoit la société à son image et accoutume ceux qu'elle forme à supporter l'inégalité. Ni le peuple, au demeurant, ni l'individu ne seront sacrifiés, ayant conscience (où l'auront-ils prise?) de participer au grand œuvre; et, le fussent-ils, il appartient au prêtre de leur promettre un monde meilleur. Si, après cela, individu et peuple s'accommoderont de l'optimisme jovial que leur prêche Renan, et quels arrangements ils prendront avec la vie matérielle, on n'oserait le décider. Une seule chose est nécessaire; mais il paraît que deux morales sont indispensables : celle de l'élite privilégiée et celle des pauvres diables hors d'état de mener à bien une expérience de chimie ou une étude de textes. C'est nous maquignonner l'avènement d'une humanité et d'une conscience achevées et l'espérance de coïncider avec Dieu dans l'éternité. Un idéal plus modeste, qui attribuât à la raison une large part, mais plus accessible à la sympathie, serait mieux notre affaire que cet aristocratisme de bibliothèque et de sacristie. La raison, seule, fait de grandes œuvres, mais pas très grandes; car elle ne fait pas de la bonté, dont l'actuelle humanité a plus soif que de pénitence.

Au reste, Renan nous a suffisamment avertis qu'habitué à considérer la double face des choses, il se méfie des solutions absolues, que la vie des nations comme celle des hommes est tissue de contradictions, que si le procédé historique l'emporte sur la tradition du droit divin, du moins la monarchie et le privilège de la naissance gardent leur prix; et nous n'en sommes plus à nous étonner que ce programme solide en certains articles, mais d'un libéral orgueilleux, reflète

encore le rêve d'une intelligence qui jouit d'elle-même, pensant interpréter les faits. Le cœur, à aucun instant, n'est de la partie : on se contente d'en recommander les leçons. Et cela même se paye par la rapide usure d'une pensée sans âme. Après la *Réforme intellectuelle et morale* les *Drames philosophiques*, et après ceux-ci les *Souvenirs d'enfance*, fleurs d'égoïsme, de dilettantisme, de sensualisme, de mysticisme, parfums dangereux.

CHAPITRE XII

L'ARTISTE ET L'ÉCRIVAIN

I

L'ARTISTE

Renan est à la fois réputé grand artiste et grand écrivain. Oserai-je observer que c'est trop de la moitié ?

De l'art il a embrassé tout ce qui s'apprend ou se conçoit par les livres. Nul n'a mieux que lui exprimé la raison spontanée et harmonieuse qui distingue les artistes grecs. Il a écrit là-dessus dans ses *Essais de morale et de critique* (359) et dans les *Mélanges d'histoire et de voyages* (69, 106, 150) des pages d'une pénétration et d'une compréhension singulières. La technique même de l'architecture hellénique ne lui a pas échappé. Mais l'artiste crée. De Renan l'on peut redire avec beaucoup plus de justesse ce qu'il disait du génie d'Athènes : « Il n'a rien créé de première main, mais en toute chose il a introduit l'idéal. » Encore demeure-

t-il établi que son idéal consiste surtout en un exercice de l'intelligence, parfois en un jeu de la personnalité. Dans la chaîne de la tradition un inestimable anneau commande tout le reste : et c'est lui-même. S'il écrit de la *Poésie des races celtiques*, il emprunte la théorie à Burnouf (car il emprunte toujours l'idée essentielle à quelqu'un), mais il commence par tracer un tableau des lieux et des hommes sur qui se sont assis les premiers regards de Renan.

Etant à ce point personnel, il n'a pas laissé que d'être, quoiqu'il en eût, un romantique — sans lyrisme et sans passion. En vain il s'élèvera plus tard contre cette école ; il s'y rattache par son individualisme rationnel, mais effréné. Ce n'est pas être romantique à demi que de souhaiter dix existences humaines, « moi étant là au centre » et combinant le système des choses. Ce besoin d'illustrer sa pensée par des préfaces et en tout d'envisager l'antithèse, ces larges vues de pays et vastes panoramas de mœurs à la manière du *Génie du christianisme*, cette puissance de vision démesurément agrandie à la façon de *Notre-Dame de Paris* (« Ces Césars, tous ces personnages historiques du premier siècle, sont des géants, des caractères frappés pour l'éternité. Néron même, quel phénomène moral inoui ! Caligula, quel bouffon colossal ! Livie, Messaline, Agrippine, quelles prodigieuses monstruosités !... La manière de M. Victor Hugo serait à peine exagérée en un pareil sujet... »), ce goût des bravi, des martyrs, des exaltés et des fous, cette admiration du XVIe siècle italien à la mode d'un Stendhal, cette spécialité des types d'un idéalisme absolu « qu'on chercherait vaine-

ment dans le spectacle du monde réel » et des chevaliers de l'impossible, cette tendance à concevoir la poésie comme exigeant pour ses héros « un monde d'individualités illimitées où ils puissent se développer librement », cet éloignement théorique du bon sens et cette complaisance pour le prestige du beau crime, oui, tout cela fait une certaine intrépidité littéraire qui est plus qu'à demi romantique.

Au vrai, Renan a peu pratiqué les poëtes. Leur profonde sensibilité lui est étrangère. La vue, l'ouïe, le toucher lui donnent quelque plaisir esthétique ; rarement le goût ; quelquefois l'odorat : tout jeune, il a respiré l'encens. Son mysticisme de tête fait l'office du sentiment : jouissance du Moi qui pense toucher Dieu, joie de la filiation divine. Nul n'a, je pense, poursuivi plus obstinément les erreurs de Rome ; mais nul n'a mieux compris les âmes taillées dans la pierre, âmes de chapelles ou de sépulcres. Au total, le Parthénon l'a moins intimement touché que la cathédrale de Tréguier. Il apporte à ses descriptions d'églises plus que du savoir et de l'intelligence. On y devine, depuis les *Lettres intimes* jusqu'aux *Souvenirs d'enfance*, les premières extases, les secrets élancements dans l'immense vaisseau vide et pourtant habité de crainte et de divin.

Raisonne-t-il de l'art religieux au moyen âge, il écrit une page où le symbole exprimé par la main-d'œuvre respire la vie et l'adoration. « L'église du moyen âge est un tout animé, une sorte de chérub d'Ezéchiel, plein d'organes et de vie, parlant par tout son être, exhalant, par tous ses pores, l'hymne de l'infini. Ses portiques,

ses murs, ses dalles, ses vitraux sont une encyclopédie, où l'homme trouve l'image du monde, l'histoire de l'humanité et les secrets de l'avenir. Elle a sa voix extérieure, les cloches, êtres sacrés aussi, ayant un nom, une consécration presque baptismale ; elle a sa voix intérieure, des chants graves et profonds articulés par des poitrines fortes et nombreuses ; elle a sa cour céleste dans ce peuple de bienheureux qui s'attache à ses colonnes, se dessine sur ses voûtes, se colore sur ses vitraux; elle a son enfer dans les images terribles qui se mêlent aux visions du ciel. La laideur même y a sa place comme une dissonance nécessaire dans le royaume de Dieu ; elle retrouve ses droits dans ces créatures inférieures qui montrent çà et là leur tête déprimée, mais résignée au triomphe de la beauté. » Ni le morceau fameux de Chateaubriand ni celui de Michelet n'effacent le profond caractère de ces lignes.

Il définit ailleurs cet édifice du moyen-âge : « un animal ayant sa charpente osseuse autour de lui. » Victor Hugo animait aussi Notre-Dame. Est-il besoin d'ajouter que Renan possède un sens religieux plus juste et un goût du mystère qui ne tourmente pas le poëte au même point ?

Il ne trouve nul intérêt esthétique à ce qui limite sa curiosité, ou plutôt sa personnalité. Un chemin est insipide : on va où il mène. Jeune, il eût aimé un ingénieur, qui, dans le tracé des routes, cherchât les jolis sites, aux dépens de la promptitude et de la commodité. La propriété est une restriction qui coupe d'un mur la jouissance. Aussi n'y a-t-il pas de poésie de la Beauce ou de la Normandie. Mais la mer, plaine chan-

geante et inculte, la forêt, nappe ondoyante et indécise, le désert, les sommets neigeux convient les pensées et les rêves. Il conçoit ainsi la poésie, tout de même que la philosophie, comme une libre extension de soi. Si elle est proprement cela, elle est aussi autre chose, ou du moins autre chose y est nécessaire : une intime communion avec la nature et les créatures. Et c'est sans doute pourquoi il y a une poésie de la Beauce et peut-être beaucoup plus humaine que celle du Mont Blanc. Dédaigneux de l'utile, il estime que tout ce qui affecte les soins de la vie positive, exclut la noblesse et les hautes ambitions de la pensée artistique. Il met le palais italien et l'ancien hôtel français fort au-dessus de la maison anglaise, n'admettant point que l'art s'applique à l'hygiène ou au confortable. Même il rétablit une vieille distinction « lumineuse » entre les arts libéraux qui ennoblissent et les arts serviles qui n'ennoblissent pas. On voit que la conception artistique de Renan n'est aucunement faite de tendresse pour les hommes, étant le terme de sa morale. Les expositions, qu'il dénomme des jubilés industriels, ne marquent point un sentiment « des destinées supérieures de l'humanité; » l'idéal n'y est pas intéressé. « Que de choses, ajoute-t-il, dont je peux me passer ! » Entendez : qui ne sont pas exclusivement dans l'ordre de l'esprit, ou mieux encore, dans l'orbe de mon noble esprit.

Ce n'est pas que cet esprit manque d'imagination. Nous avons vu qu'il en a, mais d'une sorte particulière. Peu excitée par l'aiguillon des sensations, elle est une imagination en second, une demi-imagination, nullement créatrice, mais capable de s'échauffer en présence

du texte ou de l'objet et d'y prendre élan pour penser ou songer.

Il écrit du séminaire, à la suite de son premier voyage sur mer : « ... Nous fûmes témoins d'un magnifique spectacle qui frappa tous les voyageurs ; c'était la lune se levant sur le banc de Cancale, et ressemblant à un incendie éloigné, dont les reflets se propageaient sur cette immense nappe d'eau. » Bien écrit de mémoire ; mais nul sentiment. Un peu plus tard, de Naples à Berthelot : « Le premier effet, l'effet dominant que produit Rome (et, je pense, Florence de même), c'est l'enivrement artistique. On est possédé, dominé, rempli, débordé par ce torrent de plastiques, de formes, de sensible qui frappe les yeux et tous les sens, à chaque pas sur cette terre sacrée. L'art est dans l'atmosphère, dans le ciel, dans les monuments, je dirai même dans les hommes. » Littéraire et froid, malgré les yeux frappés et tous les sens. Mais voici plus de chaleur intellectuelle. « Ah ! quelle admirable ville que Pise ! J'ai passé ma journée au Campo-Santo, au Dôme, au Baptistère, à la Tour penchée ! Rien ne m'avait fait une si vive impression, rien ne m'avait si bien fait *comprendre* la prodigieuse originalité plastique de ce peuple. » A Rome il a compris la religion spontanée du peuple, à Naples la sensualité et la terreur ; mais à Florence seulement il a bien compris la question italienne. Il ne prend point un plaisir artistique, il le comprend. Dans une étude sur Augustin Thierry, il revendique contre les historiens objectifs et la prétendue exactitude du détail les droits de l'imagination qui « a souvent plus de chances de trouver le vrai qu'une fidélité ser-

vile... » Et il allègue les gravures de Piranesi qui changent ou ajoutent une foule de choses et passent en exactitude la meilleure photographie : elles nous donnent « le sens moral et esthétique. » Ce n'est pas lui qui goûte la nature, à la façon d'un J.-J. Rousseau, dont la sensibilité s'enchante et s'abandonne, ni d'un Chateaubriand qui étend sur la réalité le voile superbe de sa mélancolie. Le pittoresque de Renan est purement intellectuel.

Qu'il voyage dans le présent ou à travers le passé, son procédé ne change guère. Peu de description ; quelques traits précis ; une vue exacte des lignes, le mot qui peint et caractérise plutôt qu'un réel sentiment des valeurs, et juste assez de tout cela pour entendre les choses et davantage l'homme et surtout leur histoire. « Je l'avoue, il me serait impossible de résider ou même de voyager avec goût dans un pays où il n'y aurait ni archives ni antiquités. » *Vingt jours en Sicile* illustrent cette confidence à plaisir. Un tableau qui rappelle Théocrite est relevé d'une érudition d'autant plus piquante qu'elle s'attendait moins. Entrant dans la vallée de l'Anapus, où la végétation aquatique du papyrus répand une verte fraîcheur, prêtons l'oreille au pâtre sicilien.

« ... Un son de flûte venait à nous à travers les roseaux et les papyrus. Le son se rapprochant peu à peu, nous nous trouvâmes bientôt en face d'un paysan étendu dans les herbes, au bord même du ruisseau, et jouant d'inspiration. Il y avait des heures qu'il était là ; le passage de nos barques ne lui fit ni lever la tête, ni interrompre son jeu un seul instant. Il chantait à Cyanée, à

une nature verte et fraîche, sous un beau ciel. *C'était la vive image de l'invention de la flûte. Ce bon Sicilien la créait pour son compte, au nom du besoin instinctif qu'a l'homme de répondre par des sons joyeux à l'harmonie de la nature et à son sourire bienveillant.* »

Telle est sa manière. L'impression d'art se traduit en intuition du passé (l'invention de la flûte) ou en synthèse philosophique (le besoin instinctif de l'homme). La chaste sévérité de Cyanée personnifie le danger de rester une heure de trop sur les bords du gouffre limpide au coucher du soleil : exégèse de mythologue curieux du spectacle, moins pour le sentiment de beauté qui s'en dégage que pour le problème historique qui s'y trouve enfermé. Il voit, il comprend, il explique. Poursuivez la lecture du morceau : la nature n'est rien au prix de l'intérêt archéologique. Observant le sourire des femmes, Renan pense éclaircir une question de races. Un artiste ressent autre chose.

Renan n'a pas laissé que d'accommoder ses idées sur l'art à sa nature abstraite. C'est le cas de lui retourner le trait qu'il décoche à Voltaire : « ... Le cœur est un maître aussi nécessaire à écouter que l'esprit. » Après avoir fort raisonné du beau, il n'arrive pas à distinguer nettement que la raison n'y suffit point. S'il lui arrive d'appeler Augustin Thierry « un grand créateur » et d'écrire à propos de Cousin : « On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion... » il entend une passion critique, une fièvre du génie historique plutôt que proprement créatrice. Encore que dans le même passage (*Essais de mor.*, 131) il mette la « gloire d'inventer » au-dessus de la critique, il est trop mani-

feste que cette invention est seconde, si je puis ainsi parler, et de l'ordre du savoir. De cette erreur même naît le préjugé auquel il s'attache, qui lui fait répéter que le complet avénement de la science fera du grand artiste une « chose vieillie. » Cette espérance totale, mise sur le vrai rationnel, marque en ce point la limite de son génie. Il n'est point d'artiste seulement par la tête. Mais il y a une influence dont Renan ne se dégagera jamais. Hegel considérait l'art comme une anticipation de la victoire de la science sur le monde extérieur, c'est-à-dire comme une sorte de critique supérieure de la réalité contradictoire et qui devient. Renan a eu beau proclamer d'abord, à propos de *la Tentation du Christ* d'Ary Scheffer, que le seul art est infini, qu'il puise dans l'âme ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de pur; il a beau dire et beau faire, la confusion hegélienne entre l'art et la science obscurcit sa pensée d'une équivoque qu'il ne débrouillera point, qu'il n'éclaircira point, faute d'avoir renouvelé son fonds de sensibilité depuis les vagues effusions de son enfance. L'art lui apparaîtra toujours comme « le plus haut degré de la critique ». Il mettra le grand artiste en bonne place, assez près de Dieu, mais du Dieu qui appelle à lui les savants et les mystiques, les philologues et les romanciers de l'infini, les exégètes et les philosophes qui excellent à « jouer de la lyre sur les fibres les plus intimes de l'âme. »

Et ainsi cet écrivain rationaliste attache peu de prix à l'expression intégrale de la réalité. « ... Hélas ! dit-il, on la rencontre à chaque pas. Elle n'a pas besoin d'être documentée; nous ne la connaissons que trop bien. »

On ne saurait justifier la peinture d'un fumier que s'il y croît une belle fleur. Il aime le spectacle, mais le spectacle de l'univers auquel il assiste de haut. Il est idéaliste, et même symboliste. Il lui plaît d'élever les points de vue, même lorsqu'il fait ses confessions publiques, même lorsqu'il paraît lui-même sur son théâtre. Modifiant la parole d'Aristote, il dirait volontiers : il n'y a point d'art du particulier. Il rejoint ici les classiques. Idéalisme, symbolisme, types absolus, esprit de finesse le plus souvent associé à l'esprit géométrique : c'est presque toute l'esthétique de ce XVIIe siècle, qui, catholique et traditionaliste, lui inspirait de l'éloignement, et à qui il ne pardonne pas d'avoir produit Bossuet, mais dont il se rapproche par un irrésistible penchant aux généralisations. Il est vrai que l'impersonnalité, qui fait le caractère de ces grands écrivains, lui demeure un mérite inaccessible.

Et tout cela fait trop de contrariétés pour faire un véritable artiste. Trop de contrastes s'opposent dans l'être et le non-être, dont l'art n'a cure. Trop de nuances plus indiscernables que celles qui se noient au cou de la colombe seraient nécessaires à fixer cette philosophie dissolvante. Les continuelles réminiscences de Hegel, coulées dans un langage plus fluide, (la pensée subjective de l'artiste et son objet, l'âme humaine et l'infini qui s'identifient ; le ciel qui descend dans l'âme et l'âme ravie dans le ciel ; et le génie qui est le souffle de Dieu, *afflatus divinus*) dissimulent mal les contradictions intimes de Renan lui-même. L'art n'est pas un jeu de combinaisons. Il n'est pas davantage le prix du dilettantisme où tant de combi-

naisons aboutissent. S'il réclame vraiment un énergique parti-pris, ce serait miracle qu'il s'accommodât d'un homme toujours indécis entre deux partis, deux aspects, deux teintes, et dont l'effort consiste à les mêler sans les confondre. Cet homme reproche au XVIIe siècle de s'être complu, n'exprimant que des idées claires, à rétrécir l'intelligence humaine. Il a, lui, le goût de l'insaisissable, du mystère, du chaos, des prodiges de l'instinct, de la spontanéité inaccessible, le tout considéré sous toutes ses nuances et par des passages insensibles s'identifiant aux yeux de l'écrivain. Et il réussit à l'exprimer dans la langue du XVIIe siècle et à faire du pain de ménage en pétrissant avec délicatesse ces infinies et assez souvent indifférentes subtilités. Et pendant qu'il réclame protection pour le tact, il marie le mysticisme à l'ironie.

Ironie et larmes, pitié et colère, sourire et respect, Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Raphaël et Vincent de Paul, toutes les oppositions ramassées ensemble, c'est moins l'humanité complète que l'humanité dramatisée. Une partie de la *Vie de Jésus*, de l'*Antéchrist*, le *Cantique des Cantiques*, prennent aisément sous la plume de Renan l'intérêt ou la forme de morceaux de littérature dramatique. Sur ce dernier texte il épouse d'inclination le sentiment des exégètes allemands qui y distinguent un petit drame. Parvenu au milieu de sa carrière, il use du dialogue pour *impréciser* ses idées, ou plutôt pour éluder les conséquences de ses contradictions et les suites de ses paradoxes antithétiques. Les cadres fantaisistes de Voltaire, le voyage de Micromégas, la vision de Babouc, qui servent

sa fantaisie, ne contentent pas son adogmatisme ni sa peur de décider. Ne rien ignorer ou, ce qui revient presque au même, tout comprendre, et noyer la conclusion dans les caprices de l'imagination, cela va donner une excellente formule de drames évanides pour un théâtre aérien qui s'égaie dans la psychologie absolue.

Afin de se conformer à la loi du genre, Renan fait appel à la philosophie de Gœthe et met l'amour au premier plan. Il embrasse en ces divertissements l'action de l'amour dans l'univers. Sa fantaisie en est obsédée. D'abord l'Eglise l'a bridé ou humilié. Et puis, il s'avise enfin qu'il a peut-être ignoré ce que ne règle point la raison et qu'il y veut soumettre quand même. Il met la femme et la beauté au centre de ses spéculations équivoques. A cette heure qu'il estime toute doctrine comme un exercice utile à la santé de l'esprit, c'est la suprême combinaison. A force de caresser sa pensée, il revêt ses abstractions de formes plastiques et s'égare en une sensualité sans passion, un drame sans vie, des convulsions sans objet. Trop-plein d'intelligence ; abîme de contradictions ; élans réfléchis ; tendresse nulle : impuissance de l'artiste ; l'hircocerf de la scolastique. Et comme il est « un curé manqué », il mêle à la sensualité la prière, à celle-ci le charme impollu de la pudeur et, brochant sur le tout, l'esthétique chrétienne dont la mystique troublante fut exploitée par les écrivains ultra-galants de la fin du XVIIIe siècle. Ses héroïnes ressemblent plus ou moins à la jeune Bretonne qui se signe au bon moment et que Restif eût appréciée... C'est le soir d'un beau jour.

La Prière sur l'Acropole en reflète l'éclat de midi.

Ces pages inconsistantes ont été trop vantées : elles témoignent d'un art formel et égoïste. Mais elles demeurent un document inestimable. Les défauts de l'auteur y sont écrits tout au long. Il affirme qu'en présence du miracle grec il fut atteint « jusqu'au fond de l'être. » Or, il convient de ne pas trop le croire sur parole.

Le cadre même du morceau est une réminiscence de Marc-Aurèle. On y reconnaît aussi un pastiche de la forme antique. La rhétorique, par suite, n'y manque pas ; et le talent y abonde. Et puis, on y découvre moins Renan en face du Parthénon que le Parthénon en présence de Renan. Cette prière à la Raison traduit l'éternelle contrariété qui finit par tarir cet esprit : par un retour subtil au mysticisme, dans l'instant qu'il se déclare dévot à la science, il montre l'empreinte dont il est frappé. Avec cet hymne laïque s'élèvent dans l'air des senteurs capiteuses comme les vapeurs d'encens. C'est un régal de songer qu'en un jour de politique liturgie, parmi les Cimmériens bons et vertueux, devant le marbre énigmatique du vieux dilettante, cette fumée de phrases légères fut donnée en pâture à une assemblée de démagogues par une comédienne parée du ruban violet. Il racheta chèrement, ce jour-là, par l'ennui qu'en dut ressentir son âme distinguée, la fine qualité de ses effusions... O noblesse ! ô beauté simple et vraie !... Je suis né, déesse aux yeux bleus... Mes pères étaient des Argonautes navigateurs sur des flots ignorés... Des prêtres venus des Syriens de Palestine m'initièrent d'abord à leur culte... Tiens, déesse, mon cœur se fond... Et puis, il est devenu difficile de te servir : la

sottise s'étend sur le monde... J'ai écrit une vie du jeune dieu que servit mon enfance... Ils me traitent d'Évhémère... Te rappelles-tu ce laid petit Juif?... Mais je ne veux servir que toi, ô Cora ; toi seule est pure, saine, forte, pacifique, Vierge, Hygie, Victoire. ... Courons, venons à toi... Sceptique, je veux m'attacher à toi, me guérir en toi. Mais ce sera difficile... J'ai lu Hegel, et connais l'identité des contraires... Tu as raison ; et tous ceux qui ont cru avoir raison, se sont trompés... Raison et bon sens, mesure et goût sont froids, n'excitent que l'ennui et ne suffisent plus... Tu es vraie, pure, parfaite ; mais ton front fut étroit... Ta tête, plus large, embrasserait plusieurs genres de beauté... ... Larmes, rêves, symboles, songes... Les dieux passent comme les hommes... La foi qu'on a eue, ne doit jamais être une chaîne... — Au total, prière égoïste de la raison mystique, qui était déjà contenue dans *Patrice* et dans ce morceau des *Études d'histoire religieuse* où manquait toutefois le tour d'oraison.

« La Grèce, avec un tact exquis, avait aperçu en toute chose la parfaite mesure, fugitive nuance que l'on saisit par instants, mais où l'on ne peut se maintenir. La mesure, en effet, paraît froide et ennuyeuse à la longue : on se fatigue de la proportion et du bon goût; les types parfaitement purs ne suffisent plus ; on veut l'étrange, le surhumain, le surnaturel. Ce n'est point par la faute des individus ou des systèmes que les sentiments religieux subissent de profondes révolutions. Ce n'est pas volontairement que l'homme quitte les sentiers doux et faciles de la plaine pour les pics aigus et romantiques de la montagne. Cela arrive parce que la mesure et la

proportion, ne représentant que le fini, deviennent insuffisantes pour le cœur qui aspire à l'infini... Mais s'ils est un mal incurable, c'est, grâce à Dieu, celui-là. » (415.)

L'art ne subsiste ni de cet égoïsme ni de cette chimère. Il résout en créant. Et parce que l'artiste véritable crée et met vraiment son cœur dans son acte, il ne se balance pas entre une vague convoitise de l'infini et le plein contentement de l'œuvre achevée, et souffre sans regret que l'expression soit une limite. Le grand chemin des réalités ne le conduit point à un précipice de désir, d'impuissance, d'ironie et de regret.

II

L'ÉCRIVAIN

En revanche, Renan fut un excellent écrivain. Il eut beaucoup de talent, sans avoir l'air d'en user. C'est la manière supérieure. Mais il affecte de le dépriser. Extrême contradiction de ce rare esprit.

Car, ici encore, il convient de distinguer au moins deux hommes en lui : le critique et l'autre. Le premier dédaigne le bon sens et abolit volontiers le bon goût. C'est le philologue de 1848, qui écrit dans les *Etudes d'histoire religieuse :* « Le bon goût d'autrefois refusait le nom de beauté à tout ce qui n'atteignait pas la perfection de la forme. Tel n'est plus notre *criterium ;* nous excusons la barbarie partout où nous trouvons l'expression d'une nouvelle manière de sentir et le souffle vrai de l'âme humaine. »

Cela est acceptable, sans doute, du souffle vrai plus que de la barbarie : car la vérité d'inspiration a sa beauté propre. Même je ne pense pas que les grands esprits du temps de Louis XIV eussent été d'une opinion différente, ni qu'ils se fussent élevés contre cette autre assertion : « Chose singulière ! le principe qui fait les bons écrivains est le même qui fait les saints. L'amour-propre, l'envie de briller sont le défaut capital, qu'il s'agisse de morale religieuse ou qu'il s'agisse d'élocution ; l'oubli de soi, le mépris du succès sont la règle du bien dans tous les genres. » Car c'est tout justement définir la rhétorique du XVIIe siècle dont le romantisme pensa rompre la tradition et peut-être confondre le grand sens. Le genre de Port-Royal, on a trop oublié qu'il se révèle pareillement dans l'extrême simplicité de Boileau, de La Fontaine, de Mme de La Fayette, de Racine. Renan, théoricien du style, l'oublie à son tour, lorsqu'il fait uniquement honneur aux solitaires et à l'école protestante de cette langue qui « ne se propose qu'un but, dire clairement ce qu'on veut dire, sans la moindre envie de prouver qu'on a du talent. » C'est lui qui, non content de déclarer qu'il n'a pris quelque intérêt à la littérature que pour complaire à Sainte-Beuve, progage dans une grande partie de son œuvre (hormis quelques politesses académiques), un malentendu dommageable que philologues et historiens mineurs, nécrophores à dignités et à cordons, perpétuent dogmatiquement à l'heure présente, prouvant de reste par leurs écrits que l'absence du talent n'a pas toujours le mérite du sacrifice.

Il a mis la vérité dans une de ces notules retrouvées après sa mort : « Plus on est littéraire, plus il faut être naturel. » Cette maxime ne laisse nulle place à la méchante rhétorique. Au surplus, lorsqu'il voyait la médiocrité, armée de fiches, régenter l'histoire, il ne manquait point à se retourner contre elle : « L'histoire d'ailleurs, écrivait-il alors, est un art autant qu'une science; la perfection de la forme y est essentielle, et toute critique qui ne tient compte, dans l'appréciation des œuvres historiques, que des recherches spéciales est par là même défectueuse. Dès qu'il s'agit de sujets touchant à la morale et à la politique, *la pensée n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à un pensée inexacte. La langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection, qu'on peut la prendre comme une sorte de diapason, dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût.* » Voilà comme il en faut parler. Le talent n'est pas un vain exercice de virtuose, mais la conscience même et la mesure de l'esprit. Il représente la plus exacte et sincère proportion entre l'objet et le sujet, entre l'intelligence et la sensibilité qui expriment et ce qu'elles expriment. Il est une vertu de l'écrivain, non moins qu'un don. Le mal littéraire, *morbus litterarius*, marque une perversion du talent, comme le mal des petits papiers est une perversion de l'érudition historique. Quand Renan s'élevait au-dessus de sa thèse allemande, il en était convaincu au point de souhaiter que les ouvrages de l'esprit fussent écrits

en une langue un peu plus délicate que celle des gens du monde, afin d'obliger le public à quelque travail de réflexion. Tant il est véritable que l'historien dénué de culture générale et de talent lui paraissait courir le risque d'être court d'intelligence !

Souple écrivain, il a répandu ses œuvres sur les deux hémisphères. Ceux qui refusent fièrement de faire des phrases, ne possèdent pas communément sa façon de n'en point faire. Il ne faut pas, somme toute, tenir trop de compte de quelques impatiences fort compréhensibles chez un disciple de Hegel qui veut beaucoup dire et sent la difficulté de tout concilier finement (*Av. de la Sc.* 433, *Frag. phil.* 328, *Ess. de mor.* 71.) « Un bon écrivain est obligé de ne dire à peu près que la moitié de ce qu'il pense, et s'il est, avec cela, un esprit consciencieux, il est obligé d'être sans cesse sur ses gardes pour ne pas être entraîné par les nécessités de la phrase à dire bien des choses qu'il ne pense pas. » Un flottement de caractère, des scrupules de conscience, un goût de la complexité, des nuances et de ces obscures clartés que l'influence allemande versa sur certains sentiments modernes et romantiques ont pu, au début surtout, contraindre son penchant naturel. Mais élevé par l'Allemagne, il tient une plume française. Continuant à maltraiter le XVIIe siècle, il en recherche la clarté. La vérité bien conçue s'énonce clairement. Même les chaînes de la langue, le juste labeur de l'expression qui protègent l'écrivain contre l'à peu près ou le caprice, dures et chères entraves, double épreuve de l'homme et de la pensée, — après s'être révolté contre elles, il en reconnaît la nécessité.

Il a conservé, en plus d'une occasion, son attitude de philologue intransigeant, sous réserve de composer avec lui-même et, au besoin, de recourir aux petits mensonges de littéraire eutrapélie. « Je vois très bien, écrit-il dans les *Souvenirs d'enfance*, que le talent n'a de valeur que parce que le monde est enfantin. Si le public avait la tête assez forte, il se contenterait de la vérité. » Au fond, cette mésestime du talent est une prévention de la critique protestante. Elle n'a pu gâter le style de Renan. A tout coup, l'écrivain prend les armes contre elle. Alors, il suit son propre génie. Il n'envie à personne le privilège de médiocrement écrire ni même de traduire sans correction. « La langue française est puritaine ; on ne fait pas de conditions avec elle. On est libre de ne point l'écrire ; mais, dès qu'on entreprend cette tâche difficile, il faut passer, les mains liées, sous les fourches caudines du dictionnaire autorisé et de la grammaire que l'usage a consacrée. » Un style exact, scrupuleux, aisé va fort loin en France. Il n'est *spontanéité*, *relatif*, *devenir*, qui tiennent contre certaines lois nôtres de penser. Le théoricien n'a pas égaré l'écrivain. Quand il lui arrive d'être prolixe, c'est entêtement ou fatigue.

Tout comme Buffon, il met le prix du style dans l'ordre des pensées. Il compose avec soin et méthode, exact à proportionner les développements d'une idée et lui mesurer sa juste étendue. « Je dois, déclare-t-il, la clarté de mon esprit, en particulier une certaine habileté dans l'art de diviser (art capital, une des conditions de l'art d'écrire), aux exercices de la scolastique et surtout à la géométrie... » Quoique

rebelle aux tourniquets de la logique, il n'est pas, comme on sait, ennemi du raisonnement et renoue avec cet idéal de Descartes qu'il a malmené, par une espèce de goût rationnel que la sensibilité n'entraîne point. Et, s'il dénonce le faux vernis du romantisme, c'est pour confier les destinées et la politesse de la langue à l'honnête homme qui remplit jusque dans un parler élégant et sobre les devoirs de sa condition. Boileau la défendait pareillement contre les beaux esprits crottés ou précieux.

Cette sorte de goût solide, inspiré de la raison et de la noblesse d'esprit, n'a point manqué à Renan. Il faut reconnaître, toutefois, que deux petits travers ont dégénéré en erreurs. L'ironie l'a induit au laisser-aller d'une bonhomie triviale ou équivoque : « La base du succès d'Alexandre d'Abonotique fut qu'il était très bel homme. » Elle nous vaut des apophtegmes qui, comme Jérémie, renouvellent souvent leur tocsin. D'essence subtile, elle ne souffre point la vulgarité. « Travailler à rebrousse-poil de la volonté suprême » offre un notable exemple d'une manière qui s'aggrave dans l'*Histoire du peuple d'Israël*. J'ai dit qu'il n'est pas familier des poëtes. Ajoutez que ses inventions poétiques ne sont pas toujours irréprochables. Il écrit du chant relatif à la source de Beer et d'un autre sur la prise d'Hésébon qu'ils « se perdent, comme des étoiles du matin, dans les rayons d'un soleil levant historique. »

L'éducation cléricale lui a donné aussi l'élocution douce et la persuasion insinuante, mêlant à la simple harmonie je ne sais quoi de méticuleux et de sucré. « Dieu me garde » ou « loin de moi la pensée » sont

chez lui d'un fréquent usage ; et surtout après qu'ayant exprimé sa pensée, il a frappé d'inutilité ces réserves de pure forme. Une curiosité monacale de sensations charnelles le mène loin. Il y cède lorsqu'il écrit le fameux morceau sur la pudeur voluptueuse dans l'*Antéchrist*, et la mort de Prospero, et l'*Abbesse de Jouarre* et les pages qui ouvrent les *Feuilles détachées*, pages inquiétantes et d'un dépravation candide. Et voici, à propos des Évangiles, la religiosité idyllique : « Quelle que soit la date de leur rédaction, ce sont là des fleurs vraiment galiléennes, écloses aux premiers jours sous les pas embaumés du rêveur divin. » Et voici la phraséologie mystique : « Pourquoi l'Église était-elle si aimée ?... Parce qu'elle était une école de joies infinies, Jésus était vraiment au milieu des siens. Plus de cent ans après sa mort, il était encore le maître des voluptés savantes, l'initiateur des secrets transcendants. »

Il arrive que le séminariste se réveille dans le philosophe germanisant. Leur collaboration, ou plutôt leur complicité produit un singulier galimatias. « C'est ce *sentiment* de *rapports obscurs avec l'infini, d'une filiation divine*, qui, *gravé* dans chaque homme *en traits de feu*, est ici-bas *la source* de tout bien... » Elle fait aussi un abus de « conscience », de « parties conscientes de l'humanité », de « grands instincts », de « grande originalité », de « haute culture », de « grand sens scientifique et religieux, » de « grande œuvre », de « divin », de « divine personne », de « participation du divin » et met quelque confusion dans l'écrin des synonymes à Dieu. Mais auquel, du séminariste ou du philosophe, imputer un relâchement qui va jusqu'à

l'incorrection? Lequel « embrasse » couramment « une carrière », constate l'infiltration des Arabes qui « se fait sur une grande échelle », écrit : « des petits Sinaï » ou « des petites aristocraties » multiplie « dans un but... sous le rapport... », tient la langue pour « un corset » et les institutions pour des « cercles de tonneau ? » Si l'on joint à ces lapsus un emploi du style scientifique en des choses où l'analogie n'ajoute rien à la précison de la pensée et au contraire fait quelquefois illusion aux dépens de la raison et de la vérité, on sait en quoi il arrive que pèche le goût de Renan — mais à la condition de proclamer que (malgré ses préventions et son éducation composite), les contradictions de son style, mieux que celles de son intelligence, se fondent dans la mesure, la simplicité et la finesse de la plus belle tradition française. Si un mélange d'onctueux patelinage et de fine malice en firent un écrivain à la mode, la raison, le savoir et la conscience ont fait de lui un maître écrivain.

Dans la recherche de l'expression exacte, il a poussé le scrupule au-delà, bien au-delà de l'effort de nos philologues écrivassiers, qui confondent brutalité avec exactitude. La plus exacte justice qu'on puisse lui rendre, c'est que nul n'ayant mieux connu le vocabulaire français, ne l'a employé avec plus de soin. Jamais il ne consent à torturer la langue ; jamais il ne cède à la tentation du néologisme pour rendre des idées nouvelles. Lorsqu'il prend un mot en un sens insolite, vous connaîtrez presque toujours, après vérification, qu'il le rajeunit par un retour à l'étymologie, et que ce sens nouveau est le sens premier. Plus sans doute

que Taine et non moins que Sainte-Beuve ou même Gaston Paris, il a possédé la science historique et philosophique du français. Le style gagne en précision par cette solidité foncière. Comparez celui d'Edgar Quinet, qui exprime à peu près les mêmes choses à propos de Herder. Quel bavardage! Par la connaissance minutieuse de la langue, l'œuvre de Renan est à la fois un filtre et un philtre.

Sa syntaxe est peu compliquée, même quand les idées le sont à plaisir. On ne sent point sous le modelé des mots une armature ambitieuse. Mais il ne donne pas dans le pointillisme un peu sec de Voltaire. Même parmi les aventures où il hasarda sa plume, après qu'il se fut mis à l'aise avec le public, sa pensée se déroule en une trame unie, avec la souple fermeté des plus belles proses classiques. C'est le discours de Racine, imperceptiblement soutenu par la logique intérieure. Et c'est un fait très rare et une singularité très considérable que le romantisme y ait mis ses couleurs sans en faire crier les tons. Un naturel élan vers la prière, l'apostrophe, l'hypotypose n'en rompt point la simple harmonie. L'Église a tout de suite connu le danger d'un talent si discrètement ennemi.

Avec ce vocabulaire exact, tout en nuances exprimées par le substantif et le verbe plus que par l'adjectif, avec cette syntaxe simple et savante à la fois, Renan a pu rendre presque sans périodes, par le seul rythme du paragraphe ou de la page, ce qu'il voit, imagine ou conçoit, en la juste mesure. Il est du nombre des écrivains qui ont tiré le plus scrupuleux parti de notre langue,

lui faisant exprimer davantage avec moins d'effets. Lui seul, au XIXe siècle, peut-être aussi Sainte-Beuve, avait le droit d'écrire que Chateaubriand malgré l'éclat de la passion et l'imagination, n'est jamais arrivé « à une notion complète de la langue française. » Il croyait à la puissance des idées, mais sous la réserve que l'expression en fût comme la pierre de touche. Il faut être ignorant ou avantageux pour compter sur leur force brute. Hors des sciences de la nature, elles sont rarement neuves. L'épreuve du style est le premier contact avec la réalité. Le temps et l'adaptation les transformeront ensuite, au point de les rendre méconnaissables. L'expression leur donne un commencement de vie. Seuls, nos actuels pédants ont d'excellentes raisons pour en douter : écrivains de catalogues et savants de musées. « Que m'importent, écrivait Renan à Berthelot, vos bouts de maçonnerie, vos fragments de statues, vos morceaux de pots cassés ? Montrez-moi des édifices, des statues, des vases. » Et il va, dans la *Réforme intellectuelle*, jusqu'à invoquer Lamartine contre des prétentions qu'il a réveillées à son tour et qui se réclament présentement de lui pour exercer une formidable pesée sur le cerveau de la France. Il partage l'indignation du poëte « contre ces hommes géométriques, qui seuls avaient alors la parole, et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyant avoir pour toujours desséché en nous ce qu'ils étaient parvenus, en effet, à flétrir en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine. »

De tels disciples sont une rançon de ses *internelles*

contradictions. Mais, en fait, l'originalité de son style est dans son Moi : classique par le goût des idées générales et par la juste importance qu'il accorde à la forme, et personnel et romantique et impressionniste même, irrémédiablement. Nul n'a exprimé avec plus de limpidité plus d'abstractions ; mais nul ne les a plus volontiers éclairées à la lumière de la métaphore, ou personnifiées et vivifiées par une sorte d'imagination intellectuelle. Nul n'a plus fortement dénoncé la métaphysique comme vaine, mais nul ne s'y est plus volontiers attaché par le plaisir de rendre avec précision, quelquefois avec une grâce poétique, la fantaisie contrariée, infinie, et insaisissable de son rêve. Nul n'a plus étalé de passion pour la vérité objective, et nul ne l'a plus souvent enfermée en des cadres artificiels ni engagée avec plus de suite dans le classique courant des humanités, ni davantage revêtue d'étoffes simples et soyeuses, ni parée de plus belles images suaves au regard et à l'oreille des hommes, et dont la Bible avec les cantiques d'Église forment l'inépuisable trésor. L'érudition nourrit son imagination. Au moment que dans les *Souvenirs* vous croyez saisir l'homme au vif (« ... J'ai été aimé des quatre femmes dont il m'importait le plus d'être aimé... ») que vous écoutez la confession générale où ses sentiments semblent s'épancher, vous vous avisez que Marc-Aurèle, confessant sa belle âme, la nuit, sous la tente, a pu inspirer ces pages personnelles.

Seulement, la personnalité de Renan fut la plus forte. Il ne lui suffit pas de voir la vérité ; ce n'est pas assez pour lui de la comprendre. Il faut qu'elle naisse de lui

et s'y ramène. Jésus, Saint-Paul, Néron, tout ce qui est motif à revivre, la plume en main, des heures douces, obstinées ou magnifiques, voilà où il réussit davantage en histoire. Il eût voulu conter la Révolution. On l'y eût vu tout lui-même, tout visions, tout intuitions, tout intelligence, avec ses hésitations, ses ironies nuancées et ses élans de mysticisme plutôt que de poésie, — tout lui-même réfléchi par le miroir historique. Il y eût traduit les plus fines analogies par les comparaisons les plus familières, uni l'analyse psychologique à la notation physiologique, crayonné Robespierre avec le même talent, sinon le même plaisir, que Marc-Aurèle. On y eût trouvé le mot qui peint, les pages transparentes et humides dans une atmosphère de réalité, le petit fait qui explique, le raccourci pittoresque des idées : « Un carquois de flèches d'acier, un câble aux torsions puissantes, un trombone d'airain brisant l'air avec deux ou trois notes aiguës : voilà l'hébreu. » On y eût goûté la même excellence de portraits achevés en quelques lignes, comme celui du prince philosophe qui, « jetant sur chaque chose un regard aimant et calme, portait partout son visage pâle, sa douce figure résignée et sa maladie de cœur » — et d'autres figures largement poussées jusqu'au merveilleux de l'épopée. On y eût contemplé l'art infini de ranimer la cendre et les textes éteints et admiré une langue unique, un incomparable instrument d'intelligence imaginative et personnelle. Mais on y eût cherché en vain la sensibilité : il ne l'a point.

Or, à mesure que cette intelligence, ivre de pensée et brisée de dilettantisme, se laisse bercer au penchant

de ses incertitudes qui finissent par l'engloutir, au lieu d'un langage admirable, on n'écoute plus qu'un bruit d'officine scientifique mêlé au son lointain des cloches de la ville d'Is...

CHAPITRE XIII

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE.

I

DIEU

A vagabonder parmi les idées, à balancer les contraires, la raison s'élimait. En revanche, la fantaisie y trouvait toujours jeux de prince. En septembre 1888, Renan se plut à faire, non pas tant un dernier inventaire de ses idées, que, par un retour à ses habitudes de jeunesse, un dernier examen de conscience — philosophique. On se doute que ni l'égotisme ni le mysticisme n'en sont exclus.

Aussi commence-t-il par un rappel de la méthode expérimentale appliquée à l'observation de soi-même et à la vérité intime. Chambre noire du photographe, rétine intellectuelle, précipité chimique, toutes ces analogies verbales avec les procédés du laboratoire nous feraient encore illusion, si nous n'étions mis en garde

par d'autres expressions plus personnelles comme « les batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience » ou encore « les propositions dont on a fait la base de sa vie. » Le moyen de ne pas noter aussi que l'imagination entre pour une large part dans cet exposé du phénomène objectif qu'est la production de la vérité observée ? Il s'en faut que ces repères « dans l'échelle de la probabilité à la certitude », rappellent exactement la méthode du chimiste vérifiant l'état d'une expérience.

Et donc, dans l'univers accessible à notre expérimentation, on n'observe ni n'a jamais observé la trace d'une volonté particulière ni de volontés supérieures à l'homme. La critique historique a montré le peu de crédibilité des récits qui donnaient à croire que ces volontés se fussent manifestées autrefois. A l'heure présente, il nous est impossible de découvrir aucun acte libre avant qu'ait apparu l'homme ou même l'être vivant. Car notre expérience dépasse de beaucoup la planète Terre. Rappelons-nous la *Lettre à M. Berthelot*. L'idée d'intention dans le monde matériel doit conséquemment être écartée. Et notre affirmation s'étend au système solaire et même au système sidéral, la physique, la mécanique et la chimie y étant les mêmes que celles de notre *cosmos*. Voilà pour ce qui se passe au-dessus de nous. L'affirmation contraire, étant une assertion gratuite, n'a pas besoin d'être réfutée. Pareillement au-dessous. Si l'ordre microbique enfermait des êtres très intelligents, nous en constaterions les actions réfléchies. « Or l'action de ces petits êtres... se confond presque encore avec les forces chimiques et mécaniques. D'après notre

expérience, bornée sans doute, l'intelligence paraît limitée au règne du fini. » Le *fieri* interne, sans autre intervention, peut être considéré comme « la loi de tout l'univers que nous percevons. » Grâce au nombre infini des essais tout arrive ; et c'est ce qui donne l'apparence d'une volonté aux résultats du hasard. Une raison réfléchie ne mène pas l'univers expérimentable. Le Dieu vivant, le Dieu-Providence n'y apparaît point.

Mais voici quasiment du nouveau dans la métaphysique positive de Renan. L'imagination rentre en campagne. Cet univers est-il infini ? S'inspirant des méditations de Pascal, il penche à restituer vaguement au sein de l'infini indéfini la possibilité de ce Dieu aux volontés particulières qui ne se montre point dans notre univers. Il fonde une conception analogue d'infinis indéfiniment supérieurs sur la considération du calcul infinitésimal et de la relativité bornée de nos connaissances, et traduit la pensée de Pascal lorsqu'il écrit : « Celui qui connaît le mieux la France ignore ce qui se passe dans les mille petits centres de province ; celui qui connaît un de ces petits centres ne voit rien au-delà et le trouve composé de centres plus petits encore, dont chacun ne voit que lui-même. Des mondes renfermant des mondes, l'infiniment petit de l'un étant l'infiniment grand de l'autre, voilà la vérité. » Ensuite retournant la lunette de Galilée, il appuie son espérance et son raisonnement des découvertes microbiologiques. Il encercle les infiniment petits les uns dans les autres, fait tenir les mondes dans les cirons. Inutile de chercher où est le centre. Et voici que tous

ces infinis d'infinis font la chaîne en passant par l'atome qui lui-même est infiniment grand par rapport à un ordre de grandeur au-dessous. Car l'atome ne paraît pas pouvoir désormais être considéré comme un solide plein. Il en va de son inattaquabilité comme de l'absence d'intervention externe dans l'univers : elle est provisoire ou relative à cet ordre d'infini. Et pendant que la fantaisie se joue parmi ces noyaux d'infinis ou plutôt ces infinis concentriques toujours englobés par ces infinis infiniment supérieurs, il pense introduire, cette fois, une somme de vérité positive en sa science idéale, et ne s'avise pas que du calcul infinitésimal à l'atome il se promène triomphalement d'abstraction en hypothèse, obstinément attaché à la science aussitôt qu'elle cesse d'être concrète. Jusque dans ses élans imaginatifs, Pascal suivait la démarche scientifique et concevait véritablement l'inconnaissable comme tel. Renan fait fléchir la raison à son désir secret.

Car s'il ne tient pas à un Dieu vivant, à un Dieu-Providence dans le passé, en revanche il tient extrêment à ne lui pas fermer l'existence dans l'avenir. Il faut que le critique historien, qui a poussé à bout la vanité du Dieu de la Bible, conserve le Dieu de la science, ou, si l'on veut, de l'esprit, ou mieux encore des savants qui, ayant de l'esprit, ont acquis quelque droit à son immortalité. Mais notre univers n'est pas éternel, non plus que l'atome. Un chimiste réussira peut-être un jour à décomposer ce que ni physique, ni chimie, ni mécanique n'ont jusqu'à présent attaqué. Le monde est peut-être le jeu d'un expérimentateur transcendant qui possède « les derniers secrets de

l'être. » A la vérité, si j'ai bon souvenir, ce dont on ne constate pas l'action, n'existe pas.

Eh bien, cette formule n'est plus tout à fait exacte. Ce qui existe sans commencement ni fin, c'est le tout absolu. Peut-être faisons-nous partie d'un atome perdu dans le tout, et qui à cause de sa stabilité passée et présente, a l'illusion d'être toujours impénétrable, jusqu'au jour où un être supérieur y porterait atteinte « sans plus de souci des êtres qui s'y trouvent que le manœuvre qui gâche une motte de terre n'en a des insectes qui peuvent y mener leur petite vie. » Les dalles que nous foulons aux pieds et dont Haussmann a fait les boulevards de Paris, renferment des millions d'univers autrefois serrés dans les masses de granit que lavait l'océan ; et ces univers demeurent aussi tranquilles dans leur illusion d'inviolabilité et d'autonomie que lorsqu'ils formaient les substructions du rivage breton, en attendant que de nouveaux besoins et d'autres ingénieurs les réduisent peut-être en macadam.

Tout cela ne va pas sans traverser un peu des propositions admises autrefois. Par exemple, l'atome n'est pas conscient, ni l'univers ; mais, nous dit-on, il peut renfermer des consciences, (comme l'univers celle de l'homme), qui ne marquent pas leur action dans le tout. Mais il nous semblait avoir retenu que non seulement l'homme, mais les animaux avaient marqué la leur, à raison de leur plus ou moins de conscience. Et c'était une preuve qu'on estimait forte contre l'existence d'autres volontés particulières. Mais Renan n'en est plus à une difficulté près. Maintenant tout est possible, même Dieu, même le Dieu des volontés parti-

culières, que notre vue bornée nous dérobe peut-être, qui serait une sorte d'infini pour lequel notre univers est α dans la formule $\infty + \alpha$, où $\alpha = 0$, c'est-à-dire encore moins qu'un atome au regard d'un Dieu qui peut ne se révéler qu'à des intervalles infiniment éloignés qui ne comptent pour presque rien au sein de l'absolu. Ce Dieu, « nous dépassant de l'infini... serait Dieu pour nous » à peu près de même que l'homme pour l'animal.

Parmi tout ce jeu de formules, de cercles concentriques, d'infinis dans le temps et l'espace, ce n'est plus guère la saison d'organiser Dieu scientifiquement, puisqu'enfin il paraît possible que le Dieu des miracles et des interventions externes, se révèle après des décillions d'années, qui sontà peine une seconde, comme l'univers n'est qu'un atome. L'avenir de la science en semble compromis. Car un tel Dieu tel n'endosse plus nécessairement, à si long terme, la vérité que l'homme atteint. Même il est possible, puisqu'il y a une égale témérité à le nier ou à l'affirmer, qu'une de ses volontés particulières se fasse un jour sentir par un bouleversement de cette humaine science. Dans l'infini, on en vient à dire que « tout est possible, même Dieu. » Mais aussi tout y est simultané, même la science expérimentale et le miracle, et le miracle des miracles qui serait une série indéfinie de volontés supérieures à l'imagination même de l'homme, dans la série indéfinie des infinis, dans l'infinité du passé, du présent et de l'avenir concomitants... Cet ordre de méditations fait un extrême casse-tête.

II

L'AUTRE MONDE

Mais, encore une fois, il ne faut point frapper Dieu d'impossibilité. L'immortalité possible est à ce prix. L'imagination de Renan ne s'obstine pas ici à la seule volupté de concevoir. Elle n'est plus, si elle le fut jamais, désintéressée ni en ce monde ni dans l'autre.

L'affaire délicate est de dégager une conscience générale de l'univers, ou mieux les consciences individuelles qui y sont enfermées, et parmi celles-ci une conscience dont Renan ne fait pas volontiers le sacrifice éternel. *Non omnis moriar.* « Si Dieu existe, il doit être bon, et il finira par être juste. » Et l'on voit pourquoi il a pris sur lui de restaurer le règne du Dieu des miracles : c'est que l'immortalité de l'âme n'est concevable que sous ce régime-là, « dans l'infini, à l'infini. » Tout est possible, lorsqu'on jongle avec les décillions d'années, avec la simultanéité et la successivité. « L'infinité de l'avenir noie bien des difficultés. » Il est vrai. Seulement, la méthode historique ne vaut que pour le défini. Le temps, qui était le grand coefficient, est, à cette heure, le grand jeu. Tant qu'enfin, pour établir la correspondance entre ce monde et l'autre, la mysticité vient encore une fois en aide à l'imagination.

Renan entend les voix, celles d'un autre monde, « l'harmonie des sphères célestes, la musique de l'infini. *Præstet fides supplementum sensuum defectui.* » —

Au commencement était le Verbe... Non, à la fin était Schopenhauer. L'amour, la religion, la poésie, la vertu, nous savions depuis les *Dialogues* que penser de ces sublimes leurres. Cela nous avait paru offrir une singulière assiette à la morale. Voici que le charlatanisme de l'Etre éternel ou de l'auteur de la nature nous ramène au finalisme et à quelque présomption d'immortalité.

Sur ce point Renan concilie Schopenhauer et Gœthe par les prestiges de sa religiosité raisonneuse. D'abord une définition savoureuse de l'amour. « La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. » Il y aurait lieu de s'étonner que cette phrase plutôt allemande lui appartînt en propre. Mais dans le commentaire qu'il y ajoute, on reconnaît son tour de tête. Outre qu'on ne voit pas clairement comment l'amour serait la voix d'un autre monde, s'il est vrai qu'il soit simplement le phénomène nécessaire à la population de ce monde-ci, on distingue avec moins de netteté encore comment cet instinct naturel, cette naturelle fonction, prolongement de l'égoïsme animal, semble édicté « par une volonté suprême. » C'est la civilisation et surtout la fantaisie des poëtes qui l'ont transformé en une aspiration mystérieuse. La divine consonance n'est que littérature. Considéré dans son rapport à la réalité, je veux dire la propagation de l'espèce, l'amour est un acte de maître qui soumet la femelle. Il est curieux que Renan l'ait reconnu ailleurs à propos d'Héloïse et d'Abélard. Chez les animaux la prise de possession est brutale. La soumission de la femme

n'est pas toujours rachetée par le plaisir. Et pour ce qui est de la beauté, du parfum de la fleur, et autres thèmes poétiques, la coquetterie de la terre déployée pour un mystérieux amant n'y a aucune part : ce sont des huiles, de simples huiles volatiles. Dire que la nature est une grande fleur pleine d'harmonie, c'est affirmer qu'elle est toute lubrifiée d'huiles volatiles et d'harmonieuses exsudations; c'est, dessinant une planche botanique du pays de Tendre, considérer l'instinct au travers d'une religiosité à la fois sensuelle et romanesque. Et c'est surtout un philosophisme assez prétentieux, une petite drôlerie où l'Éternel n'est nullement intéressé.

La confusion de l'instinct et du devoir n'est pas moins inquiétante. Voici qu'on leur assigne « une origine providentielle. » Des voix, des voix ; voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix de l'univers, voix de Dieu ; saintes illusions, qui nous arrivent comme par un conduit ombilical, vertu, pudeur, désintéressement, sacrifice, piété, adorables duperies, obscures déceptions, obsédants instincts, dont nous sommes les victimes charmées et volontaires. Ce qui équivaut à tenir ce langage : « Non, je n'abandonne rien et je tiens ma science idéale au courant de mes lectures. Mais la vérité, et peut-être la sincérité m'abandonne. Nourri dans la croyance, mon esprit cède à son penchant ; et les contradictions ne m'arrêtent décidément plus ; je ne les connais plus. La fleur est-elle consciente ? Qu'importe ? Comment sur l'inconscient bâtir l'espoir d'un autre monde ? Qu'importe encore ? Il faut imaginer, concevoir, adorer, faire des actes de foi, s'accrocher à

des fictions qui sont des duperies, et comme si elles offraient à la raison quelque appui. Il faut que les hommes soient dupes ; mais je ne le suis ni ne veux l'être, ni à cette heure, ni dans l'éternité. Il faut que mes voluptés intellectuelles que j'épuise jusqu'à la dernière, me soient réservées dans l'infini, même si je ne m'aveugle ni sur le charlatanisme universel, ni sur mes propres adresses qui sont la condition de ces joies et de ces espérances pareillement vaines. »

Mais peut-être est-ce duperie que cette façon de n'être pas dupe. Il se peut que l'univers n'ait point de but, ou qu'au moins la liquidation ne soit pas bonne. Renan n'y consent point. Ses raisons ne sont qu'équivoques ou pauvres analogies. Si l'excédant ne se soldait pas en bien, dit-il, « l'univers total, qui existe depuis l'éternité, se serait détruit. » — A moins que le bien ne soit une conception du petit animal appelé homme, au reste tout à fait étrangère à l'univers total. — Une maison de banque, fondée depuis l'éternité, si le moindre défaut en viciait les statuts, eût fait mille faillites. — Je ne saisis pas le rapport, comme dit M. Poirier. Le boni peut être tout autre que le bien. Au bout de l'exercice éternel, il se peut aussi qu'il passe aux profits et pertes. Le bilan présenté aux actionnaires ne fait pas, que nous sachions, entrer le bien en ligne de compte. — « Pourquoi être, s'il n'y avait pas du profit à être ? Il est si facile de n'être pas ! » — Est-ce vraiment si facile ? L'univers a-t-il le choix ? Oublie-t-on le nombre infini des coups en vertu de quoi tout arrive, tout, même l'univers total ?

A vrai dire, l'optimisme de Renan ne se résignera

jamais à perdre sa mise intellectuelle sur l'éternité. Plutôt que d'en admettre enfin la chance, il préfère tabler sur le finalisme. Discutant certaines objections physiologiques qui concernent le faible levier de l'avant-bras ou les défauts de l'œil, il accorde désormais à la nature « une sorte de prévoyance » ou plutôt de méfiance des impasses. Les malfaçons « sont comme des abus historiques. » Et ici l'on revient à Darwin. Mortel, le vice a été corrigé par l'évolution ; peu grave, il n'a pas mérité une révolution. Ainsi, la nature est capable même de critique et de dessein. Elle ne s'efforce pas aveuglément. En bonne logique, le finalisme suppose une intelligence, une conscience au début. Qu'elle soit toute-puissance, il n'importe ; mais prévoyance ou providence, il le faut. Darwin, que Renan met sans cesse à contribution, laisse de côté l'origine même des variations ; et c'est par une interprétation forcée, semble-t-il, que Flourens le taxait de téléologisme. Parce que Renan écarte la foi en un créateur tout-puissant, et aussi parce qu'il change les vocables, il pense apprivoiser les difficultés. Le *nisus* est-il aveugle ? Est-il conscient ? Ce n'est pas en reportant le problème sur la totalité de l'univers et en le rejetant à l'infini du temps qu'on supprime l'objection de la philosophie positive contre ce finalisme providentiel. Car, malgré tout, on prête au *nisus* l'action indéfinissable d'un bon ouvrier qui utilise au mieux les matériaux, et dont on nous dit qu'il sera peut-être un jour conscient, omniscient, omnipotent, sans pouvoir, ou plutôt sans vouloir prononcer s'il le fut ou l'est un peu, beaucoup ou pas du tout, ni dès le début ni quand. Et lorsqu'il le sera

devenu, le levier de l'avant-bras en sera-t-il amélioré ? Que devient, en cette conjoncture (ou plutôt en cette dernière conjecture) le Dieu du miracle possible dans l'infini ? Ce finalisme honteux a l'air d'un acte de foi à crédit.

Il faut convenir qu'un chœur de religieux chantant des psaumes est dans un état plus propice à ces vagues aspirations, mais obstinées, que le savant en son laboratoire. Celui-ci ne marie pas au verbiage d'un prophète allemand : « A l'infini, l'être absolu, arrivé au comble de ses évolutions déifiques... » la délectation mystique :

Illic secum habitans in penetralibus
Se rex ipse suo contuitu beat.

Est-ce vraiment un progrès, même sur la planète Terre, que le roi seul avec lui-même dans son temple et qui jouit de sa propre contemplation ? Est-ce un idéal que l'auto-idolâtrie d'un très docte magot ?

III

ULTIMA VERBA

Ne plus trop savoir où l'on va et y aller tout de même, se prenant à toutes les formules déjà ressassées : c'est le dernier trait des dernières paroles. Arrivé au terme de ses combinaisons, la pensée de Renan louvoie plus qu'à demi désemparée. Dieu et l'immor-

talité sont les deux postulats les moins probables et auxquels il tient davantage. Il sommerait volontiers Dieu d'avoir une ombre d'existence pour assurer aux ouvriers de la pensée une ombre d'immortalité. Conscience générale du monde, âme du monde, Dieu situé à l'infini, tout cela se fond, s'estompe, rationnellement inaccessible. Mais la molécule d'un de nos os « ne se doute pas non plus de la conscience générale du corps dont elle fait partie, de ce qui constitue nôtre unité. » Et ni de ceci, ni de cela, Renan ne sait rien ; et, ne pouvant rien savoir, il déclare qu'il faut faire comme si l'on savait. N'ayant plus une parcelle de vérité positive, un atome de logique où se prendre, il rentre dans la religion par le tourniquet de la contradiction, par la porte basse du mysticisme inconséquent.

Il va résumer toutes les difficultés que la raison accumule contre ces deux postulats — et passer outre. Dieu, créateur du monde, l'âme, substance à part, et ressuscitant après la mort, rien de tout cela n'existe. Mais, dit-il, les choses se passent à peu près comme si cela existait ou avait lieu. Il oublie définitivement que la science, au contraire, mène ses expériences en dehors de ces considérations et que les choses s'y comportent comme si cela n'avait nulle importance. Les hypothèses scientifiques n'ont nul rapport à ces postulats. Régler notre conduite sur des chimères, c'est mettre un masque au bien et désespérer que l'humanité puisse trouver en elle-même et en des sentiments altruistes de solides assises à la vertu. Et il n'y a point, à cet égard, de différence entre le plus et le moins, entre le catholicisme absolu et la vague dévotion. Biaiser avec la

raison pour toucher le prix de son intelligence dans l'immortalité : misérable expédient qui ne saurait servir d'une introduction à la vie morale.

Mais Dieu et l'immortalité individuelle sont des postulats d'autant plus nécessaires à la vertu qu'il nous faut un témoin, sinon une récompense et qu'on nous a vingt fois répété que ni la vie, ni l'histoire ne contentent ce désir... Le sort en est jeté : jamais Renan n'aura l'esprit de sacrifice. Par une égoïste illusion, il interprète les écrits de la Révolution, rédigés au seuil de la mort, comme des appels à un juge au-delà de la tombe, « à la conscience du monde ou à la conscience de l'humanité. » Peut-être suffisait-il à Condorcet d'affirmer, à cette heure décisive, ce qu'il considérait comme vrai, pour l'enseignement des autres hommes, et de contribuer, une dernière fois, au progrès de l'avenir.

On ne connaît Renan qu'après avoir médité ces toutes dernières considérations. Nulle part, il n'a fait, sous une forme plus bénigne, un procès plus serré à la crédulité ni à l'Eglise qui la berça de ses chansons. Tout ce que renferme d'anthropocentrisme le dogme de la petite terre avec son petit ciel en forme de coupole, sa cour céleste à quelques lieues là-haut, son paradis en famille ; et la conception d'un monde qu'un Père éternel « à barbe blanche enserre facilement dans les plis de sa robe » ; et l'étroitesse de ces imaginations trop courtes pour la science qui, au XVIe siècle, élargit d'un seul coup l'univers et recule les horizons des anciens rêves ; et aussi le ridicule de l'humanité, qui, semblable aux provinciaux, ne voit pas plus loin que le coq de son clocher, s'entête de ses chimères, et

demande un Dieu sans cesse occupé de ses intérêts quotidiens — il perce à jour, parmi quelques propos déjà trop entendus, ces enfantines illusions. Et il ne s'avise pas un instant qu'il se peint lui-même en écrivant : « L'homme est désespéré de faire partie d'un monde infini, où il compte pour zéro. »

Zéro n'est pas son compte, surtout à l'heure toute proche où il faut conclure. Sa Tour de Babel philosophique n'a pas d'autre objet que d'écarter ce zéro. C'est, au total, l'immortalité qui, étant *a priori* le plus nécessaire des dogmes et le plus précaire *a posteriori*, l'attache davantage. L'œuvre du monde est anonyme. Chacun y travaille d'instinct, comme les abeilles. Admis aux labeurs, il serait équitable que nous fussions admis à la participation des bénéfices. L'œuvre est anonyme ; mais, si je puis dire, non pas les ouvriers. Il serait hautement désirable qu'on retrouvât plus tard les signatures. Dans l'espoir de préparer ce résultat, il réinsinue en douceur la conscience universelle, aujourd'hui aveugle, qui sera un jour plus réfléchie, et conséquemment bonne. Mais cette grande présomption de la bonté suprême ne va pas, comme on voit, sans quelque présomption tout court. Et comme le temps emporte bien des obstacles, il glisse par précaution dans l'inventaire final les interventions particulières ; et, pour n'être point en deçà de ses espérances, il fait pour plus tard du miracle le régime normal de l'univers, remettant à l'infini le royaume de Dieu. A l'exemple de Schleiermacher, il n'accepte pas le dogme dans sa teneur, mais, parmi ses hésitations, combinaisons, aspirations, il finit par s'y prendre de sorte que la phraséologie dog-

matique d'Église retrouve sa place. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

Et il termine, en vérité, sur une parabole qui marie la science à la beauté idéale. L'huître perlière lui offre une image du degré de conscience où l'ensemble de l'univers secrète obscurément l'esprit dans la souffrance. Hegel, Darwin, Schopenhauer, Hartmann et l'inconscient, toute la philosophie, toute l'histoire naturelle, toute la mystique de Renan tiennent entre les deux valves de ce mollusque lamellibranche. « Il est bien probable, conclut-il, que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé. » Ceci est la perle.

CHAPITRE XIV

FINITO LIBRO, SIT LAUS ET GLORIA JUSTO

Il se fait temps de lier la gerbe. L'opération est d'autant plus délicate que l'œuvre de Renan enferme peu de propositions dont elle n'offre aussi l'expression contraire. Victor Duruy avait raison d'écrire que le caractère fait l'homme bien plus que les croyances. Quelque doctrine qu'eût embrassée le successeur d'Antonin, il eût été Marc-Aurèle. Et parmi les allées et venues de sa pensée, Renan est toujours Renan. « Je suis fort égoïste, écrivait-il en 1846; retranché en moi-même, je me moque de tout. »

Une rare intelligence menée par un égoïsme transcendant, une volonté opiniâtre au service d'un caractère flottant et assez médiocre — malgré la rupture avec l'Église et l'affaire du Collège de France — déterminent et distinguent son œuvre. Personnel et point original : voilà son lot. Il a vécu sur un fonds, dont les titres de propriété étaient à d'autres, mais qu'il a

retourné opiniâtrément. S'il a mis l'accent sur le vrai, comme dit J. Darmesteter, ce fut un accent circonflexe, unissant l'aigu au grave et les deux faces de tout, et symbolisant l'incapacité de rien abandonner absolument. Plutôt que de renoncer sans retour à ce qui traversa une fois son cerveau, il manœuvre entre les impossibilités. Plutôt que d'ignorer, il imagine ce qui lui échappe. Aussi a-t-il fait école de littérateurs et non d'exégètes. Installé dans son Moi pensant, il n'est pas pour abaisser l'individualisme du XIXe siècle.

On a retrouvé dans ses papiers ces mots : « Je n'ai que des pensées abstraites. » Il eût pu dire aussi justement : « Je n'ai que des sensations intellectuelles. » Il était enclin à confondre cette sorte de volupté avec le sentiment, et même avec l'amour de la vérité. Ce qu'il appelle désintéressement n'est qu'égoïsme concentré dans l'encéphale, si l'on peut ainsi parler. La sympathie est absorbée par la fonction de penser, raisonner, combiner. Et le cœur se resserre à mesure que le cerveau se développe. Hormis la fin de sa vie, sa curiosité ne s'attache guère au présent ; et l'humanité qui le touche est conceptuelle. Dieu et l'infini lui procurent des jouissances hors de l'ordre commun. Il épuise les plaisirs de tête ; il joue de son intelligence, comme l'autre de son violon, jusqu'aux célestes ravissements. Dieu, la philosophie allemande, l'histoire, il envisage tout du même biais, par rapport à lui, à sa rare intelligence, instrument de voluptés savantes.

Enfant, il prend conscience des joies intérieures dans la nef hardie d'une cathédrale. Cependant il se passionne pour la géométrie et les succès scolaires

l'enchantent. Plus tard, il ne conçoit le sentiment religieux que joint « au plaisir mystérieux que l'homme trouve dans l'adoration et à l'orgueil qu'il éprouve à se sentir en communion avec la toute-puissance. » Si l'exégèse des Allemands l'a détaché du dogme, leur philosophie a livré l'univers à sa contemplation et posé son Moi en l'opposant. Dans ce délicieux usufruit du monde il voit le triomphe des nobles âmes, pour peu que l'ironie souveraine en rehausse encore la jouissance. Le subjectivisme de Fichte exalte cet orgueil intellectuel sans lui ravir les premières douceurs de l'extase. Le spectacle de l'univers lui donne une fête divine. Ce détachement des plaisirs vulgaires, cet art d'être différent, sans être dupe, passe en raffinement l'idéologique égotisme d'un Stendhal. Il marque une humeur aristocratique, dédaigneuse, un sensualisme de tête, dont l'imagination a sa part, mais où le cœur n'entre pour rien.

Renan se trompait, jetant cette note : « Toute intelligence est une inspiration : un artiste est aussi inspiré qu'un prophète. » Occupé de lui-même, il ne voyait qu'une partie de la vérité. L'inspiration esthétique unit le cœur à l'esprit dans l'activité créatrice. Nietzsche fait à Kant un juste grief d'avoir médité sur l'art et le beau en spectateur, au lieu de s'appuyer sur l'expérience de l'artiste qui crée. Celle-ci ne s'en tient pas à la douceur de comprendre. L'intelligence, qui jouit d'elle-même, n'inspire pas les très belles œuvres. On a trop répété que Renan fut un artiste. Il ne fut qu'un soliste harmonieux, fort érudit, et qui n'a rien créé, n'ayant eu qu'une imagination à la suite, sans rien qui battît sous la mamelle gauche.

Ce Breton, entêté de sa pensée, joignait à la hardiesse spéculative la timidité du caractère. Il céda, pendant toute sa vie, au goût celtique de courir l'aventure et l'inconnu, j'entends dans les méditations *umbratiles ;* et toute son œuvre, historique ou philosophique, porte la marque d'une inaptitude à décider. Ayant reçu l'empreinte cultuelle, il ne l'effacera point. Ce contraste intime d'un rationalisme pieux, qui en fit d'abord un écrivain singulier, sinon original, est un trait de caractère. Il répand à travers ses écrits l'idéalisme flou, qui s'évapore en dilettantisme. Et qu'est-ce, à le bien prendre, que le doute ironique, sinon un reste de crainte, une manière d'espérance, le complaisant régime de la porte ouverte? Il a tout critiqué pour tout conserver.

La philosophie allemande offre à son indécision un asile. Kant le libère du dogme ; mais Hegel l'y ramène approximativement. Le Christ du logicien allemand incarne la synthèse des deux contraires, de l'humain et du divin. Fichte suggère à Renan l'avenir du Moi qui devient et du divin qui se réalise, comme un équivalent du royaume de Dieu, tout cela un peu noyé dans l'infini du temps où la conception historique trouve vaguement son compte. En 1848, il change de symbole, changeant le moins possible de credo. Et il consacre ses ouvrages historiques à combattre la chimère de sa jeunesse ; mais elle fait toujours le contrepoids de son positivisme, de son rationalisme, de son criticisme. C'en est même le dissolvant. A force d'associer les contraires, et de prendre parti, sans prendre un parti, toutes choses lui apparaissent complexes au point de ne les plus

résoudre. Il passe Sainte-Beuve par l'avidité de comprendre et l'incapacité de conclure. Positiviste et rêveur de cathédrale, rationaliste et philosophe de chapelle, épris de science et curieux de l'inconnaissable, ennemi de la métaphysique et métaphysicien quand même, critique objectif et historien personnel, politique consultant et qui craint de gâter son idéal au contact des réalités, n'ayant plus en soi où se prendre, contradiction perpétuelle, intelligence usée, ironie émoussée, cœur muet, il sourit à l'abîme, balbutiant enfin comme le prophète hébreu : « *A a a, Domine* » et ajoutant avec une gaîté onctueuse : « *Veritatem dilexi.* »

Et pourtant, lorsqu'il entreprit ses études d'histoire religieuse, il semblait que son esprit portât à plein sur les réalités positives : l'humanité, la vie, sciences de l'humanité et de la nature. Il s'établit sur l'érudition et la critique. Il vise en effet à la vérité. Mais déjà il tend à confondre les sciences, leurs méthodes et leurs résultats. Il attache l'avenir de la société à la plus incertaine d'entre toutes, qu'il ne tardera pas à traiter de la façon la plus individuelle. Il en veut à l'âme ; et puis, s'il exclut le miracle, il n'élimine pas absolument la Providence. Phraséologie religieuse et phraséologie hegélienne, sans doute, mais qui vont faire gauchir sa méthode et ses desseins. Il se sépare d'abord de l'école de Tubingue, de ses chers allemands qu'il avait d'abord « érigés en types » de même que Dieu « bâtit la côte en femme. » L'impersonnalité n'est pas son fait. Même dans le travail préliminaire de la critique et de la discussion des documents, il ne se résigne pas franchement à la rigoureuse objectivité. Mais cette tâche

accomplie, son hospitalière intelligence accueille tout, embrasse tout, tous les problèmes de la vie, toutes les passions, toutes les nuances, tout vu sous toutes ses faces ondoyantes et diverses. Et, comme dans une œuvre d'art ou un poëme, il prétend que son individualité s'y reflète.

Tandis qu'il établit sur cette science très relative l'organisation de la société moderne, son individualité s'y marque en effet, au point de substituer l'âme de Renan à celle de Jésus, et jusqu'à peindre dans la vie du divin Maître la vie idéale de son historien. Roman historique et mystique à souhait, premier exemplaire de cette spectroscopie érudite, qui constitue la meilleure et la plus aristocratique façon de mener une existence paisible et de soumettre à sa fantaisie le passé. Les époques où la vérité serait davantage à portée de la main, sans obscurités ni conjectures, ne le tentent guère. Historien, il se plaît à remonter par-delà le berceau du monde. Les Vedas ou la Bible, s'il connaissait quelque document plus ancien, n'exciteraient plus sa curiosité. Son imagination le pousse vers l'inconnu, en même temps que son rationalisme singulier le porte à expliquer l'inconnaissable. Faute de textes, il se sent beaucoup plus à l'aise pour prendre les questions de plus haut et les généraliser à sa manière. Plus le mystère est épais, mieux il pense saisir les lois secrètes qui président aux évolutions de l'esprit. A la vérité, il y court moins de hasard que les faits ne défleurissent ses théories. Le premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*, modèle du genre, échappe à la critique. Mais un ami des lettres, du talent, de l'imagination ne se

consolerait pas qu'il fût remplacé par une page blanche.

Le détachement de Renan ne s'étend point à sa pensée. Mettant la philosophie dans l'histoire, il tire l'histoire à sa philosophie. Laissons de côté le monothéisme du désert, et autres systèmes dont il ne se déprit jamais entièrement. Mais entre l'*a priori* de Bossuet et le sien on noterait au moins un trait commun : les lois, les fameuses lois de l'histoire s'expriment moins des faits qu'elles ne s'y superposent. Au lieu d'exécuter les desseins de Dieu, il paraît parfois que l'humanité sert les vues de Renan qu'il n'estime jamais miraculeuses, mais qu'il nomme volontiers providentielles. Quand on envisage cet étonnant tissu de légendes dont l'imagination des peuples a recouvert des faits inconnus, et avec quelle docilité tout semble se ranger sous les idées générales que l'historien impose, on se rappelle le mot de Pasteur : « Vous ne faites pas d'expériences. » Les analogies empruntées des sciences naturelles aboutissent à des métaphores et n'en dépassent guère la portée. Le germe de l'idée chrétienne, l'œuf, l'enfant qui se pousse un membre, le croup, les convulsions qui le mettent à deux doigts de la mort, gardons-nous d'accorder à ces vocables la vertu d'une observation. Pareillement la psychologie des races, celle des peuples et des nations. Renan a pu les considérer d'abord comme les résultats d'expérimentations qu'il pensait mener à bien dans le laboratoire où il enfermait l'humanité. Ce qu'il y eut d'artificiel dans la théorie de Gobineau et de personnel dans l'application de Renan, apparaît à cette heure. Où la définition reste vague, la généralisation ne vaut.

Ces regards jetés à vue de pays sur l'âme des peuples, à travers les temps, par-dessus les monuments et les textes n'échappent point aux mirages de la fantaisie. Chateaubriand avait tracé les modèles de ces tableaux grandioses ; et tout son génie ne parvint peut-être qu'à en illustrer magnifiquement l'écueil. Trop d'éléments échappent, auxquels l'esprit de l'observateur supplée, pour que ces descriptions psychologiques aient une valeur objective. Mais il est vrai que l'étude pittoresque, physiologique et morale de la Judée dans la *Vie de Jésus*, la reconstitution d'Athènes et de l'esprit athénien au temps de Saint Paul forment de larges ensembles qui parlent aux yeux, à l'imagination, à l'esprit, et, pour tout dire, d'excellents morceaux de littérature historique.

A quel point Renan n'est pas un spectateur impartial, sa manière de traiter la peinture morale des individus en fait foi. Caractères et intelligences sont réfractés par son intelligence et son caractère. Jésus, Pierre, Paul, Lucien, Marc-Aurèle demeurent imprégnés de Renan, *non imbuti, sed tincti*. Ils reflètent ses goûts, ses aversions, ses préventions, et même quelques préjugés. Le portrait de Néron réunit en un même sentiment d'admiration tous les artistes et les lettrés. Jamais l'écrivain n'eut mieux tout son jeu en main. La contrainte de textes précis était largement rachetée par l'intérêt de l'original énorme et caricatural, épouvantable et grotesque, incarnation du colossal et de l'absurde, « romantique consciencieux » et terrible, dix-huit siècles avant les personnages dramatiques de Victor Hugo. Et ce monstre de contrastes était une victime de la litté-

rature. Il apportait un incomparable exemple des ravages produits en un cerveau impérial par le mal littéraire. Renan du moins vérifiait en lui une théorie qui lui tenait au cœur, hors de ses discours à l'Académie française. Jamais l'historien ne déploya plus de talent. En Jésus il avait idéalisé un rêve; en Néron il personnifie une aversion. Nulle part ce talent ne fut plus excellemment littéraire ni plus spontanément. Car on ne saurait confondre ces pages inestimables avec une observation clinique. Il entre malaisément en nos esprits que la méchanceté de Néron lui vienne d'une esthétique et que les écrits de Sénèque aient déchaîné sur le monde cet infernal parangon de folie, encore que ce même Sénèque eût une philosophie élevée. La faiblesse de Claude fut abondante en scandales; et il avait, nonobstant, macéré son esprit dans l'érudition.

La vérité objective que poursuivait avec ferveur le philologue de l'*Avenir de la Science*, la vérité nuancée et complexe que convoitait avec méthode l'auteur des premières *Études d'histoire religieuse*, la vérité psychologique fondée sur l'histoire, la vérité marquée du caractère scientifique, il la voyait se dérober à sa curiosité comme l'eau fuit la main avide et la lèvre sèche de Tantale. L'histoire même, sur laquelle il avait reporté sa foi, il en distinguait les limites, jusque-là qu'il en vint à la considérer comme une petite science conjecturale. Il ne lui demandait plus le mot de l'énigme. Certes, pour la comprendre comme lui, une autre intelligence est nécessaire que pour reproduire avec une fidélité qu'il appelle esclavage, les récits originaux des chroniqueurs. Mais quand on se tient à

l'écart des passions politiques ou religieuses, on ne s'avise pas d'en espérer les fruits qu'elle ne peut porter. Elle est une autre littérature, à base de critique, à champ élargi, dont le prix se mesure à la part de vérité humaine qu'elle atteint et à la qualité de l'esprit, voire du talent qui l'exprime. Elle rachète le désavantage d'observations incomplètes et d'une morale médiocre par l'heureuse nécessité où elle est d'étudier le devenir et le relatif, l'écoulement des hommes et des choses, au lieu de s'établir dans le dogme.

Mais le goût aristocratique de l'histoire n'éteint pas en Renan un autre goût également cher à son orgueil et quasiment ecclésiastique. Témoin cette confidence qu'il se faisait à lui-même. « L'homme qui croit à l'immortalité de l'âme sera toujours supérieur à celui qui n'y croit pas. Moi, qui y crois, supérieur à cette tourbe qui n'y croit pas. C'est, en somme, foi à l'absolu. » On ne saurait dire que les études historiques le déçurent entièrement; mais son intelligence mystique ne trouvait pas son compte à la philosophie un peu étroite qui s'en dégage, et qui se borne, au total, à l'affirmation du progrès. De l'humeur dont il est, le lent effort des hommes ne contente pas son âme, non plus que leur idéal religieux à tout coup traversé par les réalités et souillé de fraudes pieuses. Et puis, sans faire d'expériences, il acquiert l'expérience, celle que contient l'étude de l'humanité qui est courte et ne mène pas à Dieu. Pour le rejoindre, il esquisse à plusieurs reprises l'histoire de l'univers.

Il s'assimile le panthéisme hegélien. Il s'ingénie,

rejetant le surnaturel, à concilier la science et le divin, la réalité et l'idée, laboratoire et Providence. Convaincu que l'expression de l'inconnaissable est hors de notre pouvoir, néanmoins il y tâche et y revient avec son opiniâtreté de Breton, cédant au secret penchant de son éducation première. Que cette entreprise de résorber Dieu dans le *nisus* des forces naturelles pour le mettre en même temps au terme de ce général effort; que cette tendance à mêler et confondre l'idée, l'être et la conscience universelle, à restaurer les causes finales, à unir Kant à Hegel, Hegel à Fichte, et Fichte à Schopenhauer; que ce retour à l'immortalité de l'âme sans admettre la séparation de l'âme et du corps, cette foi à l'éternité de la pensée et à la survie des savants dans la conscience divine; que ce travail tenace, d'une intelligence abstraite, loin de constituer une science idéale, n'aient enfin abouti qu'à des combinaisons de mots vides de réalités, de formules harmonieuses et lointaines comme l'air de flûte du pâtre sicilien caché dans les roseaux, un esprit positif ne s'en étonne point. Il apprécie la tentative, et y distingue toutefois le signe du caractère agissant sur l'intelligence, l'un indécis et épris de mystère et qui ne sut jamais s'arrêter au ferme dessein d'un Claude Bernard ou d'un Berthelot, mais biaisant, bâtissant dans l'infini, et mettant obstinément l'autre hors des réalités et de la science où elle s'était fixée. L'esquisse d'une métaphysique positive est suivie des dialogues : *certitudes*, *probabilités*, *rêves*, qui sont plus personnels et offrent l'empreinte plus nette d'une théologie mystique, d'un idéalisme blanc. Enfin viennent les *Drames philosophiques*. La science, la poli-

tique, la démocratie, la religion sans objet, le divin sans moralité, les piperies de la nature, le sensualisme sénile, l'optimisme anticlérical, la gaîté douteuse, l'ironie qui incline à la dérision de tout et de soi-même, trahissent une pensée qui se dissout et une personnalité à la dérive. Ce dilettantisme n'a de sérieux que les symptômes d'une diplopie intellectuelle. L'*Examen de Conscience philosophique* marque un suprême essai de rallier la pensée en déroute et mettre la personnalité à l'abri des aventures posthumes, dans le sein de la conscience achevée qui sera Dieu. Pour sauver de l'oubli son Moi pensant, Renan recourt au miracle dans la résurrection, ultime réminiscence de Herder. Son testament intellectuel est un examen de conscience et sa dernière préface une prière. Ces pratiques de piété philosophique impriment à sa philosophie le sceau de l'homme même. Ce spiritualisme dévot, issu d'un panthéisme idéaliste, est-il plus désintéressé que le recours du simple qui demande la pluie au bon Dieu? L'égoïsme intellectuel lance une traite à présentation dans l'éternité.

Dès sa jeunesse, Renan aimait peu le mouvement physique. Plus tard son caractère le détournait de l'action; sa main, sacerdotale comme son esprit, se plaisait à l'écriture. Ce n'est pas qu'un penseur (et il l'a fait paraître) ne puisse exercer une influence comparable et même supérieure à celle des hommes qui agissent. Mais aux irrésolus les hardiesses spéculatives sont plus commodes; et elles offrent d'autant plus de danger pour leur temps que, du haut des temples sereins, leur intelligence dédaigne la pierre de touche

des réalités. Le paradoxe n'est souvent qu'une spéculation vierge. A l'user la difficulté commence. Les philosophes consultants, qui dirigent l'humanité de leur cabinet, il faut bien dire qu'ils ont beau jeu. Cet éloignement de l'action, cette intransigeance de l'idéal, Dieu nous garde, comme dit Renan, d'en méconnaître la beauté ni la grandeur : grandeur et beauté, toutefois, qui se complaisent en elles-mêmes, dans la sérénité de la Tour d'ivoire et les joies délicates de la Rose mystique. La lettre à Strauss est une belle méditation ; mais, pendant que Renan écrivait les *Dialogues philosophiques*, d'autres savants prenaient des responsabilités plus pressantes. Sa morale ni sa politique ne gagnent point à ce rapprochement. On se rappelle malgré soi la remarque de M. Pinault, professeur au séminaire d'Issy, qui le trouvant assis dans une allée du parc, sur un banc de pierre, enveloppé dans une épaisse houppelande, et fort occupé à lire Clarke en son traité sur *l'Existence de Dieu*, s'approcha et lui dit: « Oh! le cher petit trésor! Mon Dieu, qu'il est donc joli là, si bien empaqueté! Oh! ne le dérangez pas. Voilà comme il sera toujours... Il étudiera, étudiera sans cesse; mais, quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore... »

Moraliste, Renan est un vulgarisateur à l'usage des intelligences et des personnes distinguées. Disciple de Kant, il accepte la révélation de conscience comme un fait primordial. Mais sa morale indépendante, qui invoque le sentiment, en est à peu près exempte. La *Logique* de Hegel lui fournit un équivalent de théologie. Il fonde là-dessus sa conception à la fois pos-

tive et religieuse de l'homme collaborant avec joie aux fins de l'univers Quand il aura lu Schopenhauer, la vertu de l'homme lui paraîtra d'autant plus belle qu'elle connive, sans être dupe, à des piperies. En attendant, l'étude est une garantie de moralité. Et s'il ne dit pas nettement que les plus intelligents sont les plus moraux, c'est qu'il mêle à sa philosophie un goût inavoué de l'art romantique et l'on ne sait quelle dévotion à saint François. Tout ce qui offre un caractère tranché d'héroïsme, de sainteté, d'élégance, de beauté témoigne en faveur de la morale ; ni les vertus secondaires, ni les belles actions sans éclat, ni les dévoûments secrets, ni les devoirs d'altruisme ne l'arrêtent longuement. Mais plus il avance en âge, plus la nature interprétée par l'innocent d'Assise, et le sourire de la jeune fille, et la ceinture de la femme lui paraissent aussi prouver le bien. L'élégance des gens nés lui en semble encore un bon témoignage. Son idéalisme est de la source hegélienne, de l'ordre franciscain et du faubourg Saint-Germain. Il ne conçoit la solidarité que dans l'univers. Les souffrances physiques et morales du troupeau ne fixent point ses regards. Il importe surtout que la petite troupe des grandes âmes savantes, érudites, critiques, artistes, gentes en habit, sades en façons ou d'agréable visage secondent les desseins de la Providence et chantent la louange de Dieu. Cette vertu du bel air dont le mérite est dans la belle humeur — par opposition à l'Eglise qui ne prêche que renoncement et que larmes — est aisée dans ses devoirs, ou plutôt dans ses prérogatives. Et il n'est pas jusqu'au pire des hommes qui par son action

inconsciente ne favorise les fins universelles encore plus que par ses méfaits. Heureux les riches d'esprit, de beauté et de naissance, les membres de l'Académie des Inscriptions, du cercle de l'Union artistique et des confréries attenantes, heureux les heureux! Le but de leur vie est saint, et le royaume des cieux leur appartient. Et cet aristocratisme, tout de même, est d'Église.

Politique, Renan siège dans la travée des âmes. C'est toujours la hiérarchie qui fait l'objet de ses pensées. On dirait que sa méthode historique n'a guère d'autre affaire que d'en assurer la tradition. La Révolution l'offense surtout pour l'avoir rompue. Il a contre elle d'autres griefs; il lui reproche notamment d'avoir envisagé l'individu comme une abstraction. Mais tout au fond, le démocrate de 1848 n'a point de goût pour le peuple, qu'il considère de haut, et à qui il réserve le curé en compagnie du maître d'école. Son libéralisme idéal n'est nullement égalitaire. La liberté de l'âme le contente ; les autres ne sont que libertés matérielles à l'usage du commun des hommes, dont il ne se sent pas solidaire, et elles lui importent assez peu. Il ne fait pas crédit au suffrage universel. Il préfère une tête qui symbolise l'Idée, une aristocratie de science et de naissance qui la réalise. Au nom de la philosophie germanique, de la critique germanique, de la vertu germanique, il finit par imposer les mains, monarchiste par inclination, libéral par raisonnement, aristocrate et prêtre par éducation, et personnel irrévocablement. Pourvu que la science soit libre, il fait bon marché du reste. Il est à la tête et au rebours de

son temps. Tout cela joint ensemble exagère sa confiance dans l'élite, surtout celle de l'intelligence.

Or, il en est des individus comme des peuples. Quand le caractère et l'intelligence atteignent au plus haut point, le développement intégral est admirable. L'individu et le peuple sont grands. Mais l'intelligence, qui élève l'homme, faute d'un caractère qui soit ensemble volonté et sympathie, s'use et se dissout elle-même, d'autant plus inévitablement qu'elle est plus vigoureuse. Renan a mis tout l'enjeu de sa vie sur l'égoïsme intellectuel. Et, à la longue, la désorganisation de sa pensée en fut la conséquence. De même, l'intelligence fait en vain par ses découvertes la civilisation d'un pays, si le caractère n'en assure la durée. Privilège du petit nombre, elle n'a de valeur réelle que dans la mesure où elle sert la communauté; et il n'est pas douteux qu'elle ne lui soit fatale, lorsqu'elle concourt à l'énerver.

L'influence que Renan a exercée sur son pays, ou plutôt sur l'élite et par elle sur le reste, apparaît à cette heure. Il a tenu pour la raison, la science, la vérité humaine. A côté de Taine, avec moins de rigueur scientifique, mais avec une plus large et fine compréhension de la vie, il a propagé l'esprit critique. Ce que la méthode historique et la pensée philosophique doivent de plus solide à l'Allemagne de Baur, de Gesenius, de Ewald, de Kant et de Hegel, il l'a propagé chez nous, y joignant deux qualités nécessaires à intéresser des têtes françaises : la clarté et le naturel. Le sérieux de cette critique et de cette philosophie appliquées à la

formation des esprits, il a déployé tout son effort à le mettre en pleine lumière. Il a montré à une époque et à une Université un peu trop littéraires, le cas qu'il faut faire de la philologie, de la méthode, du savoir. On ne saurait, en bonne justice, lui tourner à grief que la sacrée congrégation des Termites ait chez nous remplacé les autres. Car, après avoir exalté les mérites de l'érudition, il en a bientôt tracé les limites. On lui reprocherait plus justement d'avoir évincé le sens littéraire au profit ou aux dépens de l'esprit scientifique, et pour réagir contre l'éducation des Jésuites, donné des titres de noblesse intellectuelle à des sots qui en abusent avantageusement.

Mais, menant avec opiniâtreté et sans caractère une lutte à laquelle il avait voué sa personnalité, — au fond pour justifier sa vie encore plus que pour l'amuser — il a imposé à son pays l'illusion historique. Pour n'avoir pas nettement distingué ni d'assez bonne heure la vérité dont les sciences physiques sont capables d'avec celle qu'il faut attendre et qu'il faudra peut-être attendre un long temps, des sciences de l'humanité, il a courbé une jeunesse laborieuse sur le morne étang du passé. Des forces vives s'usent à colliger de petits papiers, pensant travailler au laboratoire. Cette jeunesse critique sepenche sur des fiches, répudiant la spontanéité et détachée de l'observation du présent. Il a accroché à une science douteuse et de vérité précaire l'esprit et l'avenir de notre pays. Le meilleur de notre humanisme, il l'a mis bien au-dessous d'une servile imitation des Allemands, dont il ne s'agit pas de méconnaître le génie scientifique qu'il était possible de

nous assimiler sans nous dénaturer. Il a déchaîné sur nous la tyrannie des grands singes.

L'illusion historique, c'est encore un état de l'esprit avide de changements où il pense voir à tout coup un progrès. La conception du devenir, qui a, depuis cent ans, renouvelé la pensée humaine, se gâte par une fureur de devenir accéléré. Les expériences se précipitent, dont à peine attend-on les résultats. C'est la formule de Renan, (mais qui dans le même temps tenait fermement à la tradition), appliquée à la vie moderne : Quand on a changé une fois, on change toujours. Seulement, il changeait toujours sans changer.

Ce balancement même de ses pensées, qui révèle ensemble l'étendue de son intelligence et l'insuffisance de son caractère, s'il est vrai que l'abus de l'analyse dégénère en sophistique et que toute question est complexe mais qu'il faut choisir ; cette conception philosophique qui l'induisit en des conflits insolubles jusqu'à ce qu'elle dégénérât en un dilettantisme égoïste et voluptueux, firent des ravages dans les deux élites de ce pays, l'intelligente et l'autre qui se donne pour telle. Un spéculatif hardi, et qui s'épargne les nécessités de l'action, pousse ses audaces avec d'autant plus de joie intérieure qu'il les peut croire inoffensives à cause de la culture qu'elles exigent pour être entendues finement, comme aussi par les oppositions qui les atténuent et les nuances où il les fond. Mais ces correctifs échappent aux esprits courts et aux tempéraments passionnés. L'élixir qu'il distillait avec délices, des politiques rudâniers l'ont tari à même le goulot. Ils n'en ont pas crevé par le milieu, comme le seigneur

palatin, Siffroi ; mais ils ont trouvé au fond du précieux flacon une ivresse de sectaires. Ainsi le plus souriant des jongleurs a préparé une société dure et des Béotiens violents ; le plus conservateur des révolutionnaires patronne, après sa mort, les fanatiques de la raison avec leurs insupportables façons d'avoir raison. On dit présentement d'un homme qu'il est très intelligent, lorsque poussant à bout le paradoxe ou le sophisme, il l'affirme avec brutalité. C'est une sûre manière de détraquer le bon sens d'un pays.

Le doute subtil, les analyses indéfinies de vérités que le juste sentiment des ancêtres avait fait passer dans l'âme collective, le scepticisme ironique envisagé comme une gymnastique de l'esprit, et cette sorte d'art pour l'art dans le jeu des pensées rehaussent la manière de corrompre les intelligences cultivées qui, à leur tour, entament le moral du plus grand nombre. Fin et pernicieux produit qui s'insinue dans l'organisme d'une nation, poison détestable et qui tue.

Demptis Roma perit moribus atque viris.

Et comme l'égoïsme est la source de ces élégances, on voit émerger les diplopes habiles, ceux qui envisagent tour à tour l'un et l'autre pôle des idées vitales, selon les temps et les chances, et qui se poussent dans le monde, relevant chaque jour le point de leurs opinions, en fonction de leurs intérêts. Cela prêche l'abaissement des caractères.

A labourer le champ de l'histoire religieuse et construire ses romans de l'infini, Renan finit par discerner

la cause de sa pensée en désarroi et de ses doux vices. Encore un coup, son goût de la science et sa ferme assurance en la raison soutiennent et honorent sa vie. Mais l'égoïsme, comme la théologie, est une borne. Historien et philosophe, il méditait à la fin le mot de Voltaire recevant un ouvrage en sept volumes, intitulé *Erreurs et vérités* : « Sept volumes d'erreurs et une demi-page de vérités. » Il était moins rassuré sur son œuvre de tête.

Mais il continue à noyer l'idéal et la réalité dans les nuances de son style chatoyant. Cependant, il entrevoit un autre ordre de vrai et de rêve. Il souhaite une seconde existence dans un monde différent. Il en vient à considérer les vérités de sentiment comme un contre-poids des vérités rationnelles. Il ne distinguera jamais qu'elles en sont la substance nécessaire et féconde. Toutefois, à chercher les causes de vivre, il s'avise que peut-être n'a-t-il pas vécu pleinement. Les timides ardeurs de Patrice, sulpicien libéré, lui remontent au cerveau...

Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant.

Et voici que l'amour fait le principal objet de ses méditations, et qu'il en parle sans cesse comme d'une religion délectable. Il soupçonne que le sensualisme intellectuel n'est sans doute pas la meilleure manière d'être touché ni l'unique façon de comprendre. Il exalte la beauté, la foi, la bonté, la sensibilité, la prière de la femme. C'est une autre spectroscopie de l'univers qu'il imagine et d'autres secrètes voluptés qu'il entre-

voit. Et cette claire intelligence, enfin consciente de ce qui la dessécha, mais toujours mystique par inclination, se donne le spectacle de la *Double prière*, à la tombée de la nuit, dans l'antique cathédrale de Quimper où montent, où se mêlent, sous la voûte, les voix des hommes debout et des femmes agenouillées, chant alterné de la raison et du cœur, symbole de l'humanité complète et des génies achevés.

Les gnostiques distinguaient trois sortes d'âmes, les matérielles et les intellectuelles destinées au néant, les sensibles qu'ils réservaient au bonheur. Ils ignoraient tout le prix de la science. Mais, en fait, l'égoïsme intellectuel ne crée point de bonheur et mène à la sagesse du Cohélet... Un Fontenelle nourri de critique allemande, un Voltaire érudit et dévot à la Providence, un Stendhal formé par Hegel et bercé par l'Église, Renan fut tout cela et ne fut que cela. Dans notre démocratie où les princes sont à la mode, il demeure le prince de la contradiction. Il excella dans la science personnelle et le positivisme mystique. Il posséda la curiosité qui ne se lasse point de savoir ; et, malgré sa prédilection pour le *Corpus*, son œuvre ne décide pas s'il fut un savant. Il survit par le talent, dont il fit profession d'être le contempteur. Labeur énorme; trop et trop peu d'individualité pour tracer un sillon au sein de la conscience universelle.

TABLE

Avant-Propos v

CHAPITRE I

L'homme même.

I. — Enfance et jeunesse 3
II. — Henriette Renan 13
III. — La carrière. 25

CHAPITRE II

L'avenir de la Science.

I. — Les influences 37
II. — Élévation laïque 51
III. — L'histoire. 54
IV — Contradiction initiale 68

CHAPITRE III

Curiosité et intelligence.

I. — Le philologue. 78
II. — Critique historique 86

CHAPITRE IV

Vie de Jésus.

I. — Roman historique. 101

II. — Critique des documents 105
III. — La mise en œuvre. 109
IV. — Mythe moderne. 119

CHAPITRE V

Positivisme mystique.

I. — L'histoire du monde. 124
II. — Foi mystique en l'avenir 133

CHAPITRE VI

Dialogues philosophiques.

I. — Certitudes 148
II. — Probabilités 155
III. — Rêves 163

CHAPITRE VII

Drames philosophiques.

I. — *Caliban* 189
II. — *L'eau de Jouvence* 194
III. — *Le prêtre de Nemi*. 201
IV. — *L'abbesse de Jouarre* 211

CHAPITRE VIII

Le conflit de l'égoïsme intellectuel et de l'impersonnalité scientifique.

Histoire des origines du Christianisme.

I. — La méthode objective 222
II. — Subjectivité et littérature 228

CHAPITRE IX

Psychologie historique.

I. — Pierre et Paul 242
II. — Marc-Aurèle 254

CHAPITRE X

Histoire du peuple d'Israël.

I. — Solutions et théorie 265
II. — Psychologie raciale 273
III. — Résultats 278

CHAPITRE XI

Aristocratisme religieux en morale et en politique.

I. — Moraliste 286
II. — Politique libéral et réformateur 295

CHAPITRE XII

L'artiste et l'écrivain.

I. — L'artiste 315
II. — L'écrivain 329

CHAPITRE XIII

Examen de conscience philosophique.

I. — Dieu 342
II. — L'autre monde 348
III. — Ultima verba 353

CHAPITRE XIV

Finito libro, sit laus et gloria justo.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

B
2346
P3

Parigot, Hippolyte
Renan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 14 03 03 007 5